HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps
les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue

par
Henri CORDIER (1849-1925)

chapitres I — IX

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de Wou ti (87 av. J.-C.)

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole

Courriel : pierre.palpant@laposte.net

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : <http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiquesdessciencessociales/index.html>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : pierre.palpant@laposte.net

à partir de :

Histoire générale de la Chine
et de ses relations avec les pays étrangers
par Henri CORDIER (1849-1925)

Librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, fac-similé disponible sur le site de la
collection gallica.bnf.fr

Polices de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5" x 11".

Édition complétée le 30 novembre 2004 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

Notes

Chapitre Premier : Origine des Chinois : Théories étrangères.

Goguet, Kircher — Fréret — Huet — Mairan, de Guignes — Leroux Deshauterayes — Warburton — Needham, de Pauw — Voltaire — Bouteilles de porcelaine — Diodore, Hérodote — Terrien de Lacouperie — Biot, Ball — Gobineau — Buffon — Bailly

Chapitre II : Sources de l'histoire de la Chine — Origine des Chinois : Théories chinoises.

Sources : Système bibliographique — San fen, Wou tien — Chou King, Che Ki — Tchou Chou Ki nien — Tch'ouen Ts'ieou — T'oung Kien Kang mou.

Origine.

Chapitre III : Les Cinq Empereurs.

Fou Hi — Pa Koua — Sacrifices Fong et Chan — Niu Koua — Chen Nong — Houang Ti — Postérité de Houang Ti — Chao Hao — Tchouen Hiu — Ti Ko ou K'ou — Ti Tche — Tableau

Chapitre IV : Yao et Chouen.

Yao — Plante du Calendrier — Le Déluge — Pe Kouen — Chouen — Yu — Travaux de Yu — Trois Kiang — Tablette de Yu — Chouen — Règne de Chouen — Mort de Chouen — Kiang et Ho — Le Kiang — Houang Ho.

Chapitre V : Hia et Chang.

Dynastie Hia : Yu — K'i — Tai K'ang — Tchoung K'ang — Siang, Chao Kang — K'oung Kia Kié — Tableau dynastique

Dynastie Chang : Chang — T'ang — T'ai Kia — Wou Yi — Sin — Ecailles de tortue — Tableau dynastique.

Chapitre VI : Troisième dynastie. Les Cheou.

Wou Wang — Tcheng, Légende — Tchao, Mou — Si Wang Mou — Koung — Siouen — Yeou — P'ing — Royaumes des Tchou'en Ts'ieou — Houan — Houan, Tchouang, Hi, Houei — Siang ... — Etendue de l'Empire — Gouvernement — Tableau dynastique

Chapitre VII : [Confucius et Lao Tseu.](#)

Confucius : [Vie](#) — [Livres classiques](#) — [Philosophie](#) — [Le culte](#) — [Hiao king](#) — [Culte des Ancêtres](#) — [Mencius](#).

Lao Tseu : [Vie](#) — [Légende](#) — [Entrevue avec Confucius](#) — [Lao Tseu et l'Occident](#) — [Traduction](#) — [Disciples](#) — [Tchang Tao-Ling](#) — [Culte](#).

Chapitre VIII : [Quatrième Dynastie : Les Ts'in.](#)

[Origine](#) — [Ts'in Che Houang Ti](#) — [Hioung Nou](#) — [Grande Muraille](#) — [Annam](#) — [Mort de Che Houang Ti](#) — [Tableau dynastique](#).

Chapitre IX : [Cinquième Dynastie : Les Han](#)

[Kao Tsou](#) — [Hiao Houei](#) — [L'impératrice Lu](#) — [Hiao King](#) — [Wou Ti](#) — [Wou Suen](#) — [Tch'ang Kien](#) — [Ho K'iu p'ing](#) — [Deuxième voyage de Tch'ang Kien](#) — [Administration coréenne](#) — [Tableau dynastique](#)

[Notes](#) — [Principautés du Tch'ouen ts'ieou](#) — [Cartes](#)

Tableaux dynastiques :

[Postérité de Houang Ti](#)

[Trois Souverains et Cinq Empereurs](#) — [Hia](#) — [Chang](#) — [Tcheou](#) — [Ts'in](#) — [Premiers Han](#)

CHAPITRE PREMIER

Origine des Chinois : Théories étrangères.

•₅ Les origines de la nation chinoise ne peuvent être placées dans une antiquité aussi reculée que celles d'autres pays comme la Babylonie, l'Elam, l'Egypte ; mais son histoire offre une continuité et une durée que l'on chercherait vainement dans une autre : nous n'avons pas en effet pour éclairer les débuts de cette histoire, des monuments de pierre d'une authenticité aussi indiscutable, par exemple, que le Code d'Hammourabi, la Stèle des Vautours et les hypogées d'Egypte. L'archéologie préhistorique qui commence à éclairer d'un jour nouveau l'histoire pré-dynastique de l'Egypte n'a pas encore arraché ses secrets aux vieux sol chinois, et jusqu'à ce jour, tout ce qu'on a écrit sur les relations dans un passé lointain de l'Extrême-Orient avec l'Occident n'est qu'hypothèses et théories trop souvent absurdes.

En réalité le problème non encore résolu de l'antiquité la plus éloignée de l'apparition de l'homme sur une terre infiniment plus ancienne que nous ne l'avons cru jusqu'ici, se pose avant le problème de l'origine de la civilisation. Nous n'avons pas encore de base certaine pour établir l'antiquité de l'homme. Contentons-nous aujourd'hui de la petite lueur qu'ont projetée les travaux récents de la géologie et de la préhistoire sur les débuts de l'humanité ; sur ce que nous considérons comme le fatras de nos ancêtres, en attendant que nos descendants à leur tour traitent nos conceptions de billevesées. La vérité est toujours en marche, mais elle chemine si lentement que l'homme de nos générations aura probablement disparu avant de l'avoir connue entière. La préhistoire ne doit pas être traitée comme l'histoire, car, faute de base véritablement scientifique, il est •₆ impossible d'en dresser la chronologie. La préhistoire de certains pays correspond à la période historique d'autres pays : elle ne suit pas une marche parallèle dans toutes les contrées dans lesquelles elle varie grandement suivant les temps.

Les géologues nous apprennent qu'aux époques anciennes, avant l'apparition de l'homme, une mer intérieure, appelée la Thétys, séparait l'arc sibérien d'Irkoutsk des hautes cimes de l'Himalaya, les terres septentrionales des terres méridionales de l'Asie, le continent de l'Angara au nord, du continent de Gondwana au sud. Cette grande mer intérieure faisait communiquer l'Atlantique par la Méditerranée, avec le sud-est de l'Asie. Peu à peu cette immense masse d'eau fut brisée au milieu de l'époque tertiaire ; les deux terres boréale et australe se soudèrent, constituant le continent asiatique qui s'affaissant, au nord donna naissance à la plaine sibérienne, au sud à l'Océan indien, conservant une vaste mer intérieure, elle-même peu à peu

transformée en une série de mers et de lacs qui durèrent jusqu'au jour où le manque de communications avec l'Océan, de la vaste nappe liquide d'es temps anciens fit un désert aride. A ce dessèchement progressif ont correspondu, probablement des migrations successives de peuples, des périodes de barbarie succédant à des périodes de civilisation qui peut n'avoir été que locale.

Longtemps avant les dates assignées aux civilisations de la Babylonie et de l'Egypte, l'homme vivait dans des oasis transcaspies, par exemple à Anau, près d'Askabad : il habitait déjà dans des villes, cultivait le blé et l'orge et commençait à élever et à domestiquer les animaux qui pouvaient lui être utiles, cette civilisation disparut devant le dessèchement de la région, amenant des migrations qui sont peut-être l'origine des civilisations de la Babylonie et de l'Egypte considérées par l'historien et l'archéologue comme les plus anciennes du monde, alors que le géologue seul nous révèle l'existence d'Anau (1). On doit penser qu'il y eut des migrations de peuples à des époques géologiques •₇ où l'homme actuel n'existait pas encore. Nous ne devons pas croire que les peuples les plus anciens que nous connaissions soient en réalité les plus anciens des peuples. Le témoignage de la nature est moins sujet à erreur que le témoignage de l'homme. A quelle époque l'homme, dont nous ignorons encore l'antiquité, a-t-il paru sur cette terre d'Extrême-Orient, qui constitue aujourd'hui l'Empire chi nois ? Problème jusqu'à présent insoluble, et qui le restera peut-être toujours. L'intelligence de l'homme mise au service de la science est comme celle-ci limitée ; il arrive un moment où elle se trouve en présence de phénomènes qui lui sont incompréhensibles, alors commence pour lui le surnaturel ; variable suivant les progrès de la science et le développement de l'intelligence, suivant le milieu également. Le surnaturel d'une époque et d'une région n'est qu'un phénomène naturel à un autre moment et dans un pays différent.

Il sera facile de constater par la lecture de ces pages que la Chine, ayant peu emprunté et peu rendu, n'est pas néanmoins un bloc resté complètement immuable et intangible à travers les siècles, sans avoir dans une certaine mesure subi et influencé non seulement la civilisation des pays environnants mais aussi celle de ceux qui par leur éloignement paraissaient avoir échappé à tout contact avec le vaste Empire de l'Asie orientale ; mais ces échanges réciproques se sont produits au cours des siècles dont nous connaissons l'histoire, plus en détail, au fur et à mesure qu'elle se rap proche de nous, mais dont nous n'ignorons pas, au moins dont nous soupçonnons certaines particularités d'époques fort éloignées de notre temps. Il ne me paraît pas que ces influences puissent remonter à une antiquité fort reculée ; dans tous les cas, elles peuvent être placées pendant cette période de l'histoire du monde qui appartient à la période géologique de l'époque actuelle ; c'est-à-dire celle où l'homme commence à se rendre maître de la planète sur laquelle il a apparu des milliers d'années auparavant. Des civilisations asiatiques qui nous sont aujourd'hui inconnues ou sont simplement entrevues par nous ont existé avant

la période •₈ à laquelle appartiennent les faits dont nous nous proposons de retracer l'histoire.

La Chine dont nous écrivons l'histoire aujourd'hui est ignorée dans son antiquité reculée aussi bien de ses habitants que de nous ; son passé préhistorique inconnu de nos devanciers, soupçonné depuis peu d'années, devient maintenant une réalité comme celui de l'Égypte. Puis nous constatons l'existence de monuments, tels les menhirs, dont les Chinois eux-mêmes ne signalent pas l'existence ou méconnaissent la signification. La Chine nous apporte une fois de plus la preuve qu'il ne faut rien nier, sous le mauvais prétexte qu'on n'a rien trouvé ; le présent doit vivre dans le doute quand il ne touche pas à la réalité ; et faire crédit à l'avenir.

L'éloignement, les difficultés d'une longue route de terre ou les périls d'une navigation sur des mers soumises à l'action des moussons, souvent dévastées par les typhons, la faiblesse relative des voisins, l'énormité même de son territoire, avaient forcé la Chine à vivre sur elle-même, sans tirer du dehors les choses nécessaires à la vie ; elle trouvait également en elle-même les ressources intellectuelles utiles au développement et à la conservation de son génie particulier, et somme toute, en dehors du bouddhisme, elle a peu emprunté, et encore sans continuité et à des époques très différentes, à des éléments étrangers au pays. Les nations qui avaient besoin de sa soie, de sa rhubarbe, de son musc, venaient les chercher ; celles qui, au contraire, lui vendaient leur opium, les étoffes de laine et de coton les apportaient : Le Chinois n'avait pas besoin de quitter son pays pour y voir affluer les marchandises étrangères ou pour faire transporter ses produits au loin. Ce qui ne veut pas dire toutefois que, au cours de leur longue existence, les Chinois n'aient jamais éprouvé le besoin ou le désir de visiter les contrées lointaines, et l'on verra dans ces pages que, soit le zèle religieux pour les pèlerins bouddhistes, soit l'appât du lucre pour certains négociants, soit des intérêts politiques pour différentes missions comme celles de Tchang K'ien et de Tcheng Ho, soit même une ambition guerrière dans •₉, l'expédition de Pan Tch'ao dans l'Asie centrale, ont réussi, mais d'une façon irrégulière, à attirer les Chinois hors de chez eux. Si les Chinois n'ont donc pas vécu complètement séparés du reste du monde, toutefois, sans ignorer l'existence des pays étrangers, même lointains, ils n'en ont jamais eu une notion complète jusqu'à l'époque contemporaine, lorsque la facilité des communications, la durée moindre des voyages ayant placé la Chine à une quinzaine de jours de l'Europe, l'envoi d'étudiants qui ont puisé des idées nouvelles hors de chez eux, l'ont obligée à sortir de son « magnifique » isolement et d'entrer, plutôt de mauvais gré, dans le grand concert international du monde, et l'ont entraînée à étudier sans enthousiasme des problèmes politiques et économiques qu'elle avait négligé de se poser jusqu'alors.

On verra que, si pendant des siècles, pour la Chine, la morale de Confucius a été le fil conducteur de sa pensée, et la base même du système politique qui a mis à la tête du pays constitué en une vaste famille un

empereur « Fils du Ciel », cette nation ne s'est pas figée dans une administration immuable, qu'elle a été comme les autres agitée par de nombreuses révolutions, qu'elle a été gouvernée, par différentes dynasties, quelques-unes même étrangères ; qu'elle a connu tous les modes de gouvernement depuis l'autocratie impériale jusqu'au socialisme d'État de Wang Ngan-che, revenant toutefois à sa civilisation primordiale jusqu'au jour récent où, battu en brèche par les étrangers devenus ses voisins ou qui l'ont trop pénétré, le vieil édifice vermoulu semble s'écrouler devant la pression de l'Occident : reflux d'une marée qui, il y a quelques siècles, avait porté jusqu'au cœur de l'Europe les descendants des tribus du nord de l'Empire chinois. Mais que nous réserve l'avenir ? Une telle histoire est plus propre que n'importe quelle autre à nous faire suivre les vicissitudes des empires et des royaumes, leur développement ; leur grandeur, leur décadence. Témoin unique dans l'histoire du monde, la Chine est le seul empire qui ait soutenu jusqu'aujourd'hui l'assaut des ans, du désordre intérieur, de la concurrence et de la rivalité •₁₀ extérieures. Le philosophe, autant, plus même que l'historien, trouve dans l'enchaînement des faits qui constituent sa vie matière à de sérieuses leçons.

L'Europe, qui tire la soie de la Chine depuis une haute antiquité, n'a longtemps considéré cet empire que comme une terre ayant sa vie propre ; ne se rattachant par aucun lien au reste du monde ; elle a été l'objet de spéculations fantaisistes de la part de quelques savants ; et pour la masse des gens elle ne fut qu'une simple curiosité. Claude Duret, au commencement du XVII^e siècle, dans l'énumération des langues que contient son *Thresor de l'histoire des langues* (2), cite les langues indienne orientale, chinoise, japonaise, *sans parler des sons, voix, bruits, langages ou langues des animaux et oyseaux*. Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, fera une place aux Scythes, mais il passera la Chine sous silence, ne soupçonnant pas le rôle que cette masse d'humains a joué dans l'histoire générale du monde dont elle forme le tiers de la population, ignorant ou oubliant que c'est la seule nation dont l'histoire se continue sans interruption depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours ; qu'aux temps lointains de l'Égypte et de l'Assyrie, il existait déjà une Chine et que cette Chine existe encore aujourd'hui. Au XIII^e et au XIV^e siècles, à l'époque de l'hégémonie mongole, le voile mystérieux qui cache cette distante contrée est soulevé par Marco Polo et quelques zélés missionnaires, mais il retombe pour ne se relever partiellement qu'au XVI^e siècle, et ce ne sera qu'au milieu du XVII^e siècle que les missionnaires de la Compagnie de Jésus, comme Martini dans son *Atlas sinensis*, nous donneront enfin des notions exactes sur l'Empire du Milieu. Et comme on sera sans doute étonné qu'un chapitre aussi important de l'histoire du Monde ait pu se dérouler pendant des milliers d'années sans que l'Occident y ait eu sa grande part, on inventera des relations imaginaires, ou on tâchera de se la rattacher à l'aide de théories abracadabrantes qui, poursuivies jusqu'à nos jours, donnent un des plus curieux exemples des folies que peut engendrer

l'ignorance ou une •₁₁ science insuffisante. Nous allons examiner quelques-unes de ces théories par lesquelles les savants d'Europe, désireux de trouver à l'humanité une origine commune, ont cherché à relier la vieille Chine à différents pays de l'Asie antérieure, voire de l'Europe.

Goguet.

Goguet ira trop loin dans son incrédulité :

« On peut assurer hardiment, dit-il, que jusqu'à l'an 206 av. J. -C. leur histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel de fables et de contradictions ; c'est un chaos monstrueux dont on ne saurait rien extraire de suivi et de raisonnable (3) ».

Kircher.

Le savant jésuite allemand Athanase Kircher (4), paraît être le premier à avoir soulevé la question de l'origine égyptienne des Chinois dans son grand ouvrage *Œdipus Ægyptiacus* (5) en 1654 ; il a depuis reproduit sa théorie dans un autre de ses livres, la *China illustrata* (6), parue en 1667, dont une édition française (7), fut donnée en 1670 ; dans celle-ci la *Sixième Partie* est consacrée à l'écriture des Chinois et comprend cinq chapitres dont le quatrième traite de la *différence qui est entre les caractères chinois, les hieroglyphes des Égyptiens*.

« Les premiers Chinois, écrit Kircher, étant descendus des Égyptiens ont suivi leurs façons de faire pour leurs écritures, non pas quand à la composition des lettres, mais quand aux figures tirées de diverses choses naturelles ; lesquelles leur servoient pour manifester leur concept. C'est pourquoi ils avoient autant de signes pour l'expliquer qu'ils avoient de choses à enoncer » (8).

Plus loin, il nous dit :

« Les enfans de Cham, ayant conduit •₁₂ des colonies dans les extrémités de la Chine, ils y avoient introduit aussi les lettres & les caractères non pas à la vérité avec toutes les significations et les mystères dont estoient ornés les hieroglyphes des Égyptiens, mais tout autant qu'il étoit nécessaire pour expliquer sa pensée, & donner à connoître ses conceptions & ses sentimens ; quoique grossièrement (9) ».

« Les premiers Chinois ont fait leurs caracteres de toutes les choses du monde, & ils se sont servis de tout, comme on le voit par leurs chroniques et par la forme et la figure de leurs lettres : car ils les formoient de mesme que les Égyptiens, representant tantost des animaux, maintenant des volatiles, apres des reptiles, des poissons, et enfin apres tout cela ils se servoient des herbes, des ramaux

d'arbres, des cordes, des points, des cercles, et de plusieurs autres choses qui formoient neantmoins ces mesmes caractères d'une autre façon que ceux des Chinois d'apresent, lesquels pour estre devenus plus doctes et plus habilles par l'experience des choses, ont changé le tout, & ont mis cette confusion d'animaux & de plantes dans une certaine ressemblance par les points qu'ils y ont mis, lesquels rendent cette ancienne méthode plus facile et plus courte qu'elle n'estoit (10). »

Ce que Kircher connaissait de la Chine, il le tenait du P. Michel Boym (11), Polonais, envoyé d'Extrême-Orient en mission en Europe par ses supérieurs ; il fut également en rapport avec le P. Jean Grueber (12), autre jésuite qui visita le Tibet, et dont il a publié la relation de voyage dans sa *China illustrata* ; sa science sinologique n'était que rudimentaire ; il y ajouta ses autres connaissances, vastes assurément, et la faculté de bâtir des théories qui suffisaient à l'esprit critique et de controverse de l'époque.

Fréret.

Kircher trouva un adversaire redoutable, devançant certainement son siècle dans certaines de ses vues, en Nicolas •₁₃ Fréret (13), qui mourut secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il combattit vigoureusement Kircher dans un mémoire lu à l'Académie, le 6 décembre 1718 (14).

Fréret observe que

« les Chinois n'ont point eu en vue les images pour les choses que la peinture peut mettre sous les yeux, ni les symboles pour représenter par allégorie ou par allusion les choses qui ne le peuvent être par elles mêmes. Le P. Kircher [*China illustrata*] est d'un autre avis ; mais il paroît en cette occasion avoir un peu trop donné à son imagination, Je ne prétends cependant pas que l'on ait évité ces ressemblances entre les choses et les caractères, lorsqu'elles se sont présentées : mais il est sûr qu'on ne les a pas cherchées, et qu'elles sont presque toujours détruites par l'analyse du caractère où l'on avoit crû les appercevoir.

» Les premiers inventeurs de l'écriture chinoise se sont attachés à des signes entièrement arbitraires, ou qui n'ont qu'un rapport d'institution avec les choses signifiées ; en cela ils ont suivi le génie de la nation chinoise ; qui même avant *Fo-hi*, c'est-à-dire dans la plus profonde antiquité, se servait de cordelettes nouées en guise d'écriture. Le nombre des nœuds de chaque corde formoit un caractère, & l'assemblage de cordes tenoit lieu d'une espèce de

livre qui servoit à rappeler, ou à fixer dans l'esprit des hommes le souvenir des choses, qui sans cela s'en seroient effacées. »

Huet.

Le savant évêque d'Avranches, Huet, nous donne l'Inde et la Chine comme des colonies égyptiennes :

« Si le commerce des Egyptiens a été aussi ancien & aussi grand dans l'Orient, que nous avons sujet de le croire, il faut conclure que celui des Indiens qui étaient leurs principaux correspondants, ne l'étoit pas moins. Or cette correspondance des Indiens & des Egyptiens est si clairement établie par les anciennes histoires, qu'on ne peut pas •₁₄ s'empêcher de croire en les lisant, que si toute la nation des Indiens & des Chinois n'est pas descendue des Egyptiens, elle l'est du moins en la plus grande partie. Car quelle autre chose peut signifier cette expédition si célèbre d'Osiris dans les Indes, où il régna pendant cinquante-deux ans, cultiva & polit cette nation, y bâtit des villes, & y répandit tant de colonies d'Egyptiens, que l'Egypte se crut suffisamment autorisée dans la suite à former une prétention sur les Indes comme sur son propre (15) ? »

Huet expose toute sa théorie dans le chapitre suivant (16) :

« Entre tous ces desseins d'Egyptiens qui inonderent les Indes, les Chinois méritent bien d'être considerez en leur particulier. On trouve chez eux des marques bien sensibles de leur origine, une grande conformité de coutumes avec celles des Egyptiens, leurs doubles lettres, hiéroglyphiques, et profanes, quelque affinité même de leurs langues, la doctrine de la métempsycose, le culte de la vache, & ce qui me paroît fort remarquable, cette aversion constante que font paroître les Chinois à recevoir les negocians étrangers dans leurs pays, & qui les a possédez dans tous les tems, pareille à celle que Strabon attribue aux anciens Egyptiens. Je ne puis donc assez m'étonner, que contre des preuves si claires, un Ecrivain de ces derniers tems, plein d'esprit d'ailleurs & de suffisance, mais sujet à beaucoup de préventions, ait pû soutenir au contraire que les Egyptiens et les Phéniciens ont reçu leurs sciences des Indiens. Il serait aisé de détruire son système, si la matière que je traite ne m'entraînoit ailleurs. Quoique les Chinois soient sortis d'Egypte, en tout ou en partie, avec le reste des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-tems un état séparé, celui-ci s'est autrefois acquis une si grande puissance, qu'il s'est rendu maître de toutes les Indes. On sçait que le Japon, la Corée, la Cochinchine & le Tonkin ont été des provinces de la Chine. Et si

l'on veut croire les Chinois même, & que leur présomption ne rende pas leur témoignage un peu •₁₅ suspect, ils ont autrefois étendu leur Empire jusqu'au cap de Bonne Espérance : La plupart des Indiens néanmoins leur défèrent l'honneur de cette supériorité et se souviennent de leur ancien commerce. On connoît par les annales d'Ormus, qu'on a vu dans le golfe Persique jusqu'à quatre cents vaisseaux chinois, se décharger & se charger d'une infinité de marchandises précieuses. L'usage de la boussole est très ancien parmi eux : non pas que je croye que Marc Paul l'ait apporté de la Chine dans l'Europe, comme bien des gens en sont persuadés ; car il paroît par les vers de Guyot de Provins poète François, qui vivait vers l'an 1200, rapporté par Fauchet, que les pilotes François se servoient de la boussole, plus de quarante ans avant Marc Paul. L'histoire rend témoignage à la probité et à l'équité des anciens Seres majeurs des Chinois ; qui trafiquoient sans voir & sans se faire voir aux marchands. »

Mairan, de Guignes.

A la suite de Huet, Mairan, de l'Académie des Sciences (17), voulut également trouver en Egypte l'origine des Chinois.

« C'est, dit-il, par la conformité de mœurs et de coutumes qui en est la grande, &, à mon avis, l'unique preuve, qu'il convient de décider la question (18) ».

Il ne voyait d'ailleurs aucune impossibilité à l'arrivée de Sésostri en Chine avec cent mille Egyptiens. Son correspondant à Peking, le savant jésuite, Parrenin (19), opposa aux théories de Mairan d'excellents arguments, qui ne paraissent pas toutefois avoir produit l'effet nécessaire (20), car nous voyons en 1759, de Guignes, de l'Académie des Inscriptions, renouveler la question dans un Mémoire destiné à prouver que les Chinois sont une colonie égyptienne ; De Guignes qui avait d'abord partagé les idées de Parrenin, fut frappé de la grâce par un mémoire de l'abbé Barthélémy sur les lettres phéniciennes.

•₁₆ « J'avois devant moi, dit-il, les Lettres Phéniciennes dont il venoit de nous donner un Alphabet exact. Pour me délasser je m'avisai de jeter les yeux sur un Dictionnaire Chinois, qui contient la forme des caractères. antiques : je fus frappé tout-à-coup d'appercevoir, une figure qui ressembloit à une Lettre Phénicienne ; je m'attachai uniquement à ce rapport, je le suivis, et je fus étonné de la foule de preuves qui se présentèrent à moi. Telle est l'origine de ce Mémoire, que deux circonstances réunies par le hasard ont fait naître.

» Je fus alors convaincu que les caractères, les loix & la forme du Gouvernement, le Souverain, les Ministres mêmes qui gouvernoient sous lui, & l'Empire entier étoit Égyptien ; et que toute l'ancienne Histoire de la Chine n'étoit autre chose que l'Histoire d'Égypte qu'on a mise à la tête de celle de la Chine, comme si des François établis en Amérique y fondoient actuellement un Royaume dont le premier Souverain seroit regardé comme le successeur du Monarque qui règne en France : par-là toute l'histoire de France antérieure, deviendrait l'histoire ancienne de cette colonie. Je trouvai encore les caractères qui ont donné naissance à ceux des Hébreux, des Arabes, des Syriens, des Ethiopiens et des Phéniciens, c'est-à-dire, les premiers caractères du monde, et une grande partie de la langue Phénicienne (21) ».

Leroux Deshauterayes.

En fait, comme le fait remarquer Leroux Deshauterayes, le but de De Guignes étoit de prouver :

« 1° Que les caractères chinois ne sont que des espèces de monogrammes formés de trois lettres phéniciennes, et que la lecture qui en résulte produit des sons phéniciens ou égyptiens.

2° Que les deux premières dynasties chinoises sont composées de princes qui ont régné, non à la Chine, mais en Égypte... M. D. établit la conformité entre ces princes, non par un parallèle de leur histoire, ou par une ressemblance entre des faits qu'il rapprocheroit, mais par la lecture seule des noms chinois de ces princes qu'il croit •₁₇ composés de lettres phéniciennes.

3° Enfin M. D. prétend encore prouver qu'une colonie égyptienne alla s'établir dans la Chine, & il fixe l'époque de son entrée dans cet Empire à l'an 1122 : Cette époque est celle où Vouvang jetta les fondemens de la dynastie impériale des Tcheou, la troisième des Dynasties chinoises (22) ».

Les doutes de Deshauterayes ne touchèrent pas De Guignes qui répondit à son adversaire (23). Il n'est d'ailleurs pas utile d'entrer dans le détail d'une discussion qui n'offre plus qu'un intérêt de curiosité.

Warburton.

Sur cette querelle sinico-égyptienne viennent se greffer la théorie de l'anglais Warburton (24) sur les hiéroglyphes égyptiens et ses remarques sur la chronologie et sur la première écriture des Chinois, qui ne restèrent pas sans réponse (25) :

Il est temps, écrit Warburton (26), de parler d'une altération, que ce changement de sujet, et cette manière de l'exprimer, introduisirent dans les traits des figures hiéroglyphiques. L'animal, ou la chose, qui servait à représenter, avaient été jusques là dessinés au naturel. Mais, lorsque l'étude de la Philosophie, qui avait occasionné l'écriture symbolique, ont porté les Scavans d'Egypte à écrire beaucoup, et sur divers sujets, ce dessein exact multipliant trop les volumes, leur parut ennuyeux. Ils se servirent donc par degrés d'un *autre caractère*, que nous pouvons appeler l'*Ecriture courante* des hiéroglyphes. Il ressemblait aux caractères chinois, et, après avoir d'abord été formé du seul contour de chaque figure, il devint à la longue une sorte de *marques*. Je ne dois pas omettre ici de parler d'un effet naturel que ce caractère de l'écriture courante •₁₈ produisit avec le temps. Je veux dire, que son usage diminua beaucoup de l'attention que l'on donnoit au symbole, et la fixa à la chose signifiée. Par ce moyen l'étude de l'écriture symbolique se trouva fort abrégée ; n'y ayant alors presque autre chose à faire qu'à se rappeler le *pouvoir* de la marque symbolique, au lieu qu'auparavant il fallait être instruit des propriétés de la chose, ou de l'animal, qui était employé comme symbole. En un mot, cela réduisit cette sorte d'écriture à l'état où est présentement celle des Chinois. »

Needham.

Au milieu de la controverse suscitée par la théorie de De Guignes, un membre de la Société royale de Londres, Needham, prit sur un buste d'Isis, du Musée de Turin, l'empreinte de caractères soi-disant égyptiens qu'il prétendait ressembler aux caractères chinois ; il les présenta à un Chinois du Vatican, *sed nihil prorsus aspectu primo intellexit*, dit-il. Le Chinois n'y entendait rien, parce qu'il ne connaissait que les caractères modernes (27). Cependant l'employé chinois de la Bibliothèque vaticane, flairant probablement quelque aubaine, ne se tint pas pour battu ; il s'arma d'un dictionnaire de K'ang hi et il découvre immédiatement une ressemblance entre une douzaine des caractères de l'Isis et des caractères chinois !

De nos jours, Li Foung pao, ministre de Chine à Berlin, n'a pas hésité dans les mêmes circonstances à lire du chinois.

On eut pu faire la même découverte avec n'importe quelle autre langue hiéroglyphique ; là-dessus grande joie de Needham qui convoque tout ce qui pouvait constituer le ban et l'arrière ban scientifique à Rome et il fait signer à ces savants et à ces grands seigneurs, le 25 mars 1762, le procès-verbal de sa prétendue découverte (28). Pour confirmer ses vues, Needham en appela aux jésuites de Peking, •₁₉ et la réponse (29), qui lui fut faite par le P. Cibot ne fut rien moins que favorable à ses idées (30).

C. de Pauw.

La théorie égyptienne trouva un adversaire dans Cornelius de Pauw :

« Quant à la communication qu'on suppose avoir existé entre la Chine & l'Égypte, on se convaincra par la lecture de cet ouvrage que jamais supposition ne fut moins fondée. Il est étonnant d'ailleurs qu'on ne se soit point aperçu, qu'en l'an 1122 avant notre ère les Égyptiens se servoient déjà d'un caractère alphabétique, composé de vingt-cinq lettres suivant Plutarque, & seulement de vingt-deux suivant les découvertes modernes. Or c'est une absurdité bien grande de vouloir que les Égyptiens n'aient point porté à la Chine leur alphabet qui était fort simple, et de soutenir qu'ils y ont porté leurs hiéroglyphes employés uniquement par les prêtres, & qui ne ressemblent point aux caractères de la Chine, comme l'ont soutenu des écrivains dont l'esprit était fécond en rêveries. On ne découvre d'ailleurs aucun rapport ni entre la religion de ces deux pays, ni entre les langues (31). »

Voltaire.

Voltaire a consacré l'article IV de son *Fragment sur l'Histoire Générale* (1773) à étudier *Si les Égyptiens ont peuplé la Chine, et si les Chinois ont mangé des hommes*. Avec son grand bon sens, il écrivait :

« Il nous a paru, par exemple, que les Chinois ne descendent pas plus d'une colonie d'Égypte que d'une colonie de Basse Bretagne. Ceux qui ont prétendu que les Égyptiens avaient peuplé la Chine ont exercé leur esprit et celui des autres. Nous avons applaudi à leur érudition et à leurs efforts ; mais ni la figure des Chinois, ni leurs mœurs, ni leur langage, ni leur écriture, ni leurs usages, n'ont rien de l'antique Égypte. Ils ne connurent jamais la circoncision : aucune des divinités égyptiennes ne parvint jusqu'à eux ; ils ignorèrent toujours les mystères d'Isis (32). »

•₂₀ De nos jours, dans un plaisant paradoxe, un savant guerrier a voulu identifier les Égyptiens préhistoriques avec les Annamites (33).

Bouteilles de porcelaine

La découverte de bouteilles de porcelaine dans des tombes égyptiennes de Thèbes allait donner, pour peu de temps d'ailleurs, un regain de popularité à la théorie des antiques relations de la Chine avec la terre des Pharaons.

Wilkinson écrivait :

« Parmi les nombreuses bouteilles trouvées dans les tombes de Thèbes, nulles n'ont excité plus de curiosité et de surprise que celles de fabrication chinoise, portant des inscriptions dans cette langue. La découverte accidentelle d'une seule bouteille de ce genre passerait naturellement inaperçue, et si nous ressentions quelque surprise qu'elle eût été déposée dans un sépulcre égyptien, on pouvait raisonnablement conjecturer qu'un visiteur d'époque plus récente pourrait l'avoir laissé tomber, en recherchant d'anciens trésors d'une plus grande valeur. Mais cette explication cesse d'être admissible quand nous apprenons que des bouteilles ont été découvertes dans diverses tombes thébaines (34)..... »

Samuel Birch, dans son édition de Wilkinson, avant de citer les traductions de Medhurst et de Davis, remarque :

« Il est maintenant connu que ces bouteilles sont d'une période relativement récente. M. Prisse a découvert, en questionnant les Arabes du Caire faisant le commerce des antiquités, qu'ils avouèrent que les bouteilles n'étaient jamais trouvées dans les tombeaux ou les ruines, et que le plus grand nombre des bouteilles provenaient de Qous, Xeft et Cosseir, entrepôts du commerce avec l'Inde sur la Mer Rouge (35). »

W. H. Medhurst a examiné les fac-similes de douze •₂₁ inscriptions sur des bouteilles de porcelaine trouvées en Egypte et envoyées par Stanislas Julien. Il a traduit ces inscriptions avec son lettré et la conclusion de cet examen est que les bouteilles fabriquées d'une matière qui ne pouvait être antérieure à la dynastie des Han portaient des citations de vers qui ne pouvaient pas, si l'histoire de la poésie chinoise est vraie, avoir été écrits avant la dynastie des T'ang, ce qui rendait impossible leur découverte dans des tombes contemporaines des plus anciens événements de la chronologie chinoise ; et que, au contraire ; ces bouteilles avaient été fabriquées sous la dynastie des Ming (36).

Harry Parkes de son côté était convaincu que ces bouteilles ne possédaient pas l'antiquité qui leur était attribuée (37).

Feuillet de Conches a résumé ainsi la question :

« On a fait beaucoup de bruit, dans l'année 1834, en Italie et en Angleterre, de la découverte de petits flacons de porcelaine

chinoise, trouvés dans des hypogées égyptiennes, d'une époque pharaonique antérieure de 1800 ans à notre ère, et qui, disait-on, n'avaient jamais été ouvertes. L'égyptologue pisan Rossellini, MM. Wilkinson et Davis crièrent au miracle. Que de discussions eussent été soulevées si la découverte n'eût pas rencontré, dès l'abord, un puissant contradicteur ! La Bible allait être mise en jeu, et la science historique se serait perdue en vaines conjectures sur je ne sais quelle fabuleuse communauté d'origine, ou de rapports commerciaux entre des peuples de races distinctes, et qui, de fait, ne se sont point connus à ces époques reculées : Or, on s'était joué malicieusement de la crédulité des trois savants personnages, comme le Grec Simonidès s'est heurté dans ces derniers temps contre la sagacité de M. Hase en France, et d'Alexandre de Humboldt en Prusse. Le célèbre sinologue de notre Institut, M. Stanislas Julien, a restitué (38) la véritable date de ces fioles merveilleuses, •₂₂ en prouvant qu'elles portaient des inscriptions tirées de poètes du VII^e siècle après Jésus-Christ, ce qui ne voulait pas même dire qu'elles ne fussent point de fabrication très récente ; car les Chinois sont les plus habiles faussaires, les plus adroits fabricateurs d'antiquités (39). »

Pauthier s'était montré sage dans la question des bouteilles de porcelaine ; il le fut moins dans le travail qu'il publia en 1842 chez Didot et dont le titre suffit à faire connaître l'objet : *Sinico Aegyptiaca. — Essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne*. Il n'en donna que la première partie dans laquelle il indiquait les principes, communs suivant lui

« aux deux écritures *figuratives* chinoise et égyptienne, en font des écritures d'une nature spéciale et similaire, qui ne peuvent être soumises qu'à des lois spéciales. Ce sont ces lois, dit-il, que nous avons esquissées précédemment. La suite de cet Essai sera consacrée à leur démonstration »

On a vainement attendu cette démonstration.

Morton.

Dans son ouvrage *Crania Egyptiaca* (40), S. G. Morton déclare qu'il ne

« trouve rien comme traits mongols dans aucune tête embaumée de sa collection, à moins qu'une ressemblance générale puisse être tracée dans un exemple unique de Thèbes. Cette observation vient à l'appui de l'opinion du Professeur Blumenbach, qui, en comparant les Egyptiens avec les diverses races humaines, affirme qu'ils « diffèrent d'aucune autant que de la race mongole, à laquelle appartiennent les Chinois (41) ».

Morton ajoute :

« Que les Chinois aient eu des relations commerciales avec les Egyptiens dans les temps primitifs •₂₃ n'est pas discutable ; car des vases de porcelaine chinoise, avec des inscriptions dans cette langue, ont été trouvés dans les catacombes de Thèbes (42). Cependant dans chaque exemple où nous découvrons des Mongols sur les monuments, ils sont représentés comme des étrangers et des ennemis. La gravure sur bois ci-jointe, avec le nez petit et un peu déprimé, la tête rasée, la natte de la tête, la barbe rare, la moustache, et le teint blême, semble clairement indiquer un homme de cette race. Elle est copiée d'un dessin dans Rosellini, dans lequel Ramsès III est représenté combattant contre les *Sheto* ou Scythes, parmi lesquels les Mongols apparaissent contre des alliés ou des mercenaires (43). »

Morton conclut de ses recherches :

1° La Vallée du Nil, en Egypte et en Nubie, était à l'origine peuplée par une race caucasienne ;

2° Ces peuples primitifs, appelés depuis Egyptiens, étaient les Mizraïmites de l'Ecriture, la postérité de Ham, et affiliés directement avec la famille libyenne des nations ;

3° Dans leurs caractères physiques, les Egyptiens étaient intermédiaires entre les races indo-européenne et sémitique... les nègres étaient nombreux en Egypte, mais leur position sociale dans les temps anciens était la même que maintenant, celle de serviteurs et d'esclaves. ; les fellahs d'aujourd'hui sont les descendants en ligne directe et les moins mélangés des anciens Egyptiens (44).

Ramsès II, Diodore, Hérodote, ...

La dernière fantaisie sinico-égyptienne est celle de la conquête de la Chine par le grand Ramsès II, sur l'autorité d'Hérodote et de Diodore de Sicile.

Diodore de Sicile nous raconte en effet que le grand Sesoosis, le Sésostris d'Hérodote, le Ramsès II des Égyptiens, dans son désir de domination universelle,

« se rendant en Asie, à la tête de son armée, soumit tout ce pays ; il pénétra non seulement dans les pays qui furent plus tard conquis par Alexandre le Macédonien, mais encore il aborda des contrées et des nations que celui-ci n'atteignit pas. Car, il passa le Gange, et s'avança dans l'Inde jusqu'à l'Océan, •₂₄ et du côté de la Scythie jusqu'au Tanaïs, fleuve qui sépare l'Europe de l'Asie. On raconte même, qu'un certain nombre d'Egyptiens, laissés aux environs du

Palus Méotide, donnèrent naissance au peuple des Colchidiens (45). »

Hérodote avait été plus sobre : Sesostris

« fut, selon ces Prêtres, le premier qui, étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjuga les peuples qui habitaient les bords de la Mer Erythrée : il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas fonds. De là, selon les mêmes Prêtres, étant revenu en Egypte, il leva une nombreuse armée, et avançant par la terre ferme, il subjuga tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route. En parcourant ainsi le continent, il passa d'Asie en Europe, et subjuga les Scythes et les Thraces : mais je crois que l'armée Egyptienne n'alla pas plus avant ; car on voit, chez ces nations, les colonnes qu'il y fit ériger, et l'on n'en trouve point au delà. Il retourna ensuite sur ses pas : quand il fut arrivé sur les bords du Phase, je ne puis assurer s'il y laissa une partie de son armée pour cultiver le pays, ou bien si quelques-uns de ses soldats, ennuyés de la longueur de ces voyages, ne s'établirent point sur les bords de ce fleuve. Quoi qu'il en soit, il paraît que les Colchidiens sont Egyptiens d'origine (46). »

Diodore reproduit Hérodote en y ajoutant le passage du Gange et l'avance dans l'Inde jusqu'à l'Océan, et c'est sur son témoignage qu'un écrivain, que nous ne nommerons pas, nous déclare que Sesostris conquiert la Chine aux environs de 1500 ou 1600 ans avant J.-C., quatre ans avant l'exode, des Hébreux ! En réalité la légende de Sesostris conquérant dans la forme que lui donna Hérodote est postérieure à la conquête perse.

« Aussi bien, nous dit un maître (47), Hérodote n'a-t-il fait ici encore que transcrire sans s'en douter un roman populaire, où les données d'apparence historique ne servaient qu'à introduire un certain nombre d'épisodes de pure imagination ».

• ²⁵ Aujourd'hui, la plupart des savants cherchent en Afrique et non en Asie l'origine de la civilisation égyptienne. Dans son *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, I, pp. 45-46, M. Maspero remarque :

« A examiner les choses d'un peu près, il faut bien reconnaître que l'hypothèse d'une origine asiatique, si séduisante qu'elle paraisse, est assez malaisée à défendre. Le gros de la population égyptienne présente les caractères des races blanches qu'on trouve installées de toute antiquité dans les parties du continent libyen qui bordent la Méditerranée : il est originaire de l'Afrique même et se transporta en Egypte par l'ouest ou par le sud-ouest. Peut-être rencontra-t-il dans la vallée quelque peuplade noire qu'il détruisit

ou qu'il refoula ; peut-être y fut-il accru après coup d'éléments asiatiques introduits par l'isthme et par les marais du delta. »

M. Edouard Naville écrit :

« En résumé, la population primitive de l'Egypte est africaine, elle se compose de deux éléments de même race ; l'un, les Anou, les primitifs néolithiques qui ont été les premiers à occuper le pays dans toute son étendue, l'autre africain également, venant de quelque part sur le Haut Nil, peuplade pratiquant l'agriculture et connaissant la métallurgie. Ces nouveaux venus ont été d'abord des conquérants, ils ont « frappé les Anou », mais ils se sont mêlés graduellement à la population primitive, et de ce mélange est née la civilisation égyptienne, qui est autochtone et qui ne présente pas d'éléments étrangers (48). »

La linguistique, avec M. Reinisch, confirme également l'origine africaine des Egyptiens.

Il me paraît toutefois impossible, que si l'on admet l'origine africaine de l'Egypte, on nie absolument une influence asiatique. Dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 22 mai 1914, M. George Bénédict, conservateur au Musée du Louvre, a communiqué un couteau en silex égyptien muni d'un manche d'ivoire décoré. Sur l'un des côtés, il y a un personnage héroïque maîtrisant deux lions, dont le caractère asiatique est confirmé par les 26 figures de la face opposée, où réapparaissent certains éléments qui évoquent le souvenir de la Stèle des Vautours. Il faut placer ce monument un peu avant l'époque thinite.

Peu de temps après que Kircher eut exposé sa théorie égyptienne de l'origine des Chinois, un certain John Webb, de Butleigh, Comté de Somerset, fit mieux encore ; il publia un essai historique pour démontrer qu'il était probable que le chinois était la langue primitive parlée par les hommes avant la confusion causée par la construction de la tour de Babel (49). Un anglais homonyme, Daniel Webb, inspiré par l'étude de la Grammaire chinoise de Fourmont parue en 1742, eut l'idée géniale que la langue grecque était dérivée du chinois (50).

En 1870, le Rév. Joseph Edkins publiait un volume entier (51) pour montrer que les langues de l'Europe et de l'Asie peuvent être rattachées à une origine unique dans la région de l'Arménie et de la Mésopotamie. Ce sinologue distingué a montré plus tard la fertilité de son imagination en voulant rattacher les habitants du Dakota aux races asiatiques par une filiation nord-américaine, mongole, touranienne (52).

G. Schlegel a critiqué à la fois le Rév. J. Chalmers, auteur de *The Origin of the Chinese*, Hongkong, 1866, et le Rév. J. Edkins. Du premier il nous dit :

« Cet essai est aussi infructueux que les autres ; car M. Chalmers, ne possédant point, comme il l'avoue lui-même, la méthode scientifique de la philologie comparée, a rassemblé seulement un tas de mots de toutes les langues du monde, qu'il a essayé de comparer à des mots chinois, selon leur prononciation actuelle. Ce petit livre est ce que les Anglais nommeraient : a total failure. »

Du second il écrit :

« Quoique plus savant que l'ébauche informe du Rév. Chalmers, dont, cependant, M. Edkins semble approuver les rêves étymologiques, il abonde pourtant en erreurs, et cela par la simple raison que M. Edkins semble ignorer les travaux étymologiques

• ²⁷ faits depuis 60 ans (53). »

Schlegel, si sévère pour les autres, quoiqu'il ait suivi « la méthode rigoureuse de l'école philologique allemande (54) » ne paraît pas avoir été plus heureux dans ses recherches sur les racines sanscrites et indo-européennes (55).

Terrien de Lacouperie.

Si quelques savants avaient constaté une similitude entre des caractères cunéiformes et des signes chinois comme d'autres entre les hiéroglyphes égyptiens et ces mêmes signes, Terrien de Lacouperie est celui qui a renouvelé et cherché à donner une base solide à la doctrine dont il a été l'apôtre de l'origine babylonienne de la civilisation chinoise. Esprit ingénieux et paradoxal, doué de plus d'imagination que de science, possédant des connaissances plus étendues que profondes, ignorant l'assyrien et ne sachant du chinois que ce qu'il avait puisé lui-même dans des livres en Europe, Terrien, ne tenant aucun compte de la chronologie, s'appuyant souvent sur des textes d'origine relativement récente, leur décernant un brevet d'une authenticité parfois douteuse, apportant fréquemment à l'appui de ses thèses des faits appartenant plutôt au domaine du folklore qu'à celui de l'histoire, adaptant les événements à une théorie préconçue, Terrien a ainsi réussi à édifier un système dont la façade peut paraître imposante mais qui s'écroule dès qu'on y touche. Rendons-lui justice : il a eu cependant le grand mérite de remuer beaucoup d'idées, les unes fausses, ce sont les plus nombreuses, les autres justes ; attirant ainsi l'attention sur des problèmes dont l'étude avait été trop négligée par les savants.

Terrien de Lacouperie indique quelques-unes des plus remarquables traditions que selon lui les tribus Bak auraient apprises avant leur migration, par exemple le souvenir légendaire de :

Un grand cataclysme qui semble se rapporter au déluge ; de Sargon et des détails de sa vie, sous le nom modifié de •₂₈ Chen Nong ; de Dungi enseignant l'écriture aux tribus Bak ; de Nakhounte, comme Nai Houang Ti, avec des circonstances qui se rapportent à Koudour Nakhounte et sa conquête de la Babylonie en 2283 avant J.-C. ; de l'apparition successive d'êtres moitié poisson, moitié homme au début de la civilisation et en rapport avec l'introduction de l'écriture ; de l'arbre symbolique de vie et ses caractéristiques de calendrier, etc. (56).

Somme toute, ceci revient à dire que la Chine a reçu sa civilisation de tribus Bak, c'est-à-dire les Pe Sing des Livres Classiques chinois. Ces Bak Sings auraient eu très probablement les yeux bleus, la face colorée et des cheveux qui n'auraient pas été noirs, ce qui les distinguait du peuple chinois à cheveux noirs (*li min*, des Livres Classiques) (57). Plus tard on verra au III^e siècle avant J.-C., Ts'in Che Houang Ti donner à son peuple le nom de *Têtes Noires* ; il faut donc admettre que les Pe Sing n'étaient pas les « Cent noms de famille » ainsi que le croyaient les sinologues, c'est-à-dire, comme le dit Legge, la désignation des grandes familles de l'État sous les Tcheou (58) ; mais bien des tribus portant le nom spécial de Bak, Pe cessant dans le système de Terrien d'être le chiffre 100, mais une simple phonétique qui se prononçait jadis Bak, ce qui n'est d'ailleurs pas prouvé. Ainsi donc toute la théorie de la civilisation de la Chine par des tribus soi-disant Bak repose sur un postulat qui est en contradiction formelle avec tous les textes chinois ainsi que l'a démontré Harlez (59).

Edouard Biot.

« D'après les données authentiques consignées dans les livres sacrés, et dans les quatre livres classiques qui forment la base de l'ancienne histoire chinoise, écrit Biot, les premiers habitants de la Chine étaient des peuples sauvages et chasseurs, au milieu desquels s'avança, entre le XXX^e et le XXVII^e siècle avant notre ère, une colonie d'étrangers, venant du nord-ouest. Cette colonie est généralement •₂₉ désignée dans les textes sous le nom de *peuple aux cheveux noirs*, sans doute par opposition à la couleur différente ou mêlée, des cheveux de la race indigène, dont quelques débris occupent encore les montagnes centrales de la Chine. Elle est appelée aussi les *cent familles* ; et ses premières opérations présentent beaucoup d'analogie avec celles des planteurs, qui vont défricher les forêts de l'Amérique septentrionale (60).

La théorie de Biot est donc la contrepartie de celle de Terrien, puisque celui-ci voit au contraire le peuple chinois dans la race à cheveux noirs et l'immigrant dans le Bak aux yeux bleus. Mais rien dans les ouvrages chinois anciens ne permet de supposer qu'il y ait eu une immigration étrangère quelconque à l'époque dont parlent Biot et Terrien et qui ne peut être prise que pour une simple hypothèse, possible, mais que rien ne prouve jusqu'à présent.

C. J. Ball.

En faisant dériver certains caractères chinois des caractères babyloniens, Terrien de Lacouperie a suscité la vocation de quelques disciples dont le plus connu est le Rév. C. J. Ball, qui, alors chapelain de Lincoln's Inn, pour suivait dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* des études comparées d'accadien et de chinois, à l'époque même où Terrien développait ses théories sur l'origine chaldéenne de la civilisation du Céleste Empire.

Celui-ci a disparu, mais le Rév. C.J. Ball, aujourd'hui professeur d'assyriologie à l'Université d'Oxford, a présenté tout récemment le résultat d'un grand nombre d'années de travail dans son volume intitulé *Chinese and Sumerian* (1913). Il nous explique d'abord dans son introduction la nature de l'écriture sumérienne illustrée par l'analyse de certains caractères ; puis il donne une liste préliminaire de mots semblables ; ensuite la classification chinoise des caractères écrits et les prototypes sumériens ; un essai de vocabulaire comparé de sumérien et de chinois ; enfin une liste de signes dans laquelle les formes anciennes (*kou wén*) des caractères chinois sont comparées avec leurs prototypes sumériens. Dans cette dernière liste il est hors de •₃₀ doute qu'il y a une grande similitude, parfois une similitude absolue entre les anciens caractères chinois et l'écriture sumérienne, mais il ne s'ensuit pas nécessairement que les uns dérivent de l'autre ; ce sont résultats d'efforts parallèles. Le Rév. C. J. Ball nous dit dans son introduction : « Nous n'avons aucune raison de supposer que le système primitif sumérien d'écriture a été l'invention d'un seul esprit ou d'une seule génération » ; il n'y a pas plus de raison de supposer que le système chinois a été l'invention du même esprit qui a créé le système sumérien ; ils sont l'un et l'autre le fruit de recherches qui ont pu être conduites indépendamment les unes des autres. Lorsque la Chine a reçu sa première forme d'écriture, la Babylonie avait depuis longtemps abandonné son écriture primitive pictographique ou hiéroglyphique ; d'autre part, il me paraît matériellement impossible que des relations aient pu exister entre les deux pays dans l'antiquité du monde telle que la science moderne nous autorise de la concevoir maintenant. Rien ne permet d'accorder à l'Empire chinois une antiquité semblable à celle que révèlent les monuments de la Babylonie et de la Chaldée. Quand des fouilles systématiques auront été entreprises en Chine, l'archéologie préhistorique nous révélera peut-être des relations dont l'existence ne nous est pas encore prouvée, relations qui ne

paraissent pas pouvoir coïncider avec la période assignée à l'écriture sumérienne.

Gobineau.

M. de Gobineau cherche aux Indes l'origine de la civilisation chinoise dont il n'accepte pas la haute antiquité

« Rien n'infirme, tout appuie, au contraire, le témoignage des lois de Manou, et il en résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, ariane, blanche, et, par conséquent, que Pan-kou, ce premier homme que, tout d'abord, on est surpris de voir défini en législateur par la légende chinoise, était, ou l'un des chefs, ou le chef, ou la personnification d'un peuple blanc venant opérer en Chine, dans le Ho Nan, les mêmes merveilles qu'un rameau également hindou avait, •₃₁ antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil »

Et M. de Gobineau d'ajouter :

« Ainsi, en Chine, comme en Egypte, à l'autre extrémité du monde asiatique, comme dans toutes les régions que nous avons déjà parcourues jusqu'ici, voilà un rameau blanc chargé par la Providence d'inventer une civilisation (61) ».

Le phénoménal Pan-kou, dont nous parlons plus loin, transformé en introducteur de la civilisation en Chine ne manque pas de saveur.

Ceux qui ont fait venir les Chinois de l'ouest, leur ont fait parcourir une longue route par l'Asie centrale avant d'atteindre le point final de leur migration, c'est-à-dire les bords du Fleuve Jaune. Mais de nos jours des savants (le P. Wiegner, par exemple), se sont posé la question de savoir si les Chinois, au lieu de descendre du nord au sud, ne seraient pas au contraire remontés du midi vers le septentrion, de contrées de la presqu'île indochinoise, vers le Kiang et la Wei. Toute discussion est possible, lorsqu'il s'agit des théories relatives à l'origine des Chinois, puisqu'elles ne reposent sur rien de solide, mais à l'époque où le Céleste Empire entre dans le domaine historique, il y avait sans aucun doute des siècles que la race chinoise était implantée au nord du Kiang, et je ne vois pas les éléments qui pourraient servir de base à la nouvelle théorie, qui n'est pas plus probante d'ailleurs, que celle qui fait venir les Chinois de l'ouest, par les Tien Chan et l'Altaï. Tout ici est supposition.

Les savants et les philosophes du XVIII^e siècle ont compris facilement que la Chine n'avait été qu'un chaînon d'une civilisation remontant à une antiquité plus reculée. Ils ont malheureusement voulu être trop exacts ; il

s'agit chez eux de faire remonter la civilisation à un peuple unique, car ils n'admettent pas que l'on puisse discuter l'unité d'origine de la race humaine ; l'habitat de ce peuple élu est même précisé ; en Asie naturellement, mais dans l'Asie septentrionale.

Buffon.

• ³² Buffon, dans son célèbre ouvrage *Des Époques de la Nature*, paru en 1778, s'écrit ([62](#)) :

« Ce n'est point en Afrique, ni dans les terres de l'Asie les plus avancées vers le midi, que les grandes sociétés ont pu d'abord se former ; ces contrées étaient encore brûlantes et désertes : ce n'est point en Amérique, qui n'est évidemment, à l'exception de ses chaînes de montagnes, qu'une terre nouvelle ; ce n'est pas même en Europe, qui n'a reçu que fort tard les lumières de l'Orient, que se sont établis les premiers hommes civilisés, puisqu'avant la fondation de Rome les contrées les plus heureuses de cette partie du monde, telles que l'Italie, la France, et l'Allemagne, n'étaient encore peuplées que d'hommes plus qu'à demi-sauvages. Lisez Tacite sur les mœurs des Germains ; c'est le tableau de celles des Hurons, ou plutôt des habitudes de l'espèce humaine entière sortant de l'état de nature. C'est donc dans les contrées septentrionales de l'Asie que s'est élevée la tige des connaissances de l'homme, et c'est sur ce tronc de l'arbre de la science que s'est élevé le tronc de sa puissance : plus il a su, plus il a pu ; mais aussi moins il a fait, moins il a su. Tout cela suppose les hommes actifs dans un climat heureux, sous un ciel pur pour l'observer, sur une terre féconde pour la cultiver, dans une contrée privilégiée, à l'abri des inondations, éloignée des volcans, plus élevée et par conséquent plus anciennement tempérée que les autres. Or toutes ces conditions, toutes ces circonstances, se sont trouvées réunies dans le centre du continent de l'Asie, depuis le 40^e degré de latitude jusqu'au 55^e : Les fleuves qui portent les eaux dans la mer du Nord, dans l'Océan oriental, dans les mers du Midi et dans la Caspienne, partent également de cette région élevée qui fait aujourd'hui partie de la Sibérie méridionale et de la Tartarie. C'est dans cette terre plus élevée, plus solide que les autres, puisqu'elle leur sert de centre, et qu'elle est éloignée de près de cinq cents lieues de tous les Océans ; c'est, dans cette contrée privilégiée que s'est formé le premier peuple digne de porter ce • ³³ nom, digne de tous nos respects, comme créateur des sciences, des arts ; et de toutes les institutions utiles.

Bailly.

Déjà Sylvain Bailly avait en 1775 émis la théorie d'un peuple primitif :

« Quand on considère avec attention l'état de l'Astronomie dans la Chaldée, dans l'Inde et à la Chine, *on y trouve plutôt les débris que les élémens d'une science* ; ce sont des méthodes assez exactes pour le calcul des éclipses qui ne sont que des pratiques aveugles, sans nulle idée des principes de ces méthodes, ni des causes des phénomènes ; certains élémens assez bien connus, tandis que d'autres aussi essentiels, aussi simples, sont, ou inconnus ; ou grossièrement déterminés ; une foule d'observations qui restent, pendant des siècles, sans usage & sans résultats. Comment concevoir que des peuples, inventeurs de l'Astronomie, n'aient pas su la perfectionner dans la durée d'une longue existence. S'il est des peuples aussi incapables de marcher que d'entrer dans la carrière des sciences, celui qui y est entré une fois par le mouvement qu'il s'est imprimé à lui-même, perdra-t-il ce mouvement, & peut-il s'arrêter à jamais ? L'invention & les progrès des sciences sont de la même nature. Ces progrès ne sont que l'invention renouvelée, une suite de vues semblables, & peut-être d'efforts à peu près égaux. Pourquoi donc les Indiens, mais surtout les Chinois et les Chaldéens ont-ils fait faire si peu de pas à l'Astronomie, pendant un si grand nombre de siècles ? C'est que ces peuples ont été sans génie, c'est qu'ils ont eu la même indolence pour les découvertes que pour les conquêtes, c'est qu'ils n'ont point inventé la science. Elle est l'ouvrage d'un peuple antérieur ; qui avait fait sans doute en ce genre des progrès ; dont nous ignorons la plus grande partie. Ce peuple a été détruit par une grande révolution. Quelques-unes de ses découvertes, de ses méthodes, des périodes qu'il avait inventées, se sont conservées. dans la mémoire des individus dispersés. Mais elles se sont conservées par des notions vagues & confuses, par une connoissance des usages, plutôt que des principes. On a porté ces restes d'une science démembrée à la Chine, aux Indes, dans la Chaldée ; •₃₄ on les a livrés à l'ignorance qui n'en a pas su profiter (63).

Il répétait encore (page 62) :

« L'astronomie ancienne & orientale n'offroit que les débris des découvertes d'un peuple antérieur aux peuples connus les plus anciens ».

Bailly renouvelle cette déclaration dans sa première lettre à Voltaire :

« J'ai dit qu'en considérant avec attention l'état de l'astronomie à la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, *nous y trouvons plutôt les débris que les élémens d'une science* (p. 18). »

Insistant pour que Voltaire croie à « son ancien peuple perdu », Bailly étudie successivement :

« les Conformités des peuples anciens dans les sciences ; que ces conformités ne sont point le produit de la communication ; que ces conformités ne tiennent point essentiellement à la nature, elles naissent d'une identité d'origine entre tous les anciens peuples, & sont les restes des institutions d'un peuple plus ancien »

Et il arrive à ces conclusions :

« Cet ancien peuple a eu des sciences perfectionnées, une philosophie sublime et sage ; cet ancien peuple paraît avoir habité dans l'Asie, vers le parallèle de 49°. Il semble que la lumière des sciences et la population se soient étendues sur la terre, du nord au midi (64). »

Bailly entrera dans un domaine de pure fantaisie en divisant l'Asie en deux parties par une ligne tantôt naturelle, tantôt artificielle :

« Je vois donc le mur & les palissades de la Corée, la Grande Muraille de la Chine, le rempart de Gog, les portes Caspiennes du Caucase, ouvrages de l'art, se joindre aux montagnes escarpées, aux fortifications de la nature pour former une vaste circonvallation ; qui sépare le midi d'avec le nord de l'Asie. » (65)

Le philosophe de Ferney admet d'ailleurs la possibilité de l'existence de peuples anciens civilisés antérieurs à ceux que nous connaissons :

« Il est possible, dit-il, que longtemps •₃₅ avant les Empires de la Chine et des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies et puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance et de grossièreté qu'on appelle l'état de pure nature (66). »

Ainsi donc Buffon et Bailly plaçaient le berceau de la civilisation dans le nord de l'Asie, alors plus chaude qu'elle ne l'est aujourd'hui ; cette civilisation serait descendue du nord au sud et n'aurait pas marché de l'ouest vers l'est, comme le marquent ceux qui font sortir l'humanité entière de l'arche de Noé et de l'Asie antérieure.

Avec la vision du génie, Buffon avait deviné les transformations de notre monde, mais il plaçait l'histoire entière de l'humanité dans la période actuelle de l'histoire connue de l'homme de nos jours. Il n'osait pas croire, ou plutôt, car il aurait osé croire, il n'imaginait pas que l'humanité avait pu passer par d'autres phases que celles de la période actuelle. A son époque, la théorie d'un peuple primitif adoptée également par Bailly était soutenable. Voltaire qui rejoint Buffon par l'intermédiaire de Bailly l'admet, mais où le futur maire de Paris gâche son système, c'est lorsqu'il cherche à l'étayer avec les mythes de l'ancienne Grèce. Ces théories ingénieuses étaient l'œuvre d'hommes savants,

mais dont le génie ne pouvait devancer leur siècle et pénétrer des mystères obscurs encore aujourd'hui.

Il faut bien avouer que tous ces savants trop ingénieux (je ne parle ni de Buffon, ni de Bailly) n'ont suivi aucune méthode rationnelle ; ils ont choisi leurs points de comparaison au hasard des dialectes et des siècles. Pour point de départ, ils auraient dû prendre le chinois ancien. Toutes leurs dissertations philologiques ne sont que de la haute fantaisie et ne sauraient jeter aucun jour sur l'origine de la langue chinoise et par suite sur celle du peuple chinois. Il faut d'abord connaître la langue chinoise ancienne, par suite sa phonétique, et dans ce but il est nécessaire d'étudier •₃₆ d'abord non seulement tous ses dialectes dont la majorité nous est encore inconnue, mais aussi les langues qui lui sont apparentées ; cette étude est à peine commencée.

« Du jour, dit B. Karlgren (67), où la linguistique aura réussi à reconstruire avec sûreté le système phonétique de l'ancien chinois, l'histoire et l'archéologie constateront avec reconnaissance que d'innombrables problèmes concernant l'Asie orientale et l'Asie centrale auront cessé d'être des problèmes. »

Dans cette immense famille de langues de l'Asie orientale, que sous le nom de Famille Tibeto-Chinoise, Sir George A. Grierson, dans son *Linguistic Survey of India*, divise en branches tibeto-birmane et sino-siamoise, cette dernière elle-même dédoublée en groupe chinois et groupe taï, qui oserait dire que la plus ancienne est la langue chinoise ; ces langues ou ces dialectes se sont développés parallèlement, parfois s'enchevêtrant, descendant sans doute d'une lointaine source commune que nous ignorons et qui a dû exister. La langue comme l'histoire de la Chine ont bénéficié de la durée et de la stabilité de l'Empire. Dans une autre région de l'Asie, la continuité de l'histoire du peuple d'Israël resté monothéiste lui a donné une importance qui appartiendrait peut-être plus légitimement à des Empires plus puissants mais de durée plus éphémère, et cependant la connaissance des hiéroglyphes et des cunéiformes permet aujourd'hui de rendre à l'Égypte et à l'Assyrie la place prépondérante jadis occupée par les juifs.

Dans l'histoire de la Chine, pas trace d'une immigration venue de l'étranger ; nous avons rejeté la théorie de Terrien de Lacouperie de l'arrivée des Bak-Sings ; le développement de sa civilisation s'est fait sous l'idée qu'elle était le centre de l'univers, l'Empire du Milieu (*Tchoung kouo*), bornée par les Quatre Mers (*Seu Hai*), environnée de nations barbares ou moins civilisées qu'elle, sur lesquelles elle exerçait une suzeraineté tout au moins nominale, notion d'hégémonie qui ne paraît pas avoir complètement disparu de l'humanité, si nous en jugeons par les théories civilisatrices d'un peuple moderne qui a cherché à asservir l'Europe, •₃₇ voire le monde, non seulement à sa brutale domination mais aussi à sa soi-disant « kultur ».

Il ne s'ensuit pas de ce que les auteurs des théories que nous venons d'exposer n'ont pas réussi à nous en donner des preuves suffisantes pour nous

convaincre de leur exactitude que nous devons rejeter comme impossibles toutes les hypothèses. Le problème de l'origine des Chinois est toujours posé. Lorsque nous trouvons les Chinois campés sur les rives du Fleuve Jaune, d'où venaient-ils ? qu'étaient les tribus non chinoises qu'ils trouvèrent dans la région dans laquelle ils s'établirent et aux dépens desquelles ils colonisèrent ? Mais de ce que nous ne pouvons résoudre le problème actuellement, il n'en existe pas moins. Nous n'avons pas le droit de supprimer un fait ou un personnage de l'histoire sous prétexte que leur existence n'est pas prouvée par des documents ; on ne peut écarter la tradition qui peut reposer sur des monuments ou des pièces dont nous ignorons l'existence ou qui peuvent avoir disparu. Si l'histoire telle que nous la connaissons, et l'archéologie ne suffisent pas à donner la clef de l'origine des Chinois, cela prouve simplement notre ignorance du passé. Peut-être faut-il chercher le lien qui rattache la Chine au reste de l'humanité dans une antiquité si reculée que les générations actuelles ne sauraient y remonter. Nous entrons dans le domaine de la préhistoire, et, quant à la Chine cette préhistoire est, pour nous un terrain encore inexploré.

*

* *

CHAPITRE II.

Sources de l'histoire de la Chine Origine des Chinois : Théories chinoises.

Sources de l'histoire de la Chine.

•₃₈ Nous avons eu l'habitude d'envisager l'histoire du monde exclusivement au point de vue occidental, négligeant complètement le point de vue oriental ; chaque peuple a la tendance, naturelle d'ailleurs, à considérer son histoire comme le pivot de celle du monde alors qu'elle n'en est qu'un petit fragment, quelle que soit l'importance de cette histoire particulière. Et cependant tel fait qui s'est produit en Europe n'est que le contre-coup d'un événement qui s'est déroulé dans la lointaine Asie ainsi que je l'ai jadis écrit, pour l'invasion des Huns, le mouvement des peuples se transmet de proche en proche, de horde en horde, de tribu en tribu, de peuple en peuple, comme des ondes sonores, jusqu'en Europe ; qui, lorsqu'elle est frappée par le Fléau de Dieu, ignore d'où part le coup initial (68). Il est tel règne de l'Empire chinois qui a plus d'importance pour l'histoire générale du Monde que tel autre considéré comme capital à l'autre extrémité du globe. La réciproque est d'ailleurs vraie ; le Chinois, tout en ayant une connaissance de l'extérieur, n'a jamais essayé de se rendre compte de la répercussion que pouvaient avoir chez lui les perturbations du monde occidental, dont il n'a commencé à apprécier l'importance que lorsque les navires de guerre anglais sont venus au XIX^e siècle bombarder ses ports.

Nous avons trouvé facile ou d'ignorer la Chine, comme Bossuet dans son *Histoire universelle*, ou de nous en représenter une image qui n'a subi aucune altération au cours •₃₉ des siècles : C'est une erreur ! Depuis vingt ans les études chinoises ont subi de profondes transformations. Tout en s'étonnant qu'un esprit aussi ouvert que l'était celui de Renan ait pu croire qu'on pouvait écrire l'histoire de l'humanité en laissant de côté un bon tiers de la population du globe, on a pu lire encore dans la préface de l'*Histoire du Peuple d'Israël* :

« Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome. »

Renan ne pourrait écrire cette phrase aujourd'hui. Les découvertes des inscriptions de l'Orkhon et de l'énisséi, les fouilles dans l'Asie Centrale, l'ouverture des grottes de Touen Houang, l'étude de la sculpture sur pierre, des textes chinois plus nombreux rendus accessibles aux savants, ont donné à la Chine sa place dans l'histoire du monde, qui comprend désormais l'universalité du globe et non plus quelques territoires de l'Europe et de l'Asie antérieure, dont les habitants avaient confisqué à leur profit tout le passé de l'humanité. L'histoire du monde forme une unité ; si on la considère seulement d'un côté de la planète, si on n'étudie pas sur toute la surface du globe les événements qui s'y déroulent, cette histoire perd ses proportions réelles ; on ne perçoit pas la vue de son ensemble, on ne mesure pas exactement les résultats ou le contre-coup de l'action des différents peuples les uns sur les autres. Etudier isolément les faits c'est perdre leur enchaînement qui constitue la continuité de l'histoire de l'humanité. L'histoire se compose non seulement d'une série de faits qui, réunis, coordonnés, constituent l'histoire générale, mais aussi de vastes ensembles qui servent à jalonner les grandes lignes de l'histoire de l'humanité.

Ce serait une erreur profonde de croire qu'au cours des siècles, le Chinois est resté immuable : Si, à l'origine, les coutumes ont été communes, à la longue, suivant le climat, la •₄₀ température, etc., elles se sont modifiées et l'homme se différencie en conséquence suivant le pays, quitte à emprunter ensuite à nouveau les usages, de ses voisins. Dans son histoire, la plus longue et la plus coutumière des histoires, la Chine n'a pas échappé à la loi ordinaire et ici je puis répéter ce que j'ai écrit ailleurs il y a bien des années :

« Il est, chez les gens qui n'approfondissent pas les questions et jugent témérairement des choses d'après les manuels de faiseurs de livres, ou les récits de voyageurs superficiels, de commun parler de dire que de toutes les nations, la chinoise est la plus stable dans ses institutions, la moins changeante dans ses mœurs et ses coutumes. Rien de plus faux assurément. Aucun pays n'a été en proie à plus de révolutions et n'a subi plus de bouleversements dans son gouvernement ; il a fait en politique l'expérience de tous les systèmes : depuis le socialisme jusqu'à la tyrannie ; il a connu toutes les doctrines philosophiques ; ses mœurs et ses coutumes ont été profondément altérées : il a accepté, par exemple, il y a trois siècles seulement, du conquérant mandchou, l'usage qu'avaient ses habitants, avant la récente révolution, de porter à la partie postérieure de la tête leurs cheveux, réunis en une longue tresse qui descend le long du dos, formant ainsi un appendice caudal qui, pour nous Occidentaux, est éminemment chinois quoiqu'il soit en réalité d'importation étrangère. Si j'avais cependant un exemple à citer de la facilité avec laquelle le Chinois, non seulement adopte, mais encore s'assimile un élément étranger, je citerais sans hésitation la rapidité avec laquelle le Bouddhisme, religion

indienne, s'est répandu dans le Céleste Empire et s'y est fermement implanté (69). »

Dans cette mêlée où les peuples se fondent les uns, dans les autres, se superposent ou s'exterminent, quel a été le rôle de la Chine : le Chinois n'est pas l'être impassible à l'extérieur, ignorant tout du monde dont il est le centre en dehors des dix-huit provinces qui forment l'Empire et des pays qui en dépendent, souvent dépeints par les étrangers ; il a fait des emprunts peu nombreux, avons-nous •⁴¹ écrit, à des civilisations étrangères ; certaines de ses mœurs ont été modifiées par ses conquérants, comme nous venons de le dire ; et d'autre part son action politique et militaire s'est étendue de la Corée à l'Annam, du Japon à l'Asie centrale. De ses explorations vers l'ouest, il a rapporté, avec la religion bouddhique, la connaissance d'un art affiné par la tradition de la Grèce qui a eu, comme nous le verrons, la plus décisive et la plus heureuse influence sur le goût de l'Asie orientale.

Les documents relatifs à l'histoire de la Chine, fort nombreux et fort intéressants, offrent au savant un champ presque illimité de recherches qui n'a encore été que partiellement exploré. J'ai indiqué dans la Bibliotheca Sinica, à laquelle je renvoie le lecteur, les travaux qui ont été publiés jusqu'à ce jour par les Occidentaux sur les différents points de l'Histoire de ce vaste Empire. On verra qu'une histoire critique, scientifique de ce pays, telle que nous l'entendons aujourd'hui en Europe, n'existe pas, que si les sinologues ont déployé beaucoup de savoir et de sagacité dans la traduction et l'interprétation des King (Livres canoniques), ils sont restés dans les études historiques bien au-dessous de ce qu'on était en droit d'espérer d'eux. Toutefois, il serait injuste de ne pas marquer le renouveau qui depuis une quinzaine d'années s'est produit dans les études archéologiques relatives à la Chine. Le présent ouvrage, qui comblera peut être une lacune, a largement profité des travaux de savants tels que MM. Chavannes et Pelliot.

La Chine possède d'innombrables inscriptions recueillies d'ailleurs avec soin par les historiens et les archéologues, mais les plus anciennes comme celles de Yu le Grand ne sont rien moins qu'authentiques. En outre, des matériaux souvent employés, le papier et le bois sont éminemment périssables, et des inscriptions gravées dans la pierre, ou le marbre, fort peu remontent à une époque reculée grâce aux désastres causés par les révolutions ou aux mutilations opérées par les vandales jusqu'à nos jours. Ce n'est d'ailleurs que sous la dynastie des Soung que commencèrent à se former les collections d'estampages qui circulaient en •⁴² Chine dès les T'ang et sur lesquels travaillèrent les lettrés jusqu'à nos jours ; c'est aussi à cette même époque des Soung que remontent les plus anciennes publications archéologiques (70).

« Les Chinois, qui sont si amateurs de l'antiquité, ont eu le malheur de perdre presque tous leurs anciens monumens en cuivre, bronze, fer, marbre, pierre, nous dit Gaubil (71). Les guerres, les pillages, les saccagemens des villes et des tombeaux, ont détruit

une infinité d'anciens monumens. L'intérêt a fait fondre d'anciens monumens en cuivre et autres métaux pour avoir de l'argent. Le même intérêt a fait vendre bien d'anciens monumens en pierre et en marbre, dont on a effacé les caractères pour leur en substituer d'autres. Les anciens instrumens de mathématiques, même ceux des dynasties depuis les Han jusqu'à la dynastie Youen, se sont perdus ou ont été fondus, et il n'en reste que peu de la dynastie passée, faits sur le modèle de ceux de la dynastie des Youen ».

Seules des fouilles méthodiques pourront peut-être donner satisfaction à l'archéologie préhistorique.

Système bibliographique.

Dans le système bibliographique adopté par les Chinois généralement, et en particulier dans la grande collection des ouvrages les plus estimés dans le pays, dont l'exécution fut ordonnée en 1773 par l'empereur K'ien Loung, la première classe est consacrée aux Livres canoniques (King), la seconde aux Ouvrages historiques (Che). Cette classe se subdivise elle-même en :

- 1° Histoire des différentes dynasties, *Tcheng che* ;
- 2° Annales, *Pien nien* ;
- 3° Histoires générales ; *Ki se peun mo* ;
- 4° Histoires particulières, *Pie che* (Histoires séparées) ;
- 5° Histoires diverses *Tsa che* ;
- 6° Documents officiels, *Tchaou ling tseou yi* ;
- 7° Biographies, *Tchouan Ki* ;
- 8° Extraits historiques ; *Che Tch'ao* ;
- 9° Histoires d'États particuliers, *Tsai Ki* ;
- 10° Chronologie, *Che Ling* ;
- 11° Géographie, etc., *Ti Li* ;
- 12° Administration et gouvernement, *Tche Kouan*,
- 13° Constitution, lois, édits, etc., *Tcheng chou* ;
- 14° Bibliographie, *Mou lou* ;
- 15° Critique d'histoires ; *Che Ping*.

Nous parlerons d'abord de l'histoire des différentes dynasties de la Chine. Les ouvrages qui traitent de l'histoire particulière des familles souveraines ne sont pas de simples récits d'événements passés sous chaque règne, mais bien de véritables Encyclopédies. Alexandre Wylie qui, dans toutes les questions de littérature et de bibliographie chinoises, était le maître incontesté, remarque dans ses *Notes on Chinese Literature* que ces histoires sont généralement faites sur le même modèle et comprennent trois sections :

- 1° *Ti ki*, Chronique des différents empereurs de la dynastie ;

2° *Tche*, Mémoires sur les mathématiques, les rites, la musique ; la jurisprudence, l'économie politique, les sacrifices, l'astronomie, l'influence des éléments, la géographie et la littérature ; et

3° *Li tchouan*, biographies des personnes célèbres et notes sur les peuples étrangers.

On compte 24 Histoires dynastiques : *Eul Che se che*.

1° *Che Ki*, Mémoires historiques, par Se ma Ts'ien, depuis l'antiquité jusqu'à 122 av. J. C., comprend 130 livres.

2° *Tsien Han Chou*, Histoire des Han antérieurs, par Pan Kou, 206 av. J.-C., 24 ap. J.-C., 120 livres.

3° *Heou Han Chou*, Histoire des Han postérieurs, par Fan Ye, 26-220 ap. J.-C., 120 livres.

4° *San Kouo Tche*, Histoire des Trois Royaumes ; par Tch'en Cheou, 220-280, 65 livres.

5° *Tsin Chou*, Histoire des Tsin, par Fang K'iao, etc., 265 -419, 130 livres.

6° *Soung Chou*, Histoire des Soung, par Tch'en Yo, 420-478, 100 livres.

7° *Nan Ts'i Chou*, Histoire des Ts'i méridionaux, par Siao Tseu-hien, 479-501, 59 livres.

8° *Leang Chou*, Histoire des Leang, par Yao Se-lien, 502-556, 56 livres.

9° *Tch'en Chou*, Histoire des Tch'en, par Yao Se-lien, 556-580, 36 livres.

10° *Wei Chou*, Histoire des Wei, par Wei Chenu, 386-556, 114 livres.

11° *Pe Ts'i Chou*, Histoire des Ts'i septentrionaux, par Li Pe-yo, 550-577 ; 15 livres.

12° *Heou Tcheou Chou*, Histoire des Tcheou postérieurs, par Ling-hou Te-feun, et autres, 557-581, 50 livres.

13° *Souei Chou*, Histoire des Souei, par Wei Tcheng, et autres, 581-617, 85 livres.

14° *Nan Che*, Historiens du Sud, par Li Yen-cheou, 420-589, 80 livres.

15° *Pe Che*, Historiens du Nord, par Li Yen-cheou, 386- , 100 livres.

16° *Kieou T'ang Chou*, les anciens livres des T'ang, par Lieou Hiu, et autres, 618-906, 214 livres.

17° *Sin T'ang Chou*, les nouveaux livres des T'ang, par Ngeou -yang Sieou et Soung K'i, 618 -906, 255 livres.

18° *Kieou Wou Tai Chou*, Ancien livre des Cinq Dynasties, par Sie Kiu-tcheng, 907-959, 150 livres.

19° *Sin Wou Tai Chou*, Livre des Cinq Dynasties, par Ngeou-yang Sieou, 907-959, 74 livres.

20° *Soung Che*, Histoire des Soung, par T'o t'o, 960 -1279, 496 livres.

21° *Leao Che*, Histoire des Leao, par T'o t'o, 916 -1125, 116 livres.

22° *Kin Che*, Histoire des Kin, par T'o t'o, 1115 -1234, 134 livres.

23° *Youen Che*, Histoire des Mongoux, par Soung Lien, et autres, 1206-1367, 210 livres.

24° *Ming Che*, Histoire des Ming, par Tchang T'ing-yu, 1368-1643, 332 livres.

La plus considérable de ces histoires est celle de la dynastie des Soung, qui comprend 496 livres ; la plus ancienne 455 est le *Che Ki* [Mémoires historiques] du célèbre Se-ma Ts'ien dont nous avons déjà parlé : Chavannes en avait entrepris la traduction complète, mais cet immense travail a été arrêté par la mort de ce regretté savant.

Pour suppléer en partie à l'absence d'une histoire des Mandchous, qui régnaient depuis 1644, on pouvait consulter le *Toung houa lou*, résumé des événements qui se sont déroulés depuis l'origine de la dynastie jusqu'en 1735, par Tsiang Liang K'i, le *Kouo tch'ao sien tcheng che lio*, Précis historique des Hommes illustres, déjà décédés, de la dynastie actuellement régnante en Chine, par Li Youen tou (1866), ou encore le *Cheng Wou Ki*, Les Saintes Guerres de la dynastie mandchoue, par Wei Youen (1842) qui a eu plusieurs éditions depuis.

Il ne faut manier cette masse de matériaux qu'avec prudence ; l'histoire n'est nulle part une science ayant le caractère d'une science exacte ; pas plus en Chine qu'ailleurs, et Voltaire [\(72\)](#), sans doute pour les besoins de ses théories, accordait aux annales chinoises une certitude qui n'est nullement universellement admise comme il le croyait :

« Oserons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, anglicans ; tous intéressés à se contredire. Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint l'histoire du ciel à celle de la terre. »

San fen, Wou tien.

« Suivant la tradition constante des Chinois, l'histoire depuis Fou Hi, fondateur de leur Empire, jusqu'à l'empereur Chouen inclusivement, était comprise dans les livres *San fen* et *Wou tien*. Le *San fen* n'était autre chose que l'histoire des trois premiers empereurs, Fou Hi, Chen NOUNG et Houang Ti ; elle comprenait leurs instructions et leur manière de gouverner. Le *Wou tien* renfermait l'histoire des cinq princes qui leur ont succédé immédiatement Chao hao, Tchouen Hiu, Ti Ko, Yao et Chouen (73).

• ⁴⁶ Le *San fen* est totalement perdu ainsi que la plus grande partie du *Wou tien* ; ce qui en reste, règnes de Yao et Chouen, a pris place en tête du *Chou King*. Pour les dynasties suivantes, nous possédons le *Chou King*, le *Tch'ouen Ts'ieou*, le *Tchou Chou Ki nien* et le *Che Ki*.

Chou King et Che Ki.

Les deux ouvrages dans lesquels nous pouvons puiser et encore avec beaucoup de prudence pour les parties les plus anciennes nos renseignements sur l'origine et sur les premières dynasties des Chinois, sont le *Chou King* et le *Che Ki* : le premier commence aux empereurs Yao et Chouen, le second débute avec Houang Ti. On n'y trouve rien de ces légendes dont les Taoïstes ont entouré l'origine des Chinois. Ces fables, invention de dates relativement récentes, remontent à une époque à laquelle la Chine, sinon entrée en relations avec les peuples étrangers, avait du moins entendu parler de ceux-ci ; rien d'étonnant par suite que l'on retrouve dans l'histoire mythique de la Chine des analogies avec des légendes ou même avec des faits historiques de l'Inde ou de l'Asie antérieure, ressemblances qui comme nous l'avons vu ont permis à Terrien de Lacouperie et à d'autres savants à l'imagination fertile de faire dériver la civilisation de la Chine de celle de peuples qu'elle n'a connus qu'à une époque beaucoup moins ancienne. Tous les ouvrages qui traitent de l'antiquité chinoise, c'est-à-dire des fables, ont été rédigés à une date postérieure à l'ère chrétienne, et leurs emprunts aux légendes étrangères ajoutés au merveilleux de la légende créée par les disciples de Lao Tseu ont constitué le fond et la forme de ces récits d'événements, placés comme une sorte de prologue à l'œuvre de Confucius et à celle de Se -ma Ts'ien, au *Chou King* et au *Che Ki*.

Chou King.

Le *Chou King*, ou simplement le Chou, le Livre d'Histoire, parfois appelé *Chang Chou*, depuis les Han, est le second des Grands Livres Classiques (*King*) ; il est possible, sans que la chose soit certaine, qu'il ait été écrit d'après des documents plus anciens par Confucius auquel on attribue parfois sa préface. Il se serait composé de cent chapitres ou *p'ien*, s'étendant depuis les empereurs Yao et Chouen •₄₇ jusqu'à 721 av. J.-C., règne de Ping Wang, de la dynastie des Tcheou. La nature même de l'ouvrage le désignait tout particulièrement aux exécuteurs des ordres de destruction, (213 av. J.-C.) de Ts'in Che Houang Ti, au III^e siècle avant notre ère. Lors que sous l'empereur Hiao Wen (179-157 av. J.-C.), des Han, on chercha à reconstituer le texte des anciens livres, grâce à un vieillard de Ts'i nan, capitale du Chan Toug, nommé Fou Cheng, on put rétablir vingt-huit ou vingt-neuf chapitres qu'il savait par cœur ou que, suivant Se-ma Ts'ien, il avait conservés sur des tablettes cachées dans un mur, tablettes remises par lui à un envoyé de l'empereur Wen (178-156 av. J.-C.) ; cette portion du livre est connue sous le nom de *Kin wen* ou texte moderne. Le livre V, *T'ai Kia*, des Annales des Chang, aurait été fourni par une jeune fille du Ho nan. Un peu plus tard, à l'aide d'un texte en caractères archaïques (*K'o teou*), retrouvé dans un mur lors de la démolition par ordre de Koung Wang, prince de Lou, de la maison de Confucius, K'oung Ngan kouo constata que les 29 chapitres de Fou Cheng en formaient en réalité 34 ; il trouva de plus 25 sections nouvelles, ayant ainsi 59 sections dont 58 étaient des chapitres des 100 chapitres de Confucius et dont la 59^e était le *siao siu* du *Chou King*, c'est-à-dire l'ensemble des résumés préliminaires de chacune des 100 sections. K'oung ayant constitué ces cinquante huit chapitres les présenta en 96 av. J.-C. à l'empereur. L'authenticité de la préface et du commentaire de K'oung Ng an kouo a été depuis considéré comme un faux par les commentateurs modernes (74). Sous les Tsin orientaux, à l'époque de l'empereur Youen (317 -323), Mei Tsi établit d'après Nean kouo un nouveau texte qui forme le *Kou wei*, ou texte ancien, en caractères imitant la forme du tétard *K'ou teou tseu*. Enfin sous les Soung, Tchou Hi et son disciple Ts'ai Tch'en, en 1210, ajoutèrent de nouvelles remarques et un commentaire. C'est non pas un ouvrage d'une parfaite unité, conçu et écrit d'une manière •₄₈ continue par un historien, mais un recueil factice de diverses pièces présentant des anomalies. Tchou Hi puis, plus tard Wou Tch'eng vers 1300, et d'autres, critiquèrent l'œuvre de Mei Tsi. Aucune chronologie n'existe dans le *Chou King*, le début est considéré par les lettrés comme moins certain que la suite du livre. Le *Chou King* comprend 25 700 caractères (75).

Che Ki.

Ce fut le grand astrologue Se-ma T'an, mort en 110 avant J.-C., à Lo Yang, qui eut l'idée du *Che Ki* et commença à réunir les matériaux

nécessaires, qu'il légua sur son lit de mort à son fils Se-ma Ts'ien qui lui succéda dans sa charge ; celui-ci avait par des voyages acquis une grande expérience. La date de sa naissance à Loung Men, sur la rive droite du Houang Ho, est inconnue ; quelques-uns la placent en 163 av. J.-C. Pour avoir défendu le général malheureux Li Ling, il fut condamné à la castration (98 av. J.-C.). Il mourut probablement au commencement du règne de l'empereur Tchao (86-74 av. J.-C.) Après son malheur, il avait continué d'amasser les matériaux, à les mettre en œuvre et donna la rédaction définitive du *Che Ki*. Il a évidemment possédé un grand nombre d'histoires locales dont il a fait usage pour écrire l'histoire des principautés. « Le mérite, dit Chavannes, qu'on ne saurait dénier à Se ma T'an et à Se-ma Ts'ien, c'est d'avoir les premiers conçu le plan d'une histoire générale. Jusqu'à eux, on n'avait eu que des chroniques locales (76) ». Se rua Ts'ien a su justifier le surnom de Père de l'Histoire comme Hérodote et son œuvre a servi de modèle à celle de ses successeurs.

Les « Mémoires Historiques » (*Che Ki*) s'étendent depuis Houang Ti, Tchouen Hiu, K'ou, Yao et Chouen jusqu'à 122 avant notre ère. Ils comprennent 130 chapitres divisés en cinq sections :

I. *Annales principales (Ti Ki)*, 12 chapitres, depuis les Cinq Empereurs jusqu'à l'empereur Hiao Wou ;

II. *Tableaux chronologiques (Nien piaou)*, 10 chapitres ;

III. *Les Huit Traités (Pa chou)*, 8 chapitres (rites, musique, harmonie, calendrier, astrologie, sacrifices *foung* •₄₉ et *chan*, le fleuve et les canaux, poids et mesures) ;

IV. *Les Maisons héréditaires (Che Kiao)*, 30 chapitres ;

V. *Monographies (Li tchouen)*, 70 chapitres.

On voit quelle partie importante de l'histoire de la Chine embrasse l'ouvrage de Se-ma Ts'ien. Elle couvre une période de près de trois mille années qui remonte au delà des temps historiques, au delà même de la première des dynasties, la dynastie Hia, pour continuer sous les Chang, les Tcheou, les Ts'in, et se terminer sous les Han. Sous la dynastie des T'ang, Se-ma Tchong écrivit les *Annales des Trois Souverains* (P'ao Hi, Niu Koua, Chen Nong Ou Yen Ti) que l'on place en tête des *Che Ki*.

Tchou Chou Ki nien.

Le *Tchou Chou Ki nien*, Annales écrites sur bambou, est une chronique trouvée l'an 284 (77) ap. J.-C. dans un tombeau des princes de Wei, aux environs de Wei Houei fou, Ho Nan ; elle est importante car elle est restée inconnue de Se-ma Ts'ien qu'elle contrôle ; toutefois elle a été utilisée par les quatre principaux commentateurs du *Che Ki* ; elle est écrite sur des planchettes de bambou desséchées et renferme un abrégé de l'histoire chinoise depuis Houang Ti jusqu'à l'an 299 av. J. -C. Quoique cet ouvrage ait été

l'objet à différentes reprises de commentaires peu favorables de la part de savants chinois, il offre néanmoins une grande importance (78).

« Les Annales écrites sur bambou, nous dit Chavannes, nous semblent être un livre d'une authenticité incontestable. Sans doute elles ont subi des remaniements de forme qui ont altéré leur physionomie, surtout dans la section qui traite des événements postérieurs à l'année 771 av. J.-C. ; sans doute aussi elles ont pu être éditées de manières notablement différentes suivant qu'on a considéré certaines des fiches trouvées dans la tombe de Ki comme faisant ou non partie de cet ouvrage ; mais, ces réserves faites, elles doivent dans l'état où elles sont aujourd'hui, reproduire encore assez •₅₀ exactement les Annales qui furent enfouies dans la tombe de Ki en l'année 299 av. J.-C. ; elles sont donc pour l'histoire un document d'une réelle importance. »

Tch'ouen Ts'ieou.

Le *Tch'ouen Ts'ieou*, « Le Printemps et l'Automne » est le seul des ouvrages canoniques écrit par Confucius lui-même vers 480 avant notre ère ; il comprend les Annales du royaume de Lou (douze princes), sa patrie, depuis 721 jusqu'à 481 av. J.-C.

« Cet ouvrage, dit Gaubil, *Chronologie*, p. 49, est une critique du mauvais gouvernement et de la corruption des mœurs. Sa vue était de montrer que cela venait d'avoir abandonné l'ancienne doctrine et le gouvernement établi par les anciens sages. C'est pour cela qu'il rapporte grand nombre de princes tués par leurs sujets, et les malheurs de tant de guerres qui désolaient l'Empire, et introduisaient toute sorte de désordres que ce philosophe indique sans fard avec beaucoup de précision ».

On doit ajouter à ce livre assez maigre les trois Commentaires suivants classés parmi les ouvrages canoniques de second ordre : le *Tso Tchouen*, amplification par Tso Kieou ming, disciple du Sage, qui jette des lumières sur le texte ; le Commentaire écrit, au début de la dynastie des Han, par Koung Yang Kao ; celui composé au milieu du premier siècle de notre ère par Kou Liang Tche, peut-être disciples de Tseu Hia ; ces deux derniers commentaires, sont une exposition de principes ; les trois sont désignés sous l'appellation : collection de *Nei Tchouen*, Histoire intérieure, pour les distinguer du *Kouo Yu* ; également de Tso Kieou ming, qu'on nomme *Wai Tchouen*, Histoire extérieure.

Meng Tseu écrit (Livre III, ch. II, pp. 452-3) :

« Le *Tch'ouen Ts'ieou* rapporte les actions des empereurs, (loue les bonnes, blâme les mauvaises, et enseigne les devoirs d'un souverain). Confucius disait à ce sujet : « Ceux qui me connaissent,

n'est-ce pas uniquement par le *Tch'ouen Ts'ieou* qu'ils m'ont connu ? Ceux qui me blâment, n'est-ce pas uniquement à cause du *Tch'ouen Ts'ieou* ? »

Le *Kouo Yu*, qui, est de l'époque du *Tso Tchouen*, l'un des commentaires du *Tch'ouen Ts'ieou*, renferme des mémoires pour servir à l'histoire entre Mou Wang et •₅₁ l'an 453 av. J.-C. On l'attribue comme le *Tso Tchouan* à Tso Kieou ming.

« Le *Kouo Yu* parle aussi des temps de l'empereur Chao Hao et de son successeur Tchouen Hiu. Ce livre parle de Houang Ti et de Yen Ti, deux empereurs qu'il dit frères de père et de mère ; mais il ne dit pas si Yen Ti est le même que Chen Noug. Il parle aussi de l'empereur Lie Chan, mais il paraît que c'est le même que Yen Ti. Il parle aussi en peu de mots de Koung Koung comme ayant gouverné ou usurpé l'Empire, et c'est dans un temps avant Houang Ti. Il ne dit rien des temps avant Fou Hi. Il fait mention des trois dynasties, Tcheou, Chang et Hia, des empereurs Chouen, Yao, Ti Ko, Tchouen Hiu, Chao Hao, Houang Ti. La liste des princes et mandarins anciens commence avec un fils de Koung Koung avant les temps de Houang Ti et de Yen Ti (79) ».

Ajoutons à ces ouvrages le *Tchan Kouo ts'e* (Conseils des royaumes combattants), le *Tcheou Chou* (Livre des Tcheou) et le rituel *Ta Tai li*, on aura ainsi une idée de la littérature historique relative à la Chine ancienne.

T'oung Kien Kang Mou.

Le *T'oung Kien Kang Mou* est un ouvrage considérable traduit en Français par le P. de Mailla et publié de 1777 à 1780 en onze volumes in 4° par l'abbé Grosier, aidé de Leroux Deshauterayes. Cet ouvrage tiré et abrégé sous la direction du célèbre philosophe Tchou Hi du *Tseu Tche T'oung Kien* de Se-Ma Kouang, puis continué et corrigé à diverses reprises par des savants, comprend l'histoire des dynasties impériales jusqu'à celle des Youen. A l'aide du *Ming-che Ki-se-peun-mo*, du *T'oung Kien Ming Ki tsiouen tsai*, et du *Ming-Ki pien nien*, le P. de Mailla donna l'histoire des Ming et, avec le second de ces ouvrages qui s'arrête à 1659, commença l'histoire de la dynastie des Ts'ing qu'il continua, à l'aide du *Ts'ing tching Ping ting sou han fang lio*, dans lequel, on trouve la relation des guerres, de l'empereur Wang Hi contre les Eleuthes et l'abrégé des événements de la vie de ce prince jusqu'à sa quarantième année. L'ouvrage du P. de Mailla n'est pas sans défaut et, comme le dit le P. Gaubil dans une lettre à •₅₂ M. de L'isle (80) :

« La traduction française du *T'oung Kien Kang mou*, du P. de Mailla, mériterait d'être remaniée par un homme bien au fait sur la Chine et d'un grand travail, et zélé pour la Chine. Or, cela me paroît bien difficile ; il y a dans cette version du P. de Mailla bien

des articles à retoucher, et plusieurs qui demandent de la critique. Cet ouvrage a été fait un peu trop vite, et il aurait dû être mieux examiné en Chine ; on se pressa un peu trop de l'en voyer à Lyon. Il contient d'excellents matériaux pour l'histoire ; mais, pour s'en servir, il faut être au fait sur les affaires de la Chine, et en état de voir ce qu'il y a à retranscrire ou à y ajouter. »

Origine des Chinois : Théories chinoises.

« Il est de l'origine des peuples comme des généalogies des particuliers : on ne peut souffrir des commencemens bas et obscurs. Ceux-ci vont à la Chimère ; ceux-là donnent dans les Fables (81) ». Les Chinois n'ont pas échappé à la règle commune.

Il ne faut aborder le récit, entouré de légendes, des débuts de la nation chinoise qu'avec beaucoup de scepticisme et le considérer comme relevant du folklore et non de l'histoire.

D'après les légendes taoïstes, du premier homme P'an Kou ou Hou T ouen (Chaos) jusqu'à 479 av. J. -C., on compte une période de 276 000 années, que certains ont porté à 2 276 000, 27 598 600, 3 276 000 et même 96 961 740 années (82). Au *Tao*, qui sur la fin des Tchou, et au commencement des Han, était le principe créateur du Ciel et de la Terre, sous les Han orientaux, on substitua P'an Kou. Selon le livre *Yi-Ki*, c'est celui-ci qui est le Père de l'Univers. « Il sortit du chaos comme il put : après sa mort, sa tête se changea en montagne, ses yeux devinrent le soleil et la lune, ses veines des fleuves et des rivières, ses cheveux des arbres, les poils de son corps des plantes, etc. Le grand embarras des écrivains est de dire de quelle veine où de quelle artère en particulier sortit le Fleuve Jaune, le Kiang.

• ⁵³ Selon le *Li Ki*, ou Histoire des Calendriers, P'an Kou fut longtemps enfermé dans le chaos, qui avait la forme d'un œuf : le chaos se développa en 18 000 ans : le Ciel s'élevait chaque jour de dix pieds ; la Terre s'épaississait d'autant, et P'an Kou grandissait avec la même proportion, pour être « l'Esprit du Ciel et le Saint de la Terre (83) ». P'an Kou est représenté armé d'une hache et d'un ciseau, sculptant le monde au-dessus de lui. La légende de P'an Kou n'est pas chinoise ; elle fut introduite par des ambassadeurs venus du Siam ou de la Malaisie au VI^e siècle après J.-C. (84).

Au premier homme ont succédé les San Houang (Trois Souverains) : les Souverains du Ciel, Tien Houang comptèrent treize (85) représentants, qui régnèrent chacun 18 000 années par la vertu de l'élément *bois* : Gaubil, *Chronologie*, p. 1, en fait treize frères qui eurent le titre d'Esprit du Ciel. Les Souverains de la Terre, Ti Houang, eurent onze représentants, onze frères, dit

Gaubil, qui furent les Esprits de la Terre, qui régnèrent chacun 18 000 années par la vertu de l'élément *feu*. Les Souverains Hommes, Jen Houang, comprennent neuf frères qui régnèrent pendant 150 générations, soit 45 600 années. « L'Empire fut divisé en neuf parties, et chacun gouvernait dans une des neuf parties. L'abondance régnait partout ; et il n'y avait nul désordre (86) ». L'abrégé de l'histoire utilisé par le P. Gaubil dit que depuis le commencement des Tien Houang jusqu'à la première année de Houng Wou, le fondateur de la dynastie des Ming (1368 ap. J.-C.), on compte 86 496 ans (87).

Se-ma Tcheng dans ses Annales des Trois Souverains, d'après un appendice du *Tch'ouen Ts'ieou*, divise la période •₅₄ depuis la séparation du Ciel et de la Terre, commence ment du monde, jusqu'à la capture de l'animal fantastique Lin, à l'époque de Confucius, qui comprend 3 276 000 années — on a vu que le T'oung Kien Kang, gnou en compte 2 276 000 seulement en dix périodes ou Ki, refermant les années de 70 600 générations.

Le premier Ki est celui des Neuf Têtes (*Kiou t'eu*), ou des Neuf Souverains (*Kiou ouang*) ; par conséquent des Jen Houang déjà mentionnés. La seconde période est celle des Cinq Dragons (*Wou Loung*) ; après les Cinq Dragons, Se-ma Tcheng cite Souei Jen, Ta T'ing, Po Houang, Tchoung Yang, Kiouen Siu, Li Lou, Li Lien, Ho Siu, Ts'ouen Lou, Houen Touen, Hao Ying, Yeou Tch'ao, Tchou Siang, Ko T'ien, Yin K'ang, Wou Houai, que dans un autre système nous verrons placés entre Fou Hi et Chen Noug. L'abrégé d'histoire utilisé par le P. Gaubil ne cite après les Jen Houang que Yeou Tch'ao et Souei Jen dont on ne dit pas la durée des règnes. Yeou Tch'ao « apprit aux Chinois la manière de construire des cabanes pour se mettre à couvert des bêtes féroces. Avant le temps de ce prince, on habitait dans des cavernes. Du temps de Yeou Tch'ao, on buvait le Sang des animaux ; la chair crue, les herbes, feuilles et fruits sauvages, étaient la nourriture ordinaire. Après Yeou Tch'ao les peuples furent gouvernés par Souei Jen. Il apprit aux hommes l'usage du feu, et la manière de cuire les viandes pour se nourrir. Il apprit aussi à faire le commerce ; il établit des écoles pour enseigner les principes de la religion. Il aimait à contempler les astres et à examiner les propriétés du bois, des métaux, de la terre, du feu, de l'eau. Il enseigna l'usage des nœuds de cordelettes, pour marquer et se ressouvenir des choses nécessaires (88). Le troisième *Ki* est la période *Che t'i*, avec 59 générations ; le quatrième, la période Ho-Ngo, avec trois générations ; le cinquième, la période Lien T'oung, avec six générations ; le sixième, la période Siu Ming, quatre générations ; le septième, la période Sieou Fei, avec vingt-deux souverains ; le huitième, la période Houei T'i, avec •₅₅ treize souverains ; le neuvième, la période Chan T'oung. Le dixième et dernier Ki la période Lieou Ki qui correspondrait à Houang Ti (89).

Dans le *T'oung Kien Kang mou*, les San Houang sont indiqués dans l'ordre suivant : Fou Hi, Chen Noug, et Houang Ti. Se-ma Tcheng les range ainsi : Pa'o Hi ou Fou Hi, Niu Koua et Chen Noug : Je reviendrai plus loin

sur Fou Hi et Chen NOUNG ; je dirai d'abord quelques mots sur Niu Koua qui avait un corps de serpent et une tête d'homme ; il appartenait au clan FOUNG et ne changea, ni n'inventa rien. Il est signalé pour la première fois par Li Tseu, le philosophe taoïste au IV^e siècle av. J.-C., qui raconte qu'il répara le Ciel avec des pierres et qu'il coupa les pieds de la Tortue pour établir les quatre extrémités du monde : Au second siècle av. J.-C., Houai nan Tseu en parle également (90). D'autres fables taoïstes font une femme de Niu Koua : « Niu Koua, sœur, fille et femme de Fou Hi, avait aussi un corps de serpent, avec une tête humaine. Le *Li Ki* dit qu'elle changeait 70 fois de figure par jour : Kou KOUNG, mauvais esprit, outré d'avoir été vaincu dans une guerre qu'il avait suscitée, donna un coup de tête contre une des colonnes du Ciel et la brisa. La voûte céleste vint toucher la terre de ce côté ; mais, dit le *Wai Ki*, Niu Koua, ayant pétri et purifié une pierre de cinq couleurs, elle ressouda la voûte céleste et la releva avec les pattes d'une tortue qu'elle coupa : puis elle tua le dragon noir et boucha avec des cendres d'écorce de citrouille, les trous par où les eaux du ciel inondaient la terre. Sa voix était si agréable, que ses chants faisaient danser tous les astres (91).

« Il peut se faire, dit le P. Gaubil, dans sa *Chronologie*, p. 7, que *Nu oua* désigne la tradition ancienne sur Eve. *Nu*, femme ; *oua* serait *Eva* ou *Ghe-oua* ; mais je ne veux pas m'arrêter à ces sortes de conjectures.

Il a raison de ne pas s'y arrêter.

Après les San Houang, le *T'oung Kien Kang mou* •₅₆ indique les Cinq Empereurs, Wou Ti ; en réalité il en marque six : Chao hao, Tchouen Hiu, Ti Ko, Ti Tche, Yao et Chouen. Se-ma Ts'ien qui écarte Chao Hao, commence ses *Mémoires Historiques* avec Houang Ti, le premier des Cinq Empereurs, suivi de Tchouen Hiu, K'ou, Tche, Yao et Chouen qui régnaient en vertu des éléments *terre, bois, métal, feu* et *eau*. Enfin dans d'autres systèmes chronologiques, les Cinq Empereurs sont Fou Hi, Chen NOUNG, Houang Ti, Chao Hao et Tchouen Hiu.

« Malgré le caractère légendaire de ces personnages les Lettrés chinois n'ont jamais regardé comme fabuleux les règnes de Fou Hi, de Houang Ti et de ses successeurs jusqu'à Yao. *Aucun d'eux*, je dis *aucun*, c'est-à-dire *pas un seul*, n'a jamais douté que Fou Hi ne soit le Fondateur et Houang Ti le Législateur, de la Monarchie chinoise (92).

Ceci est du P. Amiot, en revanche son confrère, le P. Cibot nous dit :

« A en juger par ce qu'on sait d'authentique sur Yao, Chouen et Yu, l'origine de la Nation chinoise ne peut remonter que d'une ou deux générations au delà d'Yao (93) ».

Nous sommes loin de l'opinion de Voltaire (94) :

« Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur histoire n'est que celle des temps historiques !

L'historien n'a rien à glaner dans ces récits merveilleux qui en tourent le berceau de la vieille Chine ; il n'en est pas de même du folkloriste auquel appartient la tâche de retrouver les mythes d'origine étrangère auxquels ils se rattachent.

*

* *

CHAPITRE III

Les Cinq Empereurs.

Fou Hi.

•⁵⁷ Fou Hi, né à Tch'eng Ki (Kan Sou), près des sources de la Wei, appartenait au clan Foung ; l'abrégé d'histoire de Gaubil le fait naître dans le Chan Si, nous dit que sa Cour était dans le Ho Nan et que sa mère s'appelait Houa Su ; il avait le corps d'un serpent et la tête d'un homme ; il succéda à Souei Jen qui apprit aux hommes à connaître le Ciel (*T'ien*). Il fut nommé Fou Hi parce que le premier il tressa des filets pour la chasse et la pêche, et P'ao Hi parce qu'il se livra à l'élevage des animaux domestiques pour la cuisine. Il régna par la vertu du *bois*. Certains auteurs « admettent que les éléments se succèdent en se produisant l'un l'autre : le bois produit le feu, qui produit la terre, qui produit le métal, qui produit l'eau, et celle-ci à son tour produit le bois (95) ». Ces éléments correspondent aux couleurs : vert, rouge, jaune, bleu, noir. Ce fut lui qui régla le mariage de l'homme et de la femme et il divisa le pays en cent familles. On retrouve ce nom de « cent familles » dans le petit ouvrage bien connu intitulé : *Pe Kia Sing* : il ne faut pas prendre ce titre dans un sens littéral ; il est une désignation collective et comprend en réalité 454 sing ou noms de familles. Il a pour auteur l'un des commentateurs du *San Tséu King*, le livre des Trois Caractères, Wang Tsin-ching.

« Dans les temps avant Fou Hi, on habitait dans des cavernes et des déserts ; ensuite, pour se mettre à couvert des pluies et des vents, des gens d'une grande sagesse firent bâtir des maisons et des palais. Dans ces mêmes temps si anciens, on mettait les corps morts dans des fagots épais d'herbes, pour les ensevelir dans des lieux déserts et écartés, •⁵⁸ sans faire des tombeaux, sans planter des arbres et sans déterminer le temps du deuil. Confucius dit qu'ensuite les gens sages firent bâtir des bières et cercueils (96) ».

Fou Hi remplaça par des tablettes sur lesquelles on écrivait, les cordes nouées en usage jusqu'à lui ; inventées suivant les uns par Souei Jen, suivant les autres par Chen Noug ; elles sont encore en usage au Tibet et chez certaines tribus non chinoises de l'Empire tels les Miao Tseu du Kouei Tcheou ; on sait que les anciens Péruviens se servaient également de ficelles nouées appelées *quipus* pour établir leurs comptes ; chaque nœud représentait un nombre et chaque ficelle un objet différent (97). Une des figures des sépultures de la famille Wou, au Chan Toug, est accompagnée de l'inscription suivante :

« Fou Hi Ts'ang-tsing [Efficace de la végétation] fit le premier le métier de souverain ; il traça les trigrammes et noua des cordes de

façon à bien gouverner le pays compris à l'intérieur des mers (98) ».

Pa Koua.

Fou Hi défricha les terres et étendit ses possessions par la découverte du Ho Nan et du Chan Toung jusqu'à la mer Orientale. Il inventa le cycle de soixante ans et fabriqua un luth à trente cinq cordes. Il a surtout attaché son nom aux huit trigrammes (*Pa Koua*) « grâce auxquels il pénétra l'efficace des esprits divins et grâce auxquels il sépara par classes les natures des êtres. (99) » L'idée des *Koua* fut donnée à Fou Hi par le dessin *Hô t'ou* qui lui apparut sur le dos d'un cheval dragon sorti du Fleuve Jaune. Le système des *Koua* est l'objet du premier des Livres Classiques, le *Yi King* ou Livre des Changements dont les théories ont subi avec le temps de profondes transformations. Peut-être est-il utile de retracer ici ce système.

Au XVIII^e siècle, les Jésuites de Pe King ont clairement formulé les idées des novateurs :

« En voulant éclaircir ce que les Anciens, sur la tradition de leurs Ancêtres, avoient dit allégoriquement, ces •₅₉ Philosophes orgueilleux [les philosophes modernes] ont tout embrouillé, tout défiguré, tout changé. Les Anciens avoient dit qu'il y avait un *Tay Ki* ou grand Principe, un *Chang Ti* ou Seigneur Suprême, un *T'ien* ou Ciel supérieur, qui, par la vertu de son *Ki* ou de son souffle tout puissant, avoit formé les *San Tsai* ou les trois agents généraux ou puissances productrices subordonnées, qui sont le Ciel, la Terre et l'Homme ; et par ces *San Tsai*, ils entendoient tout ce qui est purement intellectuel, comme tout ce qui tombe sous les sens ; toute puissance qui peut être ou qui est actuellement réduite en acte. Ils rangeoient sous le premier *Tsai*, qui est le Ciel, tout ce qui est l'objet de la Métaphysique et de la Physique céleste, et ils s'étendoient en particulier sur ce qui concerne l'Astronomie...

» L'eau, le feu, les métaux, les vents, le tonnerre, la pluie, la géographie, et toutes les productions naturelles, tant en général qu'en particulier, faisaient l'objet du second *Tsai*, qui est la *Terre*.

« Pour ce qui est du troisième *Tsai*, qui est l'Homme, ils le regardoient comme le seul être visible qui fût doué d'intelligence, qui fût en état de pouvoir produire des actes dignes d'éloge ou de blâme, de récompense ou de châtement, suivant qu'il cultivait la vertu, ou qu'il s'abandonnoit au vice. Ils étoient persuadés outre cela, & ils ne cessoient de le dire, que l'homme étoit récompensé ou puni non seulement pendant cette vie, mais même après sa mort : & ce fut pour l'engager à mériter l'un & à éviter l'autre, qu'ils s'appliquèrent surtout à développer les principes de la

Morale ; à expliquer les différentes obligations qu'elle impose en général pour la conduite extérieure de l'homme & pour le règlement de son cœur, & en particulier pour l'accomplissement de ses devoirs, comme fils, comme sujet, comme père de famille, comme membre de la société, etc.

» Voulant s'expliquer brièvement, au moyen de quelques symboles, ces Anciens avoient dit : Le *Tay Ki* ou le grand Principe a engendré les *Leang-y* ou les deux effigies ; ces deux effigies ont engendré les *Sée-siang* ou les quatre images, & ces quatre images ont engendré les *Pa Koua* ou les huit •₆₀ trigrammes, qui exposent les principes d'où toutes choses tirent leur origine, et au moyen desquels il n'est rien qu'on ne puisse expliquer (100) ».

Le Livre des Changements, *Yi King*, qui renferme le système qui vient d'être développé, échappa à la destruction des livres sous Ts'in Che Houang Ti, sous prétexte qu'il contenait des règles de divination. Il commence au *T'ai Ki*, le Grand Absolu, le Grand Extrême, qui est un autre nom du principe d'activité (*Li*). On attribue la figure du *T'ai Ki* du *Yi King* à Tcheou Tun-yi, mort en 1073, sous les Soung. « Dans l'explication qu'il en donne, il prétend faire voir que la raison émane du Ciel, et éclaircit le commencement et la fin de toutes choses. Il publia encore sur cette matière un livre composé de quarante chapitres, qu'il intitula *Yi tOUNg*, c'est-à-dire le *Yi King* pénétré ; c'est une explication plus étendue de sa figure *T'ai Ki*, par rapport au *Yi King* ; il ne dit rien qui ne soit utile ; rien qui ne soit grand ; quoique écrit d'un style simple et naturel, cependant il est très subtil et très profond ; il prétend qu'il y développe l'origine et le fondement de la doctrine de Confucius et de Meng Tseu (101) ». Certains philosophes de la dynastie des Soung ajoutèrent au *T'ai Ki* le *Wou Ki* c'est-à-dire l'Absolu Rien, l'Infini. Dans leur système, l'Absolu Rien (*Wou Ki*), évidemment d'origine taoïste, produit le Grand Absolu (*T'ai Ki*) qui, animé par son souffle, crée le Grand Principe mâle (*Yang*) : ce dernier, dans son repos, donne naissance au Principe femelle (*Yin*). Lorsque ces deux principes mis en mouvement finissent par se reposer, ce qui se trouve en haut est le Ciel correspondant au *Yang*, ce qui reste en bas est la Terre correspondant au *Yin*. Puis dans la suite de leur mouvement, on voit se former le soleil et la lune, les étoiles et les planètes, l'eau et le feu, les plantes, les minéraux, les hommes, les animaux, etc. Les lois qui régissent les mouvements sont au nombre de quatre : 1° *Ki*, le souffle de la nature, qui représente l'énergie ; 2° *Li*, les lois de la nature •₆₁ antérieures au *Ki* ; 3° *So*, qui donne les proportions numériques ; enfin, pour rendre tangibles ces lois, les rendre matérielles, 4° *Ying*, la forme de la nature.

« Le Ciel est noble et la Terre ne l'est pas ; sur ce modèle le prince fut distingué du sujet. Parmi les choses étalées à la surface de la terre, les unes sont basses, les autres élevées, sur ce modèle furent établis les divers rangs de la société. Le mouvement et le repos des deux principes *Yin* et *Yang* sont soumis à des règles fixes ; sur ce

modèle les grandes choses furent distinguées des petites... Les émanations de la Terre montent et celles du Ciel descendent. Les deux principes *Yin Yang* entrent en contact, et le Ciel et la Terre exercent leur action réciproque. La naissance des différents êtres est provoquée par le murmure et le fracas soudain du tonnerre, et accélérée par le vent et la pluie. Ils croissent sous l'influence des quatre saisons, et reçoivent la chaleur du soleil et de la lune. Ainsi s'opèrent toutes les transformations (102) ».

On a représenté ce système philosophique par des diagrammes. Quelquefois on s'est contenté des trois pouvoirs de la nature, *San Tsai* : Ciel, Terre, Homme, indiqués par un Ä . Les deux principes primitifs sont marqués, l'un par une ligne droite — qui correspond au *Yang*, par conséquent au principe mâle, à la lumière et au ciel ; l'autre par une ligne brisée — — qui correspond au *Yin*, par conséquent au principe femelle, aux ténèbres et à la terre. On en a déduit les quatre figures suivantes :

- 1) *T'ai Yang*, qui correspond au soleil, à la chaleur, à l'intelligence, aux yeux, etc.
- 2) *T'ai Yin*, qui correspond à la lune, au froid, aux passions, aux oreilles, etc.
- 3) *Chao Yang*, qui correspond aux étoiles, à l'aurore, à la forme, au nez, etc.
- 4) *Chao Yin*, qui correspond aux planètes, à la nuit, à la forme humaine, à la bouche, etc.

• ⁶² Ces quatre figures secondaires forment les huit trigrammes ou *Koua* de Fou Hi. Ces trigrammes représentent :

1° Le Ciel : Les lignes étant pleines, ce trigramme marque le principe *mâle* pur ; 2° La Vapeur, les exhalaisons aqueuses, les lacs ; 3° Le Feu, la chaleur, la lumière ; 4° Le Tonnerre ; 5° Le Vent ; 6° L'Eau ; 7° Les Montagnes ; 8° La Terre : les lignes étant brisées, ce trigramme marque le principe *femelle* pur.

Généralement, on arrange ces figures sous une forme à laquelle on donne le nom de [Sien T'ien](#).

•₆₃ Chen Noug, le second des Cinq Souverains, passé pour avoir multiplié par 8 les *Koua* de Fou Hi pour en faire 64 :

Ces 64 figures multipliées par 6 en donnent 384, chiffre maximum, généralement cherché, quoique l'on prétende qu'on ait poussé les combinaisons jusqu'au nombre fantastique de 16 777 216 !!!

Le principe mâle ——— et le principe femelle — — réunis forment le *T'ai Ki* qui est ordinairement représenté de la [manière suivante](#)

Sur le demi-diamètre d'un cercle donné, on décrit un demi-cercle et sur le demi-diamètre restant un autre demi-cercle en sens inverse. Les deux figures délimitées par la courbe ainsi obtenue peuvent être semblables (fig. 1) ou bien teintées, l'une en couleur claire, l'autre en couleur foncée.

Ce sont les *T'ai K'i* primitifs, mais plus tard, pour marquer la pénétration des deux principes on a placé un petit disque clair dans la partie foncée, et un petit disque foncé dans la partie claire de la figure (fig. 2).

Le *Yi King* qui explique les *Koua* de Fou Hi n'est qu'un manuel de divination ; les lignes des hexagrammes n'ont aucune signification mystérieuse ; elles ne sont qu'un procédé de numérotation.

« Le *Yi King* est constitué par •₆₄ soixante quatre mots servant à former chacun six phrases, et les hexagrammes n'ont d'autre rôle que de servir à déterminer le numéro d'ordre du mot, puis de la phrase, dont le devin devra tirer son horoscope (103). »

Sacrifices Foug et Chan.

Fou Hi accomplit les sacrifices *Foug* sur le T'ai Chan (T'ai Ngan tcheou, Chan Toug) ; cependant il est juste de dire qu'aucun texte authentique n'établit l'existence des sacrifices *Foug* et *Chan* avant la dynastie des Ts'in. « Ces deux sacrifices se faisaient avec une solennité toute particulière. Ils n'avaient lieu simultanément qu'une fois pendant toute la durée d'une dynastie. Ils étaient la démarche décisive par laquelle le maître des hommes priait les Dieux de reconnaître son droit à exercer le mandat souverain (104). » La racine profonde de l'ancienne religion chinoise est le désir du bonheur sous la forme la plus parfaite, à savoir l'immortalité (105). Le P. Wiegner (106) donne l'explication suivante de ces cérémonies :

« De même que l'empereur conférait des apanages territoriaux aux seigneurs, et les en investissait par un rit (*foung*) d'investiture ; de même il conférait des apanages transcendants aux génies célestes (*chen*) ou terrestres (*k'i*), que le gouvernement reconnaissait, et dont il approuvait le culte. Le rit de cette investiture transcendante s'appelait *foung* pour les génies célestes, et *chan* pour les génies terrestres ; deux termes, parce que deux catégories. »

Fou Hi mourut dans sa capitale Tch'en Tcheou, Ho Nan, après un règne de onze années suivant Se-ma Tcheng (107), de cent quinze années suivant le *T'oung Kien Kang mou* (108) et Gaubil (109). Il reçut le titre posthume de T'ai hao, le Grand Eclat.

Niu Koua.

Dans l'abrégé du P. Gaubil, Niu Koua gouverna •₆₅ l'Empire après son frère Fou Hi, à partir de 3335 av. J.-C. :

« Koung-Koung, mauvais prince, causa du désordre. Il fut cause d'un déluge qui faillit perdre l'Empire. Niu Koua remédia aux maux du déluge et fit mourir Koung-Koung. Cette princesse régna 130 ans. Elle avait fort aidé son frère dans le gouvernement (110) ».

Suivant la légende, Niu Koua ou Niu wa, fille de Tchou Ying, était la sœur de Fou Hi, et naquit trois mois après lui ;

« elle avait une longue tête surmontée de deux cornes charnues, son corps ressemblait à un escargot ; de là vint l'idée de lui donner ce nom de Niu wa ; fille escargot. On l'appela encore Pao Wa et Niu Hi. Cette famille habitait alors Tch'eng Ki, et Niu Wa allait sur la montagne couper du bois de chauffage ».

Ayant suivi son frère Fou Hi devenu empereur elle lui fit remarquer

« que les jeunes gens des deux sexes vivaient ensemble au grand détriment des bonnes mœurs, et sans règles précises ; elle lui conseilla de défendre le mariage entre personnes d'une même famille ; de fixer les lois du mariage, d'abord les fiançailles par entremetteurs, les présents, puis la cérémonie du mariage, enfin d'interdire toute relation coupable avant le mariage. Fou Hi donna des ordres pour faire exécuter ces sages règlements, et fit appeler Niu Wa : l'esprit entremet teuse. Dans la suite elle fut honorée sous les noms de Kao Mei et de Niu Mei ».

Elle aurait régné à la mort de son frère sous le nom de Niu Houang, et vécu jusqu'à l'âge de 143 ans ; ce fut elle qui boucha la fissure de la voûte céleste qui existait au-dessus du Pou Tcheou Chan, et d'où s'échappaient le vent et les pluies (111).

« Entre Fou Hi et Chen NOUNG, l'auteur du *Wai Ki* place les noms de quinze monarques qu'on dit avoir régné 17 798 ans ; mais qui n'étaient que des officiers de Fou Hi. En voici la liste : 1. Niu Koua. 2. Koung-Koung. 3. Ta Ting. 4. Pe Houang. 5. Tchoung Houang. 6. Lie Lo. 7. Li Lien. 8. He Siu. 9. Tsun Liu. 10. Houen Touen. 11. Hao Ning. 12. Tchu Siang. •₆₆ 13. Ko Tien. 14. Yin K'ang. 15. Wou Houai. D'autres varient l'ordre de cette liste, et au lieu de Tchoung Houang et de Koung-Koung, ils écrivent Tchoung Yang, Yeou Tsao ([112](#)) ».

Chen NOUNG.

Chen NOUNG, le « Laboureur » ou « l'Agriculteur divin », le premier Patron de l'agriculture, avait le corps et la tête d'un boeuf ; né dans la vallée du Han, près du confluent de ce fleuve avec le Kiang, il appartenait au clan Kiang ; il fut appelé Yen Ti, « l'empereur fumée » parce qu'il régnait en vertu de l'élément feu. En cette qualité il devait brûler les insectes nuisibles. Le [Che King](#) (Siao Ia, Liv. VI, VIII, *Ta T'ien*) dit :

« Il faut exterminer ces insectes qui rongent, soit les feuilles, soit les racines, soit les nœuds des plantes, afin qu'ils ne nuisent pas à nos jeunes moissons. Le Père de l'Agriculture [Chen NOUNG] est un esprit très puissant ; qu'il prenne ces insectes et les livre aux flammes. »

Ce fut lui qui inventa la charrue et découvrit les vertus des plantes médicinales dont il composa un herbier. Avant lui, les Chinois qui ignoraient le labourage se nourrissaient de chair, de fruits et d'herbes. Tous les ans à la onzième lune, accompagné de son peuple, il offrait un sacrifice aux Esprits du Sol et des Semences ; son fils Tchou qui l'aida dans ses travaux mérita d'être appelé le Patron des Moissons. Chen NOUNG enseigna aux hommes de tenir le marché au milieu du jour ; des huit trigrammes il fit 64 hexagrammes ; il est vrai que cette multiplication des *Koua* est attribuée ainsi que le remarque M. Chavannes, au roi Wen, de la dynastie des Tcheou ([113](#)). Chen NOUNG inventa aussi le luth à cinq cordes. Sa capitale était à Tch'en (Tch'en Tcheou, Ho Nan), sur les bords de la rivière T'sai ; il la transféra à K'iu Feou (Chan TOUNG). Battu par Hien Youen (Houang Ti) qui le remplaça, Chen NOUNG mourut après un règne de 120 ans ([114](#)) et fut enterré à Tch'ang Cha (Hou Nan).

Se-ma TchENG dit : « Chen NOUNG prit une fille de la famille Pen Chouei, qui s'appelait T'ing Pa et en fit sa •₆₇ femme : Il en eut un fils, qui fut l'empereur Ngai ; Ngai engendra l'empereur K'o ; K'o engendra l'empereur Yu-Wang. En tout il se passa huit générations et 530 années, et alors Hien Youen [Houang Ti] arriva au pouvoir ([115](#)). Jadis Terrien de Lacouperie ([116](#)) et W. St Chad BosCAWEN ([117](#)) ont rapproché le mythe de Sargon de celui de

Chen NOUNG, comme le premier avait de Nakhounte fait Nai Houang Ti ; je ne crois pas utile de revenir sur ces théories fantaisistes.

La légende annamite s'est rattachée à l'histoire chinoise par Chen NOUNG (Thân NÔNG) dont l'arrière petit-fils Dê MINH eut d'une fille de la race des Génies un fils Lôc Tuc qui fut le premier roi d'Annam (Xich qui) sous le nom de Kinh-Du'ông -Vu'ông (2879 av. J. -C.).

Quelques historiens donnent à Chen NOUNG sept successeurs, qui de père en fils ont occupé le trône avant Houang Ti, durant 379 ans ; savoir : 1. Ti Lin-Kouei, 80 ans. — 2. Ti Tching, 60 ans. — 3. Ti Ming, 49 ans. — 4. Ti Suen, 45 ans. — 5. Ti Lai, 48 ans. — 6. Ti Li, 42 ans. — 7. Ti Yu Wang, 55 ans (118) ».

Houang Ti.

Houang Ti, l'*Empereur Jaune*, ainsi nommé à cause de l'élément *Terre* par lequel il régnait, est aussi appelé Houng Ti et Yeou Hioung-Che ; fils de Chao Tien, son nom de famille était Koung Souen, son nom personnel Hien Youen. Enfant prodige, dès son enfance il sut parler. Grâce à l'emploi d'animaux féroces qu'il avait su dresser, il vainquit les troupes de Ch en NOUNG auquel il succéda.

Le premier acte de son règne fut la répression de la rébellion de Tch'e Yeou ; celui-ci battu près de Tchouo-Lou (au sud de Pao Ngan, Siouen Houa fou, Tche Li), fut décapité par ordre de l'Empereur. Plus tard, il repoussa les *Hiun Yu* ou *Joung des Montagnes*, qui, sous les Hia, furent connus sous le nom de *Choun Wei*, sous les Tcheou, •₆₈ sous celui de *Hien Yun* et que nous retrouverons plus tard sous les Han avec le nom de *Hioung Nou*. Se-ma Ts'ien qui commence son *Che Ki* par Houang Ti ne nous signale pas les arts inventés par ce prince, ni les nombreuses réformes qui lui sont attribuées ; en revanche le *T'oung Kien Kang mou* les énumère : L'empereur établit un bureau d'historiens qu'il répartit en historiens de la gauche et en historiens de la droite ; il ordonna à Tsang Kié de travailler à la composition des caractères ; on en forma ainsi 540 appelés plus tard, *Niao tsi wen* ; caractères des vestiges d'oiseaux, ou encore *K'o teou wen* ou caractères de *K'o teou* (tétard). Houang Ti inventa la fabrication des briques avec lesquelles il fit élever un temple à Chang Ti, l'Être Suprême, dont les sacrifices avaient lieu jusqu'alors en plein air ; ces briques servirent également à construire les premières maisons. Il jeta aussi les premiers ponts sur les rivières ; il inventa les charrettes qu'il fit traîner par des bœufs, des barques pour voyager par eau, l'arc, les flèches, le sabre, les piques et autres armes ; un instrument de musique composé de douze petits tuyaux de bambou qui lui servirent aussi pour fixer une base aux poids et mesures ; en outre il fit fondre douze cloches dont les sons s'accordaient avec les douze petits tuyaux. La découverte d'une riche mine de cuivre dans la montagne Chiou Chan dans le territoire où se trouve

aujourd'hui Siang Tch'eng hien, dans le Ho Nan permit d'établir une fonderie. D'autre part Houang Ti avait fait construire un observatoire où le calendrier alors fort défectueux fut rectifié. Ce fut son ministre Ta Nao qui par son ordre établit le cycle sexagénaire ; Houang Ti ayant commencé de régner en 2697, la 61^e année de son règne fut prise pour le premier signe cyclique ; c'est également sous cet empereur, vers 2637, que commença la coutume d'ajouter à l'année un mois intercalaire appelé *Jen yué* suivant le nombre de jours restant après le solstice d'hiver à la fin du mois de l'année précédente ; en sorte qu'une année civile ordinaire comprend 354 ou 355 jours et avec le mois intercalaire pas moins de 383 et pas plus de 385 jours ; l'année légale est de 360 jours. Le •₆₉ commencement de l'année variait suivant les Empereurs sous Houang Ti, elle commença au 3^e mois ; sous les Chang avec le 2^e ; sous les Tcheou avec le 1^{er} ; sous T'sin Che Houang Ti avec le 12^e.

Le *Tchou chou Ki nien* nous apprend que Houang Ti régla le premier la forme du bonnet et des vêtements impériaux qui, courts jusqu'alors, devinrent longs. Dans la 50^e année de son règne parut l'oiseau *foung* (Le *foung houang* et *Phénix chinois*).

« L'Empire, sous le règne de Houang Ti, nous dit le *T'oung Kien Kang mou* (I, p. 21-22), s'étendait au nord jusqu'à la montagne Tsiang chan, qui est dans le territoire qu'on appelle aujourd'hui Ngan Sou hien, dépendant de Pao Ting fou de la province de Pe Tche li ; au sud, jusqu'au grand fleuve Kiang ; à l'est jusqu'à la mer, et à l'ouest jusqu'à la montagne Koung Tounng Chan, qui est dans le territoire où est aujourd'hui la ville de Sou Tcheou, dans la partie la plus occidentale de la province de Chen Si. Jusqu'alors le peuple s'était dispersé çà et là, sans ordre, se plaçant où il jugeait à propos, sans se fixer dans aucun canton. Houang Ti voulut former des villages, des villes & des provinces : Il ordonna que tous ses peuples seroient rangés sous différentes classes, dont seroient composées les provinces ; ces classes, au nombre de six, étoient : le *Lin* qui devait être, composé de huit familles ; le *Pong* de 20, le *Li* de 72, le *Y* de 360, le *Tou* de 3 600 et le *Sse* de 36 000 ; l'Empire étant ensuite divisé en *tcheou* ou en provinces, chaque province devait être composée de 360 000 familles. Houang Ti établit partout des officiers pour veiller sur la conduite du peuple, et ces officiers étoient subordonnés les uns aux autres ; savoir, ceux des *Lin* à ceux des *Pong* ; ceux-ci à ceux des *Li*, & ainsi des autres, jusqu'à ceux des *tcheou*, ou gouverneurs des provinces, qui ne devoient rendre compte de leur administration qu'à la Cour ».

Houang Ti mit aussi de l'ordre dans son armée en employant le premier des étendards ; il était bienveillant pour son peuple, mais impitoyable pour les rebelles, ainsi qu'il le montra à l'égard de Tch'e Yeou. Sa femme •₇₀ Lei Tsou, originaire de Si Ling (Si Ling che) fut sa digne compagne : c'est à elle qu'on attribue l'élevage des vers à soie et le tissage de la soie ; elle fut la mère

de Tch'ang Yi qui fut le père de l'empereur Tchouen Hiu. Terrien de Lacouperie a consacré un mémoire au mythe de Lei tsou et un autre sur Na Khounte de Susiane et Houang Ti de Chine (119) qu'il appelle *Nai Houang Ti* (120). C'est Houang Ti, qui dans sa théorie, vers 2282 av. J.-C., arriva de l'ouest dans la cinquantième année de son règne, à la tête des Bak Sings civilisés, et s'établit sur les bords du Lo, où il offrit un sacrifice. On verra plus loin le rôle considérable que les Taoïstes attribuent à l'Empereur Jaune.

Suivant le *T'oung Kién Kang mou*, Houang Ti mourut en 2599, âgé de 110 ans, après un règne de cent ans ; il fut enterré à la montagne Kiao chan au nord du territoire qui est aujourd'hui Tchoung pou hien (Chen Si), où l'on voit encore son tombeau. Il eut vingt-cinq fils parmi lesquels Chao Hao qui fut son successeur. (Voir [tableau généalogique](#).)

Chao Hao.

Chao Hao (Eclat secondaire), fils de Houang Ti, fut un monarque bon, doux, indolent ; il ne sut pas même réprimer une hérésie contraire au culte de Chang Ti ; son nom est attaché à la manière dont les différents degrés du mandarinat seraient distingués par les broderies pectorales : les fonctionnaires civils par des oiseaux, les fonctionnaires militaires par des quadrupèdes ; aujourd'hui encore les neuf degrés du mandarinat se reconnaissent pour les civils par la grue pour le degré le plus élevé, puis le faisan doré, le paon, l'oie sauvage, le faisan argenté, le héron, le canard mandarin, la caille et le geai à longue queue ; pour les militaires, la licorne, le lion, le léopard, le tigre, l'ours noir, le chat-tigre, l'ours tacheté, le phoque, le rhinocéros. Pendant son règne de quatre-vingt quatre ans, Chao Hao fit observer la paix et loin de lui en faire un mérite, on lui a reproché d'avoir régné sans gloire. Il mourut en 2515 à K'iu Feou, où résidait sa cour transférée de Tchouo Lou.

• ⁷² Le *Tchou Chou Ki nien* mentionne simplement son nom entre Houang ti et Tchouen Hiu mais ne donne aucune particularité de son règne.

Tchouen Hiu.

Tchouen Hiu, élu à la place de Chao Hao, était le petit-fils de Houang Ti ; ce souverain, de sa première femme Lei tsou, eut trois fils : Hiouen Hiao ou Ts'ing Yang, Tch'ang Yi et Loung Miao. Tch'ang yi épousa Tch'ang pou qui fut mère de Kao Yang (Tchouen Hiu). Tchouen Hiu régnait en vertu de l'élément *bois*, le deuxième des cinq éléments ; il transféra sa capitale à Kao yang (dans la préf. de K'ai foug, dans le Ho Nan) ; il créa un corps des savants les plus éminents qui furent chargés d'établir les règles de l'astronomie ; l'empereur lui-même décida qu'à l'avenir, l'année commencerait à la lune la plus proche du premier jour du printemps. Ses possessions s'étendaient au nord jusqu'à Yeou Ling, au S. E. du Pe King actuel ; au sud elles étaient limitrophes du Kiao tche (Tong King), à l'est, elles

allaient jusqu'à la mer et à l'ouest jusqu'aux Leou cha (sables mouvants), c'est-à-dire le désert au delà du Kan Sou. Cet Empire fut divisé en neuf provinces dont les fonctionnaires relevaient d'un gouverneur général unique qui leur servait d'intermédiaire avec l'empereur.

« Anciennement, dit l'histoire, il n'y avait ni fausse doctrine, ni culte superstitieux. Sous le faible gouvernement de Chao Hao, les neuf Li corrompirent les mœurs des peuples par leur mauvaise doctrine et leurs superstitions. On ne faisait nulle distinction des affaires des Esprits et de celles des hommes ; des magiciens couraient de maison en maison, épouvantaient les hommes, et les cérémonies pour honorer les Esprits étaient mêlées de superstitions. Toutes sortes de désastres et de malheurs affligèrent l'Empire. Chao Hao ne put pas remédier à tant de maux. Tchouen Hiu étant monté sur le trône, ordonna à un de ses fils et à un des fils de Chao Hao [Tchoung Li] de faire distinction des esprits et des hommes, et de ce qui regarde les affaires des uns et des autres. L'un fut chargé du soin du ciel, l'autre le fut de celui de la terre. On réussit, on coupa la communication du ciel avec la terre, les cérémonies de •₇₃ religion se firent dans l'ordre, le peuple fut instruit de ses devoirs, la tranquillité régna partout, et on fut délivré des malheurs publics (121) ».

Tchouen Hiu, âgé de 98 ans, mourut après un règne glorieux de 78 ans et fut enterré à P'oyang, près de Toung Tchang fou, du Chan Toung ; il laissait (122) un fils K'oung Chan ou K'oung Che dont descendit l'empereur Chouen, mais il eut pour successeur Kao Sin, fils de Kiao Ki, fils de Hiouen Hiao, lui-même fils de Houang Ti comme nous l'avons vu ci-dessus.

Ti Ko ou K'ou.

Ti Ko régnait en vertu de l'élément *métal* : son nom personnel était Tsoun ; il créa les premières écoles publiques ; âgé de cent cinq ans ; il mourut après un règne de 70 ans (123) et fut enterré à Touen K'ieou, au sud-ouest de la préf. de Ts'ing fong, préf. de Ta Ming, dans le Tche Li. Il fut marié quatre fois : à Kiang Youen ; de la famille des princes de T'ai, à K'ing Tou, de la famille Tch'en Fong, à Kien Ti, de la famille des princes de Soung, qui restèrent stériles ; il épousa alors Tch'ang Yi, de la famille de Tsiu Tseu qui lui donna Tche, son successeur.

Dans le chapitre CXVI du *Heou Han Chou* (124), il est raconté que l'empereur Kao Sin (K'ou), défait par les Barbares Joung promit une récompense considérable et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du général Wou qui commandait ses ennemis. Cette tête fut rapportée par un chien ayant des poils de cinq couleurs nommé P'an Hou qui emporta sa fiancée dans les mon-

tagnes du sud ; ils devinrent les ancêtres des Barbares du sud. Le *Wei lio* cité par Chavannes (125) donne l'étymologie populaire du nom de P'an hou : « L'empereur Kao sin avait une vieille femme mariée qui demeurait dans la maison du roi et qui avait un mal d'oreille. En lui extirpant •₇₄ ce mal, on trouva un objet grand comme un cocon ; cette femme le plaça dans unealebasse qu'elle recouvrit d'une écuelle ; au bout d'un instant, l'objet se transforma en un chien de toutes les couleurs ; c'est pourquoi on l'appela P'an Hou ».

Après la naissance de Tche, la princesse K'ing Tou engendra Fang Hiun, le célèbre Yao, qu'elle porta quatorze mois après l'apparition d'un dragon volant ; puis la princesse Kien Ti eut Sié ou Ki, ministre de l'Instruction publique sous Yao, ancêtre de la dynastie des Chang ; enfin Kiang Youen, ayant mis le pied sur les traces de Chang Ti, dix mois après la mort de son mari, donna le jour à Heou Tsi, ministre de l'Agriculture sous l'empereur Chouen, ancêtre de la dynastie des Tcheou. Les panégyristes des Tcheou, particulièrement Tcheou Koung, ont éprouvé le besoin de justifier cette tardive naissance posthume et de défendre la mémoire de Kiang Youen qui avait d'ailleurs abandonné son fils à la campagne. Dans l'ode *Pi Koung* du *Che King* on lit :

« Kiang Youen est très vénérable ; sa vertu a toujours été irréprochable. Le roi du Ciel abaissa sur elle un regard favorable. Dès que les mois de sa grossesse furent écoulés, aussitôt, sans lésion ni douleur ; elle mit au monde Heou Tsi (126) ».

Ti Tche.

Tche, le fils aîné de Ti Ko, succéda à son père, mais il se montra violent, méchant et paresseux, se livra aux plaisirs, et au bout de neuf ans de règne fut remplacé par son frère Yao (Fang Hiun) âgé de seize ans. Le *Tchou Chou Ki nien* l'appelle Chao Hao et le place entre Houang Ti et Tchouen Hiou.

Il faut se représenter ces scènes de la légende chinoise sur un théâtre relativement restreint :

« C'est sur les bords de la rivière Wei, puis, dans la province du Tche Li, jusqu'à Siouen Houa Fou au nord, et, dans la partie septentrionale du Ho Nan jusqu'à K'ai Foung Fou que sont localisées les plus anciennes légendes de Houang Ti, de Yao et de Chouen (127) ».

•₇₅ Toutes ces légendes de l'antiquité chinoise ne sont pas plus ridicules que celles qui entourent le berceau de nos peuples : Geoffroy de Monmouth ne nous raconte-t-il pas qu'en 1108 av. J. -C., Brutus, descendant d'Enée, fils de Vénus, vint en Angleterre avec ses compagnons, après la chute de Troie, et

créa la ville de Troynovant, aujourd'hui Londres. Plus remarquable encore est l'origine de la ville de Bourges, telle que nous la raconte au XVI^e siècle, un grave magistrat, Jean Chaumeau : Un auteur chaldéen vivant avant Aristote tire le mot de Gallus de Noe disant que ceux qui estoient de la postérité de Gomer furent appelés Gaulois du surnom de son ayeul. Gomer, fut l'aîné de Japhet et fut appelé Gallus du nom paternel qui signifie *fluctuant*, Ce

« Gomer Gal. ou Gaulois érigea une colonie au païs de Berry en la ville de Bourges, nommant les habitans Ogyges, en l'honneur, de Noé son ayeul : ce qui fut après transmué en grace du fondateur, descendu de la lignée d'Ogygès, par les habitants, se nommans Bitogyges qui vaut autant en langue Arménique ; comme enfans descendus d'Ogyges ! ¹ ».

Postérité de Houang Ti • • • Dynastie Hia

San Houang.

Années av. J.-C.	Noms de règne	Noms propres	Durée de règne
2953	Fou Hi	<i>Pao Hi</i>	115
2838	Chen NOUNG, fils de Gan Teng	<i>Yen Ti</i>	140
2697	Houang Ti, fils de Fou Pao	<i>Yeou Hioung</i>	100

Wou Ti (Cinq Empereurs).

2598	Chao Hao	<i>Kin Tien</i>	84
2514	Tchouen Hiu, fils de Tchang Yi	<i>Kio Yang</i>	78
2436	Ti K'o (K'ou), fils de Kiao Ki	<i>Kao sin</i>	70
2366	Ti Tche, fils de Ti K'o (K'ou)	<i>Kie</i>	9
2357	Yao, frère de Ti Tche, cap. Ping Yang (Chan si), + 2258 Interrègne du deuil.	<i>T'ao T'ang</i>	98 3
2255	Chouen, fils de Kou seou, cap. Pou Fa (Pou Tcheou fou, Chan si) + 2208	<i>Yeou Yu</i>	50

*
* *

¹ Histoire de Berry. par Jean Chaumeau, seigneur de Lassay, avocat au siège présidial de Bourges. Lyon, 1566, in-fol., p. 1, 281.

CHAPITRE IV

Yao et Chouen.

Yao, 2357-2258. Capitale : P'ing Yang (Chan si).

- ⁷⁶ Tout « ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao, n'est qu'un amas de fables et de traditions obscures qui ne méritent aucune croyance (128) ».

Yao, Fang Hiun, du clan Ki,

« portait, nous dit Se-ma Ts'ien, un bonnet jaune et un vêtement d'une seule couleur. Son char était rouge ; il montait sur un cheval blanc (129) ».

Il rendit tout son lustre à l'astronomie. Il

« ordonna aux mathématiciens Hi, Ho [descendant des princes Li Tchoung auxquels l'empereur Tchouen Hiu avait donné le soin des affaires des Esprits et des hommes] de supputer et de représenter les mouvemens des planètes et des étoiles, et d'annoncer aux peuples ce qui regarde les quatre saisons. Il nomme les constellations, dont l'observation doit déterminer les solstices et les équinoxes. Il parle d'une période de 366 jours. Il ordonne de déterminer les intercalations et les quatre saisons (130) »

Plante du Calendrier.

Le *T'oung kien kang mou* (131) nous apprend que

« vers le même temps (2353), on vit dans les cours du palais une plante fort singulière : elle ne s'élevait pas fort haut, & n'avait rien d'agréable à l'œil ; elle n'était composée que d'un petit jet qui ne portait jamais que quinze feuilles, ces feuilles croissoient toutes successivement dans l'espace de quinze jours, & se flétrissoient de même les unes après les autres dans l'espace de quinze autres jours : la première feuille ne sortait jamais que le premier jour de la lune, la deuxième, le 2 ; la troisième, le 3 ; et ainsi de suite jusqu'au quinzième de la lune : après quoi, le seizième • ⁷⁷ jour, la première feuille qui avait paru se flétrissait, et tomboit à terre ; la deuxième faisait de même le 17^e ; la troisième, le 18 et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui se séchoit pareillement, mais ne

tomboit pas à terre. On donna à cette plante le nom de *Houang li tsao* ou *Plante du Calendrier* ».

Il est intéressant de noter que la cinquième année du règne de Yao, un prince des Nan Yi, c'est-à-dire des Barbares du sud de la Chine, Yue Chang-chi, vint rendre hommage à l'Empereur et lui apporta en présent une tortue, *Chen kouei*, âgée de plus de mille ans, portant sur son dos des caractères *Ko' teou wen* donnant l'histoire du monde depuis ses origines.

Le Déluge.

La soixante et unième année (2297) de Yao, une terrible catastrophe frappa l'Empire : une grande inondation causée par le débordement des eaux du Houang Ho qui se réunirent à celles du Houai et du Kiang et dévastèrent le pays. « Au temps de Yao, dit Mencius ([132](#)), les conditions du sol étaient encore peu favorables. Les eaux s'étaient répandues librement partout, et avaient inondé l'Empire. Les arbres et les autres plantes couvraient la terre comme d'une épaisse forêt. Les animaux sauvages s'étaient multipliés prodigieusement. La culture des grains était impossible. Les animaux sauvages ne permettaient pas à l'homme de s'étendre ; ils avaient battu des sentiers qui se croisaient par tout l'Empire. Yao seul prit à cœur de remédier à ces maux. Il éleva Chouen à la dignité de ministre, et lui ordonna d'étendre partout ses soins. Chouen chargea Yi de diriger l'emploi du feu. Yi mit le feu dans les montagnes et les marais, et les purifia par l'incendie. Les animaux sauvages s'enfuirent et se cachèrent. Yu creusa neuf canaux divergents. »

Nous lisons encore dans Meng Tseu ([133](#)) :

« Au temps de Yao, les eaux arrêtées dans leur cours, avaient débordé et inondé l'Empire. Le pays était plein de serpents et de dragons ; les hommes n'avaient pas d'endroit pour se fixer. Dans les terrains bas, ils se faisaient des huttes sur des pieux ; dans les terrains élevés, ils se creusaient des •₇₈ cavernes. Chouen dit dans le *Chou King* :

Le débordement des rivières m'avertit de prendre garde.

• Ce débordement des rivières, est l'inondation qui eut lieu sous le règne de Yao. »

Le cataclysme, tel. qu'il se serait produit sous Yao, aurait été une grande inondation causée par un débordement extraordinaire des eaux du Fleuve Jaune, phénomène qui s'est d'ailleurs produit maintes fois au cours de l'histoire, probablement sur une échelle moindre, et dont la Chine de nos jours n'est pas à l'abri, puisque des fonctionnaires spéciaux, dont nous parlons plus loin, sont chargés d'entretenir les digues afin d'empêcher autant que possible le retour de catastrophes qui ont coûté la vie à des milliers d'êtres humains.

Ce déluge de Yao fut donc un phénomène local ; des savants, tel Fortia Durban ([134](#)), ont essayé de le rattacher à des événements similaires pour arriver à prouver l'universalité du déluge de la Genèse : L'idée de Déluge se retrouve chez toutes les nations du globe, aussi bien chez les Samoyèdes au nord de la Sibérie que chez les Lolos du sud-ouest de la Chine. Cette légende se rattache certainement à des phénomènes naturels dont la tradition s'est transmise de génération en génération. Le Déluge de Noé (2348 avant J.-C.), si nous l'admettons, ne fut universel que pour l'étendue des territoires dont Moïse avait la notion géographique, et non pour le globe entier tel que nous le connaissons aujourd'hui. Prendre la fin du Déluge de la Genèse comme le point de départ du repeuplement de la terre n'est rien moins que scientifique. C'est le cas du savant Dr James Legge, qui fait sortir le peuple chinois de l'arche de Noé :

« Environ 2000 ans avant notre ère chrétienne, la tribu chinoise fit son apparition dans le pays où elle a depuis augmenté si grandement. Elle occupait alors une petite étendue de territoire, à l'est et au nord du Ho — la partie la plus méridionale de la province actuelle de Chan Si. •⁷⁹ Comme sa marche continua d'être dirigée à l'est et au sud (quoique après avoir traversé le Ho, elle s'avança également vers l'ouest) ; nous pouvons conclure qu'elle était venue en Chine du nord-ouest. Croyant que nous avons dans le dixième chapitre du Livre de la Genèse quelques allusions, qui ne peuvent être mises en question, de la manière dont la terre entière fut couverte par les familles des fils de Noé, je suppose que la famille, ou la collection de familles, — la tribu — qui est devenue depuis la plus nombreuse des nations, commença à se mouvoir vers l'est, partant des régions entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, peu de temps après la confusion des langues. Passant entre les montagnes de l'Altaï, au nord, et la chaîne Taurique avec ses continuations au sud, mais se maintenant autant que possible vers le sud ensoleillé et plus attrayant, la tribu se trouva à l'époque que j'ai mentionnée, entre 40° et 45°, latitude nord, avançant parallèlement au Fleuve Jaune, dans la partie la plus septentrionale de son cours. Elle se décida, à suivre le fleuve, tourna alors vers le sud et marcha le long de sa rive orientale, créant des établissements là où le pays promettait le plus d'avantages, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par la rivière cessant de couler vers le sud, et tournant de nouveau vers l'est. Ainsi le présent Chan Si fut le berceau de l'Empire chinois ([135](#)) ».

Tout ceci est extrêmement ingénieux, est peut-être vrai, mais ne repose absolument sur aucune preuve : la théorie subtile de Legge n'est que le produit de l'imagination d'un croyant et doit donc être reléguée près des vieilles lunes de De Guignes et de Terrien de Lacouperie ([136](#)).

Pe Kouen.

Pour arrêter le fléau et en réparer les effets, Yao fit choix de Pe Kouen qui pendant neuf ans travailla sans succès à creuser de nouveaux cours d'eaux et à construire des digues.

Kouen est compté parmi les Seu Hioung ou quatre Criminels de l'Antiquité ; les autres étaient le chef des San •₈₀ Miao et les ministres Houan Teou et Koung Koung ; au lieu de les mettre à mort, Chouen se contenta de les exiler le premier à Yu Chan, district de Houai Ngan. fou, dans le Kiang Nan ; le second à San Wei, près de Cha Tcheou, à la marge du désert de Gobi ; le troisième à Tsoung Chan ou Yo Tcheou fou, dans le Hou Kouang ; enfin le dernier à Yeou Tcheou dans le Leao Toung. Plus tard, lorsque le fondateur de la grande dynastie Soung, Tchao Kouang Yin, était pressé de condamner un criminel à mort, il rappelait cet acte de clémence :

« Yao et Chouen, disait-il à ses Grands, ne firent point mourir les quatre fameux rebelles qui voulaient se soustraire à leurs ordres, ils se contentèrent de les bannir ; que ne les imitons-nous ? [\(137\)](#) »

Chouen.

Cependant l'Empereur dans la soixante-dixième année de son règne se sentant fatigué et ne pouvant compter sur son fils Tan Tchou, d'humeur querelleuse, fit choix pour lui succéder de Chouen, pauvre, mais de grande réputation, âgé d'une trentaine d'années, fils de Kou Seou, descendant, disait-on, de Houang Ti par Tchouen Hiu (2285). L'unique désir de Chouen, dit Mencius,

« était de faire plaisir à ses parents, et de les amener à partager ses bons sentiments, à aimer la vertu. Car il considérait que celui qui n'est pas agréable à ses parents, ne mérite pas le nom d'homme, et que celui dont les sentiments ne sont pas conformes aux leurs ne mérite pas le nom de fils. Chouen remplit parfaitement ses devoirs de fils ; et (son père) Kou Seou satisfait, aima la vertu. Kou Seou satisfait, aima la vertu, et tout l'Empire fut transformé. Kou Seou satisfait, aima la vertu, et dans tout l'Empire, les pères et les fils connurent leurs devoirs mutuels. Cela s'appelle une grande piété. Filiale [\(138\)](#). »

Yu.

Chouen choisit Yu, propre fils de Pe Kouen, pour remplacer celui-ci dans l'œuvre d'endiguement du Fleuve Jaune. Yu, comme Chouen, descendait de Houang Ti par Tchouen Hiu ; il commença immédiatement (2286) son gigantesque travail par la province de Ki Tcheou où Yao tenait sa cour.

Travaux de Yu.

Les travaux de Yu sont décrits dans le premier chapitre •₈₁ intitulé Yu Koung (Tribut de Yu) des Annales de la dynastie des Hia dans le Chou King. Il y est dit que

« Yu divisa le territoire (en neuf provinces, tcheou). Suivant les montagnes, il coupa des arbres (pour frayer les chemins). Il prit une connaissance exacte des hautes montagnes et des grands cours d'eau (afin de déterminer les limites respectives des neuf provinces (139). »

Il commença ses travaux par la province de Ki Tcheou, limitée au sud, à l'ouest et à l'est par le Houang Ho, de frontière indéterminée au nord, qui est précisément celle qui renfermait la capitale de l'Empire qui, sous Yao, fut P'ing yang (dans le *fou* actuel du même nom), sous Chouen, P'ou fan (dans P'ou Tcheou), enfin sous Yu lui-même, Ngan Yi (dépendant de Hiai Tcheou), toutes les trois dans la partie sud-ouest du Chan Si actuel. Il passe ensuite dans le Yen, région entre la Tsi et le Fleuve Jaune (parties du Chan Toug, du Tche Li et de Ho Nan), puis dans le Ts'ing, entre le T'ai Chan et la mer (partie du Chan Toug), dans le Siu, délimité par la mer, le T'ai Chan et la Houai (parties du Kiang Nan et du Chan Toug), dans le Yang, entre la Houai et la mer (le Kiang Nan, le Tche Kiang, le Fou Kien, ainsi que des parties du Hou Kouang et du Kouang Tong). Ici est mentionné le lac P'eng Li ou P'ong Li, qui n'est autre que le P'o Yang et nous apprenons que « les trois Kiang déversèrent leurs eaux dans la mer (140). »

Trois Kiang.

Un problème géographique intéressant est posé dans cette dernière phrase. Quels étaient les trois Kiang ? D'après Edouard Biot :

« Le Kiang du nord désigne l'embouchure actuelle du Kiang. Il est plus difficile de retrouver les deux autres bras, le Kiang du milieu, et enfin le Kiang du midi, qui doit former le troisième Kiang. Hou Wei a rapporté les opinions émises à ce sujet, et les a représentées sur une carte spéciale des *trois Kiang*. D'après cette carte, le Kiang du milieu (*Tchoung Kiang*) se séparait du grand lit à Wou Hou, au nord de T'ai P'ing Fou, se dirigeait vers le grand lac T'ai Hou du Tche Kiang, et sortait de ce lac pour entrer dans la mer ; au sud de Soung Kiang Fou. Cette conjecture me •₈₂ paraît très vraisemblable. Actuellement, il existe une communication analogue, d'une part du grand Kiang au T'ai Hou, et d'autre part de ce lac à la mer, au sud de Song Kiang Fou. Le *Chou King* présume que le Kiang du midi partait de Chi Tch'eng, un peu au

sud-est de Tch'i Tcheou Fou, se dirigeait à l'est vers le T'ai Hou et de la vers la mer. »

Biot (141) nous rappelle aussi que

« d'autres commentateurs ont rapproché la citation de ces trois Kiang du passage où il est parlé du Kiang nord et du Kiang du milieu dans la description des rivières. Suivant. eux, le Min Kiang ou Kiang principal, venant du Se Tch'ouan est le Kiang du milieu. Le Kiang du mont Po Tchoung, ou le Han, est le Kiang du nord. Le Kiang du Yu Tchang ou Kan Kiang, qui vient du midi et aboutit au lac P'o yang serait le Kiang du midi : Cette explication semble assez plausible ; car le Kan Kiang est un fleuve considérable, et il paraîtrait singulier qu'il ne fût pas mentionné dans le chapitre *Yu Koung* (142) ».

Je dois dire que cette explication me semble beaucoup moins plausible qu'à Biot. Le Rév. J. Edkins remarque que la branche sud du Kiang était la plus considérable et il la considère comme le véritable Tche Kiang venant du sud-est du T'ai Hou et de Tch'i Tcheou, qu'il ne faut pas confondre avec la rivière de Hang Tcheou, connue aujourd'hui sous le nom de Tsien T'ang Kiang ; elle se serait jetée dans la mer au N. E. de Hang Tcheou ; la branche centrale du Kiang serait la rivière de Wou Soung qui commençait près de la ville moderne de Wou Hou et traversait le T'ai Hou qui se nommait jadis le Wou Hou, les « Cinq Lacs ». La branche nord ou Pe Kiang est le Kiang actuel (143). La note de Legge sur les trois Kiang n'éclaircit pas beaucoup la question (144). Chavannes écrit d'après Richthofen (China, I, pp. 331-334) :

« M. de Richthofen a étudié la question avec la compétence d'un géologue et voici la conclusion à laquelle il aboutit : le Kiang •⁸³ du nord était le Yang Tseu Kiang actuel, de Wou Hou à la mer ; le Kiang central était une branche du Yang Tseu Kiang qui se détachait à Wou Hou, traversait le lac T'ai Hou et se jetait dans la mer près de Hang Tcheou fou ; le troisième Kiang était le Tche Kiang, appelé Tsien Tang Kiang par Richthofen et Wells Williams, mais je n'ai pas pu découvrir ce nom sur les cartes chinoises, qui aboutit aussi à la baie de Hang Tcheou fou » (145)

Sauf en ce qui concerne le nom de Tsien Tang Kiang, ces conclusions ressemblent singulièrement à celles d'Edkins que je suis tenté d'accepter. Yu passa du Yang dans le King, c'est-à-dire depuis le Mont King (préf. de Siang Yang, Hou Pe) jusqu'au Mont Heng (préf. de Heng Tcheou, Hou Nan) ; cette province englobait un peu du Se Tch'ouan et du Kouang Si ; du King, Yu pénétra dans le Yu, c'est-à-dire entre le Mont King et le Fleuve Jaune, partie du Ho Nan, du Tche Li, du Chan Toung, du Kiang Nan et du Hou Kouang ; du Yu, il entra dans le Leang, situé au sud du Mont Houa, dans le Chen Si, et s'étendant jusqu'à la Rivière Noire (He Chouei, Kin Cha Kiang), c'est -à-dire dans des parties du Chen Si, du Hou Kouang et du Se Tch'ouan ; Yu termine

par la province de Young, partie du Chen Si et du Kan Sou, entre la Rivière Noire et la portion occidentale du Fleuve Jaune.

Le *Yu Koung* se termine ainsi :

« (Le pays qui reçut les soins de Yu et fut divisé par lui en neuf provinces), est baigné à l'est par la mer et limité à l'ouest par le sable mouvant. Au nord et au sud, il s'étend jusqu'aux régions les plus reculées. La renommée des travaux de Yu et l'influence de ses exemples parvinrent jusqu'aux quatre mers. Yu présenta une tablette noire (à l'empereur Chouen), et lui annonça que son œuvre était terminée (146) ».

Yua dit :

« Les montagnes célèbres que j'ai traversées sont au nombre de 5370, sur une étendue de lis. On les nomme les « Cinq Contenances ». Quant aux petites •₈₆ montagnes, elles sont en nombre tellement considérable qu'il n'est pas possible de les énumérer.

« Le Ciel et la Terre, de l'Est à l'Ouest, mesure 28.000 lis, et du Sud au Nord, 26.000 lis. Les montagnes d'où sortent des rivières ont une étendue de 8.000 lis. Celles qui reçoivent des rivières ont une étendue de 8.000 lis. Celles qui renferment du cuivre sont au nombre de 467, celles qui renferment du fer, au nombre de 3690 (147) ».

Yu aurait accompli ce travail merveilleux (2278) en huit ou neuf ans, suivant Mencius ; il ne semble pas possible qu'un seul homme ait pu accomplir une tâche aussi prodigieuse que celle qui lui est attribuée en un laps de temps aussi court. Le nom de Yu, en admettant que ce prince ait existé, représente le labeur de plusieurs générations, d'une collectivité ; on nous signale d'ailleurs qu'il eut des collaborateurs dans ses travaux, par exemple Yi pour ouvrir les forêts par le feu. Biot nous dit

« qu'on ne peut croire que Yu ait réellement exécuté ou fait exécuter, pendant sa vie, les prodigieux travaux que les commentateurs du *Chou King* lui attribuent. Son rôle d'ingénieur exécutant doit être limité à une étendue de pays assez restreinte (148) ».

Legge considère le *Yu Koung*

« comme un roman, dont Yu est le sujet, composé longtemps après lui, composé probablement après que la dynastie qu'il avait fondée avait disparu (149) ».

Tablette de Yu.

A la suite de ses travaux, suivant la légende, Yu les aurait commémorés dans une tablette placée sur l'un des pics de la chaîne de Nan Yo, dans le district de Heng Chan, Hou Nan. Des copies ont été faites de l'inscription de cette tablette, en particulier dans un temple des Yu Lin, non loin de Chao Hing dans le Tche Kiang. La plupart des auteurs considèrent comme apocryphe l'inscription attribuée à Yu :

« Elle ne mérite aucun crédit, écrit Legge, et je suis soutenu dans cette opinion par la grande majorité des archéologues chinois (150). »

Je doute aussi de l'authenticité de •₈₅ l'inscription, car je ne crois guère à l'existence de Yu le Grand, mais le monument actuel peut n'être que la reproduction d'un ou de plusieurs autres plus anciens ; nous ne manquons pas d'exemples semblables en Chine, par exemple celui du Rocher Rouge, au Yun Nar, dont l'inscription a été refaite à différentes époques.

Chouen.

Mais revenons à Yao et à Chouen ; ce dernier nommé d'abord ministre de l'Instruction publique, puis premier ministre, avait épousé les deux filles de l'Empereur, Ngo Houang et Niu Ying. En 2285, Chouen était chargé du gouvernement, et le premier jour de la première lune, il se rendit dans la Salle des Ancêtres (Wen Tsou) pour y accomplir les rites et il offrit un grand sacrifice à Chang Ti, l'Etre Suprême. L'année suivante, il divisa les Grands en cinq classes ; il parcourut l'Empire qu'il divisa en douze provinces : Ki, Yen, T'sing, Siu, King, Yang, Yu, Leang, Young, Yeou, Ping (ces deux-ci formées avec des parties de la province de Ki) et Ying (créée aux dépens de la province de T'sing), et il leur donna pour gardiens les génies tutélaires de douze montagnes.

Les cinq supplices consistaient à marquer le visage avec un fer rouge, à couper le nez ou les pieds, dans la castration ou dans la peine de mort ; ils furent adoucis par Chouen et remplacés par l'exil, la cangue, la bastonnade et la confiscation des biens et l'on put se racheter par de l'argent des peines corporelles ; toutefois les récidivistes étaient passibles de la peine de mort.

« Chouen relégua le ministre des Travaux publics dans l'île ou la province de You, confina Houan Teou sur le mont Tch'oung, relégua et tint en prison le prince de San Miao (Wou Tch'ang, Yo Tcheou, Kieou Kiang et partie de Ngan Houei), dans le pays de San Wei (Ngan Si, Kan Sou) relégua Kouen et le tint dans les fers sur le mont Yu. Il infligea ces quatre châtiments, et tout l'Empire eut confiance en sa justice. (*Chou King*, I, II, 12.) (151). »

Cependant Yao mourut (2258) âgé de cent quinze ans dans la quatre-vingt dix-neuvième année de son règne, •₈₆ vingt-huit ans après qu'il avait été associé à l'Empire. Ce long règne fut suivi d'un deuil de trois années.

« (152) Yao, dit le *Chou King*, était constamment attentif à bien remplir son devoir, très perspicace, d'une vertu accomplie, d'une rare prudence ; cela naturellement et sans effort. Grave et respectueux, il savait céder et condescendre ».

« Il est constant, nous dit Gaubil dans sa *Chronologie*, p. 277, qu'au temps de Yao la Chine était assez peuplée, et qu'il y avait même des habitants dans des îles de la Mer Orientale. On savait composer en vers, et il y avait des collègues au temps de Chouen ; on savait rapporter aux étoiles les solstices et les équinoxes ; on connaissait une année de 365 jours un quart ; on savait s'en servir pour disposer l'année de douze mois lunaires, année qu'on savait, par intercalation, égaler aux années solaires ; on savait observer les astres ; il y avait des ouvrages en cuivre, en fer, en vernis, des étoffes de soie ; on savait faire des barques, même pour aller à des îles de la Mer Orientale. Tout cela est constant par la première partie du livre *Chou King*, écrite au temps même de Yao et de Chouen, et il faut nécessairement admettre des peuples à la Chine avant le temps de Yao ».

Chouen, règne 2255-2208. Cap. : P'ou fan, auj. P'ou Tcheou fou.

Chouen, après le deuil de trois ans porté après la mort de Yao, se retira au sud du Nan Ho ; branche méridionale du Houang Ho, et remit le pouvoir à Tan Tchou, fils de son bienfaiteur, mais ce prince n'avait pas les qualités de son père ; les Grands refusèrent de le reconnaître et proclamèrent Chouen empereur à P'ou Tcheou (Ho Tchoung, Chan si).

Chouen était originaire de la province de Ki, dans le Chan Si (c'est-à-dire de Tchou Fong, dans le district de P'ou Tcheou) ; il avait pour nom personnel Tch'oung Houa ; il était fils de Kou Seou, aveugle (d'esprit) dit le *Chou King*, fils de Kiao-Nieou, fils de Keou Wang, fils de King K'ang, fils de K'young Chan, fils de l'empereur Tchouen min. Mencius dit :

« Chouen naquit à Tchou Fong alla demeurer à Fou Hia et mourut à Ming T'iao. Il vécut et mourut à •₈₇ l'extrémité orientale de l'Empire (153) »,

âgé de cent-dix ans. Il avait trente ans quand il fut appelé à la Cour où il gouverna vingt-huit ans jusqu'à la mort de Yao ; après une période d'essai de trois ans, son propre gouvernement dura cinquante ans.

Tandis que Yao régna en vertu de l'élément feu, Chouen fut placé sous les auspices de l'élément eau.

« Anciennement Chouen inventa le luth à cinq cordes, et s'en servit pour exécuter le chant *Nan Foun* (le Vent du Midi). K'oue i (qui était grand directeur de la musique sous le règne de Chouen) fit le premier exécuter ce chant avec évolutions et accompagnement d'instruments, et les princes feudataires furent autorisés à le faire exécuter de même. (154) »

Comme nous l'avons vu, la Chine était divisée en douze provinces ; un gouverneur fut placé à la tête de chacune. Yu, alors Ministre des Travaux Publics, fut nommé Gouverneur de l'Empire. Chouen fatigué, ne pouvant compter sur son fils Chang Kiun, aussi incapable que l'avait été Tan Tchou, choisit Yu pour son successeur (2224). Yu refusa d'abord le pouvoir, puis céda l'année suivante aux instances de l'Empereur et défit Yeou Niao qui s'était déclaré contre lui.

Mort de Chouen.

Les circonstances de la mort de Chouen (2208) ont permis à la légende de se livrer à toutes ses fantaisies. De même que certains historiens ont cherché le lieu de naissance de Chouen à T'si Nan, au Chan Toun, au lieu de Ki-Tcheou, on a discuté sur le lieu de sa mort. Se-ma Ts'ien (155) dit que la trente-neuvième année de son règne, Chouen visitant le Sud, mourut dans le territoire sauvage de Ts'ang Wou, Hou Nan, et fut enterré sur la montagne Kieou Yi (Neuf Doutes) au sud du Kiang où encore aujourd'hui un Commissaire •₈₈ impérial va brûler de l'encens à une certaine date. Ce pays, dans une antiquité reculée, était connu sous le nom de San miao Kouo, « Royaume des Trois tribus aborigènes » ; suivant la tradition, il aurait été annexé par Tchouen Hiu, l'un des « Cinq Souverains » (2513-2436 avant J.-C.) ; ce qui n'a pas empêché les empereurs Yao et Chouen et Yu le Grand de faire plusieurs campagnes d'extermination contre les sauvages habitants refoulés vers le Sud et dans les montagnes. Nous lisons dans le *Chou King*, I, ch. II, 20 (156) :

« L'empereur dit : Kao Yao, les tribus étrangères (*Man Yi*) qui nous entourent troublent notre grande et belle contrée. (A la faveur de ces troubles), les brigandages et les homicides se multiplient, les malfaiteurs surgissent au dedans et au dehors (du domaine impérial ou des neuf provinces). Vous êtes ministre de la justice. Infligez aux criminels les cinq grands châtiments ; faites les subir en trois endroits différents. Mettez en vigueur les cinq sortes d'exil ; assignez aux cinq sortes d'exilés trois régions différentes. Une grande perspicacité vous sera nécessaire pour obtenir qu'on ait confiance en votre justice. ».

Les légendes locales du Hou Nan racontent que Chouen allant rétablir l'ordre parmi ces tribus tomba gravement malade ; ses deux femmes se mirent

immédiatement en route pour le soigner, mais, à peine arrivées sur les bords du lac T'oung T'ing, elles apprirent la mort de l'Empereur ; elles versèrent des larmes en si grande abondance que des bambous, connus sous le nom de bambous de « l'Impératrice », poussèrent en cet endroit ; on ne les trouve nulle part ailleurs. Les impératrices se noyèrent dans le lac et elles furent ensevelies dans l'île de Tchoun Chan, près de Yo Tcheou où l'on montre leur tombeau ; il est vrai que celui-ci fut construit au XIXe siècle de notre ère par le personnage bien connu Peng Yu-Lin (157). Le *Li ki* dit simplement :

« Chouen travailla pour le peuple avec dévouement et mourut dans les plaines (loin de sa capitale).(158) »

• ⁸⁹ Le Maître a dit :

« Dans les âges suivants, bien qu'il y eût de grands souverains, aucun d'eux n'égala le prince de Yu (Chouen). Il régna sur le monde entier ; durant sa vie, jamais il n'eut de partialité ; à sa mort, il n'éleva pas son fils à la dignité souveraine. Il traita ses sujets comme ses enfants, avec la bonté d'un père et la tendresse d'une mère. Il eut pour eux une affection compatissante, et leur donna avec zèle d'utiles enseignements. Il les aimait et les traitait avec honneur (159) ».

Se-ma Ts'ien remarque :

« Depuis Houang Ti jusqu'à Chouen et Yu, tous (les empereurs) eurent le même nom de famille ; mais ils se distinguèrent par les noms de leurs principautés, afin de mettre en lumière leur illustre vertu. Ainsi Houang Ti fut Yeou Hiong ; l'empereur Tchouen Hiu fut KaoYang ; l'empereur K'ou fut Kao Sin ; l'empereur Yao fut T'ao T'ang ; l'empereur Chouen fut Yeou Yu ; l'empereur Yao fut T'ao T'ang : l'empereur Chouen fut Yeou Yu ; l'empereur Yu fut Hia Heou, mais il eut un autre nom de famille qui fut Se ; Sié fut Chang et eut pour nom de famille Tse ; K'i fut Tcheou et eut pour nom de famille Ki (160) ».

Confucius s'écrie :

« Que Yao fut un grand prince ! Seul le Ciel est grand ; seul Yao lui fut semblable. Que sa bienfaisance s'étendit loin ! Le peuple ne trouva pas de terme pour l'exprimer. Chouen fut vraiment souverain. Qu'il fut grand en dignité ! Ti posséda l'Empire, et resta toujours indifférent à sa propre grandeur »

et Meng Tseu ajoute :

« Yao et Chouen, qui avaient l'Empire à gouverner, n'avaient -ils pas assez d'occupation ? Ils ne s'occupaient pas de labourage (161). »

Kiang et Ho.

On voit que le berceau de la Chine est placé sur ces fleuves du Nord, la Wei et le Ho, et que l'Empire s'étend progressivement sur les rives du Kiang ; le Houang Ho et le Kiang ont joué un rôle tellement important dans l'histoire de cette grande puissance qu'on ne trouvera pas inutile que nous en donnions une description détaillée qui permettra •₉₀ souvent de comprendre mieux la chaîne des événements et de connaître le théâtre où elle se déroule. D'ailleurs l'histoire d'un peuple ne doit pas être écrite sans tenir compte du milieu dans lequel elle se développe.

Les deux grands fleuves de la Chine proprement dite sont le Yang Tseu Kiang, improprement nommé Fleuve Bleu par les Européens, et le Houang Ho, Fleuve Jaune, désignés plus simplement comme le Kiang et le Ho, c'est-à-dire le fleuve ou la rivière. Le Kiang, dans le système dualiste de la création correspond au Yang, principe mâle, tandis que le Ho correspond au principe femelle, Yin.

Le Kiang.

Le Kiang prend sa source au Tibet dans les montagnes Tang La et, d'après les cartes indigènes, par trois cours d'eau qui descendent, du versant sud du Bayan Kara. Le fleuve se dirige d'abord vers l'Est, puis descend vers le Sud jusqu'à la boucle de *Li Kiang*, passant par Ba Tang qui se trouve sur la route du Se Tch'ouan à Lha Sa au Tibet. M. Bonin a reconnu la grande boucle que fait le Kiang avant son confluent avec le Ya Loung. Dans cette haute région, outre les noms de Kin Cha Kiang (fleuve au sable d'or) et de Pe Chouei, le Kiang est nommé aussi *Oulan Mouren* et *Mouroui Ousou*, la rivière tortueuse ; Marco Polo l'appelle *Brius* qui représente le tibétain Dré tch'ou.

Le Kiang traverse les provinces de Yun Nan, de Se Tch'ouan, de Hou Pé qu'il sépare du Hou Nan, pendant une certaine distance, de Kiang Si, de Ngan Houei et de Kiang Sou. A gauche, le Ya Loung se déverse dans le Kiang à Loko Mi tien ; il prend sa source non loin du Houang Ho ; entre le 28° et le 30° de latitude Nord, après avoir arrosé Baurong et Meterong, il fait un coude brusque vers le Nord pour descendre, après un nouveau crochet dans une direction Nord-Sud. Cette partie du fleuve a été explorée par le Dr Legendre, le capitaine Noiret et le lieutenant Dessirier ; cette région est très accidentée. Le Ya Loung depuis Ho Si à son embouchure a été relevé par le lieutenant de vaisseau Audemard ; des rapides, dont le Mao Mao t'an et le Houng Pi t'an offrent de sérieuses difficultés ; dans la •₉₁ dernière partie de son cours, à 30 kilomètres environ du confluent, les eaux du Ya Loung s'étalent en une nappe tranquille.

« Au point de vue hydrographique, le Ya Loung présente le caractère d'un grand fleuve et non celui d'un torrent qu'on serait porté à lui attribuer, *a priori*, en raison de l'altitude élevée de son

talweg (1560 m. et 1220 m.). sa largeur atteint 200 et 250 m ; elle descend rarement au-dessous de 100 m. en dehors des rapides... la faible vitesse du courant moyen ne dépasse pas 7 kilomètres à l'heure pour une pente en somme très considérable de 1 m. 68 par kilomètre, alors que le Yang Tseu, avec une pente bien inférieure, (1m,03), accuse une vitesse moyenne de 11 kilomètre le pont de Tseu *Li Kiang* et Soui-Fou. »

Le Ya Loung peut se ranger dans la catégorie des cours d'eau praticables à la batellerie (Audemard). A gauche, il reçoit le Ngan Ning qui forme la limite occidentale de la région du Se tch'ouan appelée Ta Leang chan (grandes montagnes froides), passe près de Ning Youen, capitale du Kien Tch'ang, et de Te Tch'ang. Dans sa partie inférieure le Ya Loung est aussi appelé Ta Tch'oung ; à son confluent, le Yang Tseu est appelé Pe Choueï Kiang.

La ville de *Li Kiang*, principal centre des Mosos, est placée dans une grande boucle que fait le Kiang en remontant vers le Nord ; du sommet de cette boucle il descend vers le Sud jusqu'à To Mi ; la vallée est dominée par de hautes montagnes. A partir du grand rapide de Ta Tsin K'eou, le bief est navigable ; à partir de To Mi, le fleuve qui se rapproche du lac de Ta Li qui est au Sud Ouest forme un coude jusqu'à Kin Kiang Kai, à 60 km environ de Ta Tsin K'eou ; la vallée est large ici, mais elle se termine par un couloir étroit d'environ 150 km de long qui conduit à Ma Chang, sur la rive gauche, à 40 km. du confluent du Ya Loung ; c'est le centre de la batellerie entre Kin Kiang Kai et Loung Kai. Du Ya Loung, le Kiang descend vers le Sud jusqu'à Loung Kai ou Kiang Pien, puis se dirige avec beaucoup de sinuosités vers l'Est en remontant légèrement vers le Nord jusqu'à Chou Ki où il prend une direction franchement Nord. A 75 km. de Loung Kai, confluent de Ma Kai Ho, à •₉₂ Ho Men Tch'ang, un grand rapide à trois gradins, le Kin Ya t'an barre la route, mais il n'est pas infranchissable ; à partir de ce point jusqu'à Yen Tsin, centre important d'une exploitation de sel, pendant 100 km., on ne compte pas moins de cinquante rapides dont treize extrêmement violents. A Yen Tsin apparaissent les premières barques qui circulent jusqu'à Kiao Kia t'ing, sur une longueur de 130 km. C'est à Kiao Kia t'ing ou Mi Leang pa, située à 2 km. du fleuve, que viennent s'approvisionner les Lolos. De Kiao Kia t'ing à P'ing Chan le fleuve, faisant des sinuosités, remonte vers le Nord, il n'est pas navigable ;

« les jonques légères, nous dit le lieutenant de vaisseau Hourst, ne dépassent pas P'ing Chan ; elles peuvent à la rigueur aller jusqu'à Tso-T'an, mais la descente est très hasardeuse ; les embarcations un peu fortes étant ingouvernables à cause des tourbillons et des contre-courants qui les lancent en tous sens. »

Dans cette partie de son cours, le Kiang longe le massif des Ta Leang Chan habité par les Lolos. Le 8 juillet 1898, M. de Vaulserre partit de Soui Fou avec trois Annamites, un petit interprète de seize ans, huit montures ou

animaux de bât et trois palefreniers chinois. Il remonta le fleuve Bleu jusqu'à la hauteur de Ta Li fou dans le Yun Nân sans s'écarter de son cours.

« P'ing-Chan, dit l'abbé Chevalier, est une petite sous-préfecture, bâtie au pied d'un groupe de montagnes, sur un plateau bas dont elle ne couvre qu'une partie. Son enceinte, sans être vaste, l'est encore trop pour le nombre de ses habitants. Presque pas de faubourgs, même aux portes de la ville ; pas un seul bateau au port »

Le fleuve suit alors une direction Sud-Ouest Nord-Est jusqu'à Wan Hien ; à Kouei Tcheou il fait une courbe pour redescendre à ; il est calme dans cette partie de son cours, semé d'îles de sable et de galets ; sa direction est Est-Ouest d'I-Tch'ang à Wan Hien ; ici le cours est torrentueux, coupé de rapides, encaissé de hautes collines. Voici les principaux rapides : le Premier en amont est le Sin T'an de Young Yang hien, le plus dangereux de tous, situé à 15 km. en amont de cette ville et à 3 km. en aval du bourg de Pan T'ouo ; le I T'an, à • 93 6 km. en amont de Kouei Tcheou, dans le Hou Pe ; le Sin T'an de Kouei Tcheou, à 10 km. au dessous de Kouei Tcheou, entre les gorges Mi-Tsang en amont et les gorges Nieou Kan ma fei, en aval ; ces trois rapides sont les plus dangereux ; le Koung Lin T'an qu'on rencontre à la sortie des gorges Nieou Kan ma fei, en descendant ; le Ta TOUNG T'an.

« Entre les gorges Nieou Kan ma fei et les gorges d'I Tch'ang, écrit l'abbé Chevalier, ou plus exactement entre le village Hé Pien tseu, situé sur la rive gauche, à 3 kilomètres des gorges de Nieou Kan ma fei, et celles d'I Tch'ang, s'étend une région unique sur tout le haut Yang Tseu tant au point de vue géologique qu'au point de vue géographique. C'est le seul endroit où j'ai rencontré des roches de granit. On l'a appelée parfois la région des rapides en raison des nombreux endroits dangereux pour les jonques qui en jalonnent le parcours. Le lit du fleuve y est très élargi et varie de 700 à 1200 m. environ à l'époque des grandes eaux. Aux eaux basses au contraire, il est resserré dans un chenal qui assez souvent n'a plus qu'à peine 200 m. de large. Ce chenal est assez profond et généralement libre de tout obstacle pouvant entraver la navigation à vapeur. La principale exception à cette règle générale est celle du Ta TOUNG T'an. A cet endroit le lit est divisé en deux par trois amas de roches dont le plus considérable est en aval des deux autres. Ils ne sont pas tout à fait au milieu mais rangés en ligne le long de la rive droite. La passe principale, la seule praticable à l'étiage pour les grandes jonques, se trouve donc entre eux et la rive gauche. »

Le lieutenant de vaisseau Hourst, qui, avec la canonnière *Olry*, a franchi ces rapides ; remarque qu'en remontant au delà d'I Tch'ang, le Yang Tseu subit au point de vue hydrographique un changement correspondant à celui du

système orographique de son immense bassin ; de même que le sol devient un réseau inextricable de collines, n'ayant que de vagues directions générales, le cours du fleuve se poursuit en sinuosités nombreuses suivant le caprice du terrain qu'il rencontre.

La navigation à vapeur n'est possible que pendant quelques mois de l'année et ne peut dépasser P'ing Chan.

- ⁹⁴ La distance entre ce point et I Tch'ang est d'environ 750 milles.

Dans cette partie de son cours, le Yang Tseu reçoit les fleuves suivants : à 30 milles en aval de P'ing Chai, à Soui Fou, 2.750 km. de la mer, sur la rive gauche, le Min Kiang ou Fou Ho, rivière de Tch'eng Tou, capitale du Se Tch'ouan ; considéré par les Chinois comme le fleuve principal. Le Fou Ho se compose de deux artères principales réunies à Kia T'ing : 1° le Fou Ho proprement dit, qui prend sa source aux points de réunion du Se Tch'ouan, du Tibet et du Kou Kou nor près des Min Chan ; au Nord, au delà de Soung P'an ; on le désigne aussi, sous les noms de Si Ho (rivière de l'Ouest) et de Lari Ho (rivière bleue) ; 2° le T'oung Ho ou Ta Tou Ho qui prend sa source entre le Ya Tchou, affluent du Kin Cha Kiang, et le Ma Tchou (Houang Ho supérieur) ; le T'oung Ho est formé lui-même de deux branches : le Ta Tou ou T'oung Ho qui passe à Ta Ts'ien lou, et est impraticable pour les bateaux et la rivière de Ya Tcheou, Yaq Ho ; les jonques remontent de Soui Fou à Kia T'ing.

Le Tch'oung Kiang, beaucoup moins long que le Min, prend sa source dans la plaine au Nord de Tch'eng Tou et se jette dans le Kiang près de Lou Tcheou ; il baigne Kien Tcheou, pointe où il devient navigable, Tche Tcheou, Fou Chouen ; dans sa partie inférieure, une contrée fertile, il porte le nom de To Kiang.

Toujours sur la rive gauche, le Kiang reçoit à Tch'oung K'ing, le Kia Ling Kiang qui prend sa source dans le Kan Sou ; traverse le Chen Si et arrive au Se Tch'ouan où à Kouang Youen hien il se jette dans le Pe Chouei, grossi du He Chouei. Il baigne Pao Ning où il devient navigable pour les jonques ; près de Ho Tcheou, à gauche, il reçoit le Souei Ho, navigable jusqu'à Souei Ting fou, et à droite le Feou Kiang qui descend de Loung Ngan fou et passe à Mien Tcheou et à T'oung Tchouan ; il est navigable depuis Tchang Ming hien, au-dessus de Mien Tcheou.

Sur la rive droite, le Kiang reçoit en descendant : à Loung Kai ou Kiang Pien le Ma Kai ho ou Tso Ling ho, • ⁹⁵ exploré par le Dr. Legendre qui écrit que ce fleuve « large quelquefois de 50 m. n'est pas navigable, dont le lit est presque partout encombré de blocs gréseux rouges ou verts ou de quartzites laminées qui limitant, à un degré extrême, la profondeur du fleuve, n'en font qu'un mauvais torrent, inutilisable même pour les petites barques. » Le Nieou Lan ho et le Houng Kiang qui se jette à Ngan Pien, en amont de Soui Fou, route commerciale du Se Tch'ouan au Yun Nan, exploré par la Mission

Lyonnaise, groupe Rocher, janvier 1896. Le Siu Young ho se jette dans le Kiang à Na K'i entre le Min et le Tch'oung Kiang. Le Ho Kiang ou Tch'é Chouei, arrose Ta p'ing tou, se jette dans le Kiang à Ho Kiang bien, entre le Tch'oung Kiang et le Kia Ling. Le Wou Kiang, route du Kouei Tcheou, se jette dans le Kiang, à Fou Tcheou ;

« les jonques du Wou Kiang ont une forme spéciale qu'on ne rencontre pas ailleurs. Leurs bordages sont tordus de telle sorte qu'à l'avant le côté tribord est plus haut que le côté babord ; à l'arrière, c'est l'inverse et la différence est encore plus accentuée : De plus, tandis que l'avant est bas, l'arrière est très élevé, et, sur l'angle aigu que forme la pointe, gauche arrière, est fixé le long assemblage de poutrelles servant de gouvernail. Cette étonnante construction est ainsi faite afin de mieux présenter les bordages aux courbes brusques de la rivière. Tout cela est vieux, sale, noir, couvert de mauvaises paillottes. C'est la misère flottante. Ces jonques n'assurent du reste pas un trafic important. Les marchandises courent de trop. grands risques. Celles d'un prix élevé, comme l'opium, sont envoyées à la montée par la voie de terre, plus coûteuse, mais plus sûre ». (*Mission Lyonnaise.*)

A partir d'I Tch'ang, à 1550 km. de la mer, le Kiang baigne Cha Che sur la rive gauche, jusqu'au déversoir du lac Toung T'ing ; cette masse d'eau, singulièrement réduite en hiver, s'étend en été sur une surface d'environ 120 km. de long sur 100 de large ; il reçoit les eaux du Siang Kiang qui prend sa source au Nord du Kouang Si, grossi à droite près de Heng Tcheou, du Lai Ho et, à gauche près du lac du Tseu Kiang, de celles du Youen Kiang venant du Kouei •₉₆ Tcheou et celles du Li Chouei ; Yo Tcheou ouvert au commerce étranger par décret impérial du 31 mars 1898, se trouve sur le canal qui met en communication le lac avec le Yang Tseu ; sur la rive gauche du Youen Kiang est situé le grand marché de Tch'ang Te fou ; la capitale du Hou Nan se trouve sur la rive droite du Siang Kiang. Au cours d'eau de cette région se rattache l'origine de la fête des bateaux-dragons. Au IV^e siècle avant notre ère, K'iu Youen, nommé P'ing, de la famille régnante de Ts'ou, auteur du poème *Li sao*, accusé faussement par un des princes, se noya dans la rivière Mi Lo. En souvenir de ce triste événement, fut organisée la fête des bateaux dragons, T'ien tchoung tsié, qui se célèbre par des régates le cinquième jour de la cinquième lune dans le Sud de la Chine.

Du Toung T'ing, le Kiang remonte vers le Nord-Est jusqu'au confluent du Han, affluent de gauche. Ce fleuve descend du Chen Si ; torrentueux, obstrué par des rapides dans sa région supérieure, il devient navigable depuis Lao-Ho K'eu ; il reçoit à gauche le Tan Kiang venant également du Chen Si en amont de Lao Ho K'eu, et en face de Siang Yang le Pe Ho, grossi du T'ang Ho qui vient du Ho Nan. Au confluent du Han et du Kiang se trouve une des agglomérations les plus considérables de Chine : sur la rive gauche du Han,

Han K'eu, sur la rive droite, Han Yang ; en face sur la rive droite du Kiang, la capitale de la province de Hou Pe, Wou Tch'ang.

A partir de Han K'eu, le fleuve descend au Sud-Ouest jusqu'à Kieou Kiang, ville près de laquelle se déverse à droite, à Hou K'eu le lac P'o Yang, poche de 120 km. sur 28. Ce lac est profond dans sa partie Nord et dangereux à cause des fréquentes tempêtes qui s'y élèvent ; il reçoit au Sud le Kan Kiang, qui sous le nom de Koung Choueï prend sa source au Sud-Est du Kiang Si ; il recueille à gauche le Tchang Choueï ; en amont de Ki Ngan fou, il forme les rapides de Che Pa T'an ; près du lac il baigne les murs de Nan Tch'ang, capitale du Kiang Si. Du P'o Yang, le fleuve remonte vers le Nord-Est jusqu'au Canal impérial ; il arrose à gauche Ngan King, capitale du Ngan Houei, à •₉₇ droite Wou Hou et Nazi King ; le joli rocher du *Little Orphan* monte du fleuve entre Kieou Kiang et Ngan King ; à Tchen Kiang, le Kiang coupe le Grand Canal, puis redescend légèrement vers le Sud-Ouest jusqu'à la mer par l'estuaire où se trouve l'île de Tsoung Ming. Avant son embouchure, il reçoit à droite la rivière de Wou Soung ; jadis cette rivière remontait à Sou Tcheou et portait le nom de rivière de Sou tcheou ; ce dernier nom n'est plus donné au cours d'eau que de Chang Hai à Sou Tcheou ; le Houang P'ou comme on désigne généralement la rivière qui passe à Chang Hai, coulait à peu près depuis Soung Kiang jusqu'au Kao Tchang miao, où se trouve l'arsenal actuel, puis se jetait directement dans la mer ; un canal ancien, élargi en 1403, sous l'empereur, Young Lo, de la dynastie des Ming, le Fan Kia Pang ou Van-Kia Pang, réunit le Houang P'ou, depuis Kao Tchang miao, à la rivière de Wou Soung ; c'est ce canal, désormais désigné sous le nom de Houang P'ou, qui baigne la ville indigène actuelle de Chang Hai et les concessions française et anglaise.

Jadis le Kiang déversait ses eaux dans la mer par trois branches ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Ce grand fleuve est appelé par les Chinois le *Ta Kiang*, grande rivière, ou simplement le *Kiang*, pour le distinguer du Ho (*Houang Ho*, Fleuve Jaune). Yang Tseu Kiang paraît être le nom donné au fleuve dans son cours inférieur ; ce nom ne veut pas dire *Fils de l'Océan* ; *Yang* est le nom d'une ancienne province faite de la majeure partie du Kiang Nan, du Tche Kiang, du Kiang Si et du Fou Kien. Une tradition plus ou moins apocryphe raconte qu'un certain lettré, *tseu*, nommé *Yang* avait découvert au milieu du fleuve une source d'eau particulièrement bonne pour faire le thé et que, d'après lui, cette partie de la rivière qui s'étend de Kin Chan à Tchen Kiang avait reçu le nom de Yang Tseu Kiang. Le fleuve porte d'ailleurs un grand nombre de noms : Ta Kiang K'eu (embouchure du grand fleuve) en face de l'île de Tsoung Ming ; *Yang Tseu Kiang* ou *Ta Kiang*, aux environs de Tchen Kiang ; *Houei Kiang*, le long de la province de Ngan Houei ; la portion du Houei Kiang, •₉₈ qui est en face de T'ai P'ing fou reçoit le nom de *Wou Kiang*, fleuve noir ; *Tsang* (Tch'an) *Kiang*, le long de la province du Kiang Si ; *Tch'ou Kiang*, Tch'ou, nom de la

province de Hou Kouang ; *Pe Chouei-Kiang* et *Kin Cha Kiang* (le fleuve au sable d'or) dans sa partie supérieure.

Le fleuve a une longueur totale d'environ 5 000 km. Voici en milles nautiques, les distances des principaux points par la route d'hiver de Chang 11 ai : Wou sung, 13 ; Tchen Kiang, 156 ; de Tchen Kiang : Nan King, 45 ; Wou Hou, 100 ; Ta T'oung, 164 ; Ngan King, 209 ; Little Orphan, 260 ; Kieou Kiang, 297 ; de Kieou Kiang à Han K'eou, 151 milles. La marée se fait sentir jusqu'en amont de Wou Hou.

Houang Ho.

Le Houang Ho ou Fleuve Jaune prend sa source au Tibet non loin du Yang Tseu ; s'il ne rend pas les mêmes services que ce dernier au commerce et à la navigation par suite de son cours tortueux et accidenté, à lui se rattachent les souvenirs de l'histoire de l'ancienne Chine dont la civilisation est née sur ses rives. Il était naturel qu'on cherchât la source de ce fleuve historique dans un endroit doublement consacré par la légende et la religion : le grand lac Manasoravar au Nord des Himalaya d'où coulent les grands fleuves de l'Inde : le Gange, l'Indus, l'Oxus et le Chitâ : c'est cette dernière rivière qui passant par un canal souterrain réapparaît, suivant les bouddhistes chinois, dans les montagnes Ashmakûta comme source du Houang Ho. En réalité ce fleuve prend sa source au Tibet près du lac Ouring.

« C'est au-dessus de deux lacs voisins, les lacs Khtchara mtso et Khnora mtso, reliés entre eux par un chenal, et tous les deux à 4.200 mètres d'altitude, que le Houang Ho prend sa source, peut-être avec le Djaghing Gol, rivière de 160 km. de longueur qui vient du Sud et se jette dans le chenal qui joint les deux lacs. Le plateau où il coule est aride et ne possède qu'une maigre végétation herbacée (Richard) ».

D'ailleurs l'origine du Houang Ho (ou plutôt du Ma Tchou comme il est nommé dans cette région) est fort douteuse ainsi qu'on pourra s'en assurer par la lecture du compte rendu de la mission Dutreuil De Rhins, qui a ●₉₉ reconnu sur le versant Nord des Bayan Kara

« les sources de deux rivières importantes qui se jettent dans le Ma Tchou, le Ka-la Sou-nang qui coule à l'Est et le Ka-la Pa-nang Tchou qui coule au Nord dans un lac assez considérable : le Ka-la Nam-ts'o. Ce lac reçoit également une autre rivière venant du Sud-Sud-Ouest ; le Kiang Tchou, qui ressort par l'extrémité septentrionale et continue sa route à l'Est, jusqu'au Ma Tchou avec la plus grande lenteur. (III, p. 202.)

Le Houang Ho se dirige vers l'Est, après forme une courbe vers l'Ouest, puis s'avance vers le Nord, vers le Kou Kou Nor, ensuite vers le Nord-Ouest avec de nombreuses sinuosités. Du Tibet, il descend à 2 500 m en arrivant au

Kan Sou dont il baigne la capitale, Lan Tcheou, sur sa rive droite à 1800 m. d'altitude. Le haut fleuve a été exploré par Dutreuil de Rhins, Potanin, Rockhill, Filchner et d'Ollone : ce dernier a trouvé que le Fleuve Jaune s'avancait 95 km. plus loin qu'on ne le supposait. Dans le Kan Sou, à droite, le Houang Ho reçoit le Tao Ho, et, à gauche, le Si Ning ho, rivière de Si Ning, grossie par son affluent de gauche, le Ta T'oung ho. Le Houang Ho se dirige vers le Nord, franchit la Grande Muraille, arrose à gauche, Ning Hia, capitale de l'AlaChan, va se heurter aux montagnes de la Mongolie, se dirige en ligne à peu près droite vers l'Est d'où il redescend brusquement en ligne droite vers le Sud. Dans cet angle Nord-Est, il reçoit au village de Ho K'eou le He Chouei navigable sur 16 km. avant son confluent, qui conduit à Kouei Houa Tch'eng ou Kou Kou Khoto, la « ville bleue » ; au-dessus de Ho K'eou se trouve la ville chinoise de To Tch'eng, avec les ruines de l'ancienne citadelle mongole de Tokto, le Tenduc de Marco Polo ; Bonin a visité la vallée du He Chouei en 1899. Le Fleuve Jaune forme ainsi une grande boucle enclavant le plateau des Ordos, habité par les sept hordes mongoles qui se disent issues des armées de Tchinguiz Khan. C'est dans leur pays, à Yeke et Jen Koro que se trouve le tombeau de ce conquérant, visité par les missionnaires belges De Vos et Verlinden en 1875 et par Bonin en juillet 1896. En descendant •₁₀₀ en ligne droite vers le Sud de Ho K'eou à son confluent avec le Wei Ho, le Houang Ho recoupe la Grande Muraille, sert de frontière aux provinces de Chan Si et de Chen Si et reçoit à gauche le Fen Ho qui arrose T'ai Youen, capitale du Chan Si, et Ping Yang, dont les plaines sont les plus fertiles de la région ; le Fen Ho n'est navigable qu'à partir de Kiang Tcheou. A droite, il reçoit à T'oung Kouan le Wei Ho, son principal affluent qui vient de la région de Koung Tch'ang fou dans le Kan Sou, creuse de profonds sillons dans le loess, et devient navigable à partir de Hing P'ing Hien, il est grossi à gauche par le King Ho. A partir de T'oung Kouan, le Houang Ho fait un coude brusque vers l'Est, en prolongement du Wei Ho, jusqu'au Nord de K'ai Foung fou ; pendant une partie de ce cours, il sépare le Chan Si du Ho Nan ; puis il suit une direction Sud-Nord-Ouest, traverse la plaine du Chan Toung et se jette dans le golfe de Tche Li ; il est coupé par le Yun Ho ; le passage est là fort difficile. L'entrée du fleuve est obstruée par une barre à 5 km. de son embouchure et la navigation n'est possible que pour des jonques à faible tirant d'eau. La longueur totale du fleuve est d'environ 4.700 km. C'est dans la partie inférieure de son cours que se produisent les inondations qui le rendent si redoutable. Avant 1853 il déversait ses eaux au Sud du Chan Toung, au Nord de la province de Kiang Sou En 1868, Ney Elias et H. G. Hollingworth firent, aux frais de la Société asiatique de Chang Haï une exploration du nouveau cours du Fleuve Jaune. Les ingénieurs hollandais J. G. W. Fijnje Van Salverda, P. G. Van Schermbeek et A. Visoer inspectèrent les régions inondées par le fleuve en 1889, en vue de l'amélioration de son cours, mais les mesures préconisées dans leur rapport (1891) n'ont malheureusement pas été prises.

Les inondations du Fleuve Jaune ont rendu nécessaire la création de fonctionnaires spéciaux appelés *Ho-tao-tsoung-tou* ou *Ho-Tou*, « surintendant général du Fleuve Jaune *Houang Ho* et du Canal impérial *Yun Ho* » avec le titre de *Ping Pou che lang*.

« Il est chargé, nous dit le P. Houang, (*Mélanges sur l'Administration*), de l'entretien des rives •₁₀₁ et des digues du Fleuve Jaune *Houang Ho* ; afin de prévenir les inondations ; du curage du Canal impérial *Yun Ho*, et de l'entretien des écluses, de manière à maintenir cette voie navigable pour le transport à Pe King. Le fleuve et le canal sont divisés en trois sections : la première, dite *Nan Ho* « fleuve méridional » se trouve dans la province de Kiang Sou ; la seconde, dite *Toung Ho*, « fleuve oriental » traverse les provinces de Chan Toung et de Ho Nan ; la troisième, dite *Pe Ho* « fleuve septentrional » se trouve dans la province de Tche Li. Il y a trois *Ho Tou* ; le premier, chargé du *Nan Ho*, est, maintenant le vice-roi même de Nan King. C'était autrefois un délégué spécial qui résidait à Ts'ing Kiang pou, près de Houai Ngan fou, au Kiang Sou le second chargé du *Toung Ho*, réside à Tsi Ning Tcheou, au Chan Toung ; le troisième chargé du *Pe Ho*, est le vice-roi même de la province de Tche Li : Leurs assistants sont des différents rangs de *Tao*, *T'oung Tche*, *T'oung Pan*, *Tcheou T'oung* , etc... (162) ».

*

* *

CHAPITRE V

Hia et Chang.

Première dynastie : les Hia (2205-1766)

Yu.

•₁₀₂ Yu ; ou Ta Yu (Yu le Grand), suivant l'exemple de Kouen, voulut, après le deuil de trois ans, se retirer en faveur de Chang Kiun, fils de son prédécesseur, mais les chefs l'obligèrent à prendre le pouvoir (2205) ; il avait quatre-vingt-treize ans. Son nom personnel est Wen Ming qu'il avait bien mérité, dit le *Chou King*, parce que ses institutions civiles se sont étendues sur tout l'Empire. Il avait pour père Kouen, fils de l'empereur Tchouen Hiu ; nous avons vu que Kouen, n'ayant pas réussi dans la tâche qu'il avait entreprise sur les ordres de l'empereur Yao de prévoir les inondations du Fleuve Jaune, avait été remplacé par Chouen qui fit lui-même appel à Yu. Celui-ci était prince de Hia (Yu Tcheou, préf. de K'ai Foug, Ho Nan) depuis 2277, et il est le fondateur de la première dynastie chinoise qui porte le nom de son fief.

« Yu était un homme actif, serviable, capable et diligent ; sa vertu n'évitait pas la peine ; sa bonté le rendait digne d'affection ; sa parole était digne de foi. Sa voix était l'étalon des sons ; son corps était l'étalon des mesures de longueur ; les mesures de poids dérivait de lui. Très infatigable et très majestueux, il s'occupait de l'ensemble et des détails (163). »

Dans l'ancienne Chine on se servait pour les échanges, de divers produits de la nature ou de l'industrie, tels que les gemmes ; les sacs de grains, les écailles de tortue et d'huîtres perlières. Yu passe pour avoir extrait du métal de Li Chan, près de P'ou fan et pour avoir fondu des objets en métal, sans inscriptions, pour les échanger ; cette invention •₁₀₃ est d'ailleurs attribuée à Tch'eng T'ang, fondateur de la dynastie des Chang. Sous le règne de Tch'eng, second roi de Tcheou, son ministre Kiang Tai Koung régularisa la monnaie courante en métal et en soie : pour le métal, suivant leur poids, l'or en petits cubes, le bronze en lingots ou en plaques ; pour la soie, des pièces de dimensions déterminées. Vers 670, on commence de se servir de monnaies de bronze en forme de couteaux (*Tao*) avec une marque ou un emblème, complété un peu plus tard par un anneau à son extrémité dans l'État de Ts'i ; plus tard encore on ajouta des légendes. On vit ensuite apparaître la monnaie en forme de selle, de bêche (*Pi tch'an*), d'anneau ; l'emploi de la monnaie ronde est régularisé après 221 av. J.-C. par les Ts'in et à partir de cette

époque, les écailles, les perles, etc. conservent leur valeur marchande, mais ne sont plus utilisées comme monnaie (164).

« Yu témoigna de sa bienfaisance en publiant un ordre par lequel si, par pauvreté, une famille était obligée de vendre un fils, sur sa demande, il fournirait la somme nécessaire à son rachat (165). »

Il transféra sa capitale à Ngan Yi qui dépend aujourd'hui de P'ing Yang fou. La Chine divisée sous Chouen en douze provinces, sous Yu comme sous Yao, en forme neuf seulement.

« Un mandarin appelé Hi Tchoung apprit à atteler les boeufs, ânes, chevaux aux charrettes et chars. Yu fit fondre neuf grands vases ou urnes ou tables de cuivre (*Kieou ting*) ; il y fit graver une espèce de carte géographique de la Chine, avec le catalogue des redevances de chaque département. Quelques-uns ajoutent qu'on y voyait les figures de ce qu'il y avait de rare et de curieux dans l'Empire. Le mandarin Y-Ti inventa ou perfectionna l'art de faire du vin de riz (166) »

Nous ne reviendrons pas sur les travaux de Yu. La seconde année de son règne, il choisit Kao Yao pour son successeur, mais celui-ci étant mort l'empereur le remplaça par Pe Yi. Ce fut sous le règne de Yu que fut soumis en soixante-dix jours •₁₀₄ le peuple Miao établi entre le lac Toung T'ing et le lac P'o Yang, au nord du Hou Nan et du Kiang Si.

« L'empereur dit : « Eh bien ! Yu, le prince de Miao est le seul qui refuse d'obéir. Allez le châtier par les armes (167) »

Yu mourut à Houei Ki, territoire de Chao Hing, Tche Kiang (2197 av. J.-C.), la septième année de son règne et la centième de son âge ; son fils K'i fut choisi pour le remplacer au lieu de Yi qui mourut d'ailleurs peu de temps après l'avènement du nouvel empereur. Avec Ti K'i la monarchie devint héréditaire.

K'i, 2197-2189.

K'i, fils de Yu, fut le deuxième empereur Hia ; il eut d'abord à lutter contre le prince de Hou qui, suivant le discours qu'il prononça devant ses troupes avant de livrer bataille :

« ruine et outrage les cinq éléments ; il rejette avec dédain les trois mois adoptés (à différentes époques) pour le commencement de l'année. En conséquence le Ciel abroge son mandat (lui retire le pouvoir de gouverner la principauté). A présent, dit l'Empereur, je ne fais qu'exécuter avec respect la sentence prononcée par le Ciel contre lui. (168) »

Hou fut écrasé à Kan (préf. de Si Ngan, Chen Si) et la paix fut rétablie. Après un règne de neuf ans, K'i mourut âgé de 91 ans.

T'ai K'ang.

Son fils T'ai K'ang lui succéda, mais

« inerte sur le trône comme le représentant d'un mort, il avait étouffé ses bonnes qualités dans le repos et les plaisirs (169) »

et perdit l'affection de son peuple. A son retour de la chasse dans le Midi, il trouva la route barrée par le prince de K'oung, et ses cinq frères lui reprochèrent amèrement sa conduite. T'ai K'ang fut conduit par K'oung à Yang Hia dans le Ho Nan où il fut emprisonné (2169).

Tchoung K'ang.

Tchoung K'ang, son frère, le remplaça sur le trône mais ne prit le titre d'empereur qu'à la mort de T'ai K'ang ; il chargea le prince de Yin de châtier les gouverneurs de provinces Hi et Houo, qui négligeaient les devoirs de leur charge et se livraient à la boisson ; ceux-ci, défaits, furent mis à mort. Un passage du *Chou King* •₁₀₅ (Part. II, ch. IV, 4, p. 9 de la trad. de Couvreur) signale les méfaits de Hi et de Houo :

« Hi et Houo sont dérégles dans leur conduite, se plongent dans le vin et se dégradent. Ils ont abandonné leur emploi et quitté leur poste. Par un désordre jusque-là sans exemple, ils ont bouleversé les lois de l'astronomie et négligé entièrement les devoirs de leur charge. Le premier jour du troisième mois de l'automne, les deux grands astres (le soleil et la lune se rencontrant) dans la constellation du Scorpion, n'ont pas été d'accord (le soleil a été éclipsé). Les musiciens ont battu le tambour ; les officiers inférieurs et les employés tirés du sein du peuple ont couru avec empressement (au secours du soleil) : Hi et Houo, inertes dans leur office comme le représentant d'un mort à une cérémonie, ont paru ne rien entendre, ne rien savoir. Ils se sont trompés grossièrement sur les phénomènes célestes, et ont mérité la peine de mort décrétée par les anciens souverains. Dans les lois du gouvernement il est dit : « Celui qui devancera le temps, sera mis à mort sans rémission ; celui qui n'arrivera pas à temps, sera mis à mort sans rémission ».

Cette fameuse éclipse de soleil a fait couler beaucoup d'encre. Gaubil la plaçait le 11 octobre 2154 av. J.-C. ; le *Tchou Chou Ki nien* le 28 octobre 1948 ; John Chalmers, le 12 octobre 2127 ; John Williams, *Observations of Comets*, donne la date de 2158 ; G : Schlegel et Künherth entre le 12 mai 1904 et le 7 mai 2165 ; d'autres enfin au 12 octobre 2155 ; il est vrai que Largeteau prétendait que l'éclipse fut invisible.

Siang, Chao K'ang.

Tchoung K'ang mourut la treizième année de son règne (2147) et eut pour successeur son fils Siang (2146-2119), homme doux et faible d'esprit, qui disgracia Yin et appela au pouvoir son ennemi Yi qu'il nomma Gouverneur général de l'Empire et se retira à Chang K'ieou. Siang perdit la vie dans une bataille contre les rebelles Han Tchou et Kiao. Chao K'ang (2079-2058), fils posthume de Siang, caché dans sa jeunesse par sa mère Min, au Chan Toung, réussit grâce à des amitiés à former une puissante armée, qui écrasa et tua Han Tchou qui détenait le pouvoir (2080).

K'oung Kia Kié.

La décadence des Hia commence avec le débauché •₁₀₆ K'oung Kia (1879-1849), fils de Pou Kiang. Le dernier empereur de la dynastie, le cruel Kié (Liu Kouei) fut défait à Ming T'iao par son vassal T'ang et exilé à la montagne Ting chan, près de Nan Tch'ao (Ngan Houei) où il mourut trois ans plus tard ; son fils, Chan Wei quitta Nan T'chao et alla vivre en sauvage dans les déserts.

« Quelques auteurs chinois disent que le fils de Kié, avec ce qui restait de sa famille, alla en Tartarie et y jeta les fondemens de la monarchie des Tartares du Nord (170) ».

T'ang monta alors sur le trône (1766), fondant ainsi la troisième dynastie impériale qui reçut le nom de Chang parce que le nouveau souverain descendait de Sié, ministre de l'Instruction, publique sous Yao et Chouen, prince de Chang, dans le Chen Si. T'ang

« conféra un fief aux descendants des Hia qui, sous la dynastie Tcheou reçurent le fief de K'i » (préf. de K'ai Foung, Ho Nan) (171). »

Première Dynastie : Les Hia (2205-1766 avant J.-C., 17 règnes).

Cinq Empereurs • • • Dynastie Chang

	Dates	Noms	Durées
1	2205	Yu, fils de Kouen ; † 2198 Wen Ming	8
2	2197	Ti K'i, fils de Yu, † 2189	9
3	2188	T'ai K'ang ; fils de K'i, † 2160	29
4	2159	Tchoung K'ang ; frère cadet de T'ai K'ang ; † 2147	13
5	2146 2119	Ti Siang, fils de Tchoung K'ang, tué par Han Tchou Han Tchou, Usurpateur, tué en 2080	28 40
6	2079	Chao K'ang, fils de Siang, † 2058	22

7	2057	Ti Tch'ou, fils de Chao K'ang, †2041	17
8	2040	Ti Houei, fils de Tchou †2015	26
9	2014	Ti Wang Qu Mang, fils de Houei, †1997	18
10	1996	Ti Sié, fils de Wang, †1981	16
11	1980	Ti Pou Kiang, fils de Sié ; †1922	59
12	1921	Ti Kioung, frère de Pou Kiang, †1901	21
13	1900	Ti K'in, fils de Kioung, †1880	21
14	1879	K'oung Kia, fils de Pou Kiang, †1849	31
15	1848	Ti Kao, fils de K'oung Kia, †1838	11
16	1837	Ti Fa, fils de Kao, †1819	19
17	1818	Lin Kouei (Kié), fils de Fa ; †1764	53

• ¹⁰⁷ Ces chiffres sont donnés d'après Mailla et Mathias Tchang. D'après le *Tchou Chou Ki nien*, l'avènement de Yu est 1989 au lieu de 2205 et celui de Kié est de 1589 au lieu de 1818.

Deuxième dynastie : Chang ou Yin (1766-1122).

Chang.

« Par ordre du Ciel, nous dit le *Che King* (172) une hirondelle descendit, et la famille des Chang lui dut son origine. Les Chang habitèrent la terre de Yin et devinrent puissants. »

Kien Ti, fille de la famille princière de Soung, épousa l'empereur K'ou ;

« elle et deux autres personnes allèrent se baigner ; elles virent un oiseau de couleur sombre (hirondelle) qui laissa tomber un œuf ; Kien Ti le recueillit et l'avalait ; c'est à la suite de cela qu'elle devint enceinte, puis enfanta Sié (173). »

Kien Ti reçut de l'empereur Chouen l'apanage de Chang, dans le Chen Si, et son fils Sié, prince de Chang, fut ministre de l'Instruction publique sous Yao et Chouen ; de lui descend T'ien Yi (174) qui reçut le nom posthume de T'ang.

Les princes de Chang employèrent le nom d'un jour comme nom personnel, *Kia*, *Yi*, etc ; les désignations des souverains régnants par les noms de *Ta Kia*, *Siao Kia*, *Ta Yi*, *Sao Yi*, *Ta ting*, *Tchoung ting* sont probablement dues aux additions des générations plus récentes pour les distinguer entre eux : Les trente souverains Chang comprennent 6 *Kia*, 5 *Yi*, 6 *Ting*, 4 *Keng*, 4 *Sin*, 2 *Jen*, 1 *Ping*, 1 *Mou* et 1 *Tche* (175).

T'ang 1766-1754.

T'ang avait 87 ans quand il remplaça le dernier Hia sur le trône ;

« Les Chang ont toujours été dignes de recevoir le mandat du roi du Ciel (le pouvoir impérial) ; quand parut T'ang, il se trouva convenir pour ce dessein. Tang ne naquit ni trop tard (ni trop tôt). Doué d'une éminente sagesse et très diligent, il fit des progrès chaque jour ; •₁₀₈ longtemps ses brillantes vertus touchèrent (le cœur du roi du Ciel). Il honora le roi du Ciel, et le roi du Ciel le créa empereur ; afin qu'il servit de modèle dans les neuf circonscriptions ou provinces (176) ».

Il fixa d'abord sa capitale à Po du Sud, près de Kouei Te fou, dans le Ho Nan ; plus tard il la transféra à Po occidental, Yen che hien, Ho Nan. Yi Yin qui l'avait aidé à triompher des Hia prit une part prépondérante dans l'administration. A partir de la deuxième année du règne de T'ang, il y eut une sécheresse de sept ans qui causa dans l'Empire une terrible famine.

« L'empereur coupa sa chevelure et ses ongles, puis se rendit dans un bois de mûriers et s'offrit en victime expiatoire, en s'accusant de ses fautes ; aussitôt la pluie tomba, et la moisson fut abondante : Ce fut en cette circonstance que Tchou fut ignominieusement dégradé, comme incapable de remplir l'office divin de Patron des moissons. K'i, fils de l'empereur Ti K'ou fut mis à sa place. C'est le premier ancêtre de la dynastie des Tcheou (177). »

L'empereur T'ang avait eu trois fils : T'ai Tin qui mourut avant son père, Wai Ping qui aurait régné deux ans et Tchoung Jen, quatre. Toutefois le *T'oung Kien Kang mou* (178), contrairement à Se-ma Ts'ien et au *Tchou Chou Ki nien* qui comptent Wai Ping et Tchoung jen comme empereurs, prétend que le fils de T'ai Ting, T'ai Kia, étant plus âgé que ses oncles,

« fut choisi par Yi Yin et par les Grands, pour succéder à T'ang, d'autant plus que Wai Ping et Tchoung jen, d'une complexion délicate, paraissaient ne devoir pas vivre longtemps, et qu'ils moururent effectivement dans l'année ».

T'ai Kia, 1753-1721.

T'ai Kia, qui se montra inintelligent et cruel, fut emprisonné dans son palais, et Yi Yin exerça la régence. Pour la première fois dans l'histoire de Chine, un nom de temple (*miao hao*), celui de *T'ai Tsoung* est donné à un empereur (T'ai Kia) ; plus tard T'ai Meou reçut celui de Tchoung Tsoung. Les souverains Chang déplacèrent souvent leur capitale ; ainsi Tchoung Ting la fixa à Ngao, dans la préf. •₁₀₉ de K'ai Foung (Ho Nan), tandis que Ho Tan Kia la transfère à Siang, dans la même province ; le fils de celui-ci, Tsou Yi,

quitte Sian pour Keng, dans la sous-préf. de Ho Tsin, au nord du Houang Ho, préf. de P'ou Tcheou, Chan Si. Enfin P'an Keng, malgré le désir de son peuple, abandonne Keng et s'installe dans le Po occidental, au sud du Ho, dans l'ancienne résidence de T'ang, qu'il ap pela Yin, nom que porta désormais la dynastie des Chang (1401).

Wou Yi.

D'une liste fastidieuse de souverains, je retiendrai le nom de l'empereur Wou Yi (1198-1195) qui mourut frappé de la foudre à la chasse entre le Ho (il avait abandonné Po pour se retirer au nord du Ho) et la Wei. Se-ma T'sien nous dit que Wou Yi

« agissait d'une manière déraisonnable ; il fit une image de forme humaine et l'appela l'Esprit du Ciel ; il joua avec elle (aux tablettes) et ordonna à un homme de ranger (les tablettes) pour elle ; l'Esprit du Ciel ayant perdu, il l'injuria et l'insulta. Il fit un sac en peau et le remplit de sang ; il le suspendit en l'air et tira sur lui des flèches, disant qu'il tirait sur le Ciel » (179).

Une mort violente fut le châtiment du sacrilège. A ce sujet ; M. Chavannes rappelle un article de M. James Darmesteter intitulé *La Flèche de Nemrod* qui retrace la marche de ce mythe depuis son passage en Perse, dans les légendes des Musulmans et des Juifs (180).

Sin.

Le dernier prince de cette dynastie fut Sin (1154-1123), surnommé Tcheou, fils de l'empereur Yi qui, dit le *T'oung Kien Kang mou*, I, p. 283

« était un prince modeste, bon, mais de peu d'esprit, ne sachant ni gouverner par lui-même, ni commander à ses ministres ».

« L'empereur Tcheou, dit Se-ma Ts'ien (181), (le *Chou King*, le *T'oung Kien Kang mou* et le *Tchou Chou Ki nien* disent : Cheou) se distinguait par des qualités supérieures pour le mal ; il entendait et voyait avec beaucoup d'acuité ; sa force était surhumaine ; avec la main il terrassait des animaux furieux. Son savoir lui permettait de contredire les remontrances ; son habileté •₁₁₀ à parler lui permettait de colorer ses mauvaises actions. Il intimidait ses officiers par ses capacités, il s'éleva haut dans l'Empire par sa renommée ; de la sorte il fit que tous étaient sous sa dépendance. Il aimait le vin, la débauche et les réjouissances ; il s'adonnait aux femmes. »

Un autre historien (182) nous dit qu'il

« était d'un naturel très dangereux, grand parleur, extrêmement vif ; et d'une force de corps si extraordinaire qu'il tuait les bêtes féroces, sans d'autres armes que ses mains. Il possédait l'art d'éluder les conseils qu'on lui donnait, et de cacher adroitement ses fautes ; il était d'ailleurs, d'un caractère cruel, et enclin au libertinage »

Les cruautés de Sin, étaient, sans nombre ; il inventa un supplice digne du tyran Phalaris : il

« fit élever une colonne de cuivre, creuse en dedans, qu'il faisait remplir de charbon ; l'extérieur était enduit de poix et de résine, et quand cette colonne était ardente, on dépouillait les malheureux qu'il avait condamnés à mort, et par le moyen de petites chaînettes de fer, qu'il leur faisait attacher aux mains, il les contraignait d'embrasser cette colonne, d'où on ne les détachait que lorsque leur chair était toute dissoute (183) »

« Il avait coupé en tranches la chair du prince de Kouei (ou de K'iou), l'avait fait sécher et l'avait servie aux princes dans un festin.(184) »

Il avait épousé Kiang, la fille de Kiang Houan tch'ou, l'un des trois ducs du palais ; sa femme ne se prêtant pas à ses débauches, il la fit mettre à mort ainsi que son père ; irrité des remontrances de Ngo Heou, autre duc du Palais, Sin le fit également massacrer et le troisième duc, le chef de l'Ouest (Si Pe) Tch'ang fut jeté pendant sept ans dans une prison à Yeou Li, où il se livra à l'étude des *koua* dont il porta le nombre à 64 ; ces trois ducs, San Koung, étaient les plus hauts fonctionnaires de l'Empire et venaient immédiatement après le souverain. Cheou Sin avait épousé Tan Ki ou T'a Ki, fille du chef barbare de la tribu Yeou sou, qu'il avait faite prisonnière ; et l'on attribue •¹¹¹ à l'influence néfaste que cette femme, pour laquelle il avait fait construire la tour Lou t'ai, théâtre de ses débauches, avait su prendre sur l'esprit de l'empereur, les malheurs et la chute des Chang. D'après le P. Martini, elle aurait inventé la mode des petits pieds, ce qui me paraît douteux, comme l'attribution par le P. Le Comte de la fête des Lanternes à Mei Hei, la maîtresse de Kié, dernier empereur des Hia. T'a Ki s'était éprise de Pe -yi-k'ao, fils aîné de Wen Wang, qui ne répondit pas à ses avances et dont elle causa la mort cruelle.

Les Grands indignés se retournèrent vers le chef de l'Ouest dont le fils Fa, connu depuis sous le nom de Wou Wang, se mit à leur tête.

« Les soldats de Yin ou Chang réunis (dans leurs campements), étaient (nombreux et serrés) comme les arbres d'une forêt. Ils furent rangés en bataille dans le désert de Mou ye. Mais les nôtres seuls étaient pleins d'ardeur. (Ils dirent à Wou Wang) : « Le

souverain Roi est avec vous, n'hésitez pas (à engager le combat) (185). » (1122 av. J.-C.)

« Ce fut dans la plaine de Mou ye que Wou Wang accomplit sa grande œuvre. En se retirant après l'avoir accomplie, il brûla un amas de bois en l'honneur du roi du Ciel, adressa des prières (ou annonça son triomphe) devant l'autel de la Terre, et présenta des offrandes aux mânes de ses pères dans le palais de Mou ye : Ensuite tous les princes de l'Empire, sous sa direction, portèrent les offrandes dans les vases de bois ou de bambou, marchant en toute hâte (et s'empressant d'honorer les ancêtres de la famille des Tcheou). Remontant (aux générations précédentes), il donna le titre de *wang*, souverain de tout l'Empire à (son bisaïeul) Tan Fou qu'il appela T'ai Wang, à (son aïeul) Li qu'il appela Wang Ki et à (son père) Tch'ang, qu'il appela Wen Wang. Il ne voulut pas, en parlant de ses honorables ancêtres, leur donner l'humble titre (de prince feudataire) (186) ».

Mou ye se trouvait au sud de la sous-préf. de K'i, préf. de Wei Houei, Ho Nan.

• ¹¹² « Wou Wang, après avoir défait l'armée du prince de Yin (ou Chang), alla à la capitale de ce prince. Avant même de descendre de voiture ; il conféra la principauté de In aux descendants de Houang Ti, celle de Tchou aux descendants de Yao, celle de Tch'en aux descendants de Chouen. Lorsqu'il fut descendu de voiture, il conféra la principauté de K'i aux descendants des Hia, et envoya les descendants des Yin dans la principauté de Soung. Il fit élever un monticule sur la sépulture du prince impérial Pi Kan, brisa les fers du prince de Ki, fit chercher et rétablir dans ses honneurs Chang Young (*ou bien*, rétablir dans leurs charges les anciens maîtres des cérémonies des Chang). Il accorda à tout le peuple une administration plus douce. (que celle du tyran Tcheou), et doubla les appointements des officiers inférieurs. (187) »

Tcheou Sin se précipita dans les flammes d'un bûcher ; son fils Wou Keng fut bien traité par le vainqueur qui lui donna en fief ce qui restait du peuple des Yin, c'est-à-dire la principauté de Young, dans le sud de Wei Houei fou, Ho Nan. Quant à l'infâme Tan Ki, Wou le fit mettre à mort. Suivant la tradition, mise en doute par Tchou Hi, rapportée par le P. Wieger :

« Fa ayant fait son entrée dans la ville, se rendit à la Tour des Cerfs, tira trois flèches contre le cadavre de Tcheou Sin, descendit de son char, le frappa de sa dague, lui coupa la tête avec sa hache d'armes, et la suspendit au grand étendard blanc. Ensuite, ayant constaté que les deux favorites, Tan Ki et une autre que le texte ne nomme pas, s'étaient étranglées, Fa leur décocha aussi trois

flèches, les frappa de sa dague, coupa leurs têtes avec la hache du bourreau et les suspendit au petit étendard blanc (188). »

Ecailles de tortue.

Un heureux hasard permet de jeter non pas un jour, mais une petite lueur sur cette période de l'histoire chinoise à l'aide de documents insignifiants dans les mains des ignorants, mais qui, étudiés par des savants, nous ont livré les noms de quelques-uns des souverains de la dynastie des •₁₁₃ Yin, sans toutefois fournir aucune date pour éclairer la chronologie. En 1899, à une petite distance de Ngan Yang, dans la préf. de Tchang Té dans le Ho Nan, on déterra du löss des milliers de fragments d'écailles de tortue et d'os d'animaux couverts de caractères. Ces fragments transportés à Pe King furent achetés en partie par un riche collectionneur, Wang Yi-Joung, dont le fils, après la mort de son père, durant la rébellion des Boxeurs, les revendit à un nommé Lieou T'ie-yun qui en publia un millier en 1903 dans un ouvrage. D'autres fragments au nombre d'environ trois mille furent transférés à Wei Hien, dans le Chan Toung, où un missionnaire protestant de cette ville, le Rév. F. H. Chalfant, en acheta environ 400 qui furent, en février 1904, cédés à la Société Asiatique de Chang Haï. D'autres fragments furent acquis par le Carnegie Museum de Pittsburg, le Royal Scottish Museum d'Edimbourg, le Consul anglais Lionel C. Hopkins, le Museum für Völkerkunde de Berlin : néanmoins la majeure partie resta entre les mains des Chinois. L'emploi de ces écailles de tortue n'était pas douteux : elles servaient à la divination.

« On appelle *pou* la divination faite au moyen d'une carapace de tortue, et *chéu* la divination faite au moyen de brins d'achillée. C'était en consultant la tortue et l'achillée (et en s'appuyant sur leurs réponses) que les sages souverains de l'antiquité obtenaient que le peuple eût confiance au choix des saisons et des jours, honorât les esprits, observât les lois et les instructions. C'était aussi par ces deux méthodes qu'ils dissipaient les perplexités et les doutes du peuple et triomphaient de son hésitation. Aussi a-t-on coutume de dire :

« Si dans le doute vous avez consulté l'achillée (ou la tortue), tenez-vous-en à sa réponse. Si elle vous a fixé un jour pour une affaire, prenez ce jour. (189) »

Ce qui fait le grand intérêt de cette découverte, c'est que, au dire de M. Chavannes, l'on retrouve sur certaines de ces écailles des noms tels que Ta Kia, Tsou Sin, Tsou Ting, P'an Keng, Tsou Keng, etc., qui sont ceux d'empereurs de la dynastie des Yin.

« Qui avait le droit •₁₁₄ de s'adresser à ces empereurs défunts ? Ce ne pouvaient être que leurs descendants. Ces documents doivent donc émaner d'un des derniers empereurs des Yin. En conclusion, écrit M. Chavannes, ces documents malgré leur aspect fragmen-

taire, présentent un grand intérêt. Tout d'abord, ils paraissent bien être les plus anciens monuments écrits de la Chine et ils permettent de remonter à un stade de l'écriture que nous ne pouvions atteindre jusqu'ici ; pour suivre les évolutions des formes graphiques des caractères, ils apportent des indications toutes nouvelles. D'autre part, ils sont gravés au couteau et on peut se demander si c'était la une pratique réservée aux écailles de tortue et aux os, ou si on écrivait de la même manière quand on écrivait sur bois ; la question sera peut-être insoluble, car il y a peu de chances pour qu'on retrouve jamais des fiches en bois datant du deuxième millénaire avant notre ère. A un autre point de vue, ces débris d'écaille et d'os ont une haute importance : jusqu'ici la dynastie des Yin était demi-léendaire... Les textes exhumés à Ngan Yang marquent mieux la personnalité historique des Yin ... L'histoire réelle de la Chine se trouve ainsi reculée de plusieurs siècles (190). »

(115)Deuxième Dynastie :

Les Chang ou Yin (1766-1122), 30 règnes

[Dynastie Hia](#) • • • [Dynastie Tcheou](#)

	Dates	Noms	
1	1766	Tch'eng T'ang ou T'ien Yi, †1754.	Li
2		Wei Ping	Ching
3		Tchoung Jen	Young
4	1753	T'ai Kia, †1721.	Tche
5	1720	Yu (ou Wo) Ting, †1692.	Siun
6	1691	T'ai Kong, †1667.	Pan
7	1666	Siao Kia, †1650.	Kao
8	1649	Young Ki, †1638.	Yeou
9	1637	T'ai Meou, †1563.	Mi
10	1562	Tchoung Ting, †1550.	Tchouang
11	1549	Wai jen, †1535.	Fa
12	1534	Ho T'an Kia, †1526.	Tchin
13	1525	Tsou Yi, †1507.	T'eng
14	1506	Tsou yin, †1491.	Tan
15	1490	Yu Kia ou Wo Kia, frère de Tsou Sin, †1466.	Yu
16	1465	Tsou Ting, fils de Tsou Sin, †1434.	Sin
17	1433	Nan Keng, †1409.	Keng
18	1408	Yang Kia, †1402.	Ho
19	1401	P'an Keng, †1374.	Yin

20	1373	Siao Sin, †1353.	Soung
21	1352	Siao Yi, †1325.	Lien
22	1324	Wou Ting, †1266.	Tchao
23	1265	Tsou Keng, †1259.	Yao
24	1258	Tsou Kia, †1226.	Tsai
25	1225	Lin Sin, †1220.	Sien
26	1219	Keng Ting, †1199.	Ying
27	1198	Wou Yi, †1195.	K'iu
28	1194	T'ai Ting, †1192.	T'o
29	1191	Ti Yi, †1155.	Sien
30	1154 ²	Tcheou ou Cheou Sin, †1122.	Cheou

*

* *

² Dans la chronologie du Tchou Chou Ki'nien cette date est 1102.

CHAPITRE VI

Troisième Dynastie. Les Tcheou.

•₁₁₆ Nous avons vu que les Tcheou remontent à Heou Tsi, fils de l'empereur K'ou et de sa première femme Kiang Youen, princesse de la famille T'ai ; il avait été nommé Intendant de l'Agriculture par Yao ; et Chouen lui donna en fief le pays de T'ai, sous-préf. de Kien, dans le Chen Si ; de lui descend Tan Fou, fils du duc Chou Tsou Lei, qui fut attaqué par les barbares Hioun yu, Joung et Ti :

« Les fruits de la courge, dit le *Che King* (191), naissent et se développent les uns à la suite des autres sur la même tige (ainsi notre nation a grandi peu à peu). Notre peuple est originaire de la terre (de Pin) (192), où coulent la Ts'iu et la Ts'i. Au temps de l'ancien prince Tan Fou, il habitait des huttes et des cavernes disposées en forme de fours ; il n'avait pas encore de maisons ni de bâtiments. »

Tan Fou, nommé plus tard T'ai Wang, fixa sa résidence (1325 av. J.-C.) à Tcheou Youen, dans la sous-préf. de K'i Chan, préf. de Fong Siang (Chen Si), et donna par suite à sa principauté le nom de Tcheou d'après la plaine qui s'étendait au sud du mont K'i. Son petit -fils Tch'ang fut le Chef de l'Ouest (Si Pe), canonisé par son fils, Tcheou Koung, sous le nom de Wen Wang. Ainsi que nous l'avons dit, il fut l'un des trois Ducs du Palais ; par ordre du tyran Tcheou Sin il fut emprisonné pendant sept années à Yeou Li Tch'eng, dans la préf. de Tchang Te, Ho Nan. Il divisa la terre de Tcheou ou de K'i Tcheou en deux parties, en donnant la partie orientale •₁₁₇ à son fils cadet Tan, avec le titre de Tcheou Koung, duc de Tcheou, et la partie occidentale à Che, son ministre, avec le titre de Chao Koung, duc de Chao. Si Pe quitta le sud du mont K'i et transféra sa capitale à Fong, dans la préf. de Si Ngan ; il mourut une année après (1135 av. J.-C.) avant d'avoir vu la chute des Chang.

Wou Wang.

Son fils Fa, né en 1169, connu dans l'histoire sous le nom de Wou Wang, est le premier empereur de la dynastie des Tcheou. Il suivit l'exemple de son père et récompensa les services de ses ministres : Lu Chang, surnommé T'Ar Koung Wang, fut nommé Grand Précepteur ; Tcheou Koung fut Assistant, et les ducs de Chao et de Pi furent désignés pour être les Précepteurs royaux de gauche et de droite. Après qu'il eut défait Tcheou Sin à Mou ye (1122), n'écoulant que la générosité de son cœur, Wou fit une large distribution de principautés, et ce morcellement de l'Empire fut une des causes principales de l'affaiblissement graduel des Tcheou et de leur décadence finale. En suivant

cet exemple et en créant de grands fiefs comme le Duché de Bourgogne, les rois de France se créèrent des rivaux dangereux et conduisirent leur royaume à deux doigts de sa perte : Ma Touan-Lin rapporte (*Peuples orientaux*, pp. 1-2) que

« le Tchao Sien est le pays dont Wou Wang conféra la souveraineté à Ki Tseu, premier ministre de la dynastie (déchue) de Yin. Ce Ki Tseu enseigna aux indigènes les rites, la morale, l'art de cultiver la terre et celui d'élever les vers à soie. Il leur donna, de plus, des lois renfermées dans huit articles » (1119).

« Le roi Wou, nous dit Se-ma Ts'ien (193), eut une pensée rétrospective pour les anciens rois sages ; il éleva donc le descendant de Chen Noug en lui donnant un fief à Tsiao (Ho Nan) ; (il conféra) au descendant de Houang Ti le fief de Tchou (préf. de Tsi Nan, Chan Toug), au descendant de l'empereur Yao le fief de Ki (Ta Hing, préf. de Chouen T'ien ; Pe king) : au descendant de l'empereur Chouen le fief de Tch'en (Ho Nan), au descendant de Yu le Grand le fief de K'i (préf. de K'ai Foug, Ho Nan).

• ¹¹⁸ Puis il donna des fiefs aux ministres qui avaient fait des actions d'éclat et à ceux qui avaient donné des avis ; or le Précepteur, le vénérable Chang, fut le premier à recevoir un fief ; (le roi Wou) donna Ying K'ieou en fief au vénérable Chang et (ce pays) s'appela Ts'i (préf. de Ts'ing Tcheou, Chan Toug) ; il donna K'iu Feou en fief à son frère cadet, le duc de Tcheou, Tan, et (ce pays) s'appela Lou (Chan Toug) ; il donna en fief au duc de Chao, Che, (le pays de) Yen ; il donna en fief à son frère cadet, le puîné Sien, (le pays de) Kouan (préf. de K'ai Foug, Ho Nan) et à son frère cadet, le puîné Tou, (le pays de) Ts'ai (préf. de Jou Ning, Ho Nan). Les autres reçurent des fiefs chacun à son tour ».

Wou, qui régnait par la vertu du *bois* transféra sa résidence à Hao, dans le Hien Yang hien actuel, au S.-O. de Si Ngan ; il traça aussi près du confluent des rivières Yi et Lo, dans le Ho Nan, le plan de la future ville de Lo qui devait être la capitale des Tcheou depuis P'ing Wang (770-720 av. J.-C.) jusqu'au milieu du VI^e siècle.

Tch'eng. Légende de Tcheou Koung.

Wou mourut en 1116, âgé de 93 ans ; son fils Soung lui succéda sous le nom de Tch'eng Wang, mais à cause de son extrême jeunesse, treize ans, son oncle Tcheou Koung, le duc de Tcheou, qui avait été le fidèle conseiller de Wou Wang, exerça la régence. Tcheou Koung est l'un des personnages les plus célèbres de l'antiquité chinoise à cause de sa sagesse et de sa vertu qui l'ont fait comparer aux illustres empereurs Yao et Chouen. On lui l'attribue, sans preuve, l'invention de la boussole (*Tche Nan tche*) qui servit à retourner

dans leur pays à des envoyés à la cour de Tch'eng Wang du royaume de Yue Tchang Chi, royaume situé au sud du pays de Kiao Tchi ou du Tong King qui jusqu'alors n'avait jamais envoyé d'ambassadeur en Chine. Le *Tchou Chou Ki nien* mentionne sans détails la visite du chef des Yue Tchang la dixième année du règne de Tch'eng Wang. Parmi les présents que Tch'eng Wang envoyait à leur prince

« étaient cinq chariots, d'une nouvelle invention. Ces chariots mettaient à couvert et indiquaient en même temps la route qu'ils tenaient, par le moyen d'une petite boîte, faite en forme de pavillon ou de dame, suspendue •₁₁₉ à l'impériale, dans laquelle était une main qui marquait toujours le sud, de quelque côté que les chariots tournassent. C'est pour cette raison qu'on les appella *Tche Nan tché* ou *Chariot du Sud*. Cette machine fut d'une grande utilité aux envoyés de Yue Tchang Che ; car, arrivés au royaume de Fou Nan lin, sur le bord de la mer, ils montèrent des barques, et par le moyen de cette boussole, ils ne mirent qu'un an pour retourner dans leur royaume (1110) (194). »

Il est bon de noter que ni le *Chou King*, ni Se-ma Ts'ien ne parlent de cette ambassade qui est mentionnée pour la première fois dans l'introduction au *Chou King*, de Fou Cheng, mais sans allusion aux chariots du Sud. Le Dr Legge considère ambassade et invention de la boussole comme des légendes (195).

« La septième année, Tcheou Koung remit l'administration entre les mains de Tch'eng Wang. Celui-ci, considérant que son oncle avait bien mérité de tout l'Empire le constitua prince de Lou, avec la ville de K'iu Feou pour capitale, et lui donna un territoire qui avait 700 stades en tous sens et pouvait entretenir mille chariots de guerre. Il voulut que d'âge en âge les princes de Lou fissent des offrandes aux mânes de Tcheou Koung avec les cérémonies, les chants et les instruments de musique réservés au Fils du Ciel. (196) »

A peine eut-il pris le pouvoir que Tcheou Koung, eut à réprimer une rébellion fomentée par ses frères cadets Sien, prince de Kouan, et Tou, prince de Ts'ai, conjointement avec Wou Keng, héritier des Yin, dont ils administraient le territoire ; ce dernier et Kouan furent punis de mort ; Ts'ai fut exilé dans la terre de Kouo Lin ; mais son fils Hou, Ts'ai Tchoung., étant très adonné à la pratique de la vertu, Tcheou Koung le créa ministre d'État », et plus tard, après la mort de son père, « lui conféra au nom de l'empereur la principauté de Ts'ai. (197) » Quant aux partisans de •₁₂₀ Wou Keng qui occupaient la principauté de Young, au sud de Wei Houei fou, dans le Ho Han, ils en furent expulsés et transportés dans la ville nouvellement construite de Lo et ses environs ; à leur place, on installa K'i, vicomte de Wei, premier

ancêtre de Confucius, qui établit sa capitale à Soung (dans la préf. de Kouei Te, Ho Nan).

« Au troisième mois (de la septième année de Tch'eng Wang), la lune commençait à décroître (le lendemain de la pleine lune) ; Tcheou Koung traça les fondements et entreprit la construction d'une nouvelle grande ville à Lo, au milieu des principautés orientales (198). »

Tcheou Koung fut d'ailleurs aidé dans sa tâche par le prince de Chao. La ville de Lo se composait de deux parties ; l'une

« où était la résidence impériale Wang Tch'eng, à présent la ville de Ho Nan fou, se trouvait entre la Kien et la Tch'en, à l'est de la Kien et à l'ouest de la Tch'en ; la partie basse *hia tou* ou Lo Yang, occupée par le peuple était à l'est de la Tch'en. Elles étaient séparées l'une de l'autre par une distance de 18 li (199) » (1109).

La résidence de Tch'eng Wang était à Hao, 25 li à l'est de Foug qui avait été la capitale de Wen Wang et qui possédait le temple des ancêtres de la famille impériale. On donna à Hao le nom de *Tsoug Tcheou*, la grande capitale, ou de *Si Tou*, la capitale occidentale, pour la distinguer de la seconde capitale, Lo, *Wang Tch'eng*, ville impériale, ou *Toung Tou*, capitale orientale.

Au bout de sept ans, Tcheou Koung abandonna le pouvoir et mourut en 1105 ; il fut enterré avec des honneurs impériaux.

Tch'eng Wang eut à lutter contre les barbares de la rivière Houai et ceux de l'est ; il détruisit le pays de Yen (dans la sous-préf. de K'iu Feou, Chan Toung) dont le prince fut déporté à Pouo Kou (Po P'ing, dans la même province). C'est la troisième année de Tch'eng Wang, (1113) que serait venue une mission du royaume de Néré, Nélé, ou Nili, que Terrien identifie avec Norai (Mogaung) à •₁₂₁ l'ouest de l'Irrawadi entre le Manipuri et Momein (200), Pauthier avec l'Égypte (201), Julien avec Nâla, près de Magadha et Schlegel, le pays des Tchouktchi ; au nord-est du Kamtchatka (202). Ils avaient abandonné leur pays en marchant au milieu d'une nuée ambulante et quelques-uns d'entre eux s'embarquèrent dans des jonques. Le royaume de Nili fit présenter ses hommages à l'empereur Hiao Houei en 193 av. J. -C.

« Les gens de ce pays étaient hauts de quatre pieds. Ils portaient deux cornes ressemblant aux cocons du ver à soie, et des dents sortaient de leurs lèvres : Depuis leurs tétins jusqu'au bas ils avaient un poil subtil dont ils étaient entièrement couverts (203). »

Tch'en Wang eut pour successeur son fils Tchao, avec le nom de K'ang, sous la direction des ducs de Chao et de Pi, petite principauté située, près de Si Ngan ; le prince de Pi fut nommé par K'ang Wang le chef des princes de la partie orientale de l'Empire (*Toung pe*) dont la résidence était la ville de Lo ; - le prince de Chao fut prince de l'Ouest (*Si Pe*). Les tombes des premiers

Tcheou se trouvent au nord de Hien Yang, non loin de la rive gauche de la Wei, dont Terrien place la résidence entre Karacharh et Kou Tcha (204).

Tchao, Mou.

K'ang lui-même fut remplacé par son fils Hia, sous le nom de Tchao ; ce prince faible disparut noyé dans le Han ou le Kiang, soit par accident, soit intentionnellement. Man, son fils, monta sur le trône sous le nom de Mou ; il rétablit l'ordre et le pouvoir affaibli dans l'Empire ; renouvela les règles des grands ancêtres de la dynastie, Wen et Wou, réforma la code pénal du marquis de Lou, Pai Kin, mort en 1063, substituant, dans les cas douteux une amende à la peine prononcée, et châtia les K'iouen Joung, Barbares de l'ouest de la Chine, dans la province actuelle de Kan Sou. Suivant Mailla, Mou trouva le pays désert et ne rapporta que quatre loups et quatre cerfs blancs. Grand voyageur, l'empereur s'absentait fréquemment de la Cour, conduit •¹²² vers l'ouest, vers les sources du Houang Ho, par son célèbre cocher Tsao Fou. C'est sans doute à son humeur vagabonde que ce prince s'est vu rattacher la légende du fameux roi de Perse Djemchid qui aurait épousé une fille de Mahang, roi de Ma Tch'in (la Grande Chine) qui ne serait autre que notre Mou Wang. Djemchid aurait eu deux filles de ce mariage ; il est poursuivi par l'Arabe Zohak à travers l'Inde et la Chine ; nous verrons d'ailleurs plus loin la légende chinoise se mêler à la légende persane à diverses reprises.

Si Wang Mou.

A Mou Wang, se rattache également une légende fameuse en Chine, celle de Si Wang Mou ; Se-ma Ts'ien n'en parle pas mais on lit dans *le Tchou Chou Ki nien* :

« La 17^e année, le roi marcha à l'ouest vers les monts Kouen Loun : Il vit Si Wang Mou (littéralement Reine-Mère d'Occident). Cette année, Si Wang Mou vint à la cour et rendit hommage dans le pays de Tchao (205) ».

On avait pu lire déjà dans le même ouvrage sous le règne de Chouen :

« La 9^e année (1034), Si Wang Mou vint rendre hommage ».

On s'est demandé quel était le personnage désigné par ce nom de Si Wang Mou. Les anciens Jésuites, ainsi, que de nos jours M. A. Forke, en ont fait la Reine de Saba. M. H. A. Giles voyait un paon dans l'oiseau qui accompagne Si Wang Mou, dont il n'hésite pas à faire Hera ou Junon (206), Reine mystique demeurant dans un Paradis dans l'Occident mystérieux (207).

Ma Touan-Lin, suivant une ancienne tradition conservée chez les A-Si, rapporte que c'est chez les T'iao Tche que se trouve la *Mère du Roi d'Occident* (208).

Le Rév. E.-J. Eitel nous dit que les trois caractères de Si Wang Mou ne sont probablement qu'une translittération d'un nom appartenant à une langue polysyllabique non chinoise, que rien n'indique que ce chef fut une femme. L'ouvrage *Mou Tien tseu tchouan*, publié pour la première fois sous les Tsin (265-313 ap. J.-C.) traduit par Eitel, •¹²³ donne le récit de la visite de Mou à Si Wang Mou qui reçut du prince Tcheou 400 pièces de ruban et récita des vers en l'honneur de son hôte (209). Terrien nous dit également que Si Wang Mou signifie le Wang Mou de l'Ouest, et que ce Wang Mou n'est sans aucun doute qu'un essai de donner une signification au nom étranger ou au titre du souverain dont il est question (210). M. Chavannes va plus loin et présente une théorie toute nouvelle (211).

« A une époque plus tardive, le nom de Si-Wang-Mou ne fut plus compris comme une simple transcription phonétique d'un mot étranger ; on interpréta chacun des caractères qui le composent et on en fit « la mère-reine d'Occident » ; c'est alors que toutes les légendes, relatives à la reine-mère d'Occident s'agrégèrent à la tradition du voyage du roi Mou dans l'ouest. On peut aller plus loin, si le personnage appelé Si Wang Mou n'est pas essentiel dans le récit du voyage, le roi Mou lui-même ne l'est pas davantage. Dans les Annales principales des Tcheou, Se-ma Ts'ien ne mentionne pas ce voyage lorsqu'il raconte le voyage du roi Mou ; il en parle au contraire dans les Annales principales des Ts'in ; cela signifie, puisque Se-ma Ts'ien n'est jamais qu'un compilateur, que le récit du voyage était une tradition inconnue dans les chroniques du pays des Tcheou et qu'elle a eu son origine dans le pays de Ts'in. Quel est en effet le noyau de la légende ? C'est Tsao fou [cocher du roi Mou] et son attelage de chevaux merveilleux dont on conservé les noms étranges. Mais comme Tsao fou passe pour avoir vécu au temps du roi Mou, les érudits ont rapproché le voyage dans l'ouest, du nom de ce roi. C'est ainsi que la légende qui prit naissance dans le Chen Si, à une époque où les habitants de Ts'in étaient encore barbares, a été d'abord rattachée à l'histoire du royaume du Milieu en vertu d'une prétendue concordance chronologique entre Tsao-fou et le roi Mou, puis s'est grossie de toutes les fables qui se sont formées autour du contre-sens commis sur le nom de Si Wang-Mou. »

•¹²⁴ La théorie de Chavannes n'est guère acceptable non plus et je me rallierais plutôt à l'opinion de M. Henri Maspero qui remarque que pour l'auteur du *Mou tien tseu tchouan* comme pour ceux du *Chan Hai King*, Si Wang Mou n'est pas un personnage historique, c'est une divinité féminine : Suivant un passage du *Chan Hai King* qu'il cite

« nous avons la clef du personnage : Si Wang Mou pour les Chinois du IV^e siècle et du III^e siècle avant J.-C. était la déesse présidant aux épidémies. Dans la Chine du nord-ouest les

épidémies sévissent en automne ; or l'automne est *yin* et correspond à l'Occident, donc la divinité des épidémies d'automne est nécessairement féminine (*yin*) et doit résider en Occident. D'autre part la divinité qui préside aux épidémies n'est pas seulement celle qui les envoie, mais aussi celle qui les arrête, elle a donc un aspect bienfaisant. De là à la transformer en divinité surtout bienfaisante, il n'y avait qu'un pas ; de même dans l'Inde, vers la même époque, l'ogresse Hariti devient une divinité protectrice des enfants. En Chine l'introduction de la légende indienne de Meru dut hâter encore la transformation : la montagne et l'arbre d'immortalité qui y poussent tombent dans le domaine de la Dame Reine d'Occident, et celle-ci devient la dispensatrice des prêches d'immortalité ; c'est ainsi qu'elle apparaît nettement sous les Han, dans les légendes du cycle de Tong-fang Cho et de l'empereur Wou. L'évolution est alors entièrement achevée, et des temps où elle était la déesse des épidémies, il ne reste rien, même pas le souvenir.

Au sujet de Tsao Fou qui fut l'ancêtre de la maison de Tchao, Se-ma Ts'ien, II. pp. 5-9, nous apprend qu'à

« cause qu'il excellait à conduire les chevaux, il fut en faveur auprès du roi Mou, de la dynastie Tcheou ; il avait le quadrige de Ki, Tao-li, Houa lieou et Lou eul. (Le roi Mou) alla dans l'ouest inspecter les fiefs ; il s'y plut et oublia de revenir. Le roi Yen, de Siu, fit des troubles. Tsao Fou était cocher du roi Mou ; il revint dans (le pays de) Tcheou à toute vitesse, parcourant 1000 li par jour, afin de parer aux troubles. Le roi Mou donna la ville de Tchao en fief •₁₂₅ à Tsao Fou ; c'est à partir de ce moment que la descendance de Tsao Fou devint la famille Tchao. »

Dans tous les cas, la légende de l'entrevue de Mou Wang et de Si Wang Mou est restée vivace et elle a inspiré maintes fois les sculpteurs de l'époque des Han, par exemple dans leurs scènes représentées sur les parois des chambrettes funéraires de la famille Wou, au Chan Toung.

Koung.

Quand I Hou remplaça son père Mou, âgé de 104 ans, sur le trône, sous le nom de Koung, il avait déjà 72 ans. Il tomba amoureux des trois filles de Kang Koung, descendant de Fou Hi, mais leur père les ayant soustraites à la passion du prince, celui-ci fit détruire la ville de Mi où elles s'étaient réfugiées. Le roi se repentit d'ailleurs de ce crime qu'il tâcha de réparer pendant le reste de son court règne de douze ans. Il eut pour successeurs son fils Kien sous le nom de Yi, son frère Pi Fang sous le nom de Hiao, puis Yi, fils aîné de Yi, sous le nom de Sié dont le fils Hou fut roi à son tour sous le

nom de Li. Li signala le début de son règne par l'assassinat de Pou Tchen, fils de Tsi, et par la faveur qu'il témoigna au duc de Ying ; la cruauté de ce prince, son arrogance, sa tyrannie amenèrent un soulèvement et Li fut obligé de fuir à Tche (préf. de P'ing Yang, Chan Si), où il mourut en 828. Pendant l'exil de Li, les ducs de Chao et de Tcheou exercèrent la régence, dont la première année, suivant Gaubil, p. 39, est 841 av. J.-C. C'est à 842 que le prof. E. H. Parker considère que l'histoire de Chine commence ([212](#)).

Siouen.

Hou, duc de Chao, désigné sous le nom posthume de Mou, soumit les barbares au sud de la Houai ; le fils de Li, Tsing, qui avait été sauvé par le duc de Chao monta sur le trône sous le nom de Siouen. Dans la trente-neuvième année de son règne (789 av. J.-C.), Siouen fut complètement battu et faillit être fait prisonnier à Ts'ien Meou (Chan Si) par les Joung des tribus Kiang ; il se retira à T'ai Youen où il fit faire le dénombrement de son peuple, leva une nouvelle armée et défit les Joung. On •₁₂₆ fait remonter à l'époque de ce prince les dix tambours ou cylindres de pierre (*Che kou*) rangés sur deux rangs de chaque côté et à l'intérieur de la porte principale du Temple de Confucius à Pe-king, où ils furent transportés au commencement du XIV^e siècle ; ils avaient été découverts, à moitié enfouis dans le sol, dans un terrain abandonné de Foung siang fou, dans le Chen Si, au début de la dynastie des T'ang ; ils portent des vers en caractères *tchouan* (caractères de sceau) traitant de la chasse et de la pêche ; la majorité des savants chinois les considèrent comme authentiques et fournissant un exemple des caractères en usage au commencement des Tcheou ([213](#)).

Yeou.

Le fils de Siouen, Koug Nié monta sur le trône sous le nom de Yeou (781-771) : sans respect pour la mémoire de son père, n'ob servant pas les rites funéraires, cruel et vicieux, Yeou s'abandonna à toutes ses passions. L'année suivante (780) les trois rivières du Chen Si, la Wei, le King, affluent de gauche de la Wei, et le Lo, affluent du Houang Ho, furent soulevées par un tremblement de terre, puis se desséchèrent, ce qui fut considéré comme un mauvais présage pour la dynastie des Tcheou. En 779, Yeou s'éprit de Pao Se, enfant trouvée à laquelle on attribua une origine surnaturelle ; elle avait pour mère une femme du palais de rang inférieur, qui, quoique non mariée, l'aurait portée dans son sein quarante ans suivant la légende ; l'enfant fut jetée par ordre de l'impératrice dans la rivière Tsing Chouei, mais fut miraculeusement sauvée ; Yeou en eut un fils Po Fou qu'il substitua à l'héritier présomptif Yi Kieou dont il répudia (773) la mère, fille du marquis de Chen, outrage sans précédent dans l'histoire chinoise ; Chen (Nan Yang fou, Ho Nan) allié aux princes de Tcheng et de Tsin et aux K'ouen Joung tua Yeou à Lin Toug hien (district de Si Ngan) ; Pao Se s'étrangla.

P'ing.

Yeou fut remplacé par Yi Kieou sous le nom de P'ing (770-720). On lit dans le *Tch'ouen Ts'ieou* :

« Les princes de Tcheng Wou Koung et son fils Tchouang Koung furent successivement grands ministres d'État de l'empereur P'ing Wang. L'empereur voulut •₁₂₇ diviser l'autorité administrative entre le prince de Tcheng et le prince de Kouo occidental. Le prince de Tcheng en fut indisposé contre l'empereur. L'empereur renonça à son dessein, et dit : « Non, qu'il n'en soit pas ainsi ». En conséquence, l'empereur et le prince de Tcheng se donnèrent des otages (214) »

Ce prince eut tout d'abord à repousser les barbares qui l'avaient aidé à monter sur le trône et qui refusaient de se retirer, mais, malgré sa victoire, craignant leur retour, il se décida à transférer sa capitale à Lo Yang, emmenant avec lui Kiue Tou, fils de Houan Koung, prince de Tcheng, qui avait été tué par les Joung en 773 : il céda lors l'ancien fief de sa famille, Hao, au prince Siang, de Ts'in, qu'il créa *tchou heou*. Gaubil nous dit, p.42, que Siang

« par la cession que l'empereur lui fit devint puissant. Il se comporta ensuite comme prince indépendant, et s'arrogea le droit impérial de sacrifier solennellement au Chang Ti. Siang Koung fit graver sur un grand vase l'acte de cession que lui fit l'empereur. P'ing-Wang a, dans ce monument, le titre de roi céleste. Ce monument fut trouvé dans le Chen Si, du temps de T'ai Toung, empereur de la dynastie Soung ».

La décadence des Tcheou commence alors que grandit la puissance des Ts'i, des Tch'ou, des Ts'in et des Tsin.

Royaumes des Tchou'en Ts'ieou .

[[Lou](#) — [T'si](#) — [Tsin](#) — [Ts'in](#) — [Tch'ou](#) — [Wei](#) — [Ts'ai](#) — [Tcheng](#) — [Ts'ao](#) — [Tch'en](#) — [T'eng](#) — [K'i](#) — [Soung](#) — [Wou](#) — [Tchou](#) — [Kiu](#) — [Sié](#) — [Hiu](#) — [Siao Tchu](#) — [Yen](#) — [Han](#)]

En 721, le duc Yin remplace son père Houei sur le trône de Lou ; c'est avec cette année que Confucius fait commencer le *Tch'ouen Ts'ieou* (Printemps et Automne), qui renferme les Annales de la Principauté de Lou (721-481), sa patrie. L'Empire était alors divisé en vingt et une principautés ou royaumes (215).

1° Lou (1122-249), territoire de Yuen Tcheou fou, près de K'iu Feou hien, Chan Toung, fondé par Tcheou Koung, frère de Wou Wang. (1121) ; finit

avec K'ing Koung (273) qui régna 24 ans ; cette principauté fut détruite en 249 par Kao li Wang, de Tch'ou, après avoir duré 873 ans et compté 35 princes ; le prince était *heou*, marquis, et son nom de famille était Ki.

2° • ¹²⁸ T'si (1076-220), formait la moitié du C'han TOUNG ; le premier prince fut Chang Fou, appelé T'ai Koung (1122) qui la reçut de Wou Wang et le dernier K'ang Koung (4044), qui régna 26 ans : le prince était *heou* et son nom de famille était Kiang. Cette principauté, après une durée de 744 ans, et avoir compté 29 princes, fut détruite en 379 par les Tien Ts'i ; ceux-ci commencèrent en 386 avec Tien Ho et finirent avec le septième de leur prince, Wang Kien qui régna 44 ans ; cette principauté, après une durée de 166 ans, fut détruite par Ts'in Che Houang-ti en 221.

3° Tsin (1106-376), région de T'ai Youen fou (Chan-Si) et une partie du Ho Nan et du Tche Li ; capitale Kiang, dans le Kiang Tcheou ; elle fut gouvernée par Yao ; elle était l'ancienne province impériale de Ki Tcheou ; d'abord appelée T'ang ; cette principauté fut donnée par Tch'eng Wang à son frère Chou Yu (1115) dont le fils Sié (1102) donna à ses possessions le nom de Tsin, rivière qui les bordait au sud ; 40 princes ; le dernier prince Tsing Koung (378), après trois années de règne fut détrôné par les trois grands fonctionnaires Wei, Han et Tchao qui s'étaient partagé le pays dès 403 ; le prince était *heou* et son nom de famille était Ki.

4° Ts'in (908-245), dans le Chen Si qui comprenait le Kan Sou, eut pour première capitale Ts'in Tcheou dans le Ts'ing Chouei hien ; cette principauté fut donnée par l'empereur Hiao Wang (908-894) à Fei Tseu, descendant de Pe Yi, ministre de Chouen et de Yu ; mais le prince véritable est le duc Siang (771, P'ing Wang) ; la principauté finit avec Tchao Siang Wang ; les Ts'in renversèrent les Tcheou et se proclamèrent empereurs en 255 ; il y a eu jusqu'à Eul Che Houang Ti, 42 princes de Ts'in.

5° Tch'ou ou Tsou (1122-223), dans le Hou Kouang ; fondée par Hioung Yi (1122), elle finit avec Wang Fou Tch'ou (227) qui régna 5 ans ; 41 princes ; le prince était *tseu* et prenait le titre de Wang et son nom de famille était Mi. Après une durée de 893 ans, cette principauté fut détruite en 223 par Ts'in Che Houang Ti.

6° • ¹²⁹ Wei, dans le nord du Ho Nan, partie méridionale du Wei Houei fou, capitale Tchao Ko, au nord-est de Ki Hien ; donnée par Wou Wang à son frère K'ang Chou (1115) † 1079 ; 42 princes ; le nom de famille était Ki et le prince était *heou*. Elle fut détruite après une durée de 907 ans par Eul Che Houang-Ti en 209, le dernier prince Kiun Kio étant déposé.

7° Ts'ai (1206-446), dans le sud-est du Ho Nan, capitale Jou Ning fou ; créée en 111, pour Ts'ai Chou ; son dernier prince fut Heou Ts'i (450) qui régna 4 ans ; 25 princes ; le prince était *heou* et son nom de famille était Ki. La principauté dura 675 ans, et fut détruite en 447 par Houei Wang, roi de

Tch'ou ; la principauté détruite une première fois par Tch'ou en 531, avait été rétablie en 529.

8° Tch'eng (805-374), dans le Ho Nan, capitale Tch'eng Tcheou ; cette principauté fut donnée en 806 par l'empereur Siouen à son frère You, dont le nom posthume est Houan Koung ; le fils de Houan Koung reçut de P'ing Wang un fief à l'est de Lo Yang qui fut appelé *Sin Tch'eng* (Nouvelle Tch'eng) qui est dans le *fou* actuel de K'ai Foung ; 23 princes ; le prince était Pe et son nom de famille était Ki. Le dernier prince K'ang Koung (395) régna 21 années, et sa dynastie qui avait duré 432 ans fut détruite en 375 par le prince de Han, Ngai Heou.

9° Ts'ao (1051-486), dans le sud-ouest du Chan T'oung (Ts'ao hien) ; fut donné en 1122 par Wou Wang à Tchen To son frère (1122), le prince était *Pe* et son nom de famille était Ki ; 26 princes ; finit avec Pe Yang qui fut fait prisonnier en 487, par le duc King de Soung.

10° Tch'en (853-478), dans le Ho Nan (Tch'en Tcheou), au sud de Soung et de K'i, fut donné en 1122 par Wou Wang au fils de Ngo Fou, directeur des poteries impériales, descendant de Chouen, Man, qui reçut le nom posthume de Hou Koung ; mais son histoire ne commence qu'en 853 avec Yeou Koung, le nom de famille était Kouei ; 24 princes. Cette principauté finit avec Min Koung qui régna 24 ans ; après avoir duré 645 ans, elle fut détruite (479) par Houei Wang, roi de Tch'ou ; le roi de Tch'ou avait détruit une • ¹³⁰ première fois en 582 cette principauté qui fut rétablie en 529.

11° T'eng, dans le Chan T'oung, capitale Yen Tcheou, créée pour la postérité de Chou Sieou, frère de l'empereur Wou, représentée par Siouen Koung (665) ; le prince, était *heou* et son nom de famille était Ki. Ce royaume fut conquis en 415 par Yué.

« T'eng était au sud de T'eng Hien, dans le Yen Tcheou fou, Chan T'oung. Le Prince de T'eng était issu de Wen Wang, et appartenait, comme le prince de Lou, à la famille impériale des Tcheou. Sié était au S.-E. de T'eng Hien. Le Prince de Sié descendait, disait-on, de Houang Ti. Son nom de famille était Jen. Ses ancêtres avaient été créés princes de Sié sous la dynastie des Hia (216). »

12° K'i, petit État, au sud-ouest de Soung, dans le Ho Nan, territoire de K'ai Foung ; créé en 1122 pour T'oung leou Koung ; détruit en 445 par les Tch'ou sous le règne de Lan Koung (453) qui régna 9 ans. Le prince était *Pe* et son nom de famille était Seu.

13° Soung (1077-285), dans l'est du Ho Nan, pays de Kouei Te fou ; la capitale de Soung, dans le Kouei Te fou, était séparée par le Fleuve Jaune, de la capitale des Wei, dans le Wei Houei fou ; créée en 1122 pour Wei Tseu † 1078 ; 32 princes ; le dernier prince fut Soung Wang où Yen (328) Qui régna 43 ans. Le prince était *koung* et son nom de famille était Tseu. Après une

durée de 829 ans, la principauté fut détruite (286) par les Ts'ï, les Tch'ou et les Wei.

14° Wou (1290-472), comprenait presque tout le Kiang Nan, avec Wou Si, et Sou Tcheou, comme capitales ; il comprenait même Hang Tcheou, avec la partie nord du Tche Kiang ainsi que la partie nord du Kiang Si, mais la partie ouest du Ngan Houei appartenait au royaume de Tch'ou. Il représentait vraisemblablement le Yang Tcheou, l'une des neuf provinces de Yu le Grand ; il était habité, à l'époque ancienne, par les barbares *Man*. On fait remonter son histoire à T'ai Pe, fils de T'ai Wang, descendant de Heou Tsi (c. 2356 av. J.-C.). Son premier prince fut Tcheou Tchang (1122) ; •₁₃₁ mais son histoire ne commence réellement qu'avec Cheou Moun (585), le dernier prince fut Fou Tch'ai (495) qui régna 23 ans ; le prince était *heou* et son nom de famille était Ki ; le royaume fut détruit par Keou Tsié, roi de Yué en 473 ; il avait compté 25 princes.

15° Tchou, petite principauté créée par Wou Wang, dans le Chan Toun (Tsao Hien), au nord de Sié, pour des descendants de l'Empereur Tchouen Hiu ; réuni à Lou par Tch'ou.

16° Kiu, dans le Chan-Toun ; dont les princes se disaient descendants de l'empereur Chao Hao ; Wou Wang créa le premier prince Tseu Yu ki ; détruit par Tch'ou en 431.

17° Sié, la plus petite des principautés, dans le Chan Toun, près de Teng Hien sur le Grand Canal ; fut détruite par Ts'ï à une date indéterminée, le prince était *heou* et son nom de famille était Jen ; 6 princes.

18° Hiu, petite partie du Ho Nan ; le premier prince est Te nan (740) ; finit avec Youen Koung et Koung Kie (513) ; le chef était *nan* et son nom de famille était Kiang.

19° Siao Tchu, petit État, qui n'eut qu'une brève existence.

20° Yen (863-221), dans le nord du Tche Li ; commence avec Chao Koung che (1122) ; finit en 254 avec Wang Hi qui dura 33 ans ; 43 princes ; le prince était *Pe* et son nom de famille était Ki ; la dynastie après une durée de 720 ans fut détruite par les Ts'in en 222, époque à laquelle le dernier prince Hi, qui avait été réduit en 226 au titre de roi de Leao Toun, perdit même ce dernier honneur. A l'époque de sa grandeur, Yen avait soumis le Tchao Sien (Corée) dont il nommait les fonctionnaires. Ce pays fut placé par Ts'in Che-Houang-ti sous la dépendance du *kiun* de Leao Toun ([217](#)).

21° Han (423-225), capitale : Hang Tch'eng hien, dans le Chen Si, plus tard Sin Tch'eng ; il comprenait les territoires de Lou Ngan fou, Leao Tcheou, etc. (Chan Si), voisins de Wei et de Tchao, et au sud du Fleuve Jaune, une partie du Ho Nan confinant au Tch'ou ; à l'ouest il était limitrophe de Ts'in. Wou Tseu (424) fils de Kang Tseu est considéré •₁₃₂ comme le premier prince de Han ; cette dynastie qui a avec les Tcheou une origine commune finit en

238 avec Wang Ngan ; elle régna 195 ans et fut détruite en 230 par Tch'ou, après avoir compté 11 princes.

Le P. de Mailla fait remarquer que

« huit de ces royaumes étaient gouvernés par des princes de la famille des Tcheou, à savoir, Lou, Wei, Tsin, Tcheng, Ts'ao, Tsai, Yen et Wou. Ils auraient pu aisément conserver l'Empire dans leur famille, s'ils se fussent réunis ensemble ; mais leurs intérêts particuliers les divisèrent, et peu à peu ils s'entre-détruisirent eux-mêmes (218). »

A cette liste il faut ajouter quelques autres principautés sous les Tcheou, non encore mentionnées ; il y en eut jusqu'à cinquante-cinq. Il faut remarquer que Se-ma Ts'ien énumère seulement les treize États féodaux suivants : Lou, Wou, Soung, Tch'en, Tcheng, Tch'ou, Ts'ai, Ts'ao, Ts'i, Tsin, Ts'in, Wei et Yen. Outre la principauté de Wei dans sa partie orientale, le Wei Houei fou comprenait dans sa partie septentrionale la principauté de Pei et dans sa partie méridionale celle de Young, qui avait été donnée par Wou Wang à Wou Keng, fils de Tcheou Sin. Une autre petite principauté de Wei était située dans le Chan Si (Hiai Tcheou), le nom de famille était Ki. Kouei était dans le Ho Nan (Tcheng Tcheou) ; Pin, dans le Chen Si (San Choueï hien) ; Tchao, dans le Chan Si et dans la partie sud du Tche Li ; ses princes descendaient de Tsao Fou, conducteur du char de Wou Wang ; cette principauté a duré de Lie heou (408) à T'ai Wang (227) qui régna six ans ; elle dura 187 ans et fut détruite par les Ts'in en 228 après avoir compté 10 princes.

Yue, territoire de Chao Hing, dans le Tche Kiang, finit avec Wang Wou-Kiang (356) qui régna 23 ans, et périt en luttant contre Tch'ou et dont les fils se partagèrent le territoire. Le fondateur de ce royaume, Wou Yu, descendait de Chao K'ang, des Hia (2079 -2057).

Lo Yang et ses environs formaient le domaine impérial Wang des Tcheou, dont les capitales furent successivement •₁₃₃ Hao, avec Wou Wang, Foug avec Tch'eng Wang, enfin Lo Yang.

Les historiens

« attribuent à la timidité et au peu de talent de P'ing Wang, la décadence de la dynastie de Tcheou. La transmigration de Yeou Wang dans le Ho Nan, fut, selon ces historiens, suivie de tous les malheurs. Les princes tributaires devinrent indépendants ; l'ancienne religion périt ; les sciences, l'étude, le zèle pour le bien public, furent anéantis ; les gens habiles se dissipèrent. Le prince Wen Koung, successeur de Siang Koung, rendit, pour la forme, l'ancienne Cour. Le palais où on faisait les cérémonies aux princes ancêtres, et leurs tombeaux, furent presque ruinés, et on ne se mit pas en peine de les réparer. Ce sont autant de crimes que les Chinois reprochent à P'ing Wang. A la 18^e année du règne de

P'ing Wang, le prince de Ts'in établit un tribunal pour écrire l'histoire de sa famille, qui continua depuis Siang KOUNG à sacrifier au Chang Ti. Les grandes familles, accoutumées au séjour de la Cour dans le Chen Si, ne voulurent pas, pour la plupart, aller faire leur séjour à la Cour orientale ; elles devinrent réellement sujettes du prince de Ts'in. L'empereur n'eut depuis que le nom d'empereur, et la famille impériale perdit presque entièrement son autorité et sa puissance (219). »

C'est du règne de P'ing Wang, ou mieux du commencement du *Tch'ouen Ts'ieou* (721 av. J.-C.) que l'histoire chinoise est considérée comme authentique. Les écailles de tortue, les bronzes rituels des Tcheou et des Chang remontent sans doute à une antiquité plus reculée, mais ils ne nous fournissent aucune date, partant aucune aide pour la chronologie ; nous rappellerons que c'est au VIII^e siècle avant notre ère que se placent la chute du premier Empire, d'Assyrie avec Sardanapale, la fondation de Rome, l'ère de Nabonassar (747).

Houan, Tchouang, Hi, Houei.

Lin, petit-fils de P'ing Wang, mort en 720, et fils de Sié Fou mort jeune, monta sur le trône sous le nom de Houan. En 707, il fit contre le duc de Tcheng une expédition malheureuse au cours de laquelle il fut blessé, à Siu Ko, d'une •₁₃₄ flèche à l'épaule, par le général Tchou Tan et fut mis en déroute (220). Il mourut en 697 « avec le chagrin de n'avoir pu se faire obéir par les princes tributaires (221) », et fut remplacé sur le trône par son fils T'ouo, empereur Tchouang, qui fit mettre à mort le duc de Tcheou qui voulait le renverser pour mettre à sa place son frère cadet K'o. Après la mort de Tchouang (682), son fils Hou Ts'i, l'empereur Hi, mort en 677, et son petit-fils Houei, nommé Lang, lui succédèrent. En 675, Houei s'étant emparé du jardin d'un de ses principaux officiers, cinq parmi ceux-ci se soulevèrent et firent proclamer roi T'ouei, frère cadet de Hi et fils d'une concubine de Tchouang ; deux ans plus tard, l'usurpateur fut tué par les princes de Tcheng et de Kouo et Houei fut rétabli sur le trône : en 667, Houei conféra l'hégémonie au duc Houan de Ts'i, mort en 643 ; la monarchie des Tcheou s'affaiblissant, le pouvoir fut exercé après Houan jusqu'en 591 par les quatre autres seigneurs, le duc Wen de Tsin, mort en 628 ; le duc Mou de Ts'in, mort en 621 ; le duc Siang de Soung et le roi Tchouang de Tch'ou, mort en 591. Houei mourut en 652.

Siang....

Son fils Tcheng fut roi sous le nom de Siang ; son demi-frère Chou Tai s'allia aux Joung et aux Ti (649) pour l'attaquer, mais le rebelle fut obligé de fuir, et le duc Houan rétablit la paix entre les Joung et les Tchou ; neuf ans

plus tard, Chou Tai revint à la Cour, rappelé par son frère. Siang se brouilla avec le prince de Tcheng, l'un de ses principaux appuis et appela les Ti contre lui (636). les Ti se tournèrent ensuite contre Siang et pénétrèrent dans sa capitale, mais le duc Wen de Tsin vint au secours de l'empereur (635) qu'il rétablit sur le trône et tua Chou Tai. Nous ne ferons qu'énumérer les successeurs de Siang, mort en 620.

K'ing, (nom Jen Tch'en), fils de Siang, mort en 613 (le Kouo yu dit que ce prince fit fondre des cloches et de grands deniers de cuivre) ([222](#)) ; K'ouang (nom Pan), fils de K'ing, •₁₃₅ mort en 607 ; Ting (nom Yu), frère cadet de Kouang, mort en 586 ; Kien (nom Yi), fils de Ting, mort en 572 ; Ling (nom Sie sin), fils de Kien, mort en 545. Sous son règne, en 546, Hiang Siu, du royaume de Soung, tenta de provoquer une entente et un désarmement général, pour éviter au peuple la calamité des guerres en réunissant un congrès de la paix auquel assistaient des délégués de Tsin, de Tch'ou, de Ts'ï, etc., en tout 14 royaumes, à Kouei Te fou, capitale de l'État de Soung, au Ho Nan. Comme tout congrès pacifique, cette réunion est le commencement, d'une ère de guerres sanglantes. King (nom Kouei), fils de Ling, mort en 525 ; Tao (nom Mong), ne figure pas parmi les rois de Tcheou, tué (519) ; King (nom Kai), frère cadet de la reine Mou, première femme de King, mort en 476 ; c'est sous son règne que mourut Confucius (479) ; Youen (nom Jen), fils de King, mort en 469 ; à la 3^e année de son règne, Keou tsien, prince de Yue, s'empara des États de Fou tcha, prince de Wou, et fut nommé chef des princes (hégémon) par l'empereur. Le prince de Wou descendait de Tai Pe, oncle paternel de Wen Wang.

« Plusieurs princes de la famille qui avait possédé l'État de Wou, se retirèrent au Japon, et y habitèrent. Selon bien des Chinois, les Dairis du Japon se disaient des descendants de Tay pe, prince ou roi de Wou ; ([223](#)) »

Ting (nom Kié), fils de Youen, mort en 441 ; Ngai (nom K'iu Tsi), fils de Ting, tué au bout de trois mois de règne par son frère cadet Chou ; Se (nom Chou), fils de Ting, tué au bout de cinq mois de règne par son frère cadet Wei dans une bataille ; K'ao (nom Wei), fils de Ting, mort en 426, K'ao craignant que son frère Kié (duc Houan) ne lui fît subir le sort de Ngai et de Se lui abandonna la partie occidentale appelée Ho Nan de sa capitale, ne conservant que la partie orientale ou ville basse appelée Tch'eng Tcheou (441) ; le duc Houan donna alors à sa maison le nom de Tcheou occidentaux ; son petit-fils le duc Houei chargea son fils cadet, également nommé Houei, d'occuper la partie orientale de la capitale (376), ce dernier •₁₃₆ devenant le duc des Tcheou orientaux ; Wei Lié (nom Wou), fils de K'ao, mort en 402 ; c'est de cette époque qu'on vit les Chinois, sujets du prince de Ts'in, porter l'épée attachée à la ceinture, coutume empruntée aux Tartares par les Ts'in ([224](#)). L'Empire est en pleine décadence : Ngan (nom Kiao), fils de Wei Lié, mort en 376 ; Lié (nom Hi), fils de Ngan, mort en 369 ; Hien nom Pien.), frère cadet de Lié, mort en 321 ; Se-ma Ts'ien nous dit ([225](#)) que

« la quarante-quatrième année (325), le roi Houei, de Ts'in, se proclama roi. A la suite de cela, tous les seigneurs devinrent rois ».

Chen Tsing (nom Ting), fils de Hien, mort en 315 ; Nan (226) (nom Yen), fils de Chen Tsing ; il changea de résidence et passa des Tcheou orientaux chez les Tcheou occidentaux ; il mourut en 256, l'année même où les Ts'in s'emparaient du pays des Tcheou occidentaux dont la conquête précéda de sept ans celle des Tcheou orientaux.

« Sept années plus tard, le roi Tchouang Siang, de Ts'in, anéantit les Tcheou orientaux et les Tcheou occidentaux ; les Tcheou orientaux et les Tcheou occidentaux furent tous deux annexés à Ts'in et dès lors les sacrifices des Tcheou cessèrent (227). »

Nan n'avait pas laissé d'enfants ; les peuples de Tcheou allèrent se réfugier par horreur des Ts'in près de Houei Koung, fils de Houan Koung, frère de Kao Wang qui, sans être empereur, prit le titre de Tcheou Kiun ; Tcheou Kiun profita de la mort de Tchao Siang Wang pour provoquer un soulèvement, mais il fut pris par Siang Koue, général de Tchouang Siang Wang qui

« réduisit ce dernier rejeton de tant d'empereurs au rang du peuple, et le fit transporter au village de Yang Jin Tsiu (à l'ouest de Yu Tcheou, de Nan Yang fou, Ho Nan), où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité et dans la misère. Ainsi finit la fameuse dynastie des Tcheou, qui posséda l'Empire 874 ans (228). »

Gaubil (229) fixe, avec sûreté, dit-il, la fin de la dynastie Tcheou •¹³⁷ à l'an 249 av. J.-C. Suivant lui, la dynastie des Tcheou commença l'an 1122, première année de Wou Wang, elle aurait duré 863 ans (230).

La Chine sous les Tcheou était une fédération d'États unis par le lien bien fragile de la suzeraineté de l'un d'entre eux, celui de Tcheou. Il est remarquable cependant que ce lien ait suffi pendant plusieurs siècles à maintenir une certaine cohésion de l'Empire. Il est difficile, sinon impossible, dans les conditions dans lesquelles se trouvait la Chine, de maintenir indéfiniment le *statu quo* ; soit meilleure administration, soit situation géographique plus avantageuse, soit un souverain plus ambitieux, soit enfin un peuple plus entreprenant, il y a concurrence, puis lutte entre les États confédérés qui sont autant d'États rivaux ; si le suzerain laisse deviner des symptômes de faiblesse, ses vassaux sont tentés d'en profiter et le pouvoir peut passer entre les mains d'un autre État. Les États de la Chine, en proie à la guerre intestine, avaient vu leur nombre réduit considérablement, et parmi ceux qui avaient gagné la suprématie, l'un d'eux, peut-être non chinois, reconstitue à son profit une unité qui n'était plus une fédération mais un véritable Empire autocratique.

Etendue de l'Empire.

Dans le chapitre *Wang cheu* du *Li Ki* (231), composé sous Wen Ti, troisième empereur Han (179-156 av. J.-C.) renfermant les anciens règlements impériaux tirés de divers ouvrages et en particulier du Meng Tseu, il est dit :

« Tout le pays compris entre les Quatre Mers (la Chine) était divisé en neuf provinces. Chaque province équivalait à un carré ayant mille stades de chaque côté, et comprenait trente principautés de cent stades (c'est-à-dire trente principautés dont chacune équivalait à un carré ayant cent stades de chaque côté), soixante principautés de 70 stades, 120 principautés de 50 stades, en tout 210 principautés. Les montagnes célèbres et les grands lacs étaient en dehors des principautés. De plus, il y avait des principautés dépendantes de plus grandes, et des terrains inoccupés. Toutes les provinces (hormis celle qui formait le •₁₃₈ domaine propre de l'empereur), contenaient chacune 210 principautés.

« Dans le domaine propre du Fils du Ciel, il y avait neuf principautés ayant cent stades en tous sens, 21 de 70 stades et 63 de 50. Les montagnes célèbres et les grands lacs n'étaient pas concédés aux princes feudataires le reste des terres était en partie inoccupé, en partie destiné à l'entretien des officiers.

« Les neuf provinces comprenaient en tout 1773 principautés, sans compter les domaines accordés aux officiers de première classe de l'Empereur, ni les petites principautés qui dépendaient de plus grandes (232). »

Ce même chapitre du *Li Ki* nous fournit des renseignements sur l'étendue de l'Empire :

« Depuis le mont Heng (du nord) jusqu'à la partie méridionale du Fleuve Jaune, il y avait presque mille stades ; et depuis la partie méridionale du Fleuve Jaune jusqu'au Kiang, encore presque mille stades. Depuis le Kiang jusqu'au mont Heng (du midi), il y avait plus de mille stades. Depuis la partie orientale du Fleuve Jaune jusqu'à la mer Orientale, il y avait plus de mille stades ; depuis la partie orientale du Fleuve Jaune jusqu'à la partie occidentale presque mille stades ; et de la partie occidentale du Fleuve Jaune au Sable mouvant (ou désert de Gobi), encore plus de mille stades. Les limites de l'Empire ne dépassaient pas à l'ouest le Sable mouvant, [*Lieou cha*], au midi le mont Heng, à l'est la mer Orientale, au nord le mont Heng (233). »

Dans ce même chapitre *Wang cheu*, le *Li Ki* complète ces renseignements :

« En dehors des mille stades (li) qui formaient la province et le domaine propre de l'Empereur, (*k'i*), tout le reste de l'Empire était régi par (deux) gouverneurs généraux. Cinq principautés formaient

une confédération nommée *chou*, gouvernée par un chef nommé *tchang*. Dix •₁₃₉ principautés formaient une confédération nommée *liên*, gouvernée par un chef nommé *chouai*. Trente principautés formaient une confédération *tsou*, gouvernée par un chef nommé *tcheng*. Deux cent dix principautés formaient une province régie par un gouverneur particulier nommé *pe*. Dans les huit provinces (autres que celle où résidait l'empereur), il y avait en tout huit gouverneurs particuliers, 56 *tcheng*, 168 *chouai*, 336 *tchang*. Les huit gouverneurs de province et tous leurs subalternes étaient soumis aux deux *anciens* du Fils du Ciel, qui se partageaient entre eux l'administration de tout l'Empire, gouvernaient l'un la partie droite (la partie occidentale), l'autre la partie gauche (la partie orientale), et s'appelaient les deux *pè* (les deux gouverneurs généraux).

« Le territoire de mille stades (qui formait le domaine propre de l'empereur) s'appelait *tien*, terre de labour, (parce qu'une partie des produits de la terre était exigée par l'Empereur à titre de contribution). En dehors de ces mille stades, (le territoire des huit provinces) était appelé *ts'ài* ou *ts'ai*, terre des choses précieuses. (terre du service ou terre des domaines concédés aux ministres d'État, soit, parce que l'empereur en recevait des choses précieuses à titre de tribut, soit parce qu'il en exigeait, différents services, soit parce que les ministres d'État y avaient leurs domaines). (Le pays qui s'étendait au delà des huit provinces et était occupé par les tribus étrangères) s'appelait *liôu*, terre d'exil (parce que les criminels y étaient relégués) (234). »

Gouvernement.

A la tête du gouvernement étaient placés les trois ducs (San Koung) ; au-dessous d'eux, sans leur être subordonnés, venaient les San Kou, puis les six ministres d'État (*liu king*) indépendants des San Koung et des San Kou ; ces *king* étaient vêtus de noir lorsqu'ils exerçaient leurs fonctions dans le palais impérial ; ils portaient, comme les grands préfets (*t'ai fou*), des « tuniques garnies de peaux d'agneaux, avec des manches dont les parements étaient de peau de léopard (235). »

Les *San Koung*, les *San Kou* et les •₁₄₀ *King* formaient le Conseil privé de l'Empereur, qui depuis a été appelé *Nei Ko*.

Tch'eng Wang constitua l'administration de la manière suivante :

« Je constitue le grand précepteur (*t'ai che*), le grand maître (*t'ai jou*) et le grand gardien ou tuteur (*t'ai pao*). Ce sont les *San Koung* (les trois plus hauts dignitaires). Ils exposent les principes, établissent l'ordre dans l'Empire, et mettent en parfaite harmonie

les deux éléments constitutifs de toutes choses. Il n'est pas nécessaire que ces offices soient toujours remplis tous trois ; l'essentiel est de ne les confier qu'à des hommes capables de les bien remplir.

» (Je constitue) le second précepteur (*Chao che*), le second maître (*Chao Fou*) et le second gardien (*Chao pao*). On les nomme les *San Kou*. *Koung* en second (ou assesseurs des *koung*), ils étendent partout la réforme, s'appliquent avec respect à faire briller l'action du ciel et de la terre, et m'aident à gouverner tout l'Empire.

« Le grand administrateur (*tchoung tsai*), tenant en main le gouvernail de l'État, commandera à tous les officiers, et maintiendra l'équilibre partout entre les quatre mers.

« Le directeur de la multitude (*Se t'ou*) sera chargé de l'instruction publique. Il enseignera partout les cinq grandes lois des relations sociales et habituera tout le peuple à l'obéissance.

« Le préfet du temple des ancêtres (*tsoung pe*) dirigera les cérémonies de l'Empire. Il donnera ses soins aux esprits (du ciel et de la terre) et aux mânes des morts. (Au moyen de la musique), il établira l'harmonie entre les différentes classes d'hommes.

« Le ministre de la guerre (*Se ma*) dirigera les expéditions militaires de l'Empire, conduira les six légions et maintiendra la tranquillité dans tous les États.

« Le ministre de la justice (*Se K'eou*) veillera à l'observation des lois prohibitives de l'Empire, recherchera les fraudes et les crimes secrets, et punira les violences et les désordres.

« • ¹⁴¹ Le ministre des travaux publics (*Se koung*) s'occupera des terres de l'Empire, fixera les habitations des quatre classes du peuple, et réglera les saisons des divers travaux, afin d'accroître les produits de la terre.

« Chacun des six ministres aura ses attributions déterminées et dirigera ses subalternes. Donnant ainsi l'exemple aux neufs gouverneurs de provinces, ils travailleront avec eux à la prospérité et à la formation morale du peuple.

« Les princes des cinq circonscriptions iront saluer l'empereur une fois tous les six ans. Tous les douze ans, l'empereur parcourra les principautés aux quatre saisons de l'année, et examinera les règlements, les mesures, auprès des quatre montagnes célèbres. Il recevra les hommages des princes de chaque contrée auprès de la montagne célèbre du pays. Il prononcera publiquement les destitutions et les promotions. (236) »

Les quatre montagnes célèbres auxquelles il est fait allusion dans ce discours sont : à l'est, le T'ai chan (T'ai Ngan fou, Chan Toung) ; au sud le Heng chan ou Houen chan, ou T'ien tchou chan (Heng Tcheou fou, Ho Nan) ; à l'ouest, le Houa chan (au sud de Si Ngan fou, Chen Si), et au nord, le Heng chan (au sud de Houen Yuen tcheou, Chan si). A ces quatre montagnes, les Tcheou en ajoutèrent une cinquième : au milieu le Soung chan, au sud du Ho Nan. Les cinq circonscriptions, *Wou fou*, avaient été établies par les Hia et étaient les suivantes : *Heou, tien, nan, ts'ai et wei*. Le P. Couvreur remarque que le ministre de la guerre était appelé *se ma*, parce que les chars de guerre étaient la principale force de l'armée ; ils avaient quatre chevaux, attelés de front et munis de cuirasses, portaient trois hommes également munis de cuirasses, et avaient une escorte de 97 fantassins. On ne parle pas de cavalerie. D'après les auteurs chinois, l'usage de monter les chevaux ne s'est introduit qu'au III^e siècle avant notre ère. L'empereur avait six légions divisées en 5 cohortes de 500 hommes chacune, il avait en tout 75 000 hommes. Quant aux quatre •₁₄₂ classes du peuple elles comprenaient celles des lettrés, des laboureurs, des artisans et des marchands (237).

Le *Li Ki* (238) nous apprend que les souverains avaient établi cinq classes de grands feudataires et de domaines féodaux, désignés par les noms de *koung, heou, pe, tseu, nan*.

« Chacun d'eux recevait de l'empereur une tablette de jade comme marque de dignité. Cette tablette était de forme oblongue pour les trois premiers ordres et de forme annulaire pour les deux derniers (239). »

En dehors de l'empereur, de sa famille, des princes feudataires, seuls propriétaires du sol, il y avait les neuf professions ou classes de travail qui étaient les suivantes d'après le *Tcheou Li* :

Première classe : les cultivateurs des trois genres [appliqués aux plaines, aux montagnes, aux lacs ou marais]. Ils produisent les neuf espèces de grains [millet *Chou*, millet *Tsi*, riz *Tao*, le riz fermentable, chanvre, le grand *Teou* (*dolichos*), le petit *Teou* (pois), le grand *Me* (orge), le petit *Me* (blé).

Deuxième classe : les jardiniers. Ils élèvent les plantes (potagères) et les arbres (à fruit).

Troisième classe : les bûcherons (*Yu heng*). Ils préparent les matières utiles des montagnes et des lacs.

Quatrième classe ; les pâtres des marais cultivés. Ils nourrissent, ils élèvent les oiseaux et les quadrupèdes.

Cinquième classe : les artisans des cent espèces (de toute nature). Ils transforment par leur travail les huit sortes de matières brutes.

Sixième classe : les marchands à boutiques et les commerçants ambulants. Ils amassent et font circuler les valeurs précieuses.

Septième classe : les femmes légitimes (femmes du premier rang.) Elles transforment par leur travail la soie et le chanvre.

• 143 Huitième classe : les serviteurs et les servantes (femmes de second rang). Ils réunissent toutes les substances comestibles.

Neuvième classe : les individus intermédiaires : Ils n'ont pas de profession fixe ; ils changent tour à tour d'ouvrage (240).

« D'après les règles des offrandes, le prince de Yu (Chouen) honorait Houang Ti comme le plus ancien de ses ancêtres connus, et lorsqu'il sacrifiait dans la plaine, il associait au roi du Ciel Ti K'ou (arrière-petit-fils de Houang Ti). Il honorait Tchouen Hiu (père de Ti K'ou) comme celui de ses ancêtres qui avait le mieux mérité, et Yao (fils de Ti K'ou) comme celui de ses prédécesseurs qui s'était le plus signalé par ses vertus. Les Hia honoraient aussi Houang Ti comme le plus ancien de leurs ancêtres connus, et associaient au roi du Ciel Kouen (père de Yu). Ils honoraient Tchouen Hiu comme celui de leurs ancêtres qui s'était le plus signalé par ses services ; et Yu (fondateur de leur dynastie) comme le plus célèbre par ses vertus. Les Yin honoraient Ti K'ou comme le plus ancien de leurs ancêtres, et associaient au roi du Ciel Ming (qui descendait de Sie et, comme Yu, avait fait écouler les eaux). Ils honoraient Sie (frère de Yao) comme celui de leurs ancêtres qui avait le mieux mérité, et T'ang (fondateur de leur dynastie) comme le plus grand par ses vertus. Les Tcheou honoraient Ti K'ou comme le plus ancien de leurs ancêtres, et associaient au roi du Ciel Heou Tsie (qui fut ministre de l'Agriculture sous les règnes de Yao et de Chouen, et, dont ils se disaient les descendants). Ils honoraient Wen Wang comme celui de leurs ancêtres qui avait le mieux mérité, et Wou Wang (fils de Wen Wang et fondateur de leur dynastie) comme le plus remarquable par ses vertus (241) ».

Sous les trois premières dynasties

« la fin qu'on se proposait était la même, mais on y arrivait par différentes voies. Sous les Hia, la vertu était parvenue à son plus haut point de perfection : l'humanité & l'amour de l'ordre étoient gravés dans tous les cœurs, les Tribunaux n'étoient occupés • 144 que du soin de distribuer des récompenses. Sous les Yin, on fut obligé d'employer la rigueur ; on fit fleurir les loix en châtiât ceux qui les transgressoient ; les exécutions des criminels ne se firent que dans les marchés publics ; la justice fut exacte et inflexible. Les récompenses & les châtiments eurent également lieu sous les Tcheou : on distribuait les dons dans l'enceinte des

Tribunaux, en présence des Grands & des principaux Mandarins : on infligeoit les peines à la vue de la multitude, au milieu des places publiques : la vertu, le mérite, les belles actions avoient leurs récompenses ; les vices, de quelque nature qu'ils fussent, avoient leurs châtimens. Les Hia gouvernèrent en pères tendres ; les Yin, en juges sévères ; les Tcheou, en souverains équitables. Le but des uns & des autres était de faire pratiquer le devoir ; ils prirent différents moyens pour y parvenir ([242](#)). »

Troisième Dynastie : Les Tcheou (1122-255 av. J.-C.), 34 règnes, 874 ans.

[Dynastie Chang](#) • • • [Dynastie Ts'in](#)

d'après le *Tchou Chou ki nien* •

1	1122	Wou, †1116	1061 Fa
2	1115	Tch'eng, †1079	1044 Soung
3	1078	K'ang	1007 Tch'ao
4	1052	Tchao	981 Hia
5	1001	Mou	962 Mouan
6	946	Koung	907 Yi
7	934	Yi	895 Kien
8	909	Hiao	870 Pi Fang
9	894	Yi	861 Sie
10	878 841	Li Régence de Koung Ho.	853 Hou
11	827	Siouen	Tsing
12	781	Yeou, †771	Koung Houang
13	770 721	P'ing Commencement du Tch'ouen ts'ieou.	Yi kieou
14	719	Houan	Lin
15	696	Tchouang	T'o
16	681	Hi	Hou Ts'i
17	676	Houei	Lang
18	651	Siang	Tching
19	618	K'ing	Jen Tch'en
20	612	K'ouang	Pan
21	606	Ting	Yu
22	585	Kien	Yi
23	571	Ling	Yi Sin
24	543 520	King [Tao]	Kouei Meng
25	519	King	Kiun
26	475	Youen	Jen
27	468 440 440	Tcheng Ting [Ngai] [Se]	Kiai Kiu tsie Chou Sié
28	440	K'ao	Wei
29	425	Wei Lié	Ngou Kao
30	401	Ngan	Kiao
31	375	Lié	Hi Ngan
32	368	Hien	Pien
33	320	Chen Ts'in	Ting
34	314-256 255	Nan, †256 Tcheou Kiun, règne nominalement -> 249	Yen

Se-ma Ts'ien ne donne pas les dates avant 841 ; ses dates sont conformes à celles du *T'oung Kien Kang mou* ; le *Tchou Chou Ki nien* marque 1044 pour l'avènement de Tch'eng.

*

* *

CHAPITRE VII

Confucius et Lao Tseu.

Vie de Confucius.

• ¹⁴⁶ Confucius n'est que le nom latinisé par les missionnaires de K'oung Fou Tseu (Maître K'oung) ou K'oung Tseu, né la 22^e année du duc Siang, (551) à Tseou, dans le royaume de Lou (province actuelle du Chan Toug). Une légende le fait descendre à la quatorzième génération de Wei Tchoung, deuxième fils de Ti Yi (1191-1154), l'avant-dernier empereur de la dynastie des Yin ; d'après une autre il appartenait à une famille remontant au troisième des Cinq Empereurs, le célèbre Houang Ti qui, du pays de Sount, vint s'établir au royaume de Lou avec K'oung Fang -chou ; le père du sage, K'oung Chou leang Ho, sous-préfet de Tseou, préf. de Yen Tcheou, n'ayant que des filles d'un premier mariage avec Che, et un fils infirme nommé Moug P'i, d'une concubine, épousa à l'âge de 79 ans en secondes noces une jeune fille de la famille Yen, dont il eut un fils, qui reçut le nom de K'ieou à cause d'une protubérance qu'il avait sur la tête, et le surnom de Tchoung-ni en remerciements d'un pèlerinage qu'avait fait sa mère au Ni K'ieou Chan pour obtenir un fils. C'est notre philosophe. Plus tard on étudiera les signes caractéristiques observés, dans la structure du corps de Confucius, présages de sa haute destinée, par exemple son large visage, signe de richesse, les deux cornes de son front, présage d'une carrière glorieuse, etc. (701) K'oung K'ieou perdit son père à l'âge de trois ans, et sa mère Tchong Tsai quitta le district de Tchong Ping pour aller s'établir dans celui de K'iu Feou, capitale du royaume de Lou. Élevé d'abord par sa mère, le jeune K'ieou fut, à l'âge de sept ans, envoyé dans une école tenue par un lettré distingué nommé P'ing Tchoung.

• ¹⁴⁷ Il ne tarda pas à se faire remarquer non seulement par son amour du travail, mais encore par sa gravité précoce, et son maître le choisit pour faire répéter leurs leçons à ses condisciples moins bien doués que lui. A dix-sept ans, il accepta un poste de fonctionnaire inspecteur de la vente et de la distribution des grains ; à dix-neuf ans, K'oung épousa K'i Kouan -che ou Chang Kouan, qui appartenait à la famille K'i du royaume de Sount ; il en eut l'année suivante un fils qu'il appela Pe yu qui mourut à 50 ans, avant lui. Agé de vingt ans, K'oung fut chargé du contrôle des greniers publics. A vingt et un ans sa réputation étant devenue grande, il fut nommé inspecteur général des campagnes et des troupeaux, avec mission de réprimer les abus. Pendant quatre ans, il remplit ses fonctions avec un zèle qui lui permettait d'aspirer à de hautes dignités, lorsque la mort de sa mère, à peine âgée de quarante ans, en 528, lui fit prendre une retraite de trois ans, renouvelant ainsi une coutume qui est encore aujourd'hui en usage en Chine. Confucius continua à se

perfectionner dans l'étude de la philosophie ; il fit (518) une visite à la ville de Lo, près de la ville actuelle de Ho Nan, où l'on place le récit apocryphe de son entrevue avec le célèbre Lao Tseu. En 517, l'État de Lou étant en pleine anarchie, Confucius se retira à la Cour de Ts'ï ; puis il revint dans son pays, où, pendant quelques années encore, il n'occupa aucune fonction publique. Tchao Koung, prince de Lou, étant mort en exil, eut pour successeur (509) son frère Ting Koung qui, en 501, nomma Confucius gouverneur de la ville de Tchoung Tou, poste dans lequel il se distingua tellement que, l'année suivante, il était nommé ministre des Travaux Publics, puis ministre de la Justice. Meng Tseu (244) dit :

« Les mémoires disent que quand Confucius était trois mois sans être employé par aucun prince, il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose ; que, quand il quittait une principauté, il emportait avec lui des présents (pour les princes auxquels il se proposait d'offrir ses services).

La prospérité de l'État de Lou sous la sage administration •₁₄₈ de Confucius excita la jalousie du roi de Ts'ï ; celui-ci pour détacher Ting de son ministre, envoya à la Cour de Lou quatre-vingts des plus belles courtisanes de Ts'ï et cent vingt superbes chevaux en présents. L'effet de ce cadeau dange-reux, ne tarda pas à se faire sentir. Confucius, alors âgé de cinquante-quatre ans (497), se décida à quitter le royaume de Lou, où il ne rentra qu'en 484 : Il se mit donc à voyager dans les différents États qui composaient la Chine ; sa réputation allait grandissant et le nombre de ses disciples augmentait sans cesse. Pendant treize ans, mal accueilli partout, il erra à travers les royaumes de Wei, de T'sao, de Soung, de Tcheng, de Tch'en, etc., Cependant le roi Ting, de Lou, étant mort, en 495, son fils et successeur, Ngai, le rappela de Wei, mais le rôle politique du Sage était désormais fini : En 486, il perdit son épouse K'ï Kouan che, qui lui avait donné son fils Pe Yu et une fille Tche Tchchang qui épousa le lettré Koung-ye Tchchang.

Après sept jours de maladie, Confucius mourut vers l'heure de midi, le jour *ki tch'eou*, le 18^e de la quatrième lune de la 16^e année de Ngai Koung, roi de Lou, la quarante et unième du règne de King Wang, vingt-cinquième empereur de la dynastie des Tcheou, la 479^e avant J.-C. Il avait 73 ans. Ses disciples Tseu Koung et Koung Hi-Tche s'occupèrent de ses funérailles, son petit-fils Tseu Seu étant trop jeune pour le faire. Autour du catafalque, construit suivant le rite des Tcheou, des

« petits étendards triangulaires, placés par intervalles, étaient suivant le rite de la dynastie Chang, et le grand étendard carré était suivant le rite de la dynastie Hia. En réunissant ainsi les rites des trois dynasties qui, depuis la fondation de l'Empire, l'avaient successivement gouverné jusqu'alors, on voulait donner à entendre que si la mémoire de ces anciens rites, et de tous les autres qui avaient eu lieu dans les temps les plus reculés, s'était conservée

parmi les hommes, c'était à K'oung Tseu, en particulier, que l'honneur en était dû, et à qui l'on était redevable de cet insigne bienfait (245) ».

- ¹⁴⁹ [Meng Tseu](#) écrit :

« Après la mort de Confucius, ses disciples demeurèrent trois années entières à le pleurer. Ensuite ils préparèrent leurs bagages. Au moment de se séparer, ils entrèrent pour saluer Tseu Koung. Tournés les uns vers les autres, ils pleurèrent et sanglotèrent au point d'en perdre la voix ; et enfin ils retournèrent dans leur pays. Tseu Koung construisit une cabane auprès de la tombe de son maître, et demeura seul encore trois ans, avant de s'en retourner dans son pays.

Le lettré Kou Siang tcheou, dans sa vie illustrée de Confucius, *Cheng tsi t'ou*, composée dans la première moitié du XIXe siècle, clamait :

« Confucius, Confucius, que vous êtes grand ! Le passé n'a produit qu'un seul Confucius, les siècles à venir n'en connaîtront plus d'autre. Confucius, Confucius, que vous êtes grand, ô Confucius (246) ».

Livres Classiques.

- La doctrine de Confucius est renfermée dans les Livres Classiques ou *King* écrits par lui ou ses disciples.

Confucius a dit :

« En entrant dans une contrée, il est facile de voir quel enseignement le prince donne à ses sujets : S'ils sont doux, accommodants, sincères, bons, l'enseignement est basé sur le *Che King*. Si leurs connaissances sont grandes et s'étendent loin dans le passé, l'enseignement est basé sur le *Chou King*. S'ils ont l'esprit large et généreux, s'ils sont indulgents et bienfaisants, l'enseignement est basé sur le *Yo ki*. S'ils sont honnêtes, paisibles, s'ils ont l'esprit perspicace et subtil, l'enseignement est basé sur le *Yi King*. S'ils sont respectueux, modérés, bien réglés, attentifs, l'enseignement est basé sur le *Li Ki*. S'ils portent des jugements exacts sur les choses, l'enseignement est basé sur le *Tch'ouen Ts'ieou*. Le *Che King* mal compris conduit à la niaiserie, le *Chou King* à la duplicité, le *Yo ki* au faste et à la prodigalité, le *Yi King* à la violation des principes de la droite raison, le *Li Ki* à la multiplicité des cérémonies, le *Tch'ouen Ts'ieou* à la révolte (247). »

Voici l'énumération de ces King qui sont divisés en deux ordres. • 150

I. — Cinq Livres canoniques (*Wou King*) du premier ordre ou Grands *King* :

1° Le *Yi King*, Explication des *Koua* de l'empereur Fou Hi, 24.107 caractères. (Voir page • 60).

2° Le *Chou King*, Livre d'Histoire, comprenant 58 chapitres et 25.700. caractères. (Voir page • 47).

3° Le *Che King*, Livre de Poésie, 39.224 caractères, est une collection des odes au nombre de 311 répandues à l'époque des Tcheou dans les petits États de la Chine ; recueillies et arrangées parmi 3.000 par Confucius. Cet ouvrage a eu dans la Chine ancienne un rôle rituel considérable.

Cet ouvrage comprend quatre parties : 1. *Kouo Foung* (15 livres) ; 2. *Siao ya* (8 livres) ; 3. *Ta ya*. (3 livres) ; 4. *Soung* (5 livres).

4° Le *Li Ki*, Livre des Rites, 99.010 caractères, 46 chapitres, y compris le *Ta Hio* et le *Tchoung Young*.

Le *Li Ki* est un des trois Rituels de l'Antiquité, postérieur au Tcheou Li et au *Yi Li* quoiqu'il renferme peut-être des pièces plus anciennes. C'est un immense recueil de pièces de toutes sortes, sans classement, placées sans méthode les unes à la suite des autres ; sans souci de savoir si un sujet n'a pas été traité dans le cours de l'ouvrage ou plutôt de la collection. Le *Li Ki*, qui avait disparu avec les autres classiques sous Che Houang Ti, fut retrouvé avec d'autres livres (*Chang Chou*, *Louen Yu*, *Hiao King*) dans la maison de Confucius par Koung Wang de Lou sous le règne de Han Wou Ti. L'empereur Hiouen Tsoung plaça le *Li Ki* parmi les *King* (classiques) pendant la période *kai youen* (713-742). Avec le *Ta Hio* et le *Tchoung Young* qui en font partie, le *Li Ki*, tel qu'il nous est donné maintenant, comprend 46 chapitres.

5° Le *Tch'ouen Ts'ieou* , Annales du Printemps et de l'Automne, Histoire du pays de Lou. (Voir page 50).

Le *Yo King*, ou Livre de la Musique, a été perdu.

II.— Livres canoniques du second ordre ou Petits *King* :

1° Les *Se Chou*, ou Quatre Livres, comprennent :

— le *Ta Hio* ou Grande Science, composé de onze chapitres, • 151 dont le premier renferme les paroles de Confucius ; les dix autres sont de Tseng Tseu, son disciple ;

— le *Tchoung Young* ; ou le Juste Milieu, qui est de Tseu Seu, son petit-fils ;

Ces deux livres formaient deux chapitres du *Li Ki* ;

— le *Louen Yu*, 11.705 caractères, avec la paraphrase 76.736 caractères, conversations entre Confucius et ses disciples, en vingt chapitres, n'a pas été rédigé par le Sage pas plus naturellement que

— le *Meng Tseu*, 34.685 caractères, avec le commentaire 209.749, livre du philosophe Mencius.

2° Deux Rituels : *Yi Li* et *Tcheou Li*, 45.806 caractères.

Le *Tcheou Li* ou *Tcheou Kouan*, Rituel des Tcheou, aurait été composé par le célèbre Tcheou Koug pour codifier pour ainsi dire les règlements élaborés par son frère Wou Wang pour distinguer les différents fonctionnaires de l'Etat et indiquer leurs devoirs respectifs. Ce livre fut naturellement l'objet de l'attention particulière des proscripteurs sous Che Houang Ti, les Ts'i n'ayant conservé l'usage du rituel des Chang. Après l'annulation du décret de Che Houang Ti par l'empereur Houei des Han (191 av. J.-C.), des copies du *Tcheou Li* surgirent de leurs cachettes, l'une en particulier fut retrouvée par un musicien attaché à la maison de Wen, prince de Wei, sous Han Wou Ti. Connu sous les Han, comme le *Tcheou Kouan*, il a reçu définitivement sous les T'ang le nom de *Tcheou Li*. L'ouvrage se compose de six sections qui correspondent d'une manière générale aux six ministères modernes.

3° Le *Hiao King* ou Livre de la Piété filiale, 1.903 caractères, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

4° Les trois anciens Commentaires du *Tch'ouen Ts'ieou*.

5° Enfin le Dictionnaire *Eul Ya*.

L'auteur célèbre du *Chou tsi tchouan houei wen*, liv. I, p. 25, etc., s'exprime en ces termes :

« Confucius doit sa renommée à T'sin Che Houang Ti. Les Grandes Annales et autres Grandes Collections n'étaient jamais sorties de la bibliothèque impériale des Tcheou, dont Ts'in Che Houang Ti s'était emparé.

De là Se-ma Ts'ien conclut :

« quoique Ts'in Che Houang eût réussi à faire réduire en cendres le
• ¹⁵² *Chou King*, le *Che King* et autres canoniques, on en recouvra des exemplaires plus ou moins complets, parce qu'ils s'étaient répandus au dehors et que plusieurs purent en cacher. Mais tous les livres d'Histoire étaient enfermés dans la seule bibliothèque des Tcheou, voilà pourquoi ils ont été anéantis. Perte irréparable.

Le P. Doré (248), qui cite ce passage, remarque :

« Confucius n'a presque rien tiré de son fonds, ses écrits ne sont que des compilations, des sélections ou recueils de « Morceaux choisis ». Ce qui fit tout son succès ce fut la destruction des anciennes Annales et de la littérature antique ; on ne put retrouver que les lambeaux incomplets de ses manuels, du coup, il passa à la célébrité, et fut à défaut de mieux considéré comme le seul dépositaire des traditions des anciens âges ».

Il faut se rappeler que Confucius qui, jusqu'à nos jours, a marqué de sa forte empreinte personnelle la culture chinoise, fut un administrateur, un fonctionnaire, un homme d'État, en un mot un homme d'action ; aussi bien qu'un moraliste ; il est entièrement dépourvu d'originalité ; il a été un collectionneur de faits et non un créateur ; imbu des traditions du passé qu'il a étudiées, il en est le représentant idéal, mais esprit essentiellement pratique, il n'a rien inventé ; diligent étudiant des choses du passé, observateur minutieux des mœurs des différents milieux, il a recueilli les traditions des générations antérieures ; ce n'est pas un génie créateur ; il vit de souvenirs, et la perfection dans le présent ne s'obtient qu'en suivant les leçons de ce passé ; il a noté les enseignements des événements qui se sont déroulés devant ses yeux ; il les a reproduits, analysés, parfois codifiés dans les King. La doctrine de Confucius est moins une philosophie qu'une morale : une morale reposant sur des vertus naturelles, n'ayant rien d'héroïque, avec un côté pratique ; une morale codifiant pour ainsi dire les sentiments, prenant, par exemple la piété filiale, étendant son caractère au-delà de la famille, jusqu'à l'empereur, le gouvernement, le peuple, et prévoyant dans les préceptes tous les cas, toutes les circonstances dans lesquelles les théories doivent être mises en pratique. C'est justement ce côté essentiellement humain, essentiellement terre à terre, qui a donné de la durée à la doctrine de Confucius ; elle est claire, limpide, compréhensible pour tous, n'a rien des obscurités, ni en même temps du génie de celle de Lao Tseu.

Voltaire (249) a écrit avec raison :

« Leur Confutée, que nous appelons Confucius, n'imagina ni nouvelles opinions ni nouveaux rites ; il ne fut ni l'inspiré ni le prophète : c'était un sage magistrat qui enseignait les anciennes lois. Nous disons quelquefois, et bien mal à propos, la religion de Confucius ; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs et de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers sages ».

Si la Chine est arrivée de bonne heure à un degré de civilisation inconnu au reste de l'humanité, c'est à la morale de Confucius qu'elle le doit ; mais comme cette morale ne cherchait pas à atteindre un but élevé, qu'elle n'est en somme qu'une mise en pratique de théories sans grande hauteur d'esprit, elle n'a pas donné au peuple chinois le moyen de continuer dans la route du

progrès, alors que d'autres nations, poursuivant un idéal plus élevé, parvenaient à un plus haut degré de civilisation ; l'Empire du Milieu restait depuis des siècles dans un état de stagnation complète. Confucius, malgré des éclipses de courte durée de sa renommée, constitue par sa tradition l'unité et la continuité de l'histoire de la Chine ; mais il a fait perdre leurs traits essentiels aux différents groupes ethniques qui l'ont formée et rendu difficile, sinon impossible, la reconstitution de l'histoire de son antiquité.

On peut dire que Confucius a détruit l'originalité du peuple chinois, dont il a complètement transformé la morale en la codifiant ; de populaire, elle est devenue noble, au lieu d'être l'apanage de toutes les classes, elle est, à la suite du culte des ancêtres, représentée ou mieux dirigée, par les classes intellectuelles (lettrés) dont les vertus n'étaient que personnelles ; de coutumière, la morale est •¹⁵⁴ devenue rituelle, c'est-à-dire qu'elle a cessé d'être naturelle.

Confucius a créé un système de morale, surtout un système de gouvernement. Peuple essentiellement agriculteur, le Chinois a suivi sans grande résistance la route que lui marquaient les chefs, indigènes ou étrangers, qu'elle a acceptés ou subis tour à tour et qui ont dirigé ses destinées en s'appuyant sur le code de morale recueilli et rédigé par Confucius et ses disciples.

Raynal, ou plus probablement Diderot, embellit les faits lorsqu'il dit que

« les mœurs et les lois tendent à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité, c'est comme père ; c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser et punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde et les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne saurait imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent pour le père commun, pour le père universel (250) »

C'est de la phraséologie.

Voltaire a vu juste lorsqu'il a écrit :

« Le respect des enfants pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois : L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parents, des amis, et des magistrats : Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi, comme le père de l'Empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet État immense.

La foi fondamentale étant donc que l'Empire est une famille, on y a regardé, plus qu'ailleurs, le bien public comme le premier devoir.

De là vient l'attention continuelle de l'empereur et des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux ; à favoriser la culture des terres et les manufactures (251) ».

Philosophie de Confucius.

• ¹⁵⁵ La forme orthodoxe du Confucianisme lui a été donnée par le célèbre philosophe Tchou Hi, de la dynastie des Soung (1130-1200), né dans le Fou Kien, d'un père originaire du Ngan Houei ; en 1180, ayant été nommé gouverneur du Nan K'ang ; dans la province actuelle du Kiang Si, il se retirait dans la grotte du Cerf blanc, près du lac P'o Yang, pour se livrer à ses méditations. Nous avons déjà exposé (page • 60) son système philosophique dont l'Absolu Rien (*Wou Ki*) est le point de départ : Probablement par suite de son ignorance, naturelle à son époque, Confucius ne s'est jamais occupé de l'origine de l'homme, ni de sa destinée future ; il n'était pas religieux ; son royaume était de ce monde, et il ne semble même pas avoir conservé la foi de ses ancêtres. Il n'avait pas d'idées générales ; ignorant le monde extérieur, il n'a aucune notion de relations avec des peuples étrangers ; et dans son pays même, il n'embrassera pas l'en semble, mais une principauté, une tribu, voire une famille : somme toute, un homme de grand bon sens, mais aucun génie. Son opportunisme est grand ; lorsque son disciple Tseu Koung l'interrogera, sur l'amitié, Confucius répondra :

« Avertissez vos amis avec franchise, et conseillez-les avec douceur. S'ils n'approuvent pas vos avis, arrêtez ; craignez de vous attirer un affront, en perdant leur amitié par votre importunité (252) ».

Son idéal, s'il en a un, est peu élevé ; il dira :

« Celui qui ne craint pas de promettre de grandes choses, a de la peine à les exécuter (253) ».

Mais il ne faut pas oublier qu'il a énoncé cette belle maxime :

« le Sage s'applique sérieusement à la pratique de la vertu, mesure les autres avec la même mesure que lui-même, et ne s'écarte guère de la voie de la perfection. *Il évite de faire aux autres ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent à lui-même* (254). »

Le Culte.

Jusqu'à la fin de sa vie, Confucius fut méconnu par les princes ses contemporains, et aucun d'eux ne s'empessa de suivre ses préceptes ; mais sa mort, sans être un deuil national, fut le signal de la réaction. Le duc Ngai, de

Lou, •₁₅₆ lui fit rendre les plus grands honneurs et construire un temple (*Miao*) :

« Afin, dit le prince, que tous les amateurs de la Sagesse, présents et à venir, puissent s'y rendre en tems réglés, pour faire les cérémonies respectueuses à celui qui leur a frayé la route qu'ils suivent, et sur le modèle duquel ils doivent se former (255). »

Ngai accomplit donc le premier acte d'un culte, interrompu seulement sous la dynastie des Ts'in, qui fit l'unité de la Chine aux dépens des Etats féodaux composant l'Empire sous l'hégémonie des Tcheou, dont la tradition séculaire fut ainsi brisée.

Ce ne fut d'ailleurs que sous les T'ang, en 739, que le culte de Confucius fut définitivement détaché de celui de Tcheou ; il avait reçu en 690 son premier titre nobiliaire : « duc élevant la voie », en 739, il fut désigné par le terme de Sien Cheng, « ancien Saint » et porta le titre nobiliaire de « roi propagateur de la civilisation », Wen Siouen Wang ; sous les Soun, Confucius devient en 1008, le « roi profondément saint, qui civilise et propage », et en 1012 : « roi absolument saint ; propagateur de la civilisation (256) ».

En l'an 1 de notre ère, l'empereur P'ing, de la dynastie des Han, fit élever un temple où des sacrifices devaient être offerts à Confucius, qui reçut le titre posthume de Duc, ainsi qu'à Tcheou Koung. Le culte de Confucius, d'abord restreint à la province de Lou, s'étendit à toute la Chine : en 57, des sacrifices furent commandés dans tous les principaux collèges de l'Empire. Un peu plus tard, le prince Koung, fils de Tching Ti, construisit au lieu de naissance de Confucius un temple qu'il nomma *Ling Kouang tien* et qui, consacré d'abord au seul sage, fut ensuite, en 72, par Ming Ti, utilisé pour les sacrifices aux 72 disciples du Philosophe dont une image remplaça en 178 la tablette ; en 221, l'empereur Wei, Wen Ti, fit reconstruire le Ling Kouang tien qui tombait en ruines. Les empereurs des dynasties suivantes, même les Mongols Youen, suivirent l'exemple de leurs prédécesseurs et rendirent les plus grands honneurs à la •₁₅₇ mémoire de Confucius. En 1307, un édit de l'empereur Tch'eng Tsoung le fit « roi très accompli et absolument saint propagateur de la civilisation ».

L'empereur Hien Tsoung, des Ming, se montra un zélé Confucianiste. A la 7^e lune de 1476

« on détermina de donner l'habit et le bonnet d'empereur à Confucius, honoré jusque-là sous le titre de *Wen Siouen Wang*, ou de *prince de l'éloquence*, puisque dans les cérémonies qu'on lui faisait, on suivait le rite impérial. A la 2^e lune (1481), l'empereur ordonna que tous les cavaliers descendraient de cheval en passant devant la salle de Confucius, comme ils étaient obligés de le faire devant son palais et celui du prince héritier (257) ».

Les souverains mandchous ont même dépassé le zèle de leurs devanciers ; et il était d'usage qu'à l'avènement de chaque empereur celui-ci rédigeât une inscription reproduite sur des tablettes et suspendue dans les temples de Confucius. Associé d'abord à Tcheou Koung, des temples spéciaux sont, à partir de 609, consacrés à Confucius seul.

Suivant le décret promulgué en 629 par T'ang T'ai Tsoung, un *Wen Miao* ou temple de Confucius doit être construit dans chaque préfecture, sous-préfecture, district, ville de marché, dans tout l'Empire ; le temple doit faire face au sud et il se compose de trois cours qui se suivent en général du sud au nord, le temple proprement dit est appelé la salle de la Grande Perfection, *Ta-tch'eng tien*, une des cours renfermant la salle des Ancêtres, *Ts'oung Cheng tseu*.

Ce qui caractérise les temples de Confucius, ce sont les tablettes qui prirent la place des statues en l'honneur du Sage lui-même, de ses associés, ou de ses disciples. La tablette de Confucius est placée à l'extrémité nord du temple, regardant le sud, et porte l'inscription : *Tche Cheng Sien-che K'oung Tseu*, le Sage parfait, l'ancien Maître ; le Philosophe K'oung, titre qui fut donné à celui-ci en 1530 pour remplacer tous les autres et qui, changé en 1645 par le premier empereur de la dynastie mandchoue Chouen Tche, fut définitivement rétabli en 1657.

• ¹⁵⁸ En 1331, quatre associés (Se Pé) de Confucius reçurent par décret impérial les noms honorifiques sous lesquels ils sont connus encore aujourd'hui : Yen Tseu (Yen Houei) né au royaume de Lou, qui mourut en 488 à trente-deux ans, eût le titre de *Fou Cheng* ; Tseng Tseu (Tseng Ts'an) reçut le titre de *Tsoung Cheng* ; Tseu Seu (K'oung Ki), fils de Pe Yu et petit-fils de Confucius, avec le titre de *Chou Cheng*, enfin Meng Tseu, avec le titre de *Yu Cheng*. Yen Tseu et Tseu Seu sont les associés de gauche ; Tseng Ts'an et Meng Tseu les associés de droite :

Mais bien d'autres disciples ont une place réservée dans les temples de Confucius. Le Dr Legge écrit :

« Se-ma Ts'ien fait dire à Confucius : « Les disciples qui ont reçu mes leçons et peuvent les comprendre eux-mêmes, sont soixante-dix-sept. » Ce sont des savants d'une habileté extraordinaire. Le dicton ordinaire est que les disciples du Sage étaient 3000, tandis que parmi eux il y en avait soixante-douze d'illustres ».

Parfois, certains philosophes, tel le réformateur Wang ngan-che, après avoir été admis dans les temples, en ont été expulsés. Le consul anglais. T. Watters, sinologue distingué, a consacré un volume entier à la description des tablettes qui se trouvent dans un temple de Confucius.

Les cérémonies en l'honneur de Confucius ont lieu deux fois par an. La religion d'État ou *Jou-Kiao* comprend trois degrés de sacrifices :

a) Les grands sacrifices qui s'adressent au Ciel (*T'ien*), à la Terre (*Ti*), aux grands temples des Ancêtres (*T'ai-Miao*) où sont placées les tablettes des empereurs défunts de la dynastie régnante, aux *Chié tsi*, dieux de la terre et des grains.

b) Les sacrifices moyens ont neuf objets : le soleil, la lune, les mânes des empereurs et rois des dynasties précédentes ; Confucius, les anciens patrons de l'Agriculture et de la Soie ; les dieux du Ciel et de la Terre, et l'Année du Cycle.

c) Les sacrifices inférieurs, *Kioun-se*, s'adressent soit à des bienfaiteurs défunts, à des hommes d'État célèbres, •₁₅₉ soit au vent, à la pluie, au tonnerre, aux montagnes, aux fleuves, etc.

C'est au solstice d'hiver qu'a lieu la grande fête de la religion d'État, c'est le jour où l'empereur, Fils du Ciel, se rend officiellement au *T'ien tan*, Temple du Ciel, à Peking.

Ricci a écrit :

« Cette religion n'admet pas d'idoles, mais honore seulement le Ciel et la Terre, ou le Roi du Ciel... A cet Etre suprême du Ciel qu'ils reconnaissent, les lettrés n'érigent aucun temple ; ils ne lui ont consacré aucun lieu pour l'y adorer. Conséquemment ils n'ont ni prêtres, ni ministres de la religion, ni rites solennels à garder par tous, ni préceptes ou commandements imposés, ni chef spirituel, chargé de déclarer ou promulguer leur doctrine et de châtier ceux qui la transgressent. De même ils ne récitent jamais de prières ni en commun ni en particulier. Bien plus, ils prétendent que l'empereur seul doit offrir ces hommages et sacrifier au Roi du Ciel. Le vrai temple des lettrés est celui de Confucius. »

Le titre de *Yen Cheng Koung* a été donné à l'Héritier de Confucius, *K'oung Tsoung youen*, descendant du Sage à la 46^e génération ; par l'Empereur Jen Tsoung, de la dynastie des Soung, la deuxième année de règne Tche-houo (1055 ap. J.-C.)

« Ce titre, par un privilège héréditaire, est attribué au premier-né en ligne directe de la descendance de Confucius. Son office consiste à garder le tombeau de son illustre ancêtre, qui se trouve à K'iu Feou hien, dans la province de Chan Toung et à lui offrir des sacrifices. En fait d'assistants et d'aides pour les cérémonies à célébrer, il y en a : a) deux du 3^e ordre ; b) quatre du 4^e ordre ; c) six du 5^e ordre ; d) huit du 7^e ordre ; e) dix du 9^e ordre. Tous ces officiers sont choisis parmi les descendants de Confucius (258).

Le chef actuel de la famille de Confucius, 76^e génération, né en février 1871, a été fait prince le 31 décembre 1915 ; sa descendance est assurée par son fils, né en octobre 1906.

Le titre de *Wou King Pouo-che* « Docteur en Livres canoniques » est donné par privilège héréditaire au second fils •₁₆₀ du Yen Cheng Koung.

« Son office consiste à offrir des sacrifices à Tseu Seu, petit-fils de Confucius, à qui le Gouvernement a conféré cet honneur pour avoir transmis à la postérité les doctrines de son aïeul. (259) »

Tseu Seu, qui était pauvre, fut ministre de Wei ; ayant divorcé d'avec sa femme, son fils Tseu Chang refusa de porter le deuil de sa mère, fut défendu par son père, et de là vient la coutume dans la famille K'oung de ne pas porter le deuil d'une mère divorcée. La tablette de Tseu Seu fut admise pour la première fois aux sacrifices dans les temples de Confucius par l'empereur Houei Tsoung, de la dynastie des Soung (1108) ; en 1236, Tseu Sen fut placé parmi les « Sages » ; en 1330, il reçut le titre de *Chou Cheng Koung* changé en 1530 en celui de *Chou Cheng Tseu Seu tseu* ; Houei Tsoung l'anoblit sous le nom de *Yi Chouei-heou*, et Tou Tsoung, également empereur de la dynastie Soung le promut sous le nom de *Yi Kouo Koung*, d'après Yi, district du Chan Toung méridional.

Ce même titre de *Wou King Pouo-che*

« est aussi donné, par privilège héréditaire, aux premiers nés en ligne directe de la descendance de vingt-deux hommes illustres, qui passent pour avoir laissé des instructions tendant à améliorer les mœurs du peuple. Leur office consiste à offrir des sacrifices à leur illustre ancêtre (260) ».

Voici leurs noms :

a) Tcheou-Koung, fils de Si Pé, chef de l'Ouest, c'est -à-dire Tch'ang, duc de Tcheou, connu sous le nom de Wen Wang ; Tcheou Koung était le frère cadet de Wou Wang, le premier empereur des Tcheou, dont il fut Ministre ; il passe pour être l'inventeur de la boussole ; sa descendance est représentée par deux *Wou King Pouo-che* : *Toung yé* et *Ki*.

b) Onze Sages, disciples de Confucius : Yen Youen, Tseng Tseu-Yu, Min Tseu K'ien, Tchoung Ki-Lou, Yeou Tseu-Yeou, Touan-mou Tseu-Koung, Pou Tseu-Hia, •₁₆₁ Yen Tseu-Yeou, Jen Pe-Nieou, Jen Tchoung Koung, Tchouan-Souen Tseu-Tchang.

c) Meng Tseu, né le 11 mars 372, mort le 10 décembre 290 av. J.-C., le plus célèbre des disciples de Confucius ; en 1083 l'empereur Tchen Tsoung le nomma *Tsou Kouo Koung* (duc de l'État de Tsou), et en 1088 Tche Tsoung le fit admettre comme Associé dans le Temple de Confucius ; l'inscription de la tablette de Meng Tseu fut changée en 1330 en *Yu Cheng Koung* ; et enfin, en 1530, l'empereur Che Tsoung, de la dynastie des Ming, fixa le titre d'une manière définitive en *Yu Cheng Meng Tseu*.

d) Fou Cheng, originaire de Ts'ï-nan fou dans le Chan Toung ; célèbre déjà sous la dynastie des Ts'ï-nan pour sa connaissance des Livres classiques ; il

passé pour avoir dicté de mémoire sous Wen Ti, empereur de la dynastie des Han, la version moderne du *Chou King* connue sous le nom de *Kin wen* ; il fut admis en 647 dans les temples.

e) Han Yu ou Han Wen Koug, né en 768, à Teng Tcheou, Ho-nan, mort en 824 ap. J.-C., célèbre homme d'État et poète de la dynastie des T'ang ; fut le principal chef de l'école confucianiste jusqu'à la dynastie des Soung, et adversaire des bouddhistes et des taoïstes ; il fut admis en 1084 dans le Temple de Confucius.

f) Six lettrés de la dynastie des Soung, auteurs de nouveaux commentaires sur Confucius du milieu du XI^e siècle à la fin du XII^e : Tcheou Touen-yi, né en 1017, mort en 1073 ; Chao Young, né en 1011, mort en 1077 ; Tch'eng hao, né en 1032, mort en 1085 ; Tch'eng Yi, né en 1033, mort en 1107 ; Tchang Tsai, né en 1020, mort en 1077 ; Tchou-Hi, né le 18 octobre 1130, mort le 23 avril 1200.

g) Kouan Yu, né en 160 à Kiai Tcheou, dans le Chan Si, mort en 219 ; célèbre général déifié sous le titre de Kouan Ti, Dieu de la Guerre.

La durée séculaire du confucianisme montre que si, dans certaines conditions, il avait donné sa forme au système social, et partant au système administratif du Céleste Empire, ce système administratif devait crouler lorsque •₁₆₂ les préceptes du Sage cesseraient de répondre aux besoins d'une vie nouvelle : On ne peut dire que le confucianisme donne satisfaction aux aspirations les plus élevées de l'âme humaine ; il est la directrice du lettré aujourd'hui purement athée ; il développe la mémoire aux dépens de la raison, mais s'il est une nourriture suffisante pour le fonctionnaire, il ne saurait convenir à la masse du peuple qui cherche dans les superstitions du taoïsme, dans les invocations au Buddha, dans le culte des ancêtres, un aliment intellectuel et moral moins sec que celui que lui fournit la doctrine terre à terre de Confucius. Il est facile de constater que, sous les influences extérieures qui se font de jour en jour sentir davantage dans l'Extrême-Orient, le peuple chinois est troublé dans sa quiétude : le confucianisme, devenant insuffisant pour satisfaire aux besoins d'une situation nouvelle, prendra place forcément un jour parmi les théories qui n'ont plus d'intérêt que pour le philosophe de cabinet.

Toutefois, il est juste de dire que c'est Confucius qui a donné à la Chine sa véritable tradition et lui a par conséquent fourni son élément de durée et son unité dans la suite des temps.

Un des résultats, le plus grand peut-être, le plus pratique sans aucun doute de l'enseignement confucianiste, est la forme donnée à la *Piété filiale* d'où dérive le *Culte des Ancêtres*.

Confucius a donc créé ainsi un système de morale, surtout un système de gouvernement, système ayant pour base des règles bien déterminées qui

révèlent peut-être leur caractère le plus simple et le plus intelligible, dans le *Hiao King*, ou Livre de la Piété filiale.

Hiao King.

• Le caractère *Hiao* que l'on traduit par « Piété filiale », est formé de deux caractères, l'un signifiant « vieillard », l'autre signifiant « un fils », en sorte que suivant l'antique dictionnaire *Chouo Wen*, publié en 100 ap. J.-C., il représente à l'œil un fils portant un homme âgé, c'est-à-dire un enfant portant son parent. La piété filiale a été l'objet des entretiens de Confucius avec son disciple Tseng Tseu ; tel •₁₆₃ était l'attachement de celui-ci pour ses parents, qu'un jour sa mère ayant besoin de lui et ne pouvant le faire prévenir de son désir, elle se mordit le doigt, et par un phénomène de télépathie anticipée, le jeune homme averti par une douleur subite, rentra chez lui ; il a mérité le surnom de *Tsoung Cheng* et, avec Yen Houei, Tseu-Seu et Meng K'o, il est l'un des quatre « Assesseurs » de Confucius dans les temples. Il est probable que ces conversations sur la piété filiale n'ont été transcrites ni par Confucius, ni par son interlocuteur lui-même, mais que répétées par Ts'eng Tseu à ses disciples, ces derniers les ont recueillies et classées, formant ainsi le livre canonique de second ordre appelé *Hiao King*, classique de la Piété filiale, qui ne comprend que 1.903 caractères.

Le *Hiao King*, comme les autres Livres classiques, a eu à souffrir de la proscription de l'empereur Ts'in Che Houang ti, au III^e siècle avant notre ère ; reconstitué depuis, cet ouvrage a été l'objet de nombreux commentaires et de plusieurs éditions dont les plus typiques sont, sans doute, celles de l'empereur Hiouen Tsoung en 722 et de Se-ma Kouang au XI^e siècle. Il a été traduit dans plusieurs langues étrangères, ainsi qu'on le pourra voir dans la *Bibliotheca sinica*.

Le *Hiao King* de l'empereur Hiouen Tsoung, qui est celui qui a été traduit en anglais par le Rev. Dr James Legge, comprend dix-huit chapitres. C'est, comme je l'ai écrit jadis (261), une étude complète de la piété filiale ; mais cette étude n'est nullement envisagée à un point de vue élevé ; elle est terre à terre, utilitaire, sans grandeur ; si le *Hiao King* n'a pas été écrit, par Confucius, ni même par Ts'eng Tseu, il n'en porte pas moins l'inspiration du célèbre moraliste chinois ; si le style même de ce livre permet d'hésiter sur le nom de son auteur, son caractère pratique le fait classer avec juste raison parmi les écrits de l'École de ce Sage, dont le système a eu le plus de durée parce qu'il était une morale simple plutôt qu'une philosophie quinquessenciée. La piété filiale n'est plus un sentiment naturel, •₁₆₄ spontané, grand, noble, aussi divin qu'humain, c'est un devoir parfaitement limité, parfaitement défini, envers ses parents, envers son souverain. C'est la source même de toutes vertus, et la première des vertus est la conservation de soi-même :

« Tout notre corps, jusqu'au plus mince épiderme et aux cheveux, nous vient de nos parents ; se faire une conscience de le respecter et de le conserver, est le commencement de la piété filiale. Pour atteindre la perfection de cette vertu, il faut prendre l'essor et exceller dans la pratique de ses devoirs ; illustrer son nom et s'immortaliser, afin que la gloire en rejaillisse éternellement sur son père et sur sa mère. La piété filiale se divise en trois sphères immenses : la première est celle des soins et des respects qu'il faut rendre à ses parents ; la seconde embrasse tout ce qui regarde le service du prince et de la patrie ; la dernière et la plus élevée, est celle de l'acquisition des vertus, et de ce qui fait notre perfection. »
([Chap. I.](#))

Cette piété filiale n'est nullement la même pour tous ; elle varie suivant la classe ; elle n'est pas chez l'empereur ce qu'elle est chez les princes, les grands, les lettrés ou le peuple. Si le Fils du Ciel témoigne de son amour et de son respect extrême pour ses parents, il servira d'exemple à ses peuples pour honorer les leurs ; si les princes sont sans orgueil, quelque élevé que soit leur rang, ils ne tomberont pas ; ils doivent être économes, se garantir du luxe, tout en vivant avec dignité ; un premier ministre ne doit point s'écarter des lois des anciens empereurs, ni dans ses habits, ni dans ses discours, ni dans ses actions ; les fonctionnaires subalternes peuvent conserver leur dignité tout en étant fidèles et obéissants et en ne manquant point dans leur service à ce qu'ils doivent à leurs supérieurs : la piété filiale s'étend depuis l'empereur jusqu'au moindre des citoyens.

La piété filiale n'est plus ce sentiment simple d'amour de l'enfant pour ses parents, c'est un sentiment complexe qui comprend tous les sentiments, une vertu multiple qui renferme toutes les vertus, universelle, « embrassant tout • ¹⁶⁵ depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ne com mençant ni ne finissant à personne ». Et Tseng Tseu, émerveillé de s'écrier : « Que la grandeur de la piété filiale est immense ! » et le Sage de répondre : « Ce qu'est la régularité des mouvements des astres pour le firmament, la fertilité des campagnes pour la terre, la piété filiale l'est constamment pour les peuples. » ([Ch. VII.](#))

Au point de vue gouvernemental, la piété filiale, qu'on soit empereur, roi, prince ; etc., consiste à bien traiter ses inférieurs. ([Ch. VIII.](#))

Lorsque Tseng Tseu demande à son maître s'il y a quelque vertu au -dessus de la piété filiale, Confucius lui répond que de même que l'homme est la plus noble production du Ciel et de la Terre, dans les actions de l'homme, rien n'est au -dessus de la piété filiale. ([Ch. IX.](#))

La piété filiale comprend cinq choses : témoigner à ses parents le plus profond respect ; leur procurer les aliments qui leur soient le plus agréables ; manifester la plus vive anxiété quand ses parents sont malades ; dans le deuil

être frappé de désolation ; enfin dans les honneurs funèbres, marquer la plus profonde vénération. (Ch. X)

A l'époque des Tcheou, c'est -à-dire à celle de Confucius, il y avait cinq sortes de supplices : 1° une marque noire qu'on imprimait sur le front ; 2° l'amputation du bas du nez ; 3° celle du pied ou du nerf du jarret ; 4° la castration ; 5° la mort ; ces cinq sortes de supplices s'appliquaient à trois mille espèces de crimes, mais, nous dit le *Hiao King*, aucun de ces crimes n'égale l'absence de piété filiale. (Ch. XI.)

Tseng Tseu pose la question de savoir si un fils qui obéit en tout à son père remplit les devoirs de la piété filiale et le Sage de rétorquer : comment une obéissance absolue à toutes les volontés du père peut-elle être considérée comme un devoir de la piété filiale, puisque le prince, le père, etc., doivent être avertis lorsqu'ils commettent des fautes ? (Ch. XV.) Il y a donc droit de remontrance.

Comme on le voit, rien de plus précis que les devoirs de la piété filiale ; et ce n'est pas seulement dans le *Hiao King* que vous les trouverez énumérés. Le rituel *Li Ki* à côté d'une pensée délicate : « Un fils rempli de piété filiale entend •₁₆₆ ses père et mère sans qu'ils lui parlent et il les voit sans être en leur présence », nous donne les renseignements les plus circonstanciés sur le deuil, par exemple : « La rigueur du deuil ne doit pas aller jusqu'à trop s'amaigrir ou jusqu'à affaiblir ni la vue, ni l'ouïe. Si on a une blessure à la tête, on peut la laver ; si on est échauffé, on peut prendre le bain ; si on est malade, on peut manger de la viande et boire du vin ; mais on reprend les observances du deuil dès qu'on est remis, les négliger, ce serait outrager la nature et abjurer la piété filiale. » Ceci est plein de bon sens.

Le dernier chapitre (XVIII) même du *Hiao King* donne les conseils les plus méticuleux sur la manière d'ensevelir les parents ; la conclusion cependant de ce livre de préceptes, de ce guide de la vie quotidienne, est élevée et se rapproche de nos idées sur la piété filiale :

« Honorer et aimer ses parents pendant leur vie, les pleurer et les regretter après leur mort, est le grand accomplissement des lois fondamentales de la société humaine. Qui a rempli envers eux toute justice, pendant leur vie et après leur mort, a fourni en entier la grande carrière de la piété filiale. »

La Piété filiale, telle que nous la dépeint le *Hiao King*, n'est plus le sentiment naturel qui se retrouve chez tous les peuples, le peuple chinois compris ; c'est une doctrine officielle. La Piété filiale comme nous l'entendons est affaire individuelle ; elle n'a d'influence ni sur notre politique générale, ni sur nos croyances religieuses. A la Chine, au contraire, elle a transformé la nation en une vaste famille dont le chef est l'empereur ; elle est devenue la base d'un gouvernement qui n'a rien de chimérique, qui est réel et durable puisqu'il existe depuis des siècles. Dire qu'il existera long temps

encore, nous ne le pensons pas ; cependant nous croyons, malgré certains signes, qu'on ne peut, dès à présent, prévoir le terme d'un système qui a eu l'avantage de s'appuyer sur un sentiment simple et naturel à l'origine, au lieu d'avoir pour point de départ des théories creuses et artificielles, mais qui ne saurait tenir devant les idées nouvelles que les relations toujours croissantes avec les •₁₆₇ étrangers apporteront nécessairement. Ce dogme de la piété filiale, pivot de la machine sociale qui, dans l'ordre politique, a donné à la Chine son mode de gouvernement, devait forcément dans l'ordre religieux créer un culte spécial. Ce respect profond envers les parents, ces devoirs incessants, ces conseils sévères, ont nécessairement créé entre les parents et les enfants, toujours en théorie, une barrière immense. Les soins rendus aux morts se sont facilement transformés en un culte qui, perfectionné avec le temps, multipliant ses cérémonies, est devenu le culte des ancêtres. Et, de même que dans le gouvernement, le système a continué son fonctionnement quoique son origine soit aujourd'hui un peu oubliée, dans la religion, le dogme a fait place au cérémonial, et la pratique de la piété filiale s'est à peu près restreinte au culte rendu aux ancêtres.

« Anciennement le prince de Yu (Chouen) honorait la vertu, et parmi les hommes égaux en vertu donnait le premier rang aux plus âgés. Les Hia honoraient les dignités, et parmi les hommes égaux en dignité donnaient le premier rang aux plus âgés. Les Yin honoraient la richesse, et parmi les hommes également riches donnaient le premier rang aux plus âgés. Les Tcheou honoraient la parenté, et parmi les parents au même degré donnaient le premier rang aux plus âgés. Chouen et les remarquables souverains des dynasties des Hia, des Yin et de Tcheou ont tous tenu compte de l'âge. L'âge est honoré partout depuis long temps. L'honneur rendu à l'âge tient le premier rang après la piété filiale (262) ».

Meng Tseu dit :

« Trois choses sont contraires à la piété filiale. La plus répréhensible est de n'avoir pas d'enfants. Tchao K'ï dit : « Trois choses sont contraires à la piété filiale. La première est d'encourager les parents à mal faire, par des flatteries et une coupable complaisance. La seconde est de ne pas vouloir exercer une charge lucrative, pour soulager l'indigence de ses vieux parents. La troisième est de n'avoir ni femme ni enfants et de faire cesser ainsi les offrandes aux ancêtres. De ces trois fautes, la plus grave •₁₆₈ est de rester sans postérité. Chouen contracta mariage sans avoir averti ses parents, parce que (s'il les avait avertis, il n'aurait pas obtenu leur consentement), il n'aurait pas eu d'enfants. Les sages pensent que c'est comme s'il les avait avertis (263) ».

Culte des Ancêtres.

Suivant l'ancienne philosophie chinoise, l'homme a deux âmes, nous dit De Groot :

1° Le *chen* ou âme immatérielle émane de la partie céleste éthérée du Cosmos, et se compose de la substance *yang* ; quand elle opère d'une manière active dans le corps humain vivant, elle est appelée *k'i* ou « souffle », et *hwun* ; quand elle en est séparée après la mort, elle vit comme un brillant esprit, désigné *Ming*.

2° Le *kouei*, l'âme matérielle, émane de la partie terrestre de l'Univers, et est formée de la substance *yin* ; quand l'homme vit, elle agit sous le nom de *p'o*, et à sa mort, elle retourne à la Terre ; c'est donc le *kouei* qui est enseveli avec le corps, et le *chen* réside à l'entour de la tombe.

En réalité chacun des viscères a une âme à forme humaine, et quelques médecins attribuent à l'homme un nombre infini d'âmes ou de parties d'âmes, ou, comme ils le disent, « cent *chen* » qui, suivant l'âge, changent de place dans le corps ; d'ailleurs le foie, les poumons et les reins correspondent au printemps, à l'automne et à l'hiver comme à l'Est, l'Ouest et le Nord ; les âmes peuvent se séparer du corps, et même, par la magie noire, en être extraites, sans occasionner la mort nécessairement. Les esprits peuvent entrer en relation avec les vivants ; il y en a qui se vengent du mal qu'on leur a fait ; naturellement ils apparaissent aux hommes dans leurs rêves.

Quand un homme est sur le point de mourir, on convoque ses parents pour assister à ses derniers moments ; dès qu'on s'aperçoit que la fin est proche, on transporte le moribond de son lit sur des planches placées sur des tréteaux et il est couvert de la natte sur laquelle il était étendu ; on le lave et le rase et ses vêtements funéraires sont arrangés autour de lui, les souliers aux pieds, le •₁₆₉ chapeau à la tête, le pantalon et la robe à côté. Un silence religieux règne dans la salle, mais dès que le malade a rendu le dernier soupir, ses parents se répandent en bruyantes lamentations ; les yeux du mort sont fermés, et une fenêtre est ouverte pour permettre aux mauvais esprits, cause de la maladie, de fuir de la maison. Les parents les plus proches revêtent des vêtements grossiers et lavent le corps ; ce sont généralement les femmes qui se livrent à cette cérémonie. Une lumière et de petites poupées en papier qui représentent des serviteurs, sont placées près du corps ; et les enfants vont recueillir chez les voisins des cendres qui seront placées dans le cercueil ; le mobilier de l'appartement est enlevé ; du riz cuit, des légumes sont distribués sur une table à côté du défunt en même temps qu'une offrande de même nature est offerte à la divinité locale du sol ; enfin les parents et les amis viennent faire les visites de condoléances.

Puis le corps est revêtu de pantalons de toile ou de coton doublé d'une étoffe de soie blanche, de bas semblables et d'une blouse à larges manches qui descend jusqu'aux genoux ; par dessus on ajoute des jaquettes, des robes, etc.,

comme en portait le défunt ; après l'habillement, une offrande de mets appelée *si cheng*, « adieu à la vie », a lieu pour montrer que la famille n'espère plus que le défunt revienne à la vie ; sur la table on place perpendiculairement une planchette de bois en forme de tronc de pyramide d'une dizaine de centimètres de hauteur, qui représente le corps et dans laquelle l'âme doit pénétrer grâce aux prières du bonze convoqué à cet effet. Un sacrifice d'une douzaine de plats, puis un envoi d'argent au défunt sous forme de monnaie de papier que l'on brûle, ont lieu plus tard.

Puis vient la réception du cercueil, *tsie-pan*, porté par six ou huit coolies sur leurs épaules, accompagnés de musiciens ; dans le cercueil on jette des clous pour que les enfants et petits-enfants puissent avoir des héritiers mâles, puis une poignée de graines de chanvre et de pois, symbole d'une nombreuse postérité, puis du blé, du millet, etc., •₁₇₀ signe d'abondance ; on ajoute des débris de papier, puis le tout est couvert d'une planche percée de sept trous, correspondant aux étoiles de la Grande Ourse. Sur cette planche, on place un matelas de coupures de papier, puis une natte faite avec de la moelle de roseau, puis une natte ordinaire et un oreiller de bambou. Une poignée de sapèques, emblème de la possession de la fortune jusqu'après la mort, est placée dans les manches du défunt ; on a soin, d'ailleurs, d'enlever les sapèques avant les funérailles. Puis le corps est placé dans le cercueil avec les objets dont le défunt a fait usage dans ce monde et qui pourraient lui servir dans l'autre : tels que sa pipe, son pinceau, son encrier, la copie du brevet de son grade s'il est mandarin, etc. Enfin, on cale le corps avec des morceaux de chaux, de l'argent en papier, ou de simples morceaux de papier, puis on étend un drap blanc, puis un drap rouge plus petit, puis une grande et une petite paire de pantalons, bourrés de lingots de papier d'or et d'argent, puis les petits esclaves de papier dont nous avons déjà parlé, un miroir, ou à son défaut une rondelle de fer-blanc, puis une bande de toile grossière sur laquelle est dessinée à l'encre noire une figure mâle ou femelle suivant le cas ; puis on place le couvercle sur le cercueil, les parents se retirant à une certaine distance, ou dans une autre pièce, pour éviter que leurs ombres soient emprisonnées avec le corps du défunt dans sa dernière demeure.

Puis on devra choisir un jour favorable pour l'enterrement ; on envoie les cartes de deuil, puis aura lieu l'emmagasinage du cercueil en attendant son enterrement définitif, toutefois, il ne me paraît pas utile d'entrer ici dans le détail de toutes ces cérémonies. Je rappellerai qu'il y a cinq degrés ou cinq sortes d'habillement de deuil suivant la parenté ; que le blanc est la couleur du deuil en général, et le bleu la couleur du deuil impérial.

La durée du deuil varie suivant le degré de parenté, en voici les règles d'après le *Ta Ts'ing liu li*, code pénal de l'Empire :

Le deuil, pour les plus proches parents au premier degré •₁₇₁ sera porté pendant trois ans : l'habillement sera fait du chanvre le plus grossier et sans que les bords soient cousus.

Le deuil, pour les autres parents au premier degré, sera de trois ou de cinq mois : l'habillement sera fait d'un chanvre de moyenne grosseur, et bordé.

Pour les parents au second degré, le deuil sera porté pendant neuf mois : l'habillement sera fait de toile grossière.

Pour les parents au troisième degré, le deuil sera de cinq mois : l'habillement sera fait d'une toile de moyenne finesse.

Pour les parents au quatrième degré, le deuil durera trois mois et l'habillement sera fait d'une toile de moyenne grosseur.

Le deuil est porté pendant trois ans pleins :

— Par un fils, pour son père ou sa mère ;

— Par une fille, pour son père et sa mère, lorsqu'elle vit sous le même toit, quoiqu'elle soit fiancée, ou même mariée, ou si, étant divorcée, elle est renvoyée chez ses parents ;

— Par la femme du fils, pour le père et la mère de son mari ;

— Par un fils et sa femme, pour celle qui a succédé à la première femme de son père ; pour la femme de son père, ayant remplacé sa mère, et pour la femme de son père, qui l'a nourri ;

— Par le fils d'une femme inférieure et par sa femme, pour sa mère naturelle, et pour la première femme de son père ;

— Par un fils adoptif et sa femme, pour les père et mère qui l'ont adopté ;

— Par un petit-fils et sa femme, pour ses grands-parents paternels ;

— Par une femme, principale ou inférieure, pour son mari.

Dans l'humble demeure du paysan, comme dans la maison somptueuse du banquier, dans le misérable logis du coolie comme dans l'imposant yamen du mandarin, l'ancêtre est présent au foyer domestique, dans un cadre qui varie suivant la fortune, mais entouré partout de la même vénération. Les ancêtres sont représentés soit par une simple tablette, *chen tchou* ou *chen p'ai*, d'environ quinze •¹⁷² centimètres de haut sur quatre de large, soit, chez les gens aisés, par une salle, *tsou miao*, où sont réunies et rangées par ordre chronologique les tablettes de tous les parents défunts ; ces salles sont plus ou moins richement ornées, suivant l'état de fortune du propriétaire ; les tablettes se trouvent toujours chez le fils aîné, souvent aussi chez la plupart des membres de la famille. Parfois, derrière la tablette, une cavité permet de recueillir des morceaux de papier portant les noms d'ancêtres éloignés ; tous les jours on brûle de l'encens et du papier devant les tablettes, en accompagnant la cérémonie de génuflexions.

On célèbre d'une manière générale le culte des ancêtres dans la première moitié d'avril, cent six jours après le solstice d'hiver, période appelée *tsing ming* ; toute la population, se rend en famille aux cimetières, portant les objets

nécessaires aux libations et aux sacrifices, le papier et l'encens pour être brûlés ; les tombes sont réparées et nettoyées ; il existe, comme on le voit, une grande ressemblance entre cette cérémonie et les visites que l'on fait dans nos pays dans les cimetières le jour de la Toussaint ou le jour des Morts. Les prières terminées, trois morceaux de gazon sont placés à l'avant et à l'arrière de la tombe pour maintenir des flots de papier rouge et blanc qui flottent au vent, indiquant que les rites ont été accomplis.

Comme on le voit, ce culte est simple ; il réunit également toutes les classes de la société, toutes les sectes religieuses de l'Empire, qu'elles soient confucianistes, bouddhistes ou taoïstes ; on peut donc dire avec raison que tout en n'étant pas comprise dans les *San Kiao*, les trois religions d'État, elle est la principale religion de la Chine. C'est le plus sérieux ennemi que rencontre le prosélytisme chrétien ; car le culte des ancêtres étant la base même de la société, le christianisme représente, en dehors du principe religieux, un aspect révolutionnaire et subversif. On a essayé de tourner la difficulté en disant que le culte des ancêtres ne consistait qu'en hommages rendus à la mémoire des parents défunts. Mauvaise foi ou erreur ! Le culte des ancêtres est une religion, une véritable religion, •¹⁷³ avec des cérémonies parfaitement précises et c'est ainsi que l'a compris le Saint -Siège.

Mencius.

Nous consacrerons quelques lignes à Mencius, le principal disciple et compatriote de Confucius. Mencius est la forme latinisée donnée par les missionnaires du XVII^e siècle à Meng Tseu. Il appartenait à la famille Meng Sun, l'une des plus considérables du royaume de Lou, mais qui avait perdu son influence dans la première moitié du Ve siècle. Son nom était K'o ; né en 372 av. J.-C., il vécut jusqu'en 290, mourant à l'âge de 82 ans. Il avait perdu de bonne heure son père Ki Koung-Yi, établi dans le pays de Tseou, dans le district de Yen Tcheou, province de Chan TOUNG ; il fut élevé par sa mère Tchang Che, qui lui inculqua les principes de la vertu. On n'a que fort peu de renseignements sur la vie de Mencius, encore faut-il les tirer de ses écrits ; il a occupé des postes de conseiller près de différents princes ; on le trouve d'abord conseiller de Ts'i vers 322 ; de Ts'i, il passa à T'ang ; à Leang, retourna à Ts'i ; à Lou en 309, il paraît avoir occupé des fonctions publiques pendant vingt-quatre ans environ.

On lit dans Mailla, VIII, p. 302, à l'année 1084 :

« Tchang Tche, chef du *Kouo Tseu Kien* ou Collège impérial, avait autrefois demandé à l'empereur de donner un titre d'honneur à Meng K'o, autrement Meng Tseu, de le mettre dans la salle de Confucius, et de donner à ce dernier celui de *Ti* ou d'empereur. Chen Tsoung (empereur Soung) avait renvoyé cette proposition

devant le tribunal des Rites et à son Conseil qui l'avaient rejetée comme déraisonnable. Cette année, à la cinquième lune, Tseng Hiao-Kouan, gouverneur de Yun Tcheou, remit cette affaire sur le tapis, et on conclut qu'elle était juste, parce que Meng Tseu avait fait paraître beaucoup de zèle contre les pernicieuses doctrines de Yang et de Me, et que le T'ien l'avait substitué à Confucius pour conserver la saine doctrine. On donna à Meng Tseu le titre de *Tseou Kouo Koung*, et il fut placé dans la salle de Confucius avec Yen Tseu ; en même temps on éleva Siun Kouang, Yang Hioung et Han Yu à la dignité de *Pe*, dignité inférieure à celle de *Koung* ou de •¹⁷⁴ comte (*lire* duc) ; le premier du titre de *Lan Ling Pe* ; le second de celui de *Tching Tou Pe*, et le troisième de *Tchang Li Pe* ; on les plaça dans les galeries qui sont sur les deux ailes de la salle. »

Nous avons vu que l'ouvrage qui porte le nom de Mencius est le quatrième des Se Chou ou Quatre Livres, les premiers des Livres classiques de second ordre. Le P. Amiot ([264](#)) nous dit que Mencius

« n'ayant d'autre doctrine que celle des Anciens, ne diffère de Confucius que dans la manière de l'annoncer et de l'expliquer. Son ouvrage, que nous devons aux soins de Koung Sun Tch'eu et de Wan Tchang qui l'ont publié, est divisé en sept parties, dont le précis peut se réduire à ce peu de mots : L'homme est essentiellement bon de sa nature ; il est par conséquent capable de toutes les vertus : naturellement bon, il ne doit pas se dépraver ; pouvant être vertueux il ne doit rien négliger pour le devenir. La connaissance et la pratique de ses devoirs, comme homme, et comme homme vivant en société, le conduisent droit à son but : il connaîtra tous ses devoirs, s'il se connaît lui-même, et s'il connaît les autres ; il en remplira toute l'étendue s'il sait être humain et juste ».

Mencius n'est pas un disciple servile de Confucius ; il a soin de tenir compte de la différence que les temps ont opérée dans les conditions sociales. Il tient un langage singulièrement hardi vis-à-vis des Grands. Il aime la polémique et on le verra défendre les devoirs contre Yang Tchou, les droits de l'individu contre Mo Tseu.

Lao Tseu

Le principal ouvrage qui porte depuis une époque inconnue le nom de Lao Tseu, est le *Tao Te King*, le Livre de la Voie et de la Vertu, ou mieux, suivant le P. Wieger, *Traité du Principe et de son action*, base du Taoïsme, *Tao Kiao*, une des trois religions de la Chine, dans lequel sont révélés les mystères du *Tao*, qui nous est parvenu, divisé en deux parties, dont la première est le *Tao*,

la seconde le *Te*, •₁₇₅ caractère du Tao, vertu idéale, à laquelle l'homme ne peut atteindre ; renfermé en 80 chapitres, suivant une division qui est attribuée à Ho-chang Koung ; mais il est certain, surtout si l'on en croit les légendes rapportées par Tchouang Tseu, que le Tao a été connu avant l'auteur du *Tao Te King* ; le troisième des cinq empereurs, Houang Ti, fort révééré par les adeptes de Lao Tseu, qui régnait suivant la légende plus de 2000 ans av. J.-C., était le dieu de la doctrine dont Lao Tseu était le prophète (265).

On attribue à cet empereur l'ouvrage dialogué connu sous le nom de *Nei King*, livre canonique intérieur, composé de deux parties, le *Sou wen* ou questions relatives aux origines, dont le *Yin fou King* serait un développement, et le *Ling tchou King*, livre du principe des choses intellectuelles.

Mais arrivons à Lao Tseu.

Vie de Lao Tseu.

Lao Tseu est né la troisième année de Ting Wang, prince de Tcheou, c'est-à-dire en 604, à K'io jin, dans le royaume de Ts'ou, province actuelle du Ho Nan ; cette date, conforme à la tradition historique, n'est pas donnée par Se-ma Ts'ien dans la biographie qu'il a consacrée au philosophe dans son Che-ki ; si cette date est acceptée, elle rend difficile d'admettre l'authenticité de l'entrevue de Lao Tseu et de Confucius qui aurait eu lieu en 500 avant J.-C. ; si ce dernier avait alors cinquante et un ans, comme l'affirme Tchouang Tseu, Lao Tseu aurait eu cent quatre ans. Le nom de famille de Lao Tseu était Li, son petit nom Eul, son titre honorifique Pe yang, et son nom posthume Tan. Il fut garde des archives de Lo, capitale des souverains de la dynastie Tcheou. Prévoyant la décadence de ces princes, il quitta son emploi, et entreprit un voyage ; à la passe de Han Kou, province de Ho Nan, le gardien Yin Hi le pria d'écrire ses pensées pour son instruction avant de se retirer du monde ; en conséquence, Lao Tseu composa son ouvrage en deux parties sur le Tao et le Te, et l'ayant confié à Yin Hi, il disparut. On ignore quand mourut le philosophe.

Lao Tseu eut un fils nommé Tsoung qui fut général du royaume de Wei et obtint un fief à Touan Kan. Son fils •₁₇₆ appelé Tchou eut lui-même pour fils Koung ; le petit-fils de Koung qui s'appelait Hia, remplissait une charge sous l'empereur Hiao Wen, des Han. Kiai, fils de Hia, devint ministre de K'iang, roi de Kiao-si, et, à cause de cette circonstance, s'établit avec sa famille dans le royaume de Ts'ï (266).

Légende de Lao Tseu.

Il est évident que ces faits manquent du merveilleux qui doit s'attacher à la personne du chef d'une religion. Il y fut pourvu. Un certain Ko HOUNG plaça la légende de Lao Tseu en tête du *Chen sien tch'ouen* (267), « Histoire des Dieux et des Immortels », vers l'an 350 de J.-C., et nous y trouverons le côté fabuleux absent de la biographie ordinaire :

« Sa mère devint enceinte par suite de l'émotion qu'elle éprouva en voyant une grande étoile filante. C'était du Ciel qu'il avait reçu le souffle vital ; mais, comme il fit son apparition dans une maison dont le chef s'appelait *Li* (poirier), on lui donna *Li* pour nom de famille. Quelques auteurs disent que Lao Tseu est né avant le ciel et la terre ; suivant d'autres, il possédait une âme pure émanée du ciel. Il appartient à la classe des esprits et des dieux. Certains écrivains racontent que sa mère ne le mit au monde qu'après l'avoir porté dans son sein pendant soixante et douze ans. Il sortit par le côté gauche de sa mère. En naissant il avait la tête blanche (les cheveux blancs) : c'est pourquoi on l'appela Lao Tseu (l'enfant vieillard). Quelques auteurs disent que sa mère l'avait conçu sans le secours d'un époux, et que Lao Tseu était le nom de famille de sa mère. D'autres disent que la mère de Lao Tseu le mit au monde au bas d'un poirier, il montra le poirier et dit : *Li* (poirier) sera mon nom de famille, etc. (268) ».

Que ne raconte-t-on pas encore ?

Ko HOUNG nous narre les voyages de Lao Tseu :

« Quelques auteurs disent que, du temps de l'empereur Tch'eng - wang (1115 à 1079 av. J.-C.), il fut gardien des archives. Alors il voyagea aux extrémités de l'Occident, dans les •₁₇₇ royaumes de *Ta T'sin*, de *Tchou Kien*, etc. Il reçut le titre de *Kou Sien sing*, « l'ancien docteur ». Il convertit ces royaumes. Sous le règne de K'ang Wang, il s'éloigna de ces contrées et revint dans le pays de *Tcheou*. Il reprit la charge de gardien des archives. Du temps de *Tchao Wang*, il quitta ses fonctions, retourna à *Po*, son pays natal, et y vécut dans la retraite. Lao Tseu voulut de nouveau convertir les peuples du *Si Yu* (des contrées situées à l'occident de la Chine). Le cinquième mois de la treizième année de l'empereur *Tchao Wang* (1052 à 1002 av. J.-C.), il monta sur un char traîné par un buffle noir, ayant pour cocher *Siu-Kia*, et voulut sortir, à l'ouest, par le passage de *Han Kou*. Yin-Hi, gardien de ce passage, sachant que c'était un homme extraordinaire, le suivit et l'interrogea sur le Tao (269) ».

Entrevue de Confucius et de Lao Tseu.

Se-ma Ts'ien raconte que K'oung Tseu se rendit au pays des Tcheou, c'est à dire Lo Yang (Ho Nan fou) :

« Ce fut sans doute alors qu'il vit Lao Tseu, écrit le célèbre historien. Quand il prit congé pour s'en aller, Lao Tseu le reconduisit en lui disant :

« J'ai entendu dire que l'homme riche et puissant reconduit les gens en leur donnant des richesses, que l'homme bon reconduit les gens en leur donnant des paroles. Je ne saurais être riche et puissant, mais je prends furtivement le titre d'homme bon ; je vous reconduirai donc en vous donnant des paroles, et voici ce que je vous dirai : Celui qui est intelligent et qui est profond observateur est près de mourir, car il critique les hommes avec justesse ; celui dont l'esprit est très savant, ouvert et vaste, met en péril sa personne, car il dévoile les défauts des hommes. Celui qui est fils ne peut plus se posséder ; celui qui est sujet ne peut plus se posséder (270) ».

Si l'entrevue avait eu lieu réellement, ces paroles auraient été fort désagréables à Confucius, car en d'autres termes, elles veulent dire, écrit Chavannes :

« Une grande intelligence et une profonde instruction sont choses pernicieuses pour qui les possède ; celui qui s'acquitte des devoirs de la piété filiale et celui qui agit en sujet loyal ne se possèdent
• ¹⁷⁸ plus eux-mêmes, car ils sont à la merci, l'un de ses parents, l'autre de son prince. C'est la condamnation de l'intelligence, de la piété filiale et du loyalisme qui sont les principes essentiels de la doctrine de Confucius (271) ».

Le récit de cette entrevue entre les deux philosophes était fort populaire en Chine ; la scène est même représentée dans un des bas-reliefs du II^e siècle de notre ère, conservés au Chan Toug et publiés par M. Chavannes (272). Lorsque Confucius eut quitté Lao Tseu, il dit à ses disciples :

« Je sais que les oiseaux volent dans l'air, que les poissons nagent, que les quadrupèdes courent. Ceux qui courent peuvent être pris avec des filets ; ceux qui nagent, avec une ligne ; ceux qui volent, avec une flèche. Quant au dragon qui s'élève au ciel, porté par les vents et les nuages, je ne sais comment on peut le saisir. J'ai vu aujourd'hui Lao Tseu : il est comme le dragon (273) ! »

Si l'on est d'accord sur l'époque à laquelle vivait Confucius (551 à 479 av. J.-C.), il n'en est pas de même pour Lao Tseu. Tandis que Ko Houng, l'auteur de la légende insérée dans *le Chen sien tch'ouen*, « Histoire des Dieux et des Immortels », le fait vivre au XI^e siècle avant notre ère, Se-ma Ts'ien le fait vivre à la fin du VI^e siècle ; le disciple de Lao Tseu, Tchouang Tseu, dit, ainsi

que nous l'avons vu, que Confucius aurait eu cinquante et un ans lors de la fameuse entrevue : les disciples du Sage de Lou en ont toujours nié l'authenticité, sans doute à cause du rôle un peu ridicule que les Taoïstes font jouer à Confucius, et celui-ci, qui a été volontiers le but des attaques des sectateurs de Lao Tseu, est probablement la victime de l'imagination de ses adversaires. Il est juste de dire que Confucius, pas plus que son principal disciple, Mencius, n'a jamais mentionné Lao Tseu dans ses ouvrages.

Ko Houng fait ressortir que Lao Tseu n'est pas l'inventeur du Tao, que celui-ci, qui dérive du Ciel et de la Terre, a existé de tous temps et qu'il a été connu par nombre de 179 Sages ; en faisant passer Lao Tseu pour un être divin et extraordinaire, on diminue son mérite ; s'il est simplement un homme qui par l'étude a découvert le secret de l'immortalité, s'il a pu par ses propres méditations acquérir la connaissance du *Tao*, d'autres hommes pourront l'imiter qui seraient obligés de renoncer à le suivre s'il était un génie d'essence surnaturelle (274).

Lao Tseu et l'Occident.

Toutes les conséquences des rapports que Lao Tseu aurait eus avec les Sages d'Occident reposent sur le récit de Ko Houng ; il ne faut pas perdre de vue que celui-ci n'écrivait qu'au IV^e siècle de notre ère ; que les régions qu'il mentionne, *Ta Ts'in*, et autres, n'existaient pas au VI^e siècle avant notre ère ou étaient alors inconnues des Chinois. Si d'ailleurs la grande pérégrination de Lao Tseu a eu lieu, et je suis rien moins que certain, elle s'est probablement bornée à un voyage aux frontières accessibles de l'Empire, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité du Kan Sou actuel. Malgré son obscurité et plutôt à cause de son obscurité, on peut échafauder sur le Tao les théories les plus contradictoires.

Abel Rémusat, partant d'une théorie préconçue, exagérant même les idées des anciens missionnaires, a voulu retrouver dans Lao Tseu, le mot même de *Jehovah* ! Quant au *Tao* :

« les *Tao-sse* s'en servent, dit-il, pour désigner la raison primordiale, l'intelligence qui a formé le monde, et qui le régit comme l'esprit régit le corps. C'est en ce sens qu'ils se disent sectateurs de la raison. Ce mot me semble ne pas pouvoir être bien traduit si ce n'est par le mot *ĕ* • *ā* dans le tripe sens de souverain être, de raison et de parole. C'est évidemment le *ĕ* • *ā* de Platon, qui a disposé l'univers, la raison universelle de Zénon, de Cléanthe et des autres stoïciens ; c'est cet être qu'Amélius disait être désigné sous le nom de raison de Dieu par un philosophe qu'Euclide croit être le même que saint Jean, etc. (275).

De là vient qu'on appelle les *Tao-sse* « les rationalistes », et leur doctrine « le rationalisme ». C'est un fatras qui aurait pu être écrit au XVII^e siècle par Athanase Kircher ou par Huet, •₁₈₀ évêque d'Avranches, mais qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un homme au génie particulièrement lucide.

Stanislas Julien, qui ne fut pas toujours juste à l'égard de son ancien maître, n'a pas de peine à combattre ses théories :

« On conviendra sans peine que le plus sûr moyen de comprendre le sens de *Tao* dans la doctrine de Lao Tseu, c'est d'interroger le maître lui-même, et de consulter les philosophes de son école les plus rapprochés de l'époque où il a vécu ; tels que *Tchoang Tseu*, *Ho kouan Tseu*, *Ho chang-koung*, etc., qui sont tous antérieurs à l'ère chrétienne. Or, suivant eux, le Tao est *dépourvu d'action, de pensée, de jugement, d'intelligence*. Il paraît donc impossible de le prendre pour la *raison primordiale*, pour l'*intelligence sublime* qui a créé et qui régit le monde.

« Telle est cependant l'idée que plusieurs savants, dont je respecte et partage les croyances, voudraient absolument trouver dans le Tao de *Lao Tseu*. Mais, en matière d'érudition, on doit s'étudier à chercher dans les écrivains de l'antiquité ce qu'ils renferment réellement, et non ce qu'on désirerait d'y trouver.

« Le sens de *Voie*, que je donne au mot *Tao*, résulte clairement des passages suivants de Lao Tseu : « Si j'étais doué de quelque prudence, je marcherais dans le grand Tao (dans la grande *Voie*). — Le grand Tao est très uni (la grande *Voie* est très unie), mais le peuple aime les sentiers (chap. LIII). — Le Tao peut être regardé comme la mère de l'univers. Je ne connais pas son nom ; pour le qualifier, je l'appelle le *Tao* ou la *Voie* » (chap. XXV).

Et Julien conclut que, dans Lao Tseu et les plus anciens philosophes de son école,

« l'emploi et la définition du mot Tao excluent toute idée de *cause intelligente*, et qu'il faut le traduire par *Voie*, en donnant à ce mot une signification large et élevée qui réponde au langage de ces philosophes, lorsqu'ils parlent de la puissance et de la grandeur du Tao ([276](#)) ».

Balfour accepte aussi le mot « route » pour le sens primitif de *Tao* qu'il rend par *Nature* ; il ajoute : quand on •₁₈₁ traduit le mot par « route », on sous-entend « de la nature ». Mgr. de Harlez combat cette hypothèse :

« Le Tao n'est assurément pas la *nature* dans le sens que nous attachons à ce mot. La *nature* est un terme abstrait désignant l'ensemble des êtres matériels et de leurs lois nécessaires. Le Tao est, au contraire, un agent spécial, produisant la nature, bien loin de lui

être identique ; il existait avant le ciel et la terre. les êtres particuliers sont sortis de lui ; c'est à lui qu'ils doivent avoir recours pour maintenir dans leur intégrité, et leur vie et leur vertu, etc. (277) »

Harlez combat également la théorie de Julien :

« La nature essentielle du Tao exclut l'image d'une voie. Un chemin ne peut pas certainement être l'origine du Ciel et de la Terre, le protecteur de tous les êtres, qui a des désirs, ou en est dépourvu, etc. Une image aussi bizarre n'a pu hanter l'esprit d'un philosophe sérieux. Le mot *tao*, dans le *Chou King*, signifiait déjà « principe de justice, rectitude » ; *Tao-sin* est un cœur droit ; *Wu-tao* est notre « Sans foi ni loi », sans principes de morale et de justice. C'est là l'unique sens figuré du *tao* à l'époque de Lao Tseu. Il est donc vrai semblable que le Tao était pour lui le principe substantiel formant la règle, la loi rationnelle de tous les êtres et les contenant tous virtuellement (278) ».

Et pour compléter sa pensée, Harlez ajoute :

« Rien, ne nous montrera la vraie nature du Tao, mieux que ce passage de Wen Tseu : « Quand il produit les êtres on ne voit pas ce qui les entretient, quand il les détruit on ne voit pas ce qui les fait périr. » Voilà ce qui constitue l'être spirituel. Les saints l'imitent ; il fait alors surgir la bonne fortune ; mais les saints ne voient pas celui par qui naît ce bonheur. On veut le voir et l'entendre et l'on ne réussit pas. Pour le sonder, une année et plus encore ne suffiraient pas. Oh ! profondeur indiscernable. » (V. liv. II, 2 (279))

L'illustre Legge (280) accepte le *Tao Te King* comme une •₁₈₂ œuvre de l'époque à laquelle il est attribué et Lao Tseu comme son auteur ; il considère le *Tao* comme le point extrême où nous conduisent les choses ; c'est donc un phénomène, non pas un être positif, mais une manière d'être. Le *T'ien* de Confucius et le Ciel des Chrétiens ne sont pas le *T'ien* des Taoïstes et on ne peut le traduire par Dieu comme, on l'a fait. — Il n'y a aucune idée de création propre dans le Taoïsme. — L'homme est composé d'un corps et d'un esprit. — Le but principal du Taoïsme est de conduire à une longue vie. — Au début, le Tao a gouverné les hommes, et alors le monde était dans un état paradisiaque. — La décadence du Tao commence devant le développement de la science. — En tête des qualités de l'homme, Lao Tseu place l'humilité à laquelle il associe la douceur et l'économie. Il dira (liv. II, chap. XLIII) : le Sage « venge ses injures par des bienfaits ». On pourra rapprocher cette maxime de celle de Confucius : le Sage

« s'applique sérieusement à la pratique de la vertu, mesure les autres avec la même mesure que lui-même, et ne s'écarte guère de

la voie de la perfection. Il évite de faire aux autres ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent à lui-même (281) ».

Se-ma T'an, qui a fait la critique des écoles philosophiques, considère l'école du *Tao* comme la synthèse parfaite de toutes les portions de vérité que contiennent les autres systèmes. Son taoïsme, souvent obscur, mais élevé, ne ressemble en rien à celui d'aujourd'hui, mélange de superstitions grossières. M. Chavannes a essayé d'en dégager ainsi la théorie :

« Un principe unique règne au-dessus du monde et se réalise dans le monde, lui étant à la fois transcendant et immanent ; il est en même temps ce qui n'a ni forme, ni son, ni couleur, ce qui existe avant toute chose, ce qui est innommable, et d'autre part, il est ce qui apparaît dans les êtres éphémères pour les disposer suivant un type et imprimer sur eux comme un reflet de la raison suprême. Nous apercevons ici et là dans la nature les éclairs lumineux par lesquels il se trahit au sage et nous concevons une vague idée de sa réalité majestueuse. Mais, parvenu à ces hauteurs, •₁₈₃ l'esprit adore et se tait, sentant bien que les mots des langues humaines sont incapables d'exprimer cette entité qui renferme l'univers et plus que l'univers en elle. Pour la symboliser du moins en quelque mesure, nous lui appliquerons un terme qui désignera, sinon son essence insondable, du moins la manière dont elle se manifeste ; nous l'appellerons la Voie, le *Tao*. La Voie : ce mot implique d'abord l'idée d'une puissance en marche, d'une action ; le principe dernier n'est pas un terme immuable dont la morte perfection satisferait tout au plus les besoins de la raison pure ; il est la vie de l'incessant devenir à la fois relatif puisqu'il change et absolu puisqu'il est éternel. La Voie, ce mot simple implique encore l'idée d'une direction sûre, d'un processus dont toutes les étapes se succèdent suivant un ordre ; le devenir universel n'est pas une vaine agitation ; il est la réalisation d'une loi d'harmonie. Sur cette métaphysique on peut fonder une morale. L'homme, dit Se-ma T'an, se compose d'une âme et d'un corps ; l'âme est ce qui le fait vivre ; le corps est le substratum de l'âme ; la mort est la séparation de l'un et de l'autre ; or ce qui est ainsi séparé ne peut plus se réunir ; ce qui est mort ne peut plus renaître. Mais pourquoi la mort survient-elle ? C'est parce que l'âme en luttant s'épuise, tout de même que le corps, s'il peine beaucoup, se détruit. La conformité au *Tao* nous permettra d'éviter cette usure de notre être. En effet, tout effort ne se produit que parce qu'il rencontre une résistance ; une action parfaitement harmonieuse ne serait arrêtée, par rien et aurait par là-même une durée infinie. La loi suprême de la morale prescrit donc à l'homme d'unifier son énergie, c'est-à-dire d'identifier toutes les forces de son être avec le *Tao* ; par ce moyen, il ne sera plus en conflit avec rien dans le monde,

puisqu'il se conformera à l'harmonie universelle. Il n'est pas non plus de philosophie plus tolérante. En s'identifiant avec le *Tao*, le penseur reconnaît que dans le monde on peut soutenir aussi bien que tout est vrai et que tout est faux, que rien n'est vrai et que rien n'est faux (282). Les propositions les plus opposées ne sont •¹⁸⁴ contradictoires qu'en apparence ; on peut les concilier en se plaçant au point de vue de l'éternel devenir ».

M. Chavannes écrit de Se-ma T'an

« qu'il avait bien compris le sens de ce merveilleux second chapitre de Tchouang Tseu où se trouve exposée en un langage platonicien la conciliation des contradictoires (Mém. hist., I, [Introduction](#), p. XXI).

Dans son zèle à rattacher les traditions de l'Extrême-Orient avec celles de l'Occident, Rémusat voudra aussi prouver la ressemblance des systèmes philosophiques des Grecs et des Chinois, ressemblance qui, si elle existe, n'implique pas forcément des rapports directs ou même indirects. C'est de Pythagore, de Samos, et du divin Platon que Rémusat rapproche Lao Tseu :

« Son style, dit Rémusat, a la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité : il expose des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées (283) ».

Il nous dira encore

« que les opinions du philosophe chinois, sur l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités, qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que, dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon (284) ».

Et encore :

« Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes humaines comme des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort ; et, de même que Platon, il refuse aux méchants la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle (285) ».

Naturellement Rémusat ne pense pas que Lao Tseu ait pu entendre parler de Pythagore, né en 569, et de Platon, né en 429, encore moins, mais il ne se rend pas compte de l'impossibilité qu'il y avait pour le Chinois d'avoir entendu parler de ces derniers.

•¹⁸⁵ M. Emile Guimet a voulu trouver aux Indes la source des inspirations de Lao Tseu :

« Il était bibliothécaire chez le prince de Tcheou, il avait beaucoup lu, et, partant, beaucoup retenu. Il avait dû trouver des traductions de livres brahmaniques et djâïniques dont les conceptions, germes du bouddhisme, étaient venues dans son esprit, s'ajouter aux croyances natives ; de là, cette préoccupation d'idées métaphysiques inconnues, jusqu'alors aux philosophes chinois.

Il ajoute :

« En somme son système était simple ; il admettait l'idée brahmanique de l'âme universelle d'où jaillissent, pour les naissances, toutes les âmes et où retournent, après la mort, toutes les âmes :

« Il admettait encore l'idée bouddhique de la rétribution, en ce monde, des récompenses et des punitions, et cela sans aucune intervention divine, par la force de la cause et de l'effet, dont les résultats, avec la sûreté d'une loi mathématique, physique ou chimique, font que l'acte bon produit le bien, l'acte mauvais, le mal.

« Mais notre sage pensa que ses contemporains auraient quelque peine à concevoir ces thèses philosophiques et il les expliqua au moyen de développements délayés dans des redites, qu'il fit mystérieuses pour les rendre importantes ; et le livre qui en résulte est bien pénible à lire (286) ».

Parlant du Tao comme principe substantiel formant la règle de tous les êtres, Harlez avait déjà écrit :

« La même conception régnait dans l'Inde où nous la voyons désignée par le mot *dharmā*, « loi, principe régulateur supportant toutes choses », de *dhar*, « supporter, tenir droit et ferme », comme l'indique l'origine de ce mot, *dharmā*, que les bouddhistes identifiaient à la divinité (287).

M. Guimet espère que le lecteur aura reconnu que dans son livre Lao Tseu « s'est certainement inspiré des philosophes de l'Inde (288) ». Assurément les rapprochements de ¹⁸⁶ M. Guimet sont fort ingénieux ; mais il n'est pas indispensable d'en conclure de similitudes entre les théories de Lao Tseu et celles des Hindous, que les premières sont dérivées des secondes. Ce ne serait pas la première fois que des systèmes philosophiques et des maximes morales auraient été trouvés séparément par des personnes étrangères les unes aux autres. Il fallait rechercher si Lao Tseu avait pu avoir connaissance des choses de l'Inde, et à cela je réponds non. La Chine au temps des Tcheou, même à celui de Lao Tseu, c'est-à-dire à l'époque la plus récente qui lui est attribuée, au VII^e et au VI^e siècle, divisée en États féodaux retenus par le lien fragile d'un de leurs plus puissants (Tcheou), avait une population clairsemée, plus particulièrement concentrée sur les bords du Houang-Ho dans les pays

qui forment aujourd'hui les provinces de Ho Nan et de Chan Si, s'étendant au Yang Tseu au delà duquel elle s'arrêtait, n'atteignant pas les provinces méridionales du Kouang Toung, du Kouang Si, du Yun Nan ; par la route de l'ouest, les premières connaissances des pays lointains, de l'Inde en particulier, qu'ont possédées les Chinois ne datent guère que du II^e siècle avant notre ère et du voyage de Tch'ang Kien. Il est à peu près certain que la connaissance première du bouddhisme par les Chinois leur est venue par les Yue Tche. Quant au brahmanisme, ils n'avaient aucun moyen d'en obtenir connaissance soit par le sud, soit par l'ouest de la Chine, et si les traces qu'on veut en trouver dans le *Tao Te King* en dériveraient véritablement, il faudrait supposer que ce livre est bien postérieur à l'époque de Lao Tseu et n'a pas été rédigé par lui. Et en cela nous rencontrons l'approbation de M. Giles, qui diffère d'opinion avec Legge, Wylie, Faber. Giles écrit :

« Lao Tseu a-t-il écrit l'ouvrage connu maintenant comme le *Tao Te King* ?

« Je réponds, quant à moi, par une négation absolue. Il n'y a aucun doute que l'ouvrage en question est un faux. A la vérité il contient, beaucoup de ce que Lao Tseu a dit, mais plus qu'il n'a dit. Ce qu'il a dit, de ce qui s'y trouve, a été pour la plus grande partie mal traduit. Le sens de ce •₁₈₇ qu'il n'a pas dit, si sens il y a, peut être avec confiance relégué dans la catégorie des choses inconnues (289) ».

Giles n'a d'ailleurs pas convaincu Legge qui lui a répondu vigoureusement, et puis si le *Tao Te King* est un faux, les théories de M. Guimet n'auraient plus de raison d'être. Laissons, je crois, le *Tao Te King* à Lao Tseu, et par conséquent à une époque à laquelle la Chine ne pouvait avoir de relations avec l'Inde.

Au point de vue de l'art, ne regrettons pas la légende du voyage de Lao Tseu, qui a inspiré les artistes. On voit de beaux bronzes représentant Lao Tseu sur un buffle, et présentant son ouvrage au respectueux Yin-hi.

L'obscurité du *Tao Te King*, loin d'avoir été dissipée par les traducteurs étrangers, me paraît avoir été plutôt augmentée par leurs commentaires contradictoires. Les anciens missionnaires de Pe King tels que Prémare, Bouvet, Foucquet, n'étudièrent cet ouvrage que dans le but d'y trouver des passages empruntés aux Saintes Écritures. Le P. Amiot, l'un des plus connus parmi eux, crut même reconnaître les trois personnes de la Trinité dans la première phrase du XIV^e chapitre, qu'il traduisait ainsi :

« Celui qui est comme visible et ne peut être vu se nomme *Khi* (lisez *I*) ; celui qu'on ne peut entendre et qui ne parle pas aux oreilles se nomme *Hi* ; celui qui est comme sensible et qu'on ne peut toucher se nomme *Wei* (290) ».

Depuis lors, le chevalier de Paravey a expliqué le texte de Lao Tseu sur la Trinité mais il est juste d'ajouter qu'il était quasi aliéné ([291](#)).

Traductions du Tao Te king.

On peut dire que la connaissance et même la popularité du *Tao Te King* sont dues à Abel Rémusat, qui a étudié ce fameux ouvrage dans un mémoire retentissant, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 28 juillet 1820. Pauthier s'est essayé à la traduction du livre (janvier 1838) et Stanislas Julien, qui semble avoir eu à cœur de refaire les ouvrages de son maître Abel Rémusat, en donna en 1842 une version complète, qui pendant •¹⁸⁸ longtemps servit de guide aux autres traducteurs, en particulier aux Anglais T. Watters (1870) et J. Chalmers (1868). Toutefois on ne peut dire que l'œuvre de Julien ait porté beaucoup de lumière dans les théories du vieux philosophe chinois ; et je doute fort que le savant sinologue ait compris lui-même quelques phrases bizarres de sa propre traduction. Depuis lors Mgr de Harlez a donné pour les *Annales du Musée Guimet* une nouvelle traduction française du *Tao Te King* avec celle d'autres textes taoïstes.

Des traductions allemandes furent publiées par Reinhold Von Plaenckner (1870) et par Victor von Strauss (1870). Nous avons vu que le Dr Giles a repris le texte du *Tao Te King* pour en critiquer l'authenticité et que Balfour et Legge ont également traduit cet ouvrage célèbre qui a été l'objet de nouvelles versions allemandes de F. W. Noak (1888), F. Hartmann, A. Ular (1902). Les Anglais et les Américains inlassables, E-H. Parker, P.-J. Maclagan, Paul Cabus, L-W. Heysinger, Lionel Giles, etc., j'en passe et non des meilleurs, ont, j'oserai dire, perdu leur temps dans les dernières années à de nouvelles traductions qui n'offriront d'intérêt que lorsqu'on les aura accompagnées d'un texte bien établi et d'un appareil critique sérieux. On en trouvera la liste dans la Bibliotheca Sinica.

Disciples de Lao Tseu.

La doctrine passive, égoïste et individualiste de Lao Tseu a été répandue moins peut-être par les propres ouvrages du philosophe que perpétuée et développée par ceux de ses disciples, en particulier de Kang Sang-Tseu (570-543 av. J.-C.) de Tchouang Tseu, (Tchouang Tcheou), 330 av. J.-C., l'auteur du classique nommé Nan Houa, d'après le lieu de sa résidence, adversaire de Mencius, vivant au IV^e siècle, un des héros du conte connu, sous le nom de la *Matrone du Pays de Soung*, dont la *Matrone d'Ephèse* est le pendant européen. Tchouang Tseu avait été précédé par le sceptique et original Li tseu, qui vivait dans la principauté de Tcheng et en fut chassé par

la famine en 398 ; en 742, l'empereur Hiouen Tsoung, de la dynastie des Fang, donna à son traité le titre de *Tch'oung hu tchen king*, traité du Maître transcendant du vide ; Wen Tseu (500 av. J.-C.) ; •₁₈₉ après Li Tseu, l'école taoïste ancienne compte Han Fei Tseu, qui se suicida en 233 av. J.-C., et Houai nan tseu ou Lieou-ngan, alchimiste, mort en 122 av. J.-C., pour ne citer que les plus célèbres. Les écrits de ces zélateurs de la doctrine taoïste réclameraient une étude spéciale et nous n'avons malheureusement pas le temps de la développer aujourd'hui. Il est probable qu'ils ont préparé la transformation de la doctrine de Lao Tseu et que tout au moins Li Tseu et Tchouang Tseu ont utilisé des phénomènes d'hypnose et d'extase pour l'enseignement et le développement de leurs idées philosophiques.

Tchang Tao-ling.

Mais comment, demandera-t-on, cette doctrine pure, abstraite, s'est-elle transformée en un mélange de recherches alchimiques, de pratiques de sorcellerie, de superstitions bouddhistes qui composent aujourd'hui le *Tao kiao*, la religion ou l'enseignement du *Tao* : la biographie de Tchang Tao-ling répondra à cette question.

Tchang Tao-ling descendait à la huitième génération de Tchang Leang, le célèbre conseiller de Lieou Pang, fondateur de la dynastie des Han. Il naquit la dixième année de l'empereur Kouang Wou (34 ap. J.-C.) dans une pauvre chaumière d'un petit village de la province de Tche Kiang, situé au pied du T'ien mou chan, dans la préf. de Hang Tcheou. Un phénomène marqua la naissance du futur grand homme : la nuit de sa naissance,

« un bolide enflammé traversa comme une flèche de feu le ciel sombre et sans lune, laissant derrière lui une traînée carminée étincelante, et, chose étrange, tomba inerte et sans force à la porte même de la maison des Tchang, dans le temps précis que le petit Tao-ling venait à la lumière. A la vue de ce météore igné, les parents, les voisins et les commères de l'endroit ne manquèrent pas de prédire à l'enfant la plus brillante destinée sur cette terre et un devin, invité dès le lendemain à en tirer l'horoscope, annonçait gravement que l'héritier des Tchang se distinguerait entre tous par « le pinceau, la parole et la pensée », et, qu'après une longue vie passée à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs, il irait droit au ciel prendre la place qui lui était réservée dans le cénacle •₁₉₀ des immortels. C'était en effet sur Tao-ling, ajoute la légende, que le *T'ai-chang Lao-kiun* avait jeté les yeux pour en faire le chef de son Empire spirituel chez les hommes et pour accomplir en même temps la promesse qu'il avait faite naguère à Tchang Leang, lorsqu'il lui avait apparu en songe (292) ».

De bonne heure Tchang se livra à l'étude des ouvrages de Lao Tseu à laquelle il ajouta des recherches sur l'alchimie, science qui avait pour but « de prolonger la vie au delà des bornes de la nature ». Déjà la doctrine pure de Lao Tseu s'était transformée et avait été remplacée par des pratiques de magie et de sorcellerie, et les taoïstes abandonnant les hautes spéculations philosophiques de leur Maître se livraient à la recherche du *tan* ou du *kin tan* à l'aide duquel ils pourraient fabriquer de l'or et obtenir l'immortalité : dans le but de poursuivre ses recherches, Tchang se retira au Pei-in chan, au nord de Ho Nan-fou, et tout en continuant ses méditations sur le *Tao* avec les disciples qu'il avait réunis autour de lui, il cherchait, d'après les diagrammes du *Yi King*, à découvrir les principes de la vie éternelle.

Le *Tao Te King* dit, chap. LXV : « Le peuple est difficile à gouverner parce qu'il a trop de prudence (293) », ou autrement dit, parce qu'il sait « trop de choses ».

Tchang Tao-ling commente ainsi ce passage :

« Non certes il ne faut pas que le bas peuple soit trop instruit ; si cela était, il quitterait les champs et les boutiques et voudrait marcher de pair avec ceux qui se livrent aux études littéraires et qui vivent de leur pinceau, en un mot les lettrés. Nul ne travaillerait ; les dissensions jalouses prévaudraient et l'État serait en péril. Cependant il est de toute nécessité que chacun, quelle que soit la place qu'il occupe dans la société, reçoive une certaine instruction qui lui permette au moins de bien saisir ses devoirs à l'égard du souverain, des père et mère ; des frères et des hommes en général. L'homme, dit-on, diffère des animaux par l'intelligence ; mais il faut •₁₉₁ que cette intelligence soit cultivée par l'instruction : autrement l'homme n'en serait-il pas moins un animal ? Au reste, je ne vais pas jusqu'à demander que chacun ait autant de savoir et de connaissance qu'un vrai lettré : cela n'est pas à craindre, car les études sont aussi vastes que la mer, et le bas peuple ne pourrait jamais avoir assez de temps pour atteindre le même niveau que les lettrés, qui consacrent aux études tous leurs instants et leur vie même (294) ».

Refusant les invitations des empereurs de se rendre à leur cour, Tchang avait préféré sa retraite dans laquelle il était d'ailleurs entouré de milliers de disciples ; mais, vivant dans le domaine irréel de la philosophie et de la poésie, il avait négligé sa fortune terrestre, et il fut obligé de changer de pays et de transférer son domicile dans le pays de Chou, aujourd'hui province de Se Tch'ouan ; c'est alors qu'il découvre l'élixir de longue vie ; son historien, M. Huart, nous conte ainsi ce prodige :

« Peu de temps après son installation sur le sommet du Mont du Chant de la Grue (*Hô ming Chan*), il arriva un soir qu'un dragon vert et un tigre blanc furent aperçus volant au-dessus de son

laboratoire et, dans le temps même de l'apparition, Tao-ling réussissait enfin la fameuse drogue d'immortalité. Sans doute par la volonté du *T'ai-chang Lao-kiun*, le secret de longue vie cessait d'être inconnu. A peine en possession de cette bienheureuse drogue ; Tao-ling se hâta de l'expérimenter sur lui-même ; il l'avalait, et lui qui avait alors soixante ans bien sonnés, il se transforma subitement en un jeune homme fort et bien fait (295) ».

Le Faust chinois ne tardait pas à obtenir le don d'ubiquité, le pouvoir de dédoubler son individu, le don de seconde vue et enfin, joie suprême, son maître Lao Tseu lui apparut, il lui enjoignit de détruire les six grands démons qui tyrannisaient la province et lui remit

« le *Tcheng-i ming ouei mi chou*, Livre secret de la puissance éclatante et unique, et le *Tan tsao mi tsué*, Remèdes secrets du Fourneau et du Vermillon ; deux épées : l'une mâle, l'autre femelle, un sceau • ¹⁹² nommé Tou-koung, des vêtements, un jupon carré, des souliers de cinabre (296) ».

Fidèle à l'ordre de son Maître, Tchang, à l'aide de 36.000 génies qu'il appela à son secours, triomphe des six grands démons, mais l'époque fixée par Lao Tseu lui-même, mille jours après leur entrevue, pour que son disciple prenne place au Palais des Génies, *Lan Yuan*, approchait. Tchang fit alors venir son fils Heng, lui remit ses livres et ses épées pour chasser les hérésies et les démons et il ajouta :

« Que de génération en génération, les fils continuent mon pontificat ; que nul, s'il n'est le fils ou le petit -fils de mes descendants, à quelque degré que ce soit, ne soit appelé à l'hérédité (297) ! ».

Ainsi fut créée la hiérarchie des prêtres taoïstes.

« Le septième jour du premier mois de la deuxième année Young-cheou (éternelle longévité) de l'empereur Heng, des Han (157 de notre ère), à midi juste, Tao-ling réunit sur la montagne des Nuages (*Yun Chan*), sa femme, madame Young, et ses disciples Tchao Cheng et Ouang Tchang, et de là s'éleva en plein jour au ciel avec eux. Il avait alors cent vingt-trois ans. Longtemps ses disciples qui avaient tenu à faire leurs adieux aux voyageurs, restèrent à regarder en l'air, mais Tao-ling et les siens avaient disparu parmi les nuages (298) ».

On ne me pardonnerait pas de ne pas donner le portrait de cet illustre philosophe tel qu'il est représenté par un auteur chinois :

« Son corps avait neuf pieds deux pouces de long ; ses sourcils étaient hirsutes ; son front, large ; son crâne, rouge comme le vermillon ; ses prunelles, vertes. Il avait un gros nez et des joues anguleuses, ses yeux étaient triangulaires ; des cornes étaient cachées sous son crâne ; ses mains pendantes dépassaient le genou. Il s'asseyait avec la majesté du dragon et marchait avec

la dignité du tigre. Tous ceux qui le regardaient le trouvaient plein de noblesse (299) ».

• ¹⁹³ Le fils de Tchang Tao-ling, Tchang Heng, continua la tradition de son père dans le domaine spirituel et poursuivit ses recherches d'alchimie, et son petit-fils, Tchang Lou joua, au commencement de la dynastie des Han, un rôle important dans la révolte des Bonnets jaunes. Au Ve siècle de notre ère, alors que les Wei régnaient dans le nord de la Chine, un certain K'èou Kien-Tche chercha à se substituer aux Tchang et reçut même en 423 de l'empereur le titre de *Tien che*, « Précepteur du Ciel », qui avait jadis appartenu à Tao-ling. En 748, l'empereur Hiouen Tsoung, des T'ang, conféra ce titre aux descendants de ce dernier auxquels, en 1016, l'empereur Tchen Tsoung, des Soung, fit don d'une vaste propriété près du Loung-hou Chan. L'hérédité dans les fonctions de pontife du culte est assurée dans la descendance de Tchang, par la transmigration de l'âme du successeur de Tao-ling au moment de sa mort dans le corps d'un des jeunes membres de la famille, dont le choix est indiqué par un phénomène surnaturel.

Sous les T'ang, le taoïsme comprenait un grand nombre d'adeptes. Dès le milieu du huitième siècle, le *T'ang lieou tien* évaluait à 1687 le compte des temples taoïstes de tout l'Empire ; 1137 d'entre eux étaient occupés par des religieux, 550 par des religieuses. Le culte taoïste se manifestait par des hommages solennels appelés *tsiao*, apparemment adressés principalement à des divinités stellaires, qui étaient précédés par un jeûne appelé *tchai*, dans le but de « sauver l'âme d'un empereur défunt, de la dégager des ténèbres et d'en faire briller la pure essence (300) ».

Culte taoïste.

Aujourd'hui, la tête du culte taoïste, c'est -à-dire le Directeur général de la secte du taoïsme, est le *Tcheng-i-se-kiao-tchen-jen*, « Héritier du fondateur de la secte des taoïstes » ; ce titre fut conféré par la dynastie Ming à Tchang Tcheng-chang, descendant de Tchang Tao-ling à la 39^e génération. Il « appartient, par privilège héréditaire, au premier-né par descendance en ligne directe de Tchang Tao-ling qui fonda la secte taoïste vers la fin du I^{er} siècle après J.-C., sous l'empereur Houo-ti de la dynastie • ¹⁹⁴ Toung Han. Il réside sur la montagne Loung-hou chan, dans la Province de Kiang Si. Son office consiste à employer ses arts magiques pour chasser les démons, déjouer les influences diaboliques, et réprimer les âmes malfaisantes des morts. Il nomme les nouveaux Tch'eng houang, « Génies tutélaires des villes », et moyennant une taxe, il confère aux Taoïstes des titres qui leur permettent de célébrer les cérémonies avec plus de solennité (301) ».

Dans la capitale, ce culte est représenté, par deux Supérieurs, *Tao lou-se*, correspondant au *Seng lou-se*, Supérieur des Bouddhistes ; deux *Tcheng-i*,

« Taoïstes de droite simplicité », deux *Yen-fa*, « Taoïstes cérémoniaires », deux *Tché-ling*, « Taoïstes de grande excellence », thaumaturges, et deux *Tche yi*, « Taoïstes de grande probité », prêtres d'ordre inférieur.

Dans les provinces, le culte est dirigé par des : *Tao-ki-se Tou-ki*, Supérieur des Taoïstes d'un *Fou*, et *Tao-ki-se Fou tou-ki*, Vice-supérieur des Taoïstes d'un *Fou* ; *Tao-tcheng*, Supérieur des Taoïstes d'un *Tcheou* ou d'un *T'ing* ; *Tao houei*, Supérieur des Taoïstes d'un *Hien* : Les supérieurs sont nommés par les gouverneurs généraux (*tsoung-tou*) ou par les gouverneurs. (*fou-t'ai*) sur la présentation du préfet ou du sous-préfet du *tcheou*, du *t'ing* ou du *hien* (302).

Je viens d'esquisser aussi sommairement que possible l'histoire de Lao Tseu, et celle de son disciple, qui de la doctrine du *Tao*, a fait une religion si éloignée de la pensée du vieux philosophe.

La religion du Tao contient un immense panthéon, embrassant une quantité de génies, des superstitions les plus grossières, empruntées les unes aux traditions locales, les autres au bouddhisme ; des pratiques d'alchimie, un nombre considérable de contes et de légendes ; elle comprend un Enfer dont les supplices nous rappellent singulièrement ceux que décrit le paysan Thurcill dont le moine anglais, Mathieu Paris, nous raconte au XIII^e siècle la visite aux enfers. Ces scènes sont représentées par des figures quelquefois de • 195 grandeur naturelle : j'ai vu un de ces enfers d'exécution remarquable dans un temple taoïste aux environs de Wou Tch'ang, capitale du Hou Pe.

Si l'on est frappé d'étonnement que de l'enseignement moral de Confucius, il ait été possible de tirer le *Jou Kiao*, combien l'est-on davantage en pensant que la doctrine élevée de Lao Tseu a pu servir d'origine ou plutôt de prétexte à la formation du *Tao Kiao* !

Entre les écoles de Confucius et de Lao Tseu, il faut placer les philosophes hétérodoxes et parmi eux *Me Ti* (450 av. J.-C.), l'apôtre de l'amour universel, et Yang Tchou, l'apôtre de l'égoïsme, à la même époque.

*

* *

CHAPITRE VIII

Quatrième Dynastie : Les Ts'in.

Origine.

•¹⁹⁶ Se-ma Ts'ien qui consacre ses Cinquièmes Annales principales aux Ts'in, les fait descendre de l'empereur Tchouen Hiu par sa petite -fille Niu Seou qui, ayant avalé un œuf qu'avait laissé tomber un oiseau de couleur sombre, engendra Ta Ye dont le fils Ta Fei assista Yu le Grand dans ses immenses travaux ; Ta Fei eut deux fils, Ta Lien, fondateur de la famille Niao Sou, et Jo Mou, fondateur de la famille Fei, Fei Tch'ang, vainqueur de Kié à Ming T'iao, fut son arrière petit-fils. Mong-Hi Tchoung Yen, arrière petit-fils de Ta Lien, qui avait un corps d'oiseau et une voix humaine, devint le cocher de l'empereur T'ai Meou ; son arrière petit-fils Tchoung Kiue était chargé de la défense des frontières de l'ouest et résidait chez les Joung de l'ouest ; son fils Fei Lien eut deux fils Ngo Lai qui périt en même temps que Tcheou Sin lorsque ce dernier fut défait par Wou Wang, il est l'ancêtre des Ts'in, et Ki Cheng, le bisaïeul de Tsao Fou, le célèbre cocher de l'empereur Mou, ancêtre des Tchao. De Ngo Lai, par Niu Fang, P'ang Kao, T'ai Ki, Ta Lo, nous arrivons à Fei Tseu, résident à K'iouen K'ieou, qui fut chargé par l'empereur Hiao, de Tcheou, de la surveillance de ses chevaux dans le pays entre les rivières K'ien, affluent de la Wei, et Wei ; en récompense de ses services, il reçut le fief de Ts'in dans le Kan Sou actuel et porta le surnom de Ts'in Ying. Les Ts'in sont donc intimement associés à l'idée de cheval. A partir de Ts'in Heou (857-848), fils de Fei Tseu, Se-ma Ts'ien indique la durée du règne des princes de Ts'in : Koung Po, fils de Ts'in Heou (847-845), Ts'in Tchoung, fils de Koung po, tué par les Joung, en 822 ; son fils aîné Tchouang (821-778), défit les •¹⁹⁷ Joung de l'Ouest et en récompense, il reçut de l'empereur Siouen, non seulement la succession de Ts'in Tchoung qui avait laissé cinq fils, mais aussi la terre de K'iouen K'ieou et il fut nommé le grand officier de la Marche de l'Ouest. Che Fou, l'aîné des fils de Tchouang, céda son rang à son frère Siang pour combattre les Joung, mais il fut fait prisonnier par ceux-ci. Siang, mort en 766, avait secouru les Tcheou contre les Joung ; et P'ing Wang, avec le titre de Seigneur (770), lui donna tout le territoire à l'ouest de la montagne K'i ; ses successeurs furent Wen († 716), Tsing († 718), Ning qui transféra sa capitale à P'ing Yang (714). Son descendant le duc Mou († 621) défit les Joung et subjuga le royaume de Tsin ; il eut quarante fils. Se-ma Ts'ien remarque qu'au « début, Ts'in était un petit royaume et se trouvait dans un lointain reculé. La Chine le traitait sur le même pied que les barbares Joung et Ti. Mais, après le duc Hien (462-384 av. J.-C.), il eut, toujours la prédominance parmi les seigneurs (303) ». Le duc Hiao en 350 construisit Hien-Yang, dans la préf. actuelle de Si Ngan, et y transféra la

capitale des Ts'in ; en 343, il reçut de l'Empereur le titre d'hégémon et cinq ans plus tard (338) il mourut et fut remplacé par son fils Houei Wen. Les Ts'in, dont le pays était peuplé par une population principalement turque, d'après Chavannes, ce qui ne me paraît pas prouvé, étant donné la situation géographique, étaient considérés jusqu'au duc Hiao par les autres États comme des Barbares Il faut d'ailleurs s'entendre sur le mot barbare usité par les Chinois ; il est probable qu'il ne s'agissait pas de tribus essentiellement distinctes des Chinois eux-mêmes, mais qui plutôt étaient peut-être moins avancées ou étaient un peu différentes dans leur civilisation.

Leur rôle prend une importance singulière depuis le duc Hiao, mais à partir de Tchouang Siang (249), fils de Hiao Wen, leur suprématie s'impose, et l'on peut prévoir que ce chef recueillera la succession des Tcheou dégénérés, lorsqu'il est enlevé par une mort prématurée (247) laissant •¹⁹⁸ un fils âgé de treize ans, Tcheng, qui devait être le grand empereur Ts'in Che Houang Ti.

Ts'in Che Houang Ti.

Après la longue lignée de princes de Tcheou, la plupart insignifiants ou ne se signalant que par leurs débauches ou leurs cruautés, dont la souveraineté depuis longtemps affaiblie disparaît enfin devant l'étoile grandissante des Ts'in, la figure de Che Houang Ti apparaît dans un relief puissant à côté des silhouettes falotes de ses prédécesseurs. Il a une volonté, des idées personnelles ; il est profondément original, tellement original que les Chinois ne le reconnaissent qu'avec répugnance pour un des souverains qui ont gouverné leur pays. Il y avait dans l'Empire, en dehors des Chinois établis d'abord sur les bords du Fleuve Jaune, des races dont quelques-unes ont disparu, se mêlant les unes aux autres, fondues parfois dans la masse du peuple prédominant, mais il en existe encore peut-être aujourd'hui dans quelques-unes de ces hordes qui, par leur aspect physique, leurs coutumes, leur langue, conservent leurs caractères distinctifs. Le sol de l'Empire était habité par de nombreuses tribus et les Chinois n'en formaient que la plus importante. La nation n'existait pas : elle fut créée par Che Houang Ti ; quelque éphémère qu'ait été la durée de sa dynastie, elle n'en a pas moins donné à la Chine son unité ; d'un assemblage de peuplades, il a fait un peuple ; il est le véritable fondateur de l'Empire chinois : ses prédécesseurs n'ont été que des chefs de clans plus ou moins considérables : lui seul a été véritablement empereur. Il y a du Louis XI et du Richelieu en lui ; il brisa la féodalité et la puissance des seigneurs en supprimant les anciennes principautés qui ont causé la faiblesse des Tcheou et dans un nivellement général de l'administration du pays, il transforme ces États quasi indépendants, au milieu desquels l'empereur n'est que le *primus inter pares*, ces États à côté de l'État et non partie intégrante de l'État, en une série de territoires (*kiun*), donnant au III^e siècle avant notre ère un exemple qui sera

suivi par nous lorsqu'à la Révolution, nos provinces sont découpées en départements. Il a le sentiment de la grandeur du pays ; après en avoir •¹⁹⁹ fait l'unité, il le protège contre l'invasion des Barbares en lui opposant la monumentale défense connue sous le nom de Grande Muraille ; il étend son territoire au sud du Kiang et la renommée de son Empire fait donner à la Chine par les nations étrangères le nom même de sa dynastie. Mais l'orgueil rendra son œuvre caduque : les Tcheou s'étaient contentés du titre de Wang, il prendra celui de Houang Ti, empereur ; il sera le premier d'une série de monarques qui par une simple numérotation seront le deuxième, le troisième Houang Ti sans nom spécial ; comme cette dynastie doit marquer une ère nouvelle dans l'histoire de la Chine, ou plutôt le début de cette histoire, il fera détruire tous les livres qui racontent les gestes de ceux qui ont présidé avant lui aux destinées du pays. Son œuvre en grande partie sera aussi éphémère dans sa durée que rapide dans sa conception ; elle croulera avec son fils, le deuxième Houang Ti et la Chine reprenant sa tradition continuera son histoire brusquement interrompue avec la chute des Tcheou. Mais il faut cependant reconnaître que si certaines portions de son œuvre ont disparu avec lui — la destruction des livres, par exemple, tout en causant la disparition définitive de certains ouvrages, n'a pas empêché la reconstruction d'un grand nombre d'entre eux sous ses successeur — son empreinte a été durable dans sa partie principale : le groupement, indestructible des éléments épars d'une nation.

Tcheng était né en 259, à Han Tan, capitale du pays de Tchao, dans le Tche Li actuel, où son père Tchouang Siang, ayant été envoyé en otage, vit la concubine de Lu Pou-wei, en tomba amoureux et l'épousa ; de ce mariage naquit Tcheng que les lettrés chinois appellent Lu Tcheng le considérant comme un bâtard, fils de Lu Pou-wei et non de Tchouang Siang ; il en résulte qu'à leurs yeux la dynastie des Ts'in est illégitime. Quand Tcheng monta sur le trône, « le territoire de Ts'in comprenait déjà (les pays de) Pa [Tch'oung K'ing, dans le Se Tch'ouan] et Chou [capitale Tch'eng Tou, dans le Se Tch'ouan], Han-Tchoung [Mien, préf. •²⁰⁰ de Han Tch'oung, Chen Si, jusqu'à Tchou Chan, préf. de Yun Yang, Hou Pe], Yue [fondé par Keou Tsien, dans le Tche Kiang et le Fou Kien], Yuan [sous-préf. de Nan Yang, Ho Nan] ; il possédait Ying [capitale du royaume de Tch'ou, au nord de la sous-préf. de Kiang Ling, Hou Pe, prise en 278] où on avait établi la commanderie de N'an, au nord, il gardait la commanderie de Chang et ce qui se trouvait à l'est, possédant (ainsi) les commanderies de Ho T'oung, T'ai Youen et Chang Tang ; à l'est, il s'étendait jusqu'à Young Yang [pris à Han en 250 par Tchouang Siang, au sud-ouest de la sous-préf. de Young Tseu, préf. de K'ai Fong] ; il avait détruit les deux Tcheou et il avait établi la commanderie de San Tch'ouan (304) » [les trois rivières Yi, Lo et Houang Ho ; préf. de Ho Nan]. A l'ouest du pays des Ts'in, la contrée était occupée par les Barbares.

L'Empire était alors partagé entre les sept princes de Ts'in, de Tch'ou, de Yen, de Tchao, de Wei, de Han et de Ts'i ; le but des Ts'in fut dès lors

d'absorber les autres principautés ; ils y réussirent et leur œuvre fut terminée par l'annexion de Ts'ï en 221 av. J. -C.

Les débuts du règne de Tcheng furent peu brillants : à la suite des dévastations commises par les sauterelles, il fut décidé que tous les gens du peuple qui apporteraient mille *che* de grains seraient gratifiés d'un degré dans la hiérarchie (243) ; quoique ce fut le titre et non la fonction que l'on accordait, il n'y en avait pas moins vénalité du grade, et il semble que c'est le premier exemple qu'on en rencontre dans l'histoire de la Chine. Des troubles domestiques éclatèrent : l'amant de la reine-mère, Lao Ngai, non seulement avait été anobli sous le titre de Marquis de Tch'ang Sin, mais on lui donna en outre du territoire de Chan Yang (dans la préf. de Houai K'ing, Ho Nan), les circonscriptions de Ho Si et de T'ai Youen qui formèrent un nouveau royaume de Ngai. Malgré ces bienfaits, en 236, Lao Ngai contrefaisait le sceau personnel du roi et de la reine douairière pour lever des troupes et fomenter une ²⁰¹ rébellion, mais défait par les princes de Tch'ang P'ing et de Tch'ang Wen, le misérable fut pris et mis à mort, tandis que la reine-mère était exilée ; elle fut rappelée à Hien Yang un peu plus tard par Tcheng à la suite des remontrances de Mao Tsiao, de Ts'ï. Lu Pou-wei qui paraît avoir trempé dans la conspiration de Lao Ngai fut obligé de donner sa démission de Conseiller d'État et il mourut deux ans plus tard (235) ; peut-être se suicida-t-il.

L'œuvre d'unification de la Chine ne se fit pas sans que les princes menacés par l'ambition de Tcheng cherchassent à écarter le danger en supprimant le chef redoutable et Se-ma Ts'ien nous a conservé le récit de la tentative d'assassinat dont, à l'instigation de Tan, prince héritier de Yen, le roi de Ts'in fut l'objet de la part d'un certain King K'o de Wei (227) ; le souvenir de cet attentat a été gardé dans le peuple et la scène est reproduite dans les sculptures de Wou Leang ts'eu.

Ayant terminé la conquête de la Chine et réuni tous les États sous son sceptre, Tcheng résolut de consolider l'unité de l'Empire en brisant les anciennes divisions territoriales et il divisa son vaste territoire en trente-six *kiun*, provinces ou circonscriptions : 1° San Tch'ouan ; 2° Ho toung ; 3° Nan Yang ; 4° Nan ; 5° Kieou Kiang ; 6° Tchang ; 7° Kouei Ki ; 8° Ying Tch'ouan ; 9° T'ang ; 10° Se Chouei ; 11° Sié ; 12° Toung ; 13° Lang Ya ; 14° Ts'ï ; 15° Chang Kou ; 16° Yu Yang ; 17° Yeou Pei P'ing ; 18° Leao Si ; 19° Leao Toung ; 20° Tai ; 21° Kiu Lou ; 22° Han Tan ; 23° Chang Tang ; 24° T'ai Youen ; 25° Yun Tchoung ; 26° Kieou Youen ; 27° Yen Men ; 28° Chang ; 29° Loung Si ; 30° Pei Ti ; 31° Han tchoung ; 32° Pa ; 33° Chou ; 34° K'ien Tchoung ; 35° Tch'ang Cha ; 36° Nei Che, la capitale.

Des anciens titres féodaux de *koung*, *heou*, *po*, *tseu*, *nan*, Che Houang Ti « ne laissa subsister que le nom de *heou*, marquis, qui ne fut plus à proprement parler un degré de noblesse, mais fut synonyme de *noble* en général (305) ».

Il organisa l'administration de l'Empire en envoyant dans les provinces des administrateurs, des gouverneurs •²⁰² militaires et des surintendants ; il uniformisa non seulement les lois et les règlements, ainsi que les poids et mesures, mais aussi les dimensions des essieux des chars et les caractères de l'écriture. Il avait recueilli toutes les armes dans l'Empire, il les fit fondre et transformer en cloches et en douze hommes de métal qui furent placés dans le palais impérial de Hien Yang ; sa capitale dans laquelle, bordant la rivière Wei, il fit élever des modèles des palais des princes qu'il avait vaincus. Il y transporta 120.000 familles de gens puissants et riches de tout l'Empire. Ce fut la centralisation à outrance :

« Le territoire s'étendit à l'est jusqu'à la mer et atteignit le Tch'ao Sien [Corée] ; à l'ouest il s'étendit jusqu'au Lin T'ao [Min Tcheou, Chen Si] et au K'iang Tchoung [au S.-O. du Lin T'ao, habité par des tribus tibétaines] ; au sud il s'étendit jusqu'au pays où les portes sont tournées vers le nord [Tong-King ?] ; au nord. il s'appuya sur le Ho qui lui constituait une barrière, longea le Yin Chan et arriva jusqu'au Leao Toung (306) ».

Ayant terminé ses conquêtes, Tcheng fit graver une inscription sur le T'ai Chan pour commémorer l'achèvement de son œuvre, L'unité de l'Empire, la 26^e année de son règne (221 av. J.-C.), et son orgueil ne connaissant plus de bornes, il prit le titre de Che Houang Ti, le premier Souverain Empereur sous lequel il est connu dans l'histoire, et ses successeurs devaient être désignés, non par leur nom personnel ; mais par le numéro d'ordre de leur règne, c'est-à-dire qu'ils seraient le second, troisième, etc. Souverain Empereur, mais la lignée s'arrêta brusquement avec le second, Eul Che Houang Ti. « Il marquait par là, écrit Chavannes, qu'il réunissait en lui toutes les qualités des trois Souverains et des cinq *Empereurs* de l'antiquité (307) ». « La plupart des gens qui s'élèvent, nous dit Saint-Évremond, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau Pouvoir (308) ».

•²⁰³ Les Tcheou avaient régné par la vertu du feu ; les Ts'in régnèrent en vertu de l'eau, ce n'est d'ailleurs qu'à partir de cette époque que la théorie des cinq éléments, qui n'a pas pris naissance en Chine, acquiert une grande importance ; toutefois dans le pays, considéré comme barbare, de Ts'in on ne rendait hommage qu'aux quatre empereurs d'en haut : l'empereur vert, l'empereur jaune, l'empereur rouge et l'empereur blanc, ce qui n'implique que quatre éléments ; les Chinois en introduisirent un cinquième.

Pour mieux assurer encore la gloire de son règne qui devait être le commencement de l'histoire du pays, il était nécessaire d'effacer toute trace du passé, et dans cette œuvre de destruction il fut poussé par son conseiller Li Se qui, en présence de soixante-dix lettrés, prononça, la harangue suivante (213 av. J.-C.)

« Votre sujet propose que les histoires officielles, à l'exception des Mémoires de Ts'in, soient toutes brûlées ; sauf les personnes qui ont la charge de lettrés au vaste savoir, ceux qui dans l'Empire se permettent de cacher le

Che King, le *Chou King*, ou les discours des Cent écoles, devront tous aller auprès des autorités locales civiles et militaires pour qu'elles les brûlent. Ceux qui oseront discuter entre eux sur le *Che King* et le *Chou King* seront mis à mort et leurs cadavres exposés sur la place publique ; ceux qui se serviront de l'antiquité pour dénigrer les temps modernes seront mis à mort avec leur parenté. Trente jours après que l'édit aura été rendu, ceux qui n'auront pas brûlé leurs livres seront marqués et envoyés aux travaux forcés. Les livres qui ne seront pas proscrits seront ceux de médecine et de pharmacie, de divination par la tortue et l'achillée, d'agriculture et d'arboriculture. Quant à ceux qui désireront étudier les lois et les ordonnances, qu'ils prennent pour maîtres les fonctionnaires. » Le décret fut « Approuvé » (309).

Le décret fut exécuté dans toute sa rigueur ; tout ce qui représentait un passé abhorré devait être anéanti, c'est dire que l'œuvre de Confucius, non seulement le Livre •₂₀₄ d'Histoire et le Livre de Poésie, mais aussi et surtout les Rituels devaient être détruits ; seuls étaient épargnés les ouvrages de science, de divination, etc. Nous verrons que malgré la proscription de toute l'antique histoire, la destruction n'en fut pas aussi complète que l'aurait désirée l'Empereur, et que sous la dynastie des Han on put reconstituer le texte plus ou moins mutilé d'un certain nombre d'entre eux. D'ailleurs l'efficacité du décret ne put être que très courte, car Che Houang Ti mourut quatre ans plus tard et le décret fut rapporté par les Han dès 191. Le décret de Ts'in Che Houang Ti ne fut d'ailleurs pas accepté sans protestation et quatre cent soixante lettrés de Hien Yang payèrent de leur vie leur résistance à la volonté impériale.

Hioung Nou.

L'origine des Hioung Nou nous est inconnue ; on a prétendu qu'ils descendaient de Chan Wei, fils de Kié, le dernier souverain Hia, Chan Wei « se sauva dans les déserts du nord, où il vécut parmi les bêtes sauvages, sans oser communiquer avec les hommes (310). » On a aussi supposé que les Huns, qui ne sont autres que les Hioung Nou, seraient, suivant Cassiodore, descendus des hommes des bois appelés *Fauni ficarii*, suivant Jordanes des *Spiritus immundi* qui ne seraient autres que *Kouei fang* (région des démons) des Chinois, terme qui peut s'appliquer à d'autres barbares aussi bien qu'aux Hioung Nou. Ils sont probablement le peuple turk connu dans l'ancienne histoire chinoise sous le nom de Hiun Yu, repoussés au nord par Houang Ti et qui, plus tard, avec d'autres Barbares, les Joung et les Ti, attaquèrent le duc Tan Fou (T'ai Wang) des Tcheou. Suivant Se-ma Tcheng on les appelait aussi les Joung des Montagnes à l'époque de Yao et de Chouen, mais le P. Gaubil nous dit expressément que « les Joung, qui étaient voisins du Chen Si, vers le Nord et l'Occident, étaient des Tartares d'une autre espèce (311) » : Plus tard, ils furent appelés Hien Yun ; de Guignes, suivant Se-ma Ts'ien, leur donne Chouen Wei (ou Chan Wei), prince de la famille des Hia, comme ancêtre, et il

ajoute : •₂₀₅ « C'est aux environs de l'an 1200 av. J. -C. que nous devons placer le commencement de l'Empire des Huns (312). » Ils étaient nomades et leur domination s'étendait depuis Siouen Houa fou dans le Tche Li jusqu'au lac Barkoul : Excellents cavaliers, habiles à manier l'arc, ils faisaient des incursions continuelles en Chine, maintenus par les princes de Tchao. « Ils n'avaient point de maisons, et ne cultivaient pas la terre ; ils habitaient sous des tentes ; ils avaient des statues d'or, qui représentaient le roi ou Maître du Ciel, qu'ils adoraient. Ils rendaient des honneurs à leurs ancêtres, et, dans des temps fixés, ils tenaient des assemblées pour régler leurs affaires. Ils n'avaient point de caractères (313) ». Mais l'état social des Hioung Nou se transforma dans le cours des siècles. « C'est dans la seconde moitié du III^e siècle, avant notre ère, nous dit Chavannes (314), que les Hioung Nou se constituèrent pour la première fois en nation unie et forte. Leur organisation politique nous est exposée par Se-ma Ts'ien assez en détail (*Mémoires historiques*, chap. CX, p. 4.) ; à leur tête était un chef appelé le *chen-yu* [ou *tcheng-li kou-t'ou chen yu*, ce que les Chinois traduisent par le « majestueux Fils du Ciel »] ; au-dessous de lui se trouvaient deux grands dignitaires, les rois *t'ou-k'i*, c'est-à-dire sages, de gauche et de droite. Le roi *t'ou-k'i* de gauche résidait à l'Orient et était l'héritier désigné du *chen-yu* ; le roi *t'ou-k'i* de droite commandait dans l'Occident. A des rangs inférieurs étaient d'autres fonctionnaires : les rois *kou-li* de gauche et de droite ; les généralissimes de gauche et de droite ; les grands gouverneurs de gauche et de droite ; les grands *tang-hou* de gauche et de droite ; les seigneurs *kou-tou* de gauche et de droite ; puis venaient des chefs de mille hommes, de cent hommes et de dix hommes ». Teou Man leur premier chef connu fut assassiné par son fils Mao Toun, 209 av. J.-C. « Il paraît, dit de Guignes, (315) que ce n'est qu'à cette époque que nous •₂₀₆ devons fixer le commencement de la puissance des Huns ». Tchouang Siang, père de Ts'in Che Houang Ti, pour arrêter les incursions des Hioung Nou, dès 244, fit fermer les passes de Loung Si (Ti Tao hien, de Liang-Tao fou, Chen Si), de Pe Ti (King Yang, Chen si), et de Chang Kiun ; cette mesure fut trouvée insuffisante par les princes de Tchao et de Yen, limitrophes des Barbares ; ils firent construire des murailles : Les Tchao « depuis Tai (Joui Te tcheou, de Yen Ngan fou, Chen Si), au pied des montagnes Yin Chan (qui confinaient à la Tartarie), jusqu'à Kao Kiué, forteresse à 420 li au N.-O de Ta t'oung fou, pour mettre à couvert Yun Tchoung (district de Ta T'oung fou), Yen Men (Yu Men, T'ai Youen fou, Chan Si) et T'ai Kiun, (dépendant de T'ai Youen) ; et le prince de Yen en fit construire une depuis Tsao Yang, jusqu'à Siang Ping (Leao Yang tcheou, du Leao TOUNG), pour garantir Chang Kou (Pao Ngan tcheou, de Siouen Houa fou, Tche Li), Yu Yang (Ping Kou bien, Tche Li), You Pe Ping (Young P'ing fou, Tche Li) et Leao TOUNG kiun, qui est une partie du Leao TOUNG (316) ». Ces princes, en construisant une muraille, ne faisaient que suivre l'exemple du prince de Wei, qui au milieu du IV^e siècle, à l'époque du duc Hiao (de Ts'in), éleva une barrière pour se défendre contre ses voisins, les Ts'in eux-mêmes, alors considérés comme un peuple barbare ; la muraille de Wei commençait « à la ville de Tcheng, au N.

de la préf. secondaire de Houa, préf. de T'oung Tcheou, Chen Si, traversait la rivière Wei, longeait la rive orientale de la rivière Lo du Chen Si et arrivait au N. de la commanderie de Chang qui occupait le sommet N.-E. à l'intérieur de la grande boucle formée par le Houang Ho dans le Chen Si (317) ».

Grande Muraille.

Ts'in Che Houang Ti compléta l'œuvre de son père et des princes de Tchao et de Yen. En 215, le général MOUNG T'ien (318) fut envoyé à la frontière du Nord. « Il ajouta de •₂₀₇ nouvelles fortifications aux remparts élevés entre les pays où sont aujourd'hui Si Ning et Ping Leang fou dans le Chen Si, pour arrêter les courses des Tartares de ce côté-là. Il alla au nord du pays de Ping Leang fou. Il se saisit du pays aujourd'hui appelé Ortoùs, et fit faire, le long du fleuve Houang Ho, des forteresses. Ensuite allant le long de la Grande Muraille jusqu'au Leao TOUNG il fit bâtir des forteresses dans les lieux les plus exposés. Pour le bout oriental de la Grande Muraille, Ts'in Che Houang, dans une de ses visites, y fit bâtir le boulevard qu'on y voit encore et qu'on appelle Chan Hai kouan. MOUNG Tien répara aussi la grande palissade qui séparait le Leao TOUNG de la Tartarie, et dont on voit encore des vestiges. MOUNG T'ien se fit craindre et respecter des Tartares HOUNG NOU (319). D'ailleurs, Ts'in Che Houang Ti avait su trouver des ouvriers pour la construction de la muraille ; en 213, les juges prévaricateurs furent envoyés pour prendre leur part de la besogne. Ainsi fut constituée cette gigantesque défense que les Chinois nomment Wan-li tch'ang tch'eng la muraille longue de 10 000 lis, qui subsiste encore aujourd'hui de Chan Hai Kouan à l'est jusqu'à Kia Yu Kouan, près de Sou Tcheou, du Kan Sou, à l'ouest ; elle varie de hauteur, de 5 mètres à 10 mètres ; dans certains endroits la muraille est surmontée de tours ; des parties sont en ruines, surtout celles qui dans l'ouest, sont construites en terre de loess ; au contraire dans l'est, construite en briques, elle forme un rempart d'environ 7 mètres à sa base et de 4 mètres à son sommet ; quelques passes, dont la plus importante est peut-être celle de Kalgan (Tchang kia k'ou) permettent de la franchir.

Les HOUNG NOU n'étaient qu'un des peuples barbares qui entouraient la Chine. Pendant qu'ils dominaient au nord, on trouvait au nord-ouest et à l'ouest, les JOUNG, au sud les Man, d'autres encore, Miao, Ti, etc. dont nous parlent les •₂₀₈ Livres classiques. C'étaient les tribus au milieu desquelles les Chinois, grâce à leur supériorité intellectuelle et morale, augmentèrent progressivement leur domaine. D'où venaient-ils ? Nous l'ignorons : il est trop facile d'accepter la théorie simpliste de Legge qui les fait venir des mêmes contrées occidentales que les Chinois, mais à une époque antérieure. Il est probable que certaines tribus non chinoises qui peuplent encore l'Empire du Milieu en descendent. Quelques peuples nomades, vivant à l'origine sous des tentes, se civilisèrent avant les autres, tels les JOUNG qui ont joué un rôle assez considérable dans l'histoire ancienne de la Chine, par exemple dans les

luttres qui suivirent le mariage de Yeou Wang et de Pao SE. « Ces Tartares, nous dit le P. Gaubil, 400 ans environ avant J.-C., se divisèrent en hordes, élurent des chefs, bâtirent des villes, et selon les Chinois, d'autres Tartares occidentaux, à l'exemple des Joung, bâtirent alors des villes (320) ».

« Les Chinois, les Joung, les Yi et tous les autres peuples avaient chacun leur caractère particulier qu'il était impossible de changer. Les habitants de l'est, appelés Yi, ne liaient pas leurs cheveux, (ils les coupaient) ; ils avaient le corps orné de peintures, certains parmi eux ne cuisaient pas leurs aliments. Les habitants du midi appelés Man, se tatouaient le front ; (ils prenaient ensemble leur repos) les pieds (tournés en sens contraire et) se croisant ; certaines tribus ne mangeaient pas d'aliments cuits. Les habitants de l'ouest, appelés Joung, portaient les cheveux courts, et ne les liaient pas ; ils étaient vêtus de peaux ; certaines tribus ne mangeaient pas de grains. Les habitants du nord, appelés Ti, portaient des vêtements tissés de duvet et de laine ; ils habitaient dans des cavernes ; certains ne mangeaient pas de grains. Les Chinois, les Yi, les Man, les Joung, les Ti et tous les autres avaient des habitations commodes, des mets assaisonnés, des vêtements convenables, tous les instruments et les ustensiles dont ils avaient besoin. Tous ces peuples différaient de langage, et n'avaient pas les mêmes goûts ni les mêmes désirs. Ils se •₂₀₉ communiquaient entre eux leurs pensées et leurs sentiments par l'intermédiaire d'officiers qui étaient appelés dans l'est messagers, dans le sud imitateurs, dans l'ouest indicateurs ; dans le nord interprètes (321) ».

D'ailleurs sous les Tcheou, une administration spéciale s'occupait des peuples barbares.

« (Les princes constitués par l'empereur gouverneurs dans les contrées barbares), à l'est chez les Yi, au nord chez les Ti, à l'ouest chez les Joung, au midi chez les Man, quelle que soit l'étendue de leur juridiction, s'appellent *tzèu* (feudataires du quatrième ordre). Dans leurs principautés particulières, ils s'appellent eux-mêmes Indignes serviteurs de l'Empereur (322) ».

Dans le *Tcheou Li*, les Agents de Direction des Régions (*Tche-fang-che*) « sont chargés des cartes de l'Empire ; et, au moyen de ces cartes, ils s'occupent des terres de l'Empire. Ils distinguent : les arrondissements et cantons de ses royaumes et principautés ; les populations désignées par les noms des quatre *Yi* ; des huit *Mân*, des sept *Min*, des neuf *Me*, des cinq *Joung*, des six *Ti* (323). »

Si Ts'in Che Houang Ti sut augmenter la population de sa capitale en y attirant les riches, il ne manqua pas aussi de délivrer ses États de la population peu désirable des pauvres, des vagabonds, des boutiquiers, des juges prévaricateurs en les envoyant conquérir ou coloniser Jen Ngao (Nhàm Nghiêu) et Tchao T'o (Triêu Đà) c'est-à-dire le Nan Yue (Nam Viêt) ; les Chinois s'emparèrent du pays de Luc Lu'o'ng qu'ils divisèrent en trois circonscriptions où ils établirent des garnisons : Ces trois circonscriptions comprenaient : 1° Quê Lâm, en chinois Kouei Lin, l'ancien royaume de

Ba-Thuc c'est-à-dire Cao Bang et le Kouang Si ; 2° Nam Haï, c'est-à-dire le Kouang Toung, une partie du Fou Kien et une partie des provinces tonkinoises actuelles de Quang Yen et de Luc Ngan ; 3° Tu'ong (Siang) Quan, c'est-à-dire le delta du Tong King, pays des Kiao Tche, •₂₁₀ avec le Thanh Hoa en plus. « Le Siang était à la frontière sud de l'Empire des Ts'in, comme Je Han (Nhât-nam) était la limite sud de l'Empire des Han (324) ».

Annam.

Il est intéressant de rapprocher les renseignements que donne Se-ma Ts'ien de ceux que nous fournit l'histoire d'Annam : Tuc Phan, roi de Thuc (Cao Bang) prit le nom de An-Du'ong Vu'ong ou Yen -Du'ong Vu'ong, en montant sur le trône, et fonda, la 56^e année de Nan Wang, empereur de la dynastie chinoise des Tcheou, en renversant la première dynastie de l'Annam Hung Bâng Thi et le roi Hung vu'ong (Hioung Wang) XVIII qui se jeta dans un puits, la deuxième dynastie d'Annam, celle de Thuc, conquérant le Van Lang (Wen Lang), dont le roi lui avait refusé sa fille Mi Nu'ong en mariage en 257, c'est-à-dire peu d'années avant la chute définitive des Tcheou ; Le Van Lang qui avait pour capitale Bac Hac, s'étendait glu N. au S. du pays de Chou (Se Tch'ouan) et du lac Toung T'ing (Hou Nan) au royaume de Ba Thuc, (Cao Bang) et au Tchampa. Le Van Lang comprenait quinze districts ou *Bô* : 1° Van Lang, ou Bac Hac, au confluent de la rivière Rouge et de la rivière Claire ; 2° Kiao Tche (Ha Noi, Hu'ng Yen et Nam Dinh) ; 3° Chaû Diên, sur le mont Ba Vi, sur la rivière Noire ; 4° Phu'oc Lôc (partie basse de la province de So'n Tay) ; 5° Vo Ninh (territoire de Bac Ninh) ; 6° Viêt Thu'ong (Quang Binh et Quang Tri) ; 7° Ninh Hai (parties maritimes du Quang Yen et une partie du Kouang Toung ; 8° Du'ong Tuyen (Hai Du'ong) ; 9° Luc Haï (partie du Kouang Si avec Lang So'n et Luc Ngan) ; 10° Vo Dinh (Thaï Nguyen et partie du Kouang Si) ; 11° Hoai Hoan (vallées du Nghê An et du Ha Tinh) ; 12° Cu'a Cho'n (territoire du Thanh Hoa) ; 13° Binh Van (Ninh Binh, depuis le fleuve Dâi jusqu'à la montagne Tara Diep) ; 14° Tân Hu'ng (Hu'ng Hoa et Tuyen Quang) ; 15° Cu'ù Du'c (le haut Song Ma jusqu'à la rivière Noire). Il y a trois listes de ces noms dont la plupart datent de la dynastie des T'ang. Comme on le voit ces quinze *bô* sont renfermés dans •₂₁₁ une petite partie de la Chine dans le Tong King et dans l'Annam septentrional ; les autres limites jusqu'au pays de Chou et au lac Toung T'ing sont du domaine de la légende (325). Van Lang et Thuc formèrent un seul État sous le nom de Au Lac (composé de deux noms de tribus Au Viêt et Lac Viêt), dont la capitale construite par An-du'ong la troisième année de son règne (255), fut appelée d'abord Phong Khe (ruisseau du fief), puis Co Loa Thanh (vieille cité du coquillage à cause de la forme elliptique de ses remparts) ; ses vestiges se trouvent dans le huyen de Dong An, province de Bac Ninh, à quelques kilomètres de la jonction du canal des Rapides et du fleuve Rouge. Une légende raconte qu'elle fut bâtie grâce à l'aide apportée à Yen Du'ong par une tortue d'or, envoyée par le génie de la rivière Claire.

Tran Thi Hoang (Ts'in Che Houang) qui a triomphé des six autres princes de Chine, envoie dans le Nan Yue, dans le but de préparer l'annexion de ce pays, deux agents, Kiet Tuan ou Nham Ngao et Trieu Da ; celui-ci signe devant Co Loa (209) un traité par lequel il obtenait la partie du royaume située au nord de Binh Giang, qui paraît être le song Ca Lo, près Bac Ninh, et demande pour son fils Trong Thuy, la main de Mi chau, fille unique du roi Thuc, qui est accordée à la condition que le gendre du souverain résidera à la Cour d'Annam ; le roi Thuc trahi par ses enfants, tua sa fille et lui-même se jeta dans la mer à l'endroit où se trouve aujourd'hui le port de Bich, près du cap Do So'n, dans le Nghê An. Trong Thuy se suicide de désespoir en apprenant la mort de sa femme : Trieu Da, profitant des circonstances et de la chute des Ts'in en Chine, s'empare de la capitale Co Loa (207 av. J. -C.) et du pays d'Au Lac, en y ajoutant le territoire de Dong Au (aujourd'hui Phu'o'c Kien), ainsi que celui de Tây Viet (Canton), établit sa capitale à Phien ngu, Phiên ngung ou P'an Yu (Canton) et sous le nom de Trieu vo de (Tchao Wou Ti, 206-109 av. J.-C.) commence la •₂₁₂ troisième dynastie d'Annam, celle des Trieu qui devait durer jusqu'à l'annexion du pays par les Han, 111 av. J.-C. Il est intéressant de noter qu'un sujet du roi Yen-du'ong, nommé Li Ong-trong, ramené par Trieu Da d'Au Lac en Chine, y fut élevé et devint un des chefs qui repoussèrent. les Hioung Nou.

Mort de Che Houang Ti.

Ts'in Che Houang Ti mourut le 22 juillet 210 (326) à Cha K'ieou, au nord-est de la sous-préf. de P'ing Hiang, préf. de Chouen Té, Tche Li, et son corps fut transporté à Hien Yang par Li Se, qui avait caché sa mort pour éviter des troubles. Il avait régné vingt-cinq ans comme Tcheng Wang et douze comme Ts'in Che Houang Ti. Son fils lui fit de splendides funérailles :

« Le neuvième mois, on enterra Che Houang dans la montagne Li [Lin T'oung hien, district de Si-ngan fou]. Dès le début de son règne, Che Houang avait fait creuser et arranger la montagne Li. Puis, quand il eut réuni dans ses mains tout l'Empire, les travailleurs qui y furent envoyés furent au nombre de plus de sept cent mille ; on creusa le sol jusqu'à l'eau ; on y coula du bronze et on y amena le sarcophage ; des palais, (des bâtiments pour) toutes les administrations, des ustensiles merveilleux, des bijoux et des objets rares y furent transportés et enfouis et remplirent (la sépulture). Des artisans reçurent l'ordre de fabriquer des arbalètes et des flèches automatiques ; si quelqu'un avait voulu faire un trou et s'introduire (dans la tombe), elles lui auraient soudain tiré dessus. On fit avec du mercure les cent cours d'eau, le Kiang, le Ho, et la vaste mer ; des machines le faisaient couler et se le transmettaient les unes aux autres. En haut étaient tous les signes du ciel ; en bas toute la disposition géographique. On fabriqua avec de

la graisse de *jen-yu* [phoque] des torches qu'on avait calculé ne pouvoir s'éteindre de longtemps. Eul Che dit : « Il ne faut pas que celles des femmes de l'empereur décédé qui n'ont pas eu de fils soient mises en liberté ». Il ordonna que toutes le suivissent dans la mort ; •₂₁₃ ceux qui furent mis à mort furent très nombreux. Quand le cercueil eut été descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui avaient fabriqué les machines et caché les trésors savaient tout ce qui en était et que la grande valeur de ce qui avait été enfoui serait donc divulguée ; quand les funérailles furent terminées et qu'on eut dissimulé et bouché la voie centrale qui menait à la sépulture, on fit tomber la porte à l'entrée extérieure de cette voie et on enferma tous ceux qui avaient été employés comme ouvriers ou artisans à cacher (les trésors) ; ils ne purent pas ressortir. On planta des herbes et des plantes pour que (la tombe) eût l'aspect d'une montagne (327) ».

Le Dr Segalen, *Journ. Asiat.*, mai-juin 1916, p. 405, qui a visité la tombe de Ts'in Che Houang Ti, remarque que

« les sépultures successives des Ts'in, comme leurs capitales, attestent une volonté continue de progression de l'ouest à l'est, une descente conquérante vers le Fleuve Jaune ».

Vanité des prévisions humaines ! Malgré toutes ces précautions, la tombe du tyran Ts'in fut violée par Hiang Yu, peu de temps après la chute de son éphémère dynastie, mais on ignore quels dégâts furent alors commis.

La mégalomanie de Che Houang Ti, dont les résultats furent aussi éphémères que rapides, servit néanmoins grandement à l'expansion de la Chine dont le premier Empereur recula les bornes en écartant de ses frontières les peuples hostiles et répandit le nom dans les pays lointains. Le voyage de Tchang K'ièn dans les régions occidentales au siècle suivant, sous Han Wou Ti, est une conséquence des conquêtes de Che Houang Ti ; de même les relations de la Chine avec l'Annam résultent des campagnes dans le sud de l'Empire des Ts'in.

Il est probable que le nom de Sin, Tchîn, Sinae, Chine, donné à l'Empire par les Occidentaux vient du nom même de la dynastie Ts'in ; sous la dynastie des Han, les Hioung Nou appelaient les Chinois : « Hommes de Ts'in » ; Ts'in était le nom donné à la Chine par les peuples du Si Yu, de •₂₁₄ l'Occident ; le moine alexandrin Cosmas Indicopleustes, au VI^e siècle, l'appelait *Tsinitza* ou *Tzinista*, que nous retrouvons dans le *Tchinasthâna* des anciens Hindous, le *Tchinistan* des Persans, le *Tsinisthan* de l'inscription de Si Ngan ; plus tard, au VII^e siècle ap. J.-C. on la désigne sous le nom de *Taugas*, Ὠάγασ, comme l'écrivain byzantin Theophylactus Simocatta, de *Taugast*, le *Tabgatch* des inscriptions turques, et sous les Leao (916-1125) sous le nom de K'i tai, (328), d'où le nom de Cathay employé par les voyageurs européens du moyen âge,

tels Marco Polo et Odoric de Pordenone, qui appelaient *Manzi* la Chine du Sud.

Le nom de *Cathay* qui vient de la dynastie tartare de K'i Tan, ou Leao, fut perdu bientôt par l'Europe qui lui rendit le nom de Chine ; ce nom de Cathay sera pendant quelque temps, et par erreur, appliqué, au XVII^e siècle, au Tibet, lorsque le père de Andrade, aura, en 1624, écrit sa relation. Cathay ne restera que sous les formes *K'itai*, *Kitái* en russe, *Kitáia* en grec et dans les langues musulmanes. Le nom de *Manzi* ou *Mangi*, de *Man Tseu*, désignait les barbares d'une manière générale. Les Chinois du Nord, du Cathay, à l'époque des Kin et des Youen, traitaient les gens du Sud de barbares, représailles des envahisseurs du Nord pour l'appellation qui leur était donnée par les Chinois du Midi, de *Pe T'ai*, fous du Nord.

Les Chinois eux-mêmes désignent leur pays sous le nom de *Tchoung Kouo*, l'Empire du Milieu, appliqué à l'origine à la province de Ho Nan, fief de la dynastie des Tcheou ; eux-mêmes s'appellent *Tchoung Kouo Jen*, Hommes de l'Empire du Milieu. Sous la dynastie mandchoue, dans les instruments diplomatiques, on se servait de l'expression *Ta Ts'ing Kouo*, le Grand Empire Ts'ing, comme sous la dynastie chinoise précédente, on se servait de l'expression *Ta Ming Kouo*, Grand Empire Ming. D'autres appellations font allusion à la situation géographique de l'Empire, telles *T'ien Hia* (Sous le Ciel) et *Se Hai* (Quatre Mers) : •₂₁₅ si l'on jette les yeux sur une mappemonde chinoise, on verra en effet que pour ses habitants, la Chine occupe le centre du Monde qui se compose d'un Continent ou plutôt d'une grande île centrale. Elle est baignée par une mer intérieure remplie d'îles et qui a pour limites un cercle de terre qui est censé représenter les deux Amériques. Une seconde mer forme la ceinture du monde ; dans cette grande mer extérieure, trois îles : à droite, *Lieou p'ochan* et l'arbre *Fou Sang* au Soleil Levant ; à gauche, la montagne *Man* au Soleil Couchant ; au bas *Ho Chan*, au centre, sur terre, entre deux fleuves, dans un cercle entouré de murailles *Tchoung Youen*, nom ancien de la province de Ho Nan, donné à tout l'Empire du Milieu, *Tchoung Kouo*. Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise paraissent être deux cartes gravées sur pierre conservées dans le musée épigraphique de Si Ngan fou appelé *Pei Lin*, la « Forêt des stèles » ; elles remontent à l'année 1137 de notre ère ; M. Chavannes les a décrites dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême -Orient* (1903).

D'autres désignations sont poétiques : *Tchoung Houa Kouo*, l'Empire fleuri du Milieu, ou simplement *Houa Kouo*, l'Empire fleuri, ou *Houa Yen*, Langage fleuri ; quelques-unes se rapportent aux anciennes dynasties : *Houa Hia*, d'après la première dynastie ; *Han Jen* ou *Han Tseu*, hommes ou fils de Han, d'après la dynastie des Han ; *T'ang Jen* ou *T'ang Chan*, hommes ou montagnes de T'ang d'après la dynastie T'ang. C'est ce nom de *T'ang Chan* que les Chinois des Indes néerlandaises donnent à leur pays, ce qui semblerait démontrer que les Chinois ont émigré dans les îles de la Sonde beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement,

Le prince Hou Haï, âgé de douze ans suivant Se-ma Ts'ien, de vingt et un ans suivant d'autres, ce qui est probable, remplaça son père sur le trône et fut le Second Empereur, Eul Che Houang Ti.

« Il était une tête d'homme avec le cri d'une brute. Sans prestige, il ne sut pas combattre le mal ; sans vertu réelle, il se perdit non sans cause. Quand on s'opposa à lui, il ne put se maintenir ; sa •₂₁₆ perversité et sa cruauté restreignirent la durée du temps qu'il avait à régner. Quoiqu'il demeurât dans un royaume favorisé par sa situation, néanmoins il ne put assurer son salut (329) ».

Il ne régna que trois ans car s'étant signalé par ses cruautés, faisant massacrer les ministres et les membres des familles princières, pressurant, le peuple, un soulèvement éclata et l'eunuque Tchao Kao, le chef des révoltés, fit assassiner (207) Eul Che Houang Ti par Yen Yue et proclamer roi de Ts'in, le prince Tseu Ying, neveu de l'Empereur. Mais Ying fait écarteler Tchao Kao avec tous ses parents. Les seigneurs conduits par Hiang Tsi ou Hiang Yu, originaire de Hia Siang, dans le Kan Sou actuel, d'une famille de généraux de Tch'ou, géant de huit pieds de haut et d'une force prodigieuse, se révoltent : Ying et tous les Ts'in sont massacrés, Hiang Yu marche sur la capitale Hien Yang qui est saccagée et brûlée ; les tombeaux des Ts'in sont profanés et les corps qu'ils renfermaient brûlés et les cendres jetées au vent. Les vainqueurs se partagent les dépouilles de Ts'in dont le territoire fut divisé entre trois rois de Young, de Sai et de Ti, tandis que Hiang Yu, roi du Tch'ou occidental, était le « roi suprême », le Pa Wang, mais il avait négligé Lieou Pang, le chef des Han qui marcha contre lui : Hiang Yu, battu à Kai Hia, dans la préfecture de Fong Yang, Ngan Houei, fut poursuivi jusqu'à T'oung Tch'eng où il se coupa la gorge. Les habitants de Tch'ou se rendirent à Lieou Pang qui prit le titre d'empereur, sur les bords de la Se, dans le Ho-Nan, le 28 février 202, fondant la dynastie des Han. Toutefois on compte l'année 206 comme la première de Lieou Pang.

Pendant la période d'anarchie qui accompagne la chute de Eul Che Houang Ti et la consolidation du pouvoir des Han avec Lieou Pang, nous voyons surgir vingt royaumes dont trois grands et dix-sept petits énumérés dans Mailla (Tableau, T. III, p. 1) :

I. Tch'ou. L'an 209 Tch'en Cheng envoyé par l'eunuque Tchao Kao pour apaiser une sédition dans le Kiang Nan, •₂₁₇ donna le signal de la révolte ; et prit, sous le titre de Yin Wang, la qualité de Roi de Tch'ou, royaume situé dans le Hou Kouang : il régna six mois, et eut pour successeurs Wang King-Kieou, cinq mois. Houai Wang-sin, qui prit le titre de Yi Ti, l'an 206, et fut assassiné au commencement de l'an 205 par les ordres de Hiang Yu.

II. Si Tch'ou, ou Royaume de Tch'ou occidental. Fondé l'an 206 par Hiang Yu, général de Yi Ti. Il se tue l'an 202 avant l'ère chrétienne.

III. Heng Chan ou Tchang Cha. Fondé l'an 206 par Wou Jouï, ne subsista que 49 ans sous cinq Princes : savoir Wou Jouï, 5 ans ; Wang Tching, 8 ; Wang Houei, 7 ; Wang Che, 9 ; Wang Tcho, 21.

IV. Lin Kiang. Fondé l'an 206 par Koung ngao, dont la Cour était à Kiang Ling dans le Hou Kouang, ne régna que quatre ans ; son fils Wang Huon un an.

V. Kieou Kiang ou Houai Nan, fondé l'an 206 par Ying Pou, dont la Cour était à Lou, territoire de Foung Yang Fou. L'an 204, il se soumit aux Han.

VI et VII. Tchao et Tai. Fondé l'an 209 par Wou Tch'en, général d e Tchîn Ching ; règne cinq mois. Hié, rejeton des anciens Princes de Tchao, lui succède et prend le titre de roi de Tai. Sa Cour était à Sin Tou, dans le Pe Tche-li.

VIII Tchang Chan. Démembrement du royaume de Tchao, que Hiang Yu donna au général Tchang eul l'an 206.

IX. Ts'ï et Kiao Toung. Donné à Tien Tan l'an 206. Sa Cour était à Lin Tseu dans le Chan Toung. Tien Chi d'abord roi de Ts'ï, fut fait roi de Kiao Toung.

X. Han. Lieou Pang, fondateur de la dynastie impériale de ce nom.

XI. Ts'ï Pe. Démembrement du Royaume de Ts'ï que Hiang Yu donne à Tien ngan. Sa Cour était à P'o Yang.

XII. Yen, donné à Tsang Tou. Sa Cour était à Ki (*Yu Yang Hien* dépendant de Pe King).

XIII. Leao Toung. Han Kouang, chassé du royaume de Yen par Tsang Tou, prit le titre de roi du Leao Toung. Sa cour était à Wou Tchoung (*Yo Tien hién* ; dépendance de Pe King).

•₂₁₈ XIV. Yin. Se-ma Niang qui établit sa Cour à Tchao Kou (*Wei Kiun fou*, du Ho Nan).

XV. Wei et Si Wei. Kieou eut sa Cour à K'ai Foung fou : Pao son frère qui lui succéda, perdit une partie de ses États, prit le titre de Roi de Wei occidental, et mit sa Cour à P'ing Yang qui est plus à l'ouest.

XVI. Ho Nan. Chin Yang, officier de Hian Yü. Il avait sa Cour à Lo Yang, capitale du Ho Nan.

XVII : Young. Tchang Han, général des Ts'in, mit sa Cour à Feï Kiou (*Hing Ping Hien de Si Ngan fou*).

XVIII. Saï. Se-ma Hin, lieutenant de Tchang Han, mit sa Cour à Lio Yang, dans le Ho Nan.

XIX. Tché. Toung Yi, lieutenant de Tchang Han, mit sa Cour à Kao Nou (Li Tcheou de Yen Ngan fou).

XX. Han. Petit État situé vers K'ai Fong fou du Chan Si que Hiang Leang procura l'an 208 à Han Tching, descendant des anciens rois de Han. Détruit en 230.

Quatrième dynastie : Ts'in, 43 ans.

[Dynastie Tcheou](#) • • • [Dynastie Premiers Han](#)

	Nom propre	av. J.-C.	
TchaoSiang Wang	Tsie	255	Régnait depuis (306) 52 ans sur l'État de Ts'in.
Hiao Wen Wang	Wang	250	règna 3 jours.
Tchouang Siang Wang	Tchou	249	
Tcheng Wang devient :		246	
Che Houang Ti	Tcheng Wang	221	
Eul Che Houang Ti, tué	Hou Hai	209	

*

* *

CHAPITRE IX

Cinquième Dynastie : Les Han

Kao Tsou.

•₂₁₉ Lieou Pang, fondateur de la dynastie des Han, était originaire de Tchoung Yang, dans la préf. de Siu Tcheou, Kiang Sou ; il est désigné sous le titre dynastique de Kao-Tsou ou de Kao-Ti ;

« c'était, nous dit Se-ma T'sien, (330) un homme au nez proéminent et au front de dragon ; il avait une belle barbe au menton et sur les joues ; sur la cuisse gauche il avait soixante douze points noirs [symbolisant les soixante-douze jours de l'année qui sont attribués à chacun des cinq éléments]. Il était bon et amical ; il aimait faire des largesses ; il avait l'esprit ouvert. Il avait sans cesse de grands projets et ne se livrait pas aux travaux et aux occupations des gens de sa famille. Il aimait le vin et les femmes. »

Il choisit le *brun* comme couleur impériale, établit d'abord sa cour à Lu Yang et décida que le premier mois de la première année de son règne commencerait au troisième mois de la dynastie précédente.

D'autre part nous lisons dans le *T'oung kien kang mou* (331)

« qu'il n'avait acquis aucune connaissance par l'étude ; mais il y suppléait par une vivacité d'esprit et une pénétration peu commune. Prompt, susceptible et boudant, la précipitation lui fit souvent faire des fautes, mais il sut les réparer par beaucoup de défiance de ses propres lumières, et en déférant aux conseils de ceux qu'il croyait plus instruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitait ses soldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. »

D'abord chef d'un *ting*, groupe de dix villages, Lieou épousa Tche, fille de Lu, qui devait devenir l'impératrice •₂₂₀ Lu et mère de l'empereur Hiao Houei, puis devint gouverneur de P'ei, dans le pays de Tch'ou ; lors du partage des dépouilles des Ts'in, Hiang Yu le nomma roi de Han (régions de Pa, Chou et Han Tchoung, avec Nan Tchong comme capitale,) tandis qu'il réservait les territoires à l'intérieur des passes aux trois généraux de Ts'in, Tchong Han, Se-ma Hin et Toug Yi qui furent faits rois de Young, de Sai et de Ti ; nous avons vu que le roi de Han, mécontent de sa part, poussé par Han Sin, roi de Tch'ou, marcha contre Hiang Yu et le défit. Tous les chefs reconnurent Lieou Pang quand il fut proclamé empereur le 28 février 202, sauf Houan, ancien roi de Lin Xiang, partisan de Hiang Yu, qui se révolta, fut

défait, pris et exécuté à Lo Yang, capitale du nouvel empereur ; une amnistie générale fut alors proclamée.

D'autres révoltes marquèrent le règne de Kao Tsou ; celle de Han Sin, ancien roi de Ts'ï, roi de Tch'ou (201), qui fut fait prisonnier et pardonné, mais dépossédé de son royaume ; Kao Tsou, généreusement, lui octroya le titre de Marquis de Houai Yin, mais rebelle incorrigible, Han Sin fut plus tard mis à mort par ordre de l'impératrice. Sin, nommé quelque temps auparavant roi de Han, par Kao Tsou, fut transféré dans le pays de T'ai Youen, où il fut attaqué par les Hioung Nou, à Ma Yi (Chan Si) (200). Sin s'allia avec ses ennemis et essaya de soulever le pays, mais la rébellion fut étouffée par Kao Tsou ; celui-ci transféra l'administration à Tch'ang Ngan, au sud de la rivière Wei. En 196, Kao Tsou envoya au Nan Haï, en ambassade ; le lettré Lou Kia (Luc gia) porteur d'un sceau d'investiture se composant d'un petit cube de jade suspendu à une chaîne d'or, chargé d'obtenir de Trieu Vo -dé sa reconnaissance de vassalité envers la Chine ; le roi de Nan Haï affecta d'abord de ne voir dans Lou Kia qu'un messenger lui apportant les félicitations de l'empereur Han, refusa de se lever devant lui, mais cédant aux paroles persuasives de l'envoyé chinois, il finit par lui faire bon accueil.

Le père de Kao Tsou, le T'ai Chang houang mourut en 197 ; deux ans plus tard, l'empereur lui-même termina ses • 221 jours le 1er juin 195 dans le palais Tch'ang Lo, ancien palais restauré de Hing Lo des Ts'in, près de Tch'ang Ngan. Les sépultures des Han qu'a visitées le Dr Segalen (Cf. *J. As.*, 1916, n° 3, p. 414) sont en grand nombre situées

« sur la rive gauche de la Wei, où elles forment un long alignement orienté S.O.-N.E. Les sépultures Tcheou sont intercalées dans cette avenue tumulaire. »

La sépulture de Kao Tsou est appelée Tch'ang Ling, et le tumulus est de forme hexaédrique. Kao Tsou laissait huit fils : d'une concubine, Fei, roi Tao Houei de Ts'ï ; de l'impératrice Lu, Hiao Houei, de la fou-jen Ts'ï, Jou-yi, roi Yin de Tchao ; de la reine douairière Pouo Heng, roi de Tai, plus tard l'empereur Hiao Wen ; K'ouei, roi de Leang, déplacé par l'impératrice Lu, devint le roi Koung de Tchao ; Yeou, roi de Houai Yang, également déplacé par Lu, devint le roi Yeou de Tchao ; Tchang, roi Li de Houai Nan ; enfin Kien, roi de Yen.

Ce fut le second fils ; Hiao Houei, qui monta sur le trône, à l'âge de quatorze ans.

« Lieou Pang était un sceptique : dans les temps anciens l'Etre Suprême était Chang Ti, auquel on sacrifiait sur deux, trois et jusqu'à quatre tumuli sous les Ts'in ; à chacun de ces tumuli correspondait une couleur spéciale et un souverain qui tous les quatre se confondaient dans le seul Chang Ti ; au sud correspondait le Souverain Rouge, au centre le Souverain jaune, à l'est le Souverain Vert, à l'ouest le Souverain Blanc ; par dérision Lieou Pang, créa

pour le nord un Souverain Noir. A partir de 165 av. J.-C., Wen Ti offrit pour la première fois le sacrifice *Kiao* aux Cinq Souverains à Young et leur érigea un temple spécial au nord de la Wei. Cette innovation qui transformait l'ancien mono théisme en polythéisme fut supprimée par Tch'eng Ti en 32 av. J.-C., mais rétablie par Ngai Ti en 5 av. J.-C. (332).

Hiao Houei.

Kao Tsou avait cherché à écarter du pouvoir Hiao Houei, qu'il trouvait trop faible, pour lui substituer son troisième fils Jou Yi, roi de Tchao, fils de la favorite Ts'ï. L'impératrice Lu, femme énergique, réussit à déjouer les intrigues •²²² préparées à la mort de Kao Tsou et assura le sceptre à son fils. En l'absence de Hiao Houei (194) elle fit empoisonner Jou Yi, arracher les yeux, couper les pieds et les mains et brûler les oreilles de sa rivale Ts'ï. L'empereur, saisi de l'horreur de ces crimes, abandonna les rênes du gouvernement dont se saisit sa mère, et mourut le 26 septembre 188.

C'est pendant le court règne de Hiao Houei (191) que fut rapporté le décret de Ts'in Che Houang Ti pour la destruction des livres. Déjà le lettré Lou Kia, au retour de sa mission heureuse dans le Nan Haï, avait, grand admirateur du *Chou King* et du *Che King*, essayé d'agir sur Kao Tsou, mais ce prince, si, par politique, il rendait hommage à Confucius, avait une profonde aversion pour les lettrés ; il répondit avec colère à Lou Kia :

« J'ai conquis l'Empire de dessus mon cheval, je suis devenu votre maître sans votre *Chou King*, ni votre *Che King*, qu'ai-je besoin de vos livres ? »

Lou Kia écrivit alors les *Sin Yu* ou Discours nouveaux et les donna à lire à Kao Tsou.

« L'empereur les lut avec beau coup de satisfaction, et conçut pour les livres plus d'estime qu'il n'en avait auparavant (333) »,

mais il n'abolit pas la défense du souverain Ts'in et laissa à son fils l'honneur de réparer une partie du mal causé par l'édit de 213.

D'ailleurs Siao Ho, qui fut ministre de Kao Tsou, fit bâtir à Tch'ang Ngan un édifice dans lequel il réunit les débris des anciens livres, édifice qu'il nomma Che k'iu Mo, la Tour au Canal de pierre, à cause d'une conduite de pierre qui était au pied du bâtiment (334).

L'impératrice Lu Kao Heou.

L'héritier présomptif du trône était un fils supposé de l'empereur Hiao Houei et de sa nièce, fille de la princesse Youen de Lou (fille de Kao Tsou et de Lu), qui avait épousé Tchang Ngao, marquis de Siouen P'ing ; il fut proclamé empereur, mais Lu continua d'exercer le pouvoir ; le prince s'étant

aperçu de l'illégitimité de sa naissance, et ayant pris une attitude menaçante, Lu le fit emprisonner et plus tard mettre à mort. Le 15 juin 184, Yi, roi de Tch'ang Chan, dont le nom personnel fut changé en celui de Houng, fut • 223 nommé empereur, toujours sous la tutelle de Lu ; la mort de la vieille impératrice (21 juillet 180), couverte de crimes, fut le signal d'une réaction contre la famille Lu dont tous les membres, hommes et femmes, furent décapités. Les ministres choisirent à Tch'ang Ngan comme empereur Heng, nommé en 196 roi de Tai, fils de l'empereur Kao Tsou et de l'impératrice douairière Pouo ; le roi de Tai, arrivé à Tch'ang Ngan le 14 nov. 180, prit le titre de Hiao Wen ; le jeune empereur désigné par Lu, ainsi que les rois de Leang, de Houai Yang et de Tch'ang Chan furent massacrés.

Le nouvel empereur proclama une amnistie générale.

« Son unique préoccupation, dit Se-ma Ts'ien (335), était de réformer le peuple par sa vertu ; c'est pourquoi tout le pays à l'intérieur des mers fut prospère et fut florissant par les rites et la justice. »

C'est lui qui abrogea la loi permettant de mutiler les criminels, jadis établie par l'empereur Chouen ; elle fut changée en amendes, en bastonnade ou en travaux publics. Le règne de ce prince, distingué par ses vertus privées et sa pitié filiale, fut marqué par de nombreuses incursions des Hioung Nou. Déjà en 192, Me Te, fils de Teou Man, leur chef, avait écrit une lettre impertinente à l'impératrice Lu, pour laquelle il fit d'ailleurs des excuses.

Le Chen Yu Mao Toun avait son repaire dans le mont Yin chan ou Ta Ts'ing chan, longeant au nord la grande boucle du Fleuve Jaune, à l'ouest de Kouei Houa tch'eng. Dans les Annales des Han, on lit :

« Il y fabriquait des arcs et des flèches, et en sortait de temps en temps pour exercer ses brigandages. »

Quand Wou Ti s'empara du mont Yin les Hioung Nou « ne pouvaient le franchir sans verser des larmes (336) » Plus tard Mao Toun descendit du Yin chan à Ta T'oung dans le Chan Si.

En 177, les Hioung Nou traversèrent le Fleuve Jaune et ravagèrent le pays, mais ils furent repoussés par Kouan Ying, marquis de Ying Yin ; en 166, Lao Chang, fils de Me Te à la tête de 140.000 hommes fit une incursion en territoire chinois jusqu'à Tchao Na et Siao Kouan, au sud-est de • 224 P'ing Leang ; dans le Chan Si, tua le gouverneur Pe Ti et se retira avec un immense butin avant que l'empereur ait pu le châtier (337). Au commencement de 162, il y eut alliance entre les deux peuples, mais le Chen Yu Lao Chang mourut en 161, fut remplacé par son fils Kiun Tch'en, et les incursions recommencèrent en 158, mais furent repoussées. L'empereur mourut le 6 juillet 157.

Hiao King.

Hiao King, fils de l'empereur Hiao Wen et de la reine douairière Teou, monta sur le trône par suite de la mort de ses trois frères aînés, fils de la première reine. Son ministre Tch'ao Ts'o voulant amoindrir la situation des seigneurs, proposa de diminuer leurs privilèges ; sept des rois formèrent une ligue et s'avancèrent du côté de l'ouest ; c'étaient Pi, roi de Wou, Wou, roi de Tch'ou, Souei, roi de Tchao, Ang, roi de Kiao Si, Pi Kouang, roi de Tsi Nan, Hien, roi de Tseu Tch'ouan, Houng K'iu, roi de Kiao Toungh ; ils furent exterminés par les généraux Teou Ying et Tcheou Ya-Fou (154 av. J.-C.) Cette rébellion étouffée, une incursion des Hioung Nou fut repoussée dans le territoire de Yen. En 153, Hiao King désigna son fils Lieou Young comme héritier présomptif ; plus tard, Lieou Young fut dégradé, nommé roi de Lin Kiang et mourut avant son père. L'empereur mourut le 9 mars 141, âgé de quarante-huit ans, et fut enterré à Yang ling. Il fut remplacé sur le trône par son fils Lieou Tch'e, roi de Kiao Toungh, âgé de seize ans, dont le règne sous le nom de Wou Ti est l'un des plus importants de l'histoire de la Chine.

Wou Ti.

Le long règne de Wou Ti est aussi remarquable pour l'histoire intérieure de la Chine que pour l'histoire de son expansion à l'étranger. On peut dire qu'à cette époque se forme la nation chinoise ; sans reprendre la tradition de Ts'in Che Houang Ti, Wou Ti sent toutefois le danger des grands seigneurs féodaux ; il les éloigne de la Cour et pour contrôler leurs actes place auprès de chacun d'eux un conseiller spécial ; il appelle à leur place des gens intelligents, mais de plus humble condition ; en outre, sur l'avis de Tchou Fou-Yen, il réduit l'importance des fiefs, opérant leur •²²⁵ morcellement en faisant attribuer en apanage dans la succession paternelle une part de la propriété terrienne aux cadets de famille (127 av. J.-C.). En 119, il décrète une réforme monétaire. Passionné chasseur, il était également poète et il encouragea les lettres.

L'usage *régulier* des *nien hao* (périodes de règne) date de Wou Ti, en 114, avec effet rétroactif jusqu'en 140, début du règne ; le règne de Wou Ti ne compte pas moins de onze *nien hao*. Toutefois ses deux prédécesseurs : Wen, dès 163, et King en 149 et en 143, sur le conseil de Sin Youen-p'ing eurent également des noms de règne ; le premier changement de nom de période (*Kai Youen*) avait eu lieu en 334 à l'époque du *Tch'ouen Ts'ieou* sous le règne de Wei Houei Wang (370-318). Comme nombre de *nien hao*, Wou Ti fut dépassé par T'ang Kao Tsoung (650-684 ap. J.-C.) qui en 34 ans en eut 14, et par l'usurpateur Wou Che-T'ien (684-665) qui en 21 ans en eût 18. Le P. Mathias Tchang (*Synch. chinois*, p. v) fait remarquer que

« le principal motif qui poussa Han Wou Ti, à faire ces fréquents changements fut une trop grande crédulité aux paroles de ministres flatteurs. Ceux-ci lui parlaient sans cesse de présages extraordinaires ».

D'autre part, c'est de son règne, grâce aux grands voyages de Tchang K'ien, que datent véritablement les relations de la Chine avec les pays étrangers.

Les Yue Tche, peuple iranien, dont la langue apparentée à celle des Scythes, des Sogdiens, des Ossètes, des Yagnobis, appartenait au groupe des langues indo-européennes, occupaient la partie de la Chine au nord-ouest, le territoire de Leang Tcheou, Sou Tcheou, Kan Tcheou, Yen Tcheou, Cha Tcheou (338), etc., c'est-à-dire la province actuelle de Kan Sou. Vaincus une première fois par les Hioung Nou à la fin du III^e siècle avant notre ère par Teou Man, une seconde fois par le Chen yu Mo Tou en 176 ou 177, ils furent enfin chassés de leur Empire en 165 par le Chen yu Lao chang, qui tua leur roi et de son crâne fit une coupe, et passèrent à Kou Tcha, puis au delà des T'ien chan dans les •²²⁶ vallées arrosées par l'Ili et ses deux affluents méridionaux : la Tekes et la Kounghes, occupées par un peuple nomade appelé les Wou Souen, venus de Koua Tcheou.

Wou Suen.

« Le pays des Wou Souen est situé à environ 2000 lis de distance à l'est de Ta Wan [Ferghana]. Ils ont les mêmes mœurs que les Hioung Nou, et comptent plusieurs dizaines de mille archers. »

Yen Che-kou [commentateur de l'époque des Han] dit :

« Par apparence extérieure, les Wou Souen diffèrent extrêmement de tous les barbares du *Si-yu*. Ceux d'aujourd'hui qui ont les yeux bleus, la barbe rousse, et, qui ressemblent à des singes, tirent leur origine de ces animaux (339). »

On nous dit aussi que les Wou Souen

« ne cultivent point les terres ; ils ne sèment ni ne plantent. Ils suivent leurs troupeaux dans les lieux qui offrent de l'eau et des pâturages. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des Hioung Nou (340). »

Les Yue Tche se divisèrent en deux branches : les Petits Yue Tche qui se mêlèrent aux tribus K'iang ou Tibétaines, et les Grands Yue Tche qui s'emparèrent de Kachgar aux dépens des Sakas (163 av. J.-C. :) qui se réfugièrent au Seistan, mais défaits à nouveau par les Wou Souen, soutenus par les Hioung Nou, ils furent obligés, poussant devant eux les Sakas, de fuir vers l'ouest, dépassèrent l'Issik koul et arrivèrent dans le Ferghana (Ta Wan ou Ta Yuan).

Peut-être est-il utile, pour mieux comprendre la politique assez complexe de ces régions, de rappeler sommairement leur histoire. Lorsqu'en 326, Alexandre le Grand s'avança vers l'Inde, le roi de Takkasila (Taxila), au nord-ouest de Rawalpindi, Ambhi, appelé par les Grecs Omphis ou Taxiles,

ennemi de Porus, fit sa soumission aux Macédoniens afin de pouvoir attaquer avec eux leur commun adversaire. Lors de la deuxième répartition de l'Empire macédonien à Tri paradeisos, en 321, Seleucos Nicator eut Babylone, la Syrie et la Perse, tandis qu'Ambhi conservait la région •²²⁷ de l'Hydaspes et que Porus avait celle du Bas Indus. Eudemos et ses Grecs se retirèrent de la vallée de l'Indus en 317 et Tchandragupta, se rendant maître du Panjab, fonda la dynastie Maurya. Vainement Seleucos tenta-t-il en 305-303 de reconquérir l'Inde ; repoussé par Tchandragupta (Sandracottos), il lui céda le Gandhâra par traité en même temps que la main de sa fille, reçut en échange 500 éléphants, entretint désormais de bonnes relations avec lui, et lui envoya même, en 300, Megasthenes en ambassade. Bindusara succéda à son père Tchandragupta (297) et fut lui-même remplacé en 272 par le célèbre Asoka. A la mort de celui-ci (231), l'Empire Maurya de Magadha tomba en pièces et en 189, le grec Demetrios, gendre d'Antiochos le Grand, venu de Bactriane, conquiert Caboul et le Panjab, ainsi que le Sind, mais en 170-175, Eucratides arrachait à Demetrios d'abord la Bactriane, puis le Panjab, faisant souche de princes comme son adversaire : Les Sakas qui étaient allés s'établir dans la province parthe du Séistan après avoir été chassés de Kachgar, par les Yue Tche, avec Maues à leur tête, expulsèrent les Grecs de l'Inde.

Tch'eng Kien.

L'empereur chinois apprit la catastrophe qui avait frappé les Yue Tche par des déserteurs qui lui racontèrent

« qu'ayant eu une guerre cruelle avec les Hioung Nou, les peuples de Yue Tche avaient été battus et leur roi tué ; que les ennemis ayant fait de son crâne un vase à boire, la plupart des habitants, révoltés de la grossièreté de leurs mœurs, avaient fui dans un pays fort éloigné, afin de n'avoir aucune communication avec ces Barbares. L'empereur, touché du sort de ces peuples, qui avaient été contraints d'abandonner leur pays natal, demanda à ses grands s'il y avait quelqu'un d'entre eux qui se sentît assez de courage pour aller chercher ces fugitifs et les engager à revenir. Tchang K'ien, [originaire de Han Tchoung, dans le sud du Chen Si ; homme vigoureux], s'offrit à entreprendre ce voyage long et difficile (341). »

Le *T'oung kien kang mou* place cet événement à 126 av. J.-C. Se-ma Ts'ien fait partir Tchang K'ien dès 138 av. J.-C. Il est certain que son voyage n'était pas •²²⁸ entrepris dans un but d'exploration ou philanthropique, mais que Wou Ti cherchait simplement, à utiliser l'alliance des Yue Tche contre les Hioung Nou, leur ennemi commun, et d'opérer une diversion : Tchang K'ien se mit en route par le nord-ouest (Loung Si ; Kan Sou actuel) avec une centaine d'hommes, dont Kan Fou, un Tartare (*Hou*), ancien esclave de la famille T'ang-yi, excellent archer, mais à peine avait-il franchi la frontière

qu'il fut arrêté par les gens du chen yu Kiun Tch'en et retenu prisonnier. Tchang K'ien parut accepter sa captivité de bonne grâce, il se maria, eut un fils ; la surveillance se relâcha et au bout d'une dizaine d'années, il réussit à s'évader avec quelques compagnons. Il n'avait pas renoncé à sa mission, continua sa route vers l'ouest et il arriva dans le Ferghana (Ta Wan, Ta Yuan), où il apprit que les Ta Yue Tche avaient poursuivi le cours de leurs conquêtes. Ils avaient en effet franchi le Jaxartes et s'étaient emparés du Ta Hia (To-kharestan), partie de la Sogdiane, dépendant du royaume gréco-bactrien déjà attaqué par Mithridate le Grand, sixième roi des Parthes (232-139 av. J.-C.) et ils avaient traversé l'Oxus pour occuper leur capitale Lan Che ou Ying Kien Che qui devint la leur. Ma Touan-lin nous dit que la capitale des Yue Tche était la ville de Lan Che,

« à l'ouest du pays des Grands Wan, à 2 ou 3.000 li, au nord de la rivière Wei (Oxus). Au midi sont les Ta Hia (Dahae) ; à l'ouest, ils confinent aux A-si. En allant pendant quarante-neuf jours du côté du nord, on trouve le K'ang Kiu (Sogdiane) (342) ».

Les Yue Tche

« partagèrent le Ta Hia en cinq *hi heou* (*jagbous*) qui étaient ceux de Hieoumi [cap. Ho mo, Wakhan,] de Chouang mi [cap. Chouang mi, Tchitral], de Kouei Chouang [cap. Hou Tsao, Gandhara], de Hi Touen [cap. Po mao ; Parwân) et de Tou mi [voisin de Caboul]. Plus de cent ans après, le *hi heou* (*jabgou*) de Kouei Chouang (Kou Chan) attaqua et vainquit les quatre autres *hi heou* ; il se nomma lui-même roi ; le nom de son royaume fut Kouei Chouang (KouChan). Il envahit le Ngan Si (Parthie) et s'empara du •²²⁹ territoire de Kao fou (Caboul) ; en outre il triompha du P'ou ta et de Kipin (Cachemire) et posséda entièrement ces royaumes. K'ieou-tsieou-k'io mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. [C'est le roi Kadphisès Ier, vainqueur vers 50 de notre ère du dernier des rois indo-grecs, Hermaios.] Son fils Yen-kao-tchen (Oêmokadphises) devint roi à sa place, à son tour il conquiert le T'ien Tchou (Inde) et y établit un chef pour l'administrer. A partir de ce moment, les Yue Tche devinrent extrêmement puissants. Tous les divers royaumes les désignent en appelant leur roi le roi Kouei Chouang (Kou Chan), mais les Han les nomme Ta Yue Tche en conservant leur ancienne appellation (343). »

Au cinquième siècle de notre ère, les Kou Chan poussés par les Jouan jouan abandonnèrent leur capitale Lanche et s'établirent à l'ouest à Po-lo (Balkh ?) et de là en 450, ils franchirent l'Hindoukouch et reconquirent les cinq anciens *jabgous*.

Tchang K'ien passant par le K'ang Kiu (Sogdiane, nord du Syr Daria) rejoignit les Ta Yue Tche, mais ceux-ci avaient oublié leurs anciens ennemis, se trouvaient bien dans leurs nouvelles possessions et déclinaient les pro-

positions d'alliance de l'ambassadeur chinois qui repartit après être resté une année, chez eux (128 av. J.-C.) en longeant les Nan Chan. Malheureusement, pour lui, Tchang K'ien voulant rentrer par le pays des K'iang, fut fait de nouveau prisonnier à son passage chez les Hioung Nou, mais profitant des troubles qui éclatèrent lors de la mort du Chen yu Kiun Tch'en, il réussit à s'échapper et rentra en Chine après treize ans d'absence avec sa femme et deux seuls de ses cent compagnons, dont Kan Fou.

Cependant le voyage de Tchang K'ien, récompensé par l'empereur par lettre de *T'ai tchoung ta fou* (chambellan impérial), n'avait pas été inutile ; on peut dire qu'il est le véritable point de départ des relations de la Chine, non seulement avec l'Occident, mais aussi avec le Sud de l'Empire. On ne saurait en exagérer l'importance. En effet, Tchang K'ien, esprit observateur et sagace, avait remarqué •²³⁰ dans le Ta Wan et le Ta Hia des bambous et des étoffes de provenance chinoise et il avait appris, à son grand étonnement, qu'ils arrivaient des provinces occidentales de l'Empire, c'est -à-dire le Se Tch'ouan et le Yun Nan, par la voie méridionale du Chen Tou, c'est -à-dire l'Inde, au lieu de passer par l'ouest, c'est -à-dire par le pays des Hioung Nou.

« Les peuples des royaumes de Wou Souen, Kang K'iu, Yen Tsai, Ta Yue Tche, raconta Tchang K'ien, n'ont point de demeures fixes ; ils suivent leurs troupeaux dans les pâturages, et se nourrissent comme les Hioung Nou. Le royaume de Ta Hia est au sud-ouest de Ta Wan ; les peuples de ces deux royaumes ont à peu près les mêmes coutumes et la même manière de vivre. Lorsque j'étais à Ta Hia, j'y vis quantité de bambous, et de cannes, semblables à celles de la montagne Kioung chan, et des toiles comme celles de nos manufactures du pays de Chou [Se Tch'ouan]. Je demandai d'où l'on tirait toutes ces choses ; on me répondit qu'on les faisait venir du royaume de Chen Tou [Inde].

» Le royaume de Chen Tou est à quelques mille li au sud-est de Ta Hia, et les coutumes n'en sont guère différentes : Ta Hia, autant que j'en puis juger, est à peu près à 12 000 li de Han, au sud-ouest. Comme il est à quelques mille li au nord-ouest de Chen Tou, apparemment que Chen Tou n'est pas fort éloigné du pays de Chou, d'où il serait facile de se procurer les cannes et les toiles que j'ai vues à Ta Hia.

» On peut se rendre à Ta Hia par trois chemins ; l'un par les K'iang, qui est très dangereux ; le second, plus au nord, par le pays des Hioung Nou, mais ils arrêteraient infailliblement ceux qu'on y enverrait. Le troisième, qui est le plus droit et le meilleur, traverse le pays de Chou ; ce chemin est sûr, et l'on n'y est point exposé aux insultes des brigands (344) ».

Les renseignements du voyageur autorisaient donc l'empereur de se tracer un double but : tout d'abord se frayer un passage chez les Hioung Nou,

d'autre part trouver •₂₃₁ la route qui lui permettra par le sud de communiquer avec les régions occidentales.

Rémusat citant le *Ts'ien Han chou* (*Fo houé ki*, p. 39) nous dit que Tchang K'ien

« servit ensuite dans les guerres contre les Hioung Nou ; et les connaissances locales qu'il avait acquises pendant son séjour chez ces peuples, furent fort utiles aux généraux chinois. Il fut en 123 av. J.-C., élevé à un poste important [Marquis de Po Wang]. Mais deux ans après, ayant échoué dans une expédition contre les Hioung Nou, il encourut la peine capitale, et fût, par grâce spéciale, condamné seulement à la dégradation et réduit au rang du peuple. Il ne laissa pas, quelque temps après, de donner d'utiles renseignements sur les rapports qu'avaient entre eux les princes des Hioung Nou, des Wou Souen et des Yue Ti, sur la soumission des Saï par ces derniers, et sur d'autres événements relatifs à ces nations occidentales, qui avaient de l'intérêt pour les Chinois à cause de la domination qu'ils prétendaient exercer alors sur l'Asie intérieure ».

Nous verrons que Tchang K'ien effectua un second voyage dans l'ouest.

La lutte avec les Hioung Nou débarrassés des Yue Tche interposés entre eux et la Chine avait recommencé. En 135, un ambassadeur du roi des Hioung Nou avait demandé pour son maître la main d'une princesse chinoise qui, sur le conseil de Han Ngan-kouo, fut accordée par l'empereur, mais lorsqu'il s'agit de tenir cette promesse, sur l'avis de Wang Kouo, Wou Ti se décida à faire la guerre aux Hioung Nou et tendit à Ma Yi (préf. de Ta T'oung fou, Chan Si) une embuscade au chen yu qui réussit néanmoins à y échapper : Wouang Kouo, conseiller et général malhabile, qui avait mené la campagne, fut jeté en prison (345). En 129, les Hioung Nou battirent les généraux chinois Koung-souen Ngao et Li Kouang ; à la suite de nouvelles incursions en 127, l'empereur fit construire Sou Fang (Ning Hia) au sud du Houang Ho.

Ho K'iu-p'ing.

Enfin en 121, le fameux Ho K'iu-p'ing, général des chevaux rapides, parent de l'impératrice Wei, s'avança jus qu'au K'ï Lien Chan, au delà •₂₃₂ de Kan Tcheou au sud contre les Hioung Nou auxquels il livra une bataille qui dura sept jours ; il défit leur vassal, le roi de Hieou Tch'ou qui occupait le territoire actuel de Leang Tcheou, et s'empara d'une statue d'hom me en or, auquel on offrait des sacrifices.

« Cette statue fut prise et apportée à l'empereur en 121. Yan Che-kou remarque à ce sujet qu'on l'avait faite en or pour représenter le prince des génies célestes, et que c'est l'origine des

statues de Foé actuellement en usage. L'empereur, la considérant comme sacrée, la fit placer dans le *Palais des sources douces*. Elle avait plus d'une toise (3m.05) de hauteur. On ne lui offrait pas de sacrifices, seulement on brûlait des parfums en son honneur. C'est ainsi, ajoute-t-on, qu'a commencé à s'in introduire la doctrine de Foé (346) ».

Nous verrons que le bouddhisme a pénétré en Chine beaucoup plus tard. L'assassinat du roi de Hieou Tch'ou et la soumission des rois de Kan Tcheou et de Leang Tcheou livra à la Chine un grand territoire formant partie du Kan Sou occidental. Un gouverneur (*t'ai cheou*) fut établi dans la ville devenue Sou Tcheou, capitale d'une circonscription appelée Tsieou Ts'iouen (115) qui lorsqu'elle fut colonisée fût de nouveau divisée en Wou Wei (Leang Tcheou), Tchang Ye (Kan Tcheou) et Touen Tiouang (347). Ces quatre circonscriptions à l'ouest du Fleuve Jaune formaient entre les Hiong Nou et les Tibétains un barrage continué par Hami et le lac Barkoul, dont la possession fut chèrement disputée aux Chinois par les Barbares.

Dans une autre direction les Hiong Nou subissaient des désastres. Le chen yu I-Tche-Sié, fils de Lao Chang qui avait remplacé son frère Kiun Tch'en en 126 fut battu par le général Wei Ts'ing du côté de Kouei Houa Tch'eng, au nord-est de la grande boucle du Fleuve Jaune, tandis que Ho K'iu-p'ing écrasait d'autres chefs Hiong Nou au delà de Siouen Houa fou (348) (119).

Ho K'iu-p'ing ne devait pas survivre longtemps à ses •²³³ triomphes ; ce grand général qui portait le titre de marquis de Kouan Kiun (préf. de Nan Yang, Ho Nan) mourut en l'an 117, âgé de 24 ans ; sa sépulture existe encore dans la vallée de la Wei ; elle se compose d'un tumulus au sud duquel s'élève une stèle de l'époque de K'ien Loung ; devant, un cheval, non sellé, non bridé, écrase un Hiong Nou qui se débat sous lui. Ce monument de 117 av. J.-C., est le plus ancien que nous possédions de la statuaire chinoise. (349).

Tout le règne de Wou Ti est marqué par la lutte contre les Hiong Nou ; en 99, il envoie contre eux son meilleur général Li Kouang-Li les attaquer près des T'ien Chan ; l'arrière-garde était commandée par Li Ling, qui obtint, malgré la répugnance de l'empereur, l'autorisation de faire une attaque séparée avec 5000 hommes ; il fut défait, au sud-est de Hami, obligé de battre en retraite vers la frontière de Chine et enfin de se rendre ; en 97 et 90, nouvelles campagnes de Li Kouang-li qui, vainqueur d'abord, fut défait et pris par les Hiong Nou qui se l'attachèrent par de bons traitements.

Deuxième voyage de Tchang K'ien.

Comme nous l'avons vu, les Yue Tche avaient fui devant les Wou Souen. Tchang K'ien avait donné à l'empereur le conseil de s'allier à ceux-ci pour s'aider dans la lutte contre les Hiong Nou. Dans ce but Tchang K'ien, avec le

titre de *Tchoung Lang-tsiang*, en 115, fut envoyé de nouveau vers l'ouest avec 300 hommes, 600 chevaux, 10 000 têtes de bétail, pour leur subsistance, des étoffes de soie pour des valeurs incalculables, et nombre d'agents accrédités et de substituts d'ambassade, pour les envoyer sur la route de divers côtés (350) ». Il fut bien accueilli par le Kouen Mou [chef] des Wou Souen qui s'étaient affranchis du joug des Hioung Nou, mais, déchirés par des querelles intestines, ils ne purent lui venir en aide ; toutefois il profita de leur bon vouloir pour envoyer des agents dans le Ferghana, (Ta Wan), le Zerafchan et les pays voisins. Ils notèrent que les pays de l'ouest (*Si Yu*) étaient divisés en trente-six royaumes et que deux routes y conduisaient : l'une par le sud, •²³⁴ par le royaume de Chen, l'autre par le nord de Tourfan. Les envoyés constatèrent que les gens de Ta. Wan possédaient d'excellents chevaux, mais refusaient de les montrer. Chevaux, nous dit Se-ma Ts'ien

« qui suent le sang ; ils proviennent d'un étalon céleste (351). »

L'empereur envoya alors un nouvel ambassadeur avec 1000 onces d'or et un cheval d'or au Ta Wan dont les habitants refusèrent une fois encore de satisfaire aux demandes impériales. L'ambassadeur, irrité, brisa le cheval d'or et proféra des menaces : on l'assassina à Yeou Tch'eng. Wou Ti, qui avait déjà envoyé le général Tchao Po-nou briser la résistance des rois de Leou Lan et de Kou Tcha. qui le gênaient dans sa marche vers l'ouest (208), envoya le général Li Kouang-li (104) pour châtier les gens de Ta Wan, mais il essuya une grande défaite devant Yeou Tch'eng ; la colère de l'empereur à cette fâcheuse nouvelle fut d'autant plus grande que les Hioung Nou faisaient vers la même époque (103) le général Tchao Pô-nou prisonnier. Sans laisser Li Kouang-li rentrer en Chine, Wou Ti lui envoya des renforts et le général chinois après un long siège s'empara de la capitale de Ta Wan, Eul che (Teratepe) dont la population se souleva et massacra le roi Mou Koua ; il reçut les chevaux qu'il demandait, installa un nouveau roi Mei Ts'ai, et partit, laissant un de ses officiers s'emparer de Yeou Tch'eng, et rentra en Chine (101). L'assassinat de Mei Ts'ai un an après, remplacé par Tch'en Fong, ne paraît pas avoir modifié les rapports de Ta Wan et de la Chine, car pendant le règne de Wou Ti plus de dix ambassades chinoises se rendirent dans le Ferghana et le Zerafchan (352).

Les contrées d'Occident (*Si Yu*) subissaient donc le joug de la Chine et le gouvernement impérial y établit pour les surveiller un Commissaire militaire des Ambassadeurs. Elles formaient alors 36 royaumes ; sous les empereurs ngai et P'ing leur nombre monta jusqu'à 55 ; mais par suite de leurs querelles ils s'entre détruisirent, et dans la période *kien wou* (25-55 ap. J.-C.) il n'y en avait plus que 20.

•²³⁵ Ce fut à la suite de l'expédition heureuse de Li Kouang-li que des routes furent ouvertes vers le *Si Yu* et que la Grande Muraille fut prolongée vers l'ouest (102-101 av. J.-C.) à partir de Touen Houang ; cette barrière fut étendue à travers le désert jusqu'au Lob Nor par une série de fortins, mais

tandis que le rempart de Ts'in Che Houang Ti paraît avoir été surtout défensif, celui de Wou Ti avait au contraire un caractère offensif.

Des colonies militaires avaient été établies au S.-O. de Karachahr, à Louen T'ai et à Kiu Li, et le Commissaire eut le devoir non seulement de les protéger mais aussi d'assurer les vivres des ambassadeurs qui se rendaient soit du Si Yu en Chine, soit de la Chine au Si Yu.

Un autre résultat du voyage de Tch'ang K'ien fut l'extension de la puissance chinoise vers le sud et la recherche d'une route par l'Inde, vers Ta Hia. On trouvait dans la Chine méridionale, à l'est les royaumes maritimes de Toungh Hai (Tche Kiang), et de Min Yue (Fou Kien) ; au sud Tchao T'o avait fondé, comme nous l'avons vu, la troisième dynastie annamite, celle des Trieu (Tchao) qui régna sur le Nan Yue dont la capitale était Canton ; à l'ouest s'étendait le vaste royaume de Tien, au Yun Nan, fondé au IV^e siècle par un général de Tch'ou, Tchouang Kiao. Profitant des luttes contre le Toungh Hai et le Min Yue, Wou Ti envoya au Nan Yue l'ambassadeur T'ang Moungh qui découvrit que les marchandises de Chou (Se Tch'ouan) arrivaient à Canton par le Kouei Tcheou (royaume de Ye Lang), le Tsang ko, partie supérieure du Si Kiang, et le Si Kiang lui-même ; des pourparlers furent même engagés avec le prince de Ye Lang pour obtenir le droit de passage sur son territoire. En revanche les missions envoyées au Yun Nan échouèrent ; ou elles furent massacrées par les sauvages, ou elles furent mal accueillies par le roi de Tien Tch'ang Kiang. Mais le Nan Yue (Nam viet) attirait l'attention des Chinois. En 113, Minh Vu'ong (Ying Ts'i), roi de Nan Yue étant mort, ne laissait qu'un fils en bas âge, Hu'ng ; ce fut sa veuve, Cu Thi, chinoise d'origine, qui exerça la régence ; avant son mariage elle avait eu dans son pays des relations

- ²³⁶ avec [Ngan-Kouo Chao-ki](#) (Thieu Qui) que Wou Ti s'empressa d'envoyer au Nan Yue dès qu'il apprit la mort de Minh vu'ong, afin que le nouveau roi Hu'ng, sous le nom de Ai vu'ong fût invité à venir à sa Cour lui faire une visite de vassal, mais surtout pour étudier la situation du pays. Les anciennes relations reprirent entre Ngan kouo Chao-ki et la Reine, à la grande indignation du peuple qui se souleva à la voix du maréchal Lu Gia (Lu Kia), massacra le roi, la reine et les agents chinois, puis marcha contre les troupes envoyées contre lui par Wou Ti, les battit et plaça sur le trône (111 av. J.-C.) Kien Duc, fils de Minh vu'ong. et d'une mère annamite qui prit le titre de Thuat Du'ong vu'ong Ou Vê Du'ong vu'ong. L'empereur furieux, envoya des armées contre le Nan Yue, l'une par le Si Kiang ; elles arrivèrent devant Canton et s'en emparèrent ainsi que de Lu gia (Lu Kia) et du roi Kien duc (Kien té). Le Nan Yue fut réduit en province chinoise (111 av. J.-C.) et ne recouvra son indépendance qu'en 39 ap. J. -C. Les Han divisèrent le pays en neuf *quân* : 1° Nam Hài (Canton) ; 2° Thu'ong ngô (Ych chau ; 3° Uât lâm (Que lâm) ; 4° Hiêp phô (Liêm chau) ; 5° Giao chi, 6° Cu'ù cho'n ; 7° Nhu't nam ; 8° Châu nhai ; 9° Thiên nhi, ces deux derniers sur le fleuve Rouge. L'empereur Wou décida que le gouvernement de ces neuf *quân* ou *kiun*

« résiderait dans le *kiun* de Kiao Tche. C'est ainsi que le nom de Kiao Tche prévalut. Ce nom de Kiao Tche, les Han orientaux le changèrent en Kiao Tcheou, dénomination qui fut conservée par les Tsin, les Soung et les premiers Ts'ï (353) ».

Wou Ti put également obtenir la soumission de tribus, en particulier celle du prince de Ye Lang dans le sud-ouest, mais la résistance des tribus sauvages aux environs de Ta Li empêcha les Chinois de se frayer une route vers l'Inde ainsi qu'ils l'avaient espéré. Maître du sud, Wou Ti se trouva libre de se retourner contre les Hioung Nou.

Le *Ts'ien Han chou* cite un certain nombre de royaumes maritimes qui offraient le tribut dès l'époque de Wou. M. •₂₃₇ Pelliot écrit :

« Il me paraît non moins certain que, dès les premières années du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, des produits de l'Asie antérieure empruntaient la voie maritime pour arriver de proche en proche jusqu'en Chine, et que tout au début de notre ère, sur l'ordre de la Cour, une mission chinoise parcourut tout l'Océan indien (354). »

Les Occidentaux ont singulièrement rétréci le champ de l'histoire du monde lorsqu'ils ont groupé autour du peuple d'Israël, de la Grèce, de Rome, le peu qu'ils connaissaient de l'expansion de la race humaine, ignorant tout de ces voyageurs qui ont sillonné la mer de Chine et l'Océan Indien, de ces chevauchées à travers les immensités de l'Asie centrale jusqu'au golfe Persique. La plus grande partie de l'univers, en même temps qu'une civilisation différente mais certainement aussi développée que celle des anciens Grecs et des anciens Romains, restaient inconnues à ceux qui écrivaient l'histoire de leur petit monde en croyant rédiger l'histoire du monde entier. Qu'est l'étendue des pays où se déroulent les scènes de la Bible par rapport à celle où l'humanité continue et développe sa vie propre, dans de vastes régions dont l'Écriture Sainte ne laisse pas soupçonner l'existence. Certes l'histoire du peuple juif, celle de l'antiquité classique, offrent, pour nous un intérêt plus considérable, mais c'est l'intérêt que prennent leurs descendants à la vie de leurs ancêtres, et il n'en résulte pas qu'elle soit la plus importante dans l'histoire du développement de l'homme sur la terre.

Dans le but sans doute d'encercler ses redoutables ennemis, Wou Ti qui avait à se plaindre de Yeou Kiu, roi de Corée (Tch'ao Sien), qui n'avait pas voulu reconnaître sa suzeraineté et accueillait dans ses États tous les mécontents de Han, assiégea la capitale P'ing Yang qui se rendit au bout d'un an, et le pays fut réduit en province chinoise (108).

Les Han ayant jugé que le Tchao Sien (Corée)

« était une région trop éloignée et trop difficile à garder ; rétablirent les anciennes frontières (355) de Leao Toung avec le fleuve •₂₃₈ Pai chouei pour limites. »

Sous le règne de Hiao Wei Ti (197-187 av. J.-C.), un certain Woui Man fut chargé par le gouverneur de Leao Toun de la protection de la frontière du Tchao Sien septentrional ; il se tailla de la sorte le royaume de Tjyo syen dont la capitale était Hpyeng yang (P'ing Yang ou Wang Kien) qui passa à son petit-fils Yeou Kiu (Ou ke) Après la conquête chinoise (108 av. J.-C.) la Corée septentrionale avec la partie de la Mandchourie qui en était la plus rapprochée fut divisée en quatre gouvernements ou *kiun*, *sâ koum* : Ak rang et Hyen hto (Hpyeng Yang et Ham heung) [Lo lang et Hiouen tou], au nord, Rim toun (Kan reung) [Ling toun], au sud-est, Tjin pen (LeaoToung) [Tchin fan], au nord-ouest. Ce n'est que vers le premier siècle avant J.-C. qu'apparaissent les trois royaumes (*Sam kouk*) coréens : Sin ra [Sin la], ancien territoire des Sinhan, au sud-est, en lutte avec le Japon, le Ko kou rye [Kao li], ancien territoire de Tsyo syen, au nord et nord-est, qui est le royaume si souvent en conflit avec la Chine, le Paik tjyei [Pe Ts'ï], ancien territoire des Ma Han, à l'ouest de la péninsule coréenne.

Administration coréenne.

Nous avons vu que les Ts'in pour détruire la puissance des États féodaux et centraliser le pouvoir avaient divisé l'Empire en *kiun* comprenant des préfectures, *hien*, dont le principal fonctionnaire était le *kiun tcheou* devenu le *t'ai tcheou* à partir de 148 av. J.-C. ; chaque *hien* avait en outre un gouverneur militaire ou *kiun wei* ; au dessus du *hien*, il y avait le *hiang* comprenant 10 *t'ing* ; le *t'ing* était formé de 10 *li* ou hameaux. Les Han rétablirent la division en provinces ou *tcheou*, au nombre de treize.

Les Han, en particulier Wou Ti, tout en modifiant les divisions territoriales, continuèrent la tradition des Ts'in, en fortifiant le pouvoir central et en luttant contre la tendance particulariste toujours vivace des provinces ; non seulement seuls des membres de leur famille furent nommés rois, mais encore près de ces rois on plaça des conseillers chargés de faire des rapports sur leur conduite, remplissant des fonctions analogues à celles des résidents anglais près des princes hindous ; sur le conseil de Tchou Fou-Yen (•₂₃₉ 127 av. J.-C.) les fiefs furent morcelés ; les grands seigneurs furent éloignés de la Cour où l'on ne rencontra plus que des gens de basse extraction.

A la tête de l'organisation administrative des Han dérivée de celle des Ts'in étaient placés les Grands Conseillers, *Siang Kouo*, l'un de gauche, l'autre de droite, sauf pendant le règne de Kao Tsou (206-194) et une partie de celui de Wen Ti ; c'est encore aujourd'hui un des titres donnés aux *Tchoung T'ang* ou Grands Secrétaires. En 118, l'empereur institua le *Se tche* qui aidait le Grand Conseiller de gauche ; puis venaient : 2° le *t'ai wei* chef des affaires militaires, supprimé en 139 par Wou Ti ; 3° le *yu che ta fou* ou *tchoung tch'eng*, chargé des rapports et des pièces officielles ; 4° le *t'ai fou*, institué en 187 ; 5° les *t'ai che* et les *t'ai pao*, créés en l'an 1 après J.-C. ; 6°

les généraux *tsiang kiun* ; 7° le *foung tch'ang* changé en 144 en *t'ai tch'ang* , chargé des rites, etc. (356).

Les Han avaient continué comme les Ts'ï'n à faire commencer l'année avec le 12^e mois ; mais en 104, Wou Ti rétablit l'usage de Houang Ti et la fit débiter au 3^e mois, usage qui, sauf trois exceptions, fut suivi par les autres dynasties.

Wou Ti créa en 120 le Bureau de la Musique ; il creusa des canaux, construisit des ports ; malheureusement les guerres trop nombreuses épuisèrent le trésor malgré le développement des ressources économiques du pays ; pour parer à la détresse de ses finances, en 119, il créa des monnaies d'étain et d'argent mêlées d'une valeur nominale bien supérieure à leur valeur intrinsèque. Il y en avait de trois espèces, de forme et de dimensions différentes : 1° ronde, avec un trou rond central et portant la figure d'un dragon (*loun*), appelée *Tchouan*, pesant 8 *leang* (onces), et valant 3000 sapèques ; 2° plus petite, carrée, portant la figure d'un cheval, pesant 6 *leang* et valant 500 sapèques ; 3° encore plus petite, oblongue, portant une tortue, pesant 4 *leang* et valant 300 sapèques ; les faux monnayeurs firent rapidement tomber la valeur de ces monnaies, qui cessèrent d'être acceptées un an après leur mise en circulation, et •²⁴⁰ Wou Ti abandonna leur émission. L'empereur, la même année, mettait en circulation de petites pièces d'un pied carré de la peau des cerfs blancs élevés dans les parcs impériaux, pour lesquelles les rois, les princes féodaux et les nobles devaient payer 400.000 sapèques chacune ; ces morceaux de peau leur étant indispensables pour être reçus à la Cour (357).

Wou Ti mourut en 87 av. J.-C., ayant régné 54 ans.

Le règne de Wou Ti avait été assombri par un drame domestique. En 91, les Tao Che qui avaient pris une grande influence sur l'esprit de l'empereur, compromirent par leurs intrigues le prince héritier Lieou Wei, chez lequel ils cachèrent des figures de bois qui lui servaient, disaient-ils, à des opérations magiques ; ils annonçaient aussi faussement d'ailleurs que le prince s'était révolté. Wou Ti, irrité envoya des troupes contre son fils qui se mit en état de défense ; l'impératrice mère de Lieou Wei ayant été dégradée, se pendit de désespoir ; Lieou Wei sur le point d'être arrêté se suicide et l'empereur apprend trop tard l'innocence de son fils. Celui-ci fut remplacé par un autre fils, Fo Ling, né dans la 46^e année de son règne d'une concubine qu'il fit mettre à mort pour l'empêcher d'exercer la régence qu'il laissa à Ho Kouang.

Cinquième dynastie : Han ou Si Han (Han Occidentaux)

[Dynastie Ts'in](#) • • • Dynastie Han, suite...

	Dates	Noms	
1	202		Lieou Pang
2	194	Kao Ti, ou Kao Tsou, †195 à 53 ans	Lieou Ying
6	187	Kao Heou (Lu Che), †180	
4	179	Wen Ti, †157 à 46 ans	Lieou Houan
5	156	King Ti, †141 à 48 ans	Lieou Ki
6	140	Wou ti, †87 à 71 ans	Lieou Tche

*

* *

NOTES

(1) Cf. Pumpelly, *Exploration in Turkestan*, 1908, I, pass.

(2) Cologne, 1613, in-8— Yverdon, 1619.

(3) De l'origine des Lois, Paris, 1758, III, p. 295.

(4) Athanase Kircher, né à Ghysen, près Fulde, le 2 mai 1602 ; mort à Rome le 27 novembre 1680.

(5) Athanasii Kircheri, S. J. *Ædipi Ægyptiaci*, Tomus III. *Theatrum hieroglyphicum*. Romae, 1654 ; in-fol.

Cap. II, p. 10-21 : quo modo hieroglyphica a cœteris diversarum Gentium literis distinguantur & potissimum in quo Characteres Sinensium ab Hieroglyphicis differant.

Voir p. 348 seq. : *Obelisius Florentinus, eiusque interpretatio*, et p. 350 et 355, la reproduction de ce document.

(6) *China... illustrata*...Amsterdam, 1667, in-fol.

(7) *La Chine d'Athanase Kircher...illustrée*. Amsterdam, 1670, in-fol.

(8) *Chine illustrée*, p. 305.

(9) *l. c.* p. 311.

(10) Kircher, *l. c.* p. 303.

(11) Michel Boym, né à Lwow, Pologne, en 1612 ; mort au Kouang-si, le 22 août 1659.

(12) Jean Grueber, né à Lintz, 28 août. 1623 ; mort à Florence en 1665.

(13) Né à Paris le 15 février 1688 ; mort à Paris, le 8 mars 1749 ; il avait été nommé secrétaire perpétuel le 8 janvier 1746.

(14) *Réflexions sur le principes généraux de l'art d'écrire, et en particulier sur les fondemens de l'écriture chinoise*. (*Mém. de l'Ac. R. des Insc.*, VI, 1729, p. 609-635) — Voir p. 623.

(15) *Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens*, 1716, in-12, chap. IX : Commerce des anciens Indiens, p. 37-8.

(16) Chap. X. Commerce par mer des anciens Chinois, p. 40-42.

(17) [Jean-Jacques d'Ortous, sieur de Mairan](#), né à Béziers en 1678, mort le 9 janvier 1771.

(18) Lettres de M. de Mairan, au R. P. Parrenin... A Paris, chez Desaint et Saillant, 1759, pet. In-8° ; voir p. 86.

(19) Dominique Parrenin, né au Russet, diocèse de Besançon, le 1^{er} sept. 1665 ; mort à Peking, le 27 sept. 1741.

(20) Lettre du 18 sept. 1735, Let. Édifiantes, 24^e recueil

(21) *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*... Par M. de Guignes... A Paris, chez Desaint et Saillant, 1759, pet. in-8° ; voir p. 36-38.

(22) *Doutes sur la Dissertation de M. de Guignes*... Par M. Leroux Deshauterayes... A Paris, chez Laurent Prault [et] Duchesne, 1759, pet. in-8° ; voir p. 5-7.

- (23) *Réponse de M. de Guignes...* A Paris, chez Michel Lambert, 1759, pet. in-8°.
- (24) *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens...* trad. de l'Anglais de M. Warburton... A Paris, Guerin, 1744, 2 vol. in-12.
- (25) *Dissertation sur l'écriture hiéroglyphique...* A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez J. Barbou, 1762, in-12.
- (26) *l. c.*, p. 138-140.
- (27) Ext. du *Journal des Scavans*, déc. 1761, vol. I, p. 4.
- (28) *De inscriptione quadam Ægyptiaca Taurini inventa et characteribus Ægyptiis olim et Sinis communibus exarata idolo cuidam antiquo in regia universitate servato ad utrasque Academias Londinensem et Parisiensem rerum antiquarum investigationi et studio praepositas data epistola.* Romae, 1761, pet. in-8°.
- (29) *Lettre de Pékin, sur le génie de la langue chinoise, et la nature de leur écriture symbolique, comparée avec celle des anciens Egyptiens...* A Bruxelles, 1774, in-4°.
- (30) Henri Cordier, *Fragments d'une hist. des études chinoises*, p. 62-63.
- (31) *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois...* Nouv. édit., Genève, 1774, I, p. XVII-XVIII.
- (32) *Œuvres complètes, Mélanges*, VIII, Paris, Garnier, 1879, p. 234-235.
- (33) *Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques*, par le général H. Frey, de l'armée coloniale, Paris, Hachette, 1905, in-8°, p. 106.
- (34) *The manners and customs of the ancient Egyptians*, By Sir J. Gardner Wilkinson ... A new edition, revised and corrected by Samuel Birch, London, 1878, 3 vol. in-8°, II, p. 152-153 ; avec représentation de ces bouteilles.
- (35) *l. c.*, II, p. 154.
- (36) Trans. *China Branch Royal Asiatic Society*, Hongkong, 1853, part. III, p. 40.
- (37) *id.*, p. 95
- (38) *Les peintres européens en Chine et les peintres chinois* par M. F. Feuillet de Conches, Paris, 1856, in-8°, p. 26-27.
- (39) L'exemplaire de l'Ecole des Langues orientales porte la note manuscrite suivante de la main de Pauthier :
« J'avais restitué avant M. Julien, et dès 1846, dans une note publiée par M. Prisse dans la *Revue archéologique* (mars 1846) la véritable date de ces vases. M. Feuillet ne l'ignorait pas, mais il voulait donner un coup d'encensoir à M. Julien. »
- (40) *Crania Ægyptiaca ; or, Observations on Egyptian Ethnography, derived from anatomy, history and the monuments*, by S.G. Morton, M.D... From the *Trans. of the american philosophical society*, Philadelphia, 1846, in 4°. — Voir *American ethnographical society*, III, p. 215.
- (41) *l. c.*, p. 63.
- (42) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, III, p. 108.
- (43) *l. c.*, p. 63.
- (44) *l. c.*, p. 65-66.

- (45) Trad. F. Hofer, O, p. 64.
- (46) Trad. Larcher, II, 1802, liv. II, p. 79-80.
- (47) Maspero, dans le *Journal des savants*, 1901, p. 602, 603.
- (48) *La population primitive de l'Égypte*, p. 19-20 (*Rec. de Travaux Philol. et Arch. Égypt. et assyriennes*, XXXIII, 1911).
- (49) London, 1669, in-8°.
- (50) London, 1787, in-8°.
- (51) *China's place in philology*, London, 1871, in-8°.
- (52) *China Review*, XXII, p. 720-728.
- (53) *Sinico-Aryaca*, p. XI.
- (54) *l. c.*, p. XIII
- (55) *Sinico-Aryaca* ou *Recherches sur les racines primitives dans les langues chinoise et aryennes*. Batavia, 1872, in-4°.
- (56) *Western origin of civilisation*, p. 24.
- (57) *Bab. And orient. Record*, V, p. 245.
- (58) *Shoo King*, Yao, 2, p. 17.
- (59) *T'oung Pao*, VI, 1895, p. 369.
- (60) Biot, *Introd. au Tcheou li*, p. VI-VII.
- (61) A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, 1853, II, p. 260-261.
- (62) *Œuvres complètes* de Buffon, 1827, V, p. 298-299.
- (63) Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*, à Paris, 1775, in-4°, p. 18-19.
- (64) *Lettre sur l'origine des sciences, et sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire* par M. Bailly. A Londres et à Paris, 1777, in-8°.
- (65) *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie. Pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des sciences, adressées à M ; de Voltaire* par M. Bailly. A Londres et à Paris, 1779, in-8°. Voir p. 203.
- (66) Citée par Bailly, *l. c.*, p. 14-15.
- (67) *Phonologie chinoise*, p. 5.
- (68) *Aperçu sur l'histoire de l'Asie*, p. 5.
- (69) *Revue de l'Hist. des Religions*, I, mai-juin, 1880, p. 352.
- (70) Petrucci, *J. As.*, janv.-fév., 1916.
- (71) *Chronologie*, p. 186.
- (72) *Essai sur les Mœurs, introd.*

[cf. l'édition css : « Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l' a déjà dit ailleurs, l' histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont constamment marqué leurs époques par des éclipses, par les conjonctions des planètes ; et nos astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés

de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques ; et les Chinois écrivirent leur histoire, la plume et l' astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d' exemple dans le reste de l' Asie]

(73) Mailla, I, préf., p. VII.

(74) Cf. *Mémoires relatifs à l'Asie centrale*, II, 1916, Chou-King et Chang-Chou, par [Paul Pelliot](#) [css :clic à gauche sur : orientalistes, puis choisir : pelliot], p. 127.

(75) Voir les traductions dans la Bibliotheca sinica.

(76) Se-ma Ts'ien, I, [Introduction](#), p. CCXXV.

(77) Legge dit : 279, Chavannes : 281.

(78) Il a été traduit en français par E. Biot, *Journal Asiat.*, décembre et mai 1842, et en anglais par le Dr J. Legge, *Chinese Classics*, pl. I. — Cf. Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, V, pp. 446 seq.

(79) [Gaubil](#), *Chronologie*, p. 101-102.

(80) *Lettres édifiantes, Panthéon littéraire*, IV, p. 64.

(81) Saint-Evremond, *Œuvres*, Lond., 1911, I, p. 181.

(82) Mailla, I, tableau, p. I.

(83) *Essai sur l'Antiquité des Chinois (Mém. conc. les Chinois*, I, p. 101-102).

(84) Wieger, *Textes historiques*, I, p. 19.

(85) Se-ma Tch'eng en compte douze, Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, p.18, fait remarquer que les 13 Souverains du Ciel auraient régné 234 000 années, et les 11 Souverains de la Terre, 198 000, ce qui ferait un total de 432 000, exactement celui des dix dynasties babyloniennes antérieures au déluge, suivant Bérosee.

(86) Gaubil, *Chronologie*, p. 3.

(87) *id.*, p. 5.

(88) *id.*, p. 4.

(89) [Se-ma Tch'eng dans Chavannes, Se-ma Ts'ien, I](#), p.18, 19, 21.

(90) W.F. Mayers, *Notes and Queries on China and Japan*, July 1868, p. 99-101

(91) *Essai sur l'Antiquité des Chinois, l. c.*, p. 102

(92) Amiot, *Antiquité des Chinois (Mém. conc. les Chinois*, II, p. 125).

(93) Cibot, *Essai sur l'Antiquité des Chinois (Mém. conc. les Chinois*, I, p. 149).

(94) *Essai sur les Mœurs, introd.*

(95) [Chavannes](#), [css :clic à gauche sur : orientalistes, puis choisir : chavannes] *Sculpture sur pierre en Chine*, p. 3.

(96) Gaubil, *Chronologie*, p. 80.

(97) T.A Joyce, *South american atcheology*, p. 102.

(98) Chavannes, *Sculpture sur pierre en Chine*, p. 3.

(99) Chavannes, *Se-ma Tch'eng*, p. 6.

(100) *Mém. conc. Les Chinois*, II, p. 27-28.

- (101) Mailla, VIII, p. 278.
- (102) [Li ki, II, p.](#) • 64-66
- (103) Chavannes, *J. des Savans*, 1903, p. 279.
- (104) Chavannes, *Le Traité sur les sacrifices Foung et Chan de Se-ma Ts'ien*, p. XVII.
- (105) Chavannes, *l. c.*, p. XXIX.
- (106) *Textes historiques*, I, p. 531.
- (107) Chavannes, I, p. 9.
- (108) Mailla, I, p. 10.
- (109) *Chronologie*, p. 5.
- (110) Gaubil, p. 6.
- (111) H. Doré, *Superstitions*, XII, p. 1070 seq.
- (112) Mailla, tableau, p. I.
- (113) [Se-ma Tcheng](#), p. 14n.
- (114) *Le T'oung Kien Kang Mou*, I, p. 18, et Gaubil, p. 7, disent 140 ans.
- (115) Se-ma Tcheng, p. 15.
- (116) *Babylonian and oriental record*, mars 1889.
- (117) *id.*, avril 1888, p. 208-209.
- (118) Mailla, tableau, I, p. I.
- (119) *Babylonian and oriental record*
- (120) Cf. Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, p. 93n.
- (121) Gaubil, p. 11, d'après le *Kouo Yu*.
- (122) « La 30^e année, le souverain engendra Pe Kouen » [père de l'empereur Yu]. (*Tchou Chou Ki nien*, p. 547.)
- (123) Le *Tchou Chou Ki nien* le fait mourir dans la 63^e année. Ce prince était né avec deux rangées de dents.
- (124) *Revue de l'Extrême Orient*, I, 1882, p. 200, trad. de Wylie.
- (125) *T'oung Pao*, sér. II, VI, p. 521n.
- (126) [Che king, C., IV. IV. IV, p.](#) • 452-453.
- (127) Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, [Introduction](#), p. XXVI.
- (128) Cibot, *Antiquité des Chinois (Mém. conc. les Chinois*, I, p. 113).
- (129) [Se-ma Ts'ien, I](#), p. 42.
- (130) Gaubil, p. 12.
- (131) Mailla, I, p. 50.
- (132) [Meng tzeu, C., Liv. III, ch. I, p.](#) • 423

(133) [Meng tzeu, C., Liv. III, ch. II, p.](#) • 450

(134) *Essai sur quelques-uns des plus anciens monuments de la Géographie, terminé par les preuves de l'identité des déluges d'Yao, de Noé, d'Ogigès et de l'Atlantide ; et l'explication physique de ce déluge.* Paris, 1809, in-12.

(135) J. Legge, *Chinese Classics*, III, Pt. I, Shoo King, p. 189-190.

(136) Terrien de Lacouperie : *The deluge, tradition and its remains in ancient China.* (*Bab & Orient record.*, dec. 1889 et seq.)

(137) Mailla, VIII, p. 68. — Voir infra, page 85.

(138) [Meng tzeu, C., Liv. IV, ch. I, p.](#) • 484

(139) [Chou king, C., p.](#) • 61-62

(140) [id., C., p.](#) • 70 ; Legge p. 108.

(141) *Yu kong, J. As.* Août-sept. 1842, p. 210.

(142) *Yu kong, l. c.*, p. 211.

(143) *On the ancient mouth of the Yangtse Kiang.* By the reverend J. Edkins, *J. North China, Br. R. As. Soc.*, vol. II, n° I, sept. 1860, p. 77 seq.

(144) Legge, I, p. 109, note.

(145) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 119n.

(146) [Chou king, Yu kong, C., p.](#) • 88-89

(147) *Chan Hai King*, trad. Rosny, p. 300-301.

(148) *l. c.*, p. 172.

(149) Legge, Shoo king, I, p. 65.

(150) *id.*, I, p. 65.

(151) Voir supra, p. 80.

(152) [Chou king, C., p.](#) • 1

(153) [Meng tzeu, C., Liv. IV, ch. II, p.](#) • 485 Le P. Couvreur serre davantage le texte dans sa version latine : « Orientalibus barbaris vicinus incola fuit (in Chansi provincia). » — Legge, p. 192, traduit : « Died in M'ing teou ; a man near the wild tribes of the east », litt. « a man of the eastern E, or the Barbarians ».

(154) [Li ki, C., XVII, II, p.](#) • 67

(155) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 81.

(156) [Chou king, C., p.](#) • 26

(157) *Three sites in Hunan connected with the classical legendary history of China*, by Rev. G. G. Warren (*Journal North China, Br. R ; As. Soc.*, XLII, 1912)

(158) [Li ki, C., XX, II, p.](#) • 269

(159) [Li ki, C., XXIX, p.](#) • 500-501

- (160) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 93-94.
- (161) [Meng tzeu, C., Liv. III, ch. I, p.](#) • 426
- (162) H. Cordier, dans *La Grande Géographie*, d'O. Reclus, III.
- (163) [Se-ma Ts'ien, I, p. 99.](#)
- (164) Voir Terrien de Lacouperie, *Catalog of Chinese Coins*.
- (165) MacGowan, *Hist. of China*, p. 20-21.
- (166) Gaubil, p. 21.
- (167) [Chou king, C., I. III, p.](#) • 41
- (168) [Chou king, C., II. II, p.](#) • 89
- (169) [Chou king, C., II. III, p.](#) • 91
- (170) Gaubil, p. 25.
- (171) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 170.
- (172) [Che king, C., IV. V. III, p.](#) • 462
- (173) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 173-174.
- (174) « T'ang s'appelait Li ; son nom de famille était Tzeu. » Couvreur, *Chou King*, p. 101
NOTES DU [Chou king, C., II. III, p.](#) • 101
- (175) Lo Tchen-yu cité par L. C. Hopkins, *Journal Royal As. Soc.*, janv. 1917, p. 72.
- (176) [Che king, C., IV. V. III, p.](#) • 465
- (177) H. Doré, *Recherches sur les Superstitions en Chine*, XI, p. 865.
- (178) I, p. 175.
- (179) I, p. 198.
- (180) [Journal Asiatique, 1885, I, p. 220-228.](#)
- (181) I, p. 199.
- (182) *T'oung Kien Kang mou*, I, p. 234.
- (183) Mailla, I, p. 239.
- (184) [Li ki, C., XII., p.](#) • 728
- (185) [Che king, C., III. I. II, p.](#) • 325-326
- (186) [Li ki, C., XIV., p.](#) • 776-777
- (187) [Li ki, C., XVII., p.](#) • 98-99
- (188) Textes historiques, I, p. 93.
- (189) [Li ki, C., I., p.](#) • 61-62
- (190) On a écrit un certain nombre de mémoires sur ces écailles de tortue ; je me borne à citer les plus intéressants : Ed. Chavannes, *La Divination par l'écaille de tortue* (*Journal Asiatique*,

janv.-fév. 1911). — Samuel Couling, *The Oracle Bones from Ho nan*, (*Journ. North China Br. R. As. Soc.*, 1914, p. 65-75). — L. C. Hopkins, *The Archives of an Oracle*, (*Journ. Royal As. Soc.*, janv. 1915, p. 49-61). — Du même, *The Sovereigns of the Shang Dynasty*, B.C. 1766-1154 (*Journ. Royal Asiatic Soc.*, janv. 1917, p. 69-89).

(191) [Che king, C., III. I. III, p.](#) • 326

(192) Le duc Lieou, descendant de Heou Tsi, s'était établi en 1796 av. J.-C. à Pin, à l'ouest de la ville actuelle de San Chouei (Pin Tcheou, Chen Si).

(193) *Se-ma Ts'ien*, I, p. 170.

(194) Mailla, I, p. 316-318.

(195) Shoo King, pt. II, p. 535-537n.

(196) [Li ki, C., XII., p.](#) • 729

(197) [Chou king, C., IV. XVII, p.](#) • 307-308 — Chang ts'ai hien, Ho Nan.

(198) [Chou king, C., IV. IX, p.](#) • 232

(199) Note de Couvreur, [Chou king, C., IV. XIII, p.](#) • 270

(200) *Chinese Civilization*, p. 39.

(201) *Chine*, p. 85.

(202) *Problèmes géographiques*, XIII, p. 13.

(203) *id.*, p. 8.

(204) *Chinese Civilization*, p. 272.

(205) [Journal As., mai 1842, p. 391-392.](#)

(206) *Adversaria Sinica*, n° I, 19.

(207) J. J. M. de Groot, *Religious system*, vol. IV, p. 304.

(208) [Rémusat](#) [css :clic à gauche sur : orientalistes, puis choisir : rémusat]*Nouv. Mél. As.*, I, p. 216.

(209) *China Review*, XVII, p. 223-247.

(210) *Chinese Civilization*, p. 264.

(211) *Se-ma Ts'ien*, II, p. 8n.

(212) The true dated chinese history only begins in 842 B.C., at which date a great revolution took place, not only in politics, but also in letters (*China*, 1917, p. 16).

(213) Cf. Bushell, *Journal North China Br. R. As. Soc.*, VIII, 1874.

(214) [Tch'ouen Ts'ieou, C., I., p.](#) • 17-18

(215) Mailla, p. 59-60.

(216) [Tch'ouen Ts'ieou, C., I., p.](#) • 54

(217) [Ma Touan-lin, Peuples orientaux, p. 3-4.](#)

(218) Mailla, II, p. 60.

- (219) Gaubil, p. 43.
- (220) [Tch'ouen Ts'ieou, C., I., p.](#) • 82-84
- (221) Gaubil, p. 44.
- (222) *id.*, p. 105.
- (223) *id.*, p. 50.
- (224) *id.*, p. 52.
- (225) *id.*, p. 304.
- (226) Il est appelé Yin Wang, par le *Tchou Chou Ki nien*.
- (227) Se-ma Ts'ien, I, p. 318.
- (228) Mailla, II, p. 361.
- (229) Chronologie, p. 205.
- (230) *id.*, p. 231.
- (231) [Li ki, C., III., I., p.](#) • 268-269
- (232) Le [Li ki, C., III., V., p.](#) • 325 donne encore d'autres détails sur le domaine impérial qui équivalait à un carré ayant mille stades de chaque côté.
- (233) [Li ki, C., III., V., p.](#) • 321-322
- (234) [Li ki, C., III., II., p.](#) • 271
- (235) [Che king, C., I, X, VII, p.](#) • 127
- (236) [Chou king, C., IV, XX, p.](#) • 333-336
- (237) [Chou king, C., IV, XX, p.](#) • 335
- (238) [Li ki, C., III., I., p.](#) • 263
- (239) [Che king, Notions](#)
- (240) *Tcheou li*, Trad. Biot, I, p. 26-27.
- (241) [Li ki, C., XX., p.](#) • 257-258
- (242) *Les Cinq articles du Se-ma fa sur l'art militaire*. (*Mém. Conc. Les Chinois*, VII, p. 249).
- (243) Henri Doré, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 2.
- (244) [Livre III, ch.II, pp. 437-8.](#)
- (245) *Mém. conc. les Chinois*, XII, p. 594.
- (246) Henri Doré, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 1
- (247) [Li ki, C., XXIII., p.](#) • 353-354
- (248) Henri Doré, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 85
- (249) *Essai sur les Mœurs, Introduction.*

[Cf. l'édition css de l'*Essai* : « Leur Confutée ... premiers sages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut passer tous ses jours à se corriger. Dans le second, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l' homme; il dit que l' homme n' est ~~pas~~ né méchant, et qu' il le devient par sa faute. Le troisième est un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, et rien d' une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples il pouvait se mettre à la tête d' un parti puissant, et il aimait mieux instruire les hommes que de les gouverner... »]

(250) *Hist. Philos. des Deux Indes*, I, 1780, p. 107-8

(251) *Essai sur les Mœurs*, chap. I. [cf. édition css]

(252) [Louen yu, XII, 22](#), p.208, trad. Couvreur.

(253) *id.*, [XIV, 21](#), p. 229.

(254) [Tchoung Young, ch. XIII](#), p. 36.

(255) *Mém. conc. les Chinois*, XII, p. 397.

(256) Chavannes, *Chancellerie mongole*, II, p. 17.

(257) Mailla, X, p. 249 et 20.

(258) Hoang, *Administration*, p. 51.

(259) *id.*, p. 51.

(260) *id.*, p. 52.

(261) *Revue de l'Histoire des Religions*, III, 1881, p. 222.

(262) [Li Ki](#), II, p. 307-308.

(263) Trad. [Couvreur](#), liv. IV, ch. I, p. 482-3

(264) *Mém. conc. Les chinois*, III, p. 47.

(265) Chavannes, *Se-Ma Tsien*, I, [Introduction](#), p. CLXXXII.

(266) Stanislas Julien, *l. c.*, p. XXI.

(267) Cette légende a été traduite par Stanislas Julien, *l. c.*, p. XXI. XXIII-XXXII.

(268) [Stanislas Julien](#) [css :clic à gauche sur : orientalistes, puis choisir : stanislas julien], *l. c.*, p. XXIII.

(269) *id.*, p. XXV-XXVI.

(270) Chavannes, *Se-Ma Tsien*, V, p. 299-301.

(271) *id.*, p. 301.

(272) Chavannes, *La sépulture sur pierre en Chine*, p. 69-71, pl. XXXV.

(273) S. Julien, *Le livre de la Voie et de la Vertu*, p. XX

(274) Cf. Ko-hong, dans S. Julien, p. XXIV-XXV.

(275) Rémusat, *Mémoires sur Lao-tseu*, p. 19, 24.

(276) S. Julien, p. XII-XIV.

(277) *Annales du Musée Guimet*. XX.—*Textes taoïstes traduits par C. de Harlez*, 1891, p. II.

(278) *l. c.*, p. 9.

(279) *l. c.*, p. 12.

- (280) James Legge, *The texts of Taoism*, p. 12 sqq.
- (281) Tchoung Young, ch. XIII, cf. n. 254.
- (282) Edouard Chavannes, *Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, I, [Introduction](#), p. XIX-XXI.
- (283) *Mélanges asiatiques*, I, p. 93-94.
- (284) *id.*, p. 95.
- (285) *id.*, p. 95.
- (286) *Tirage à part des Actes du IIe congrès int. D'Hist. des religions*, Bâle, 1904, p. 1-2.
- (287) *l. c.*, p. 10.
- (288) *l. c.*, p. 16.
- (289) *China review*, XIV, p. 235.
- (290) S. Julien, p. V.
- (291) *Annales de phil. Chrétien*, 4^e série, VIII
- (292) C. Imbault-Huart, [La légende du premier pape des Taoïstes](#), 1885, p. 27, d'après le *Chen Sien tsa ki*.
- (293) S. Julien, p. 243. [css : L. Wieger, [Les pères du système taoïste](#)]
- (294) Le *Chen Sien tsa ki* cité par Huart, *l. c.*, p. 32-33.
- (295) Huart, *l. c.*, p. 37.
- (296) *id.*, p. 40.
- (297) *id.*, p. 47.
- (298) *id.*, p. 48.
- (299) *id.*, p. 48.
- (300) Chavannes, *Le jet des dragons*, p. 216.
- (301) P. Hoang, *Mélanges sur l'Administration*, p. 54.
- (302) P. Hoang, *l. c.*, p. 55. — W.-F. Mayers, *Chinese Government*, p. 79.
- (303) S.M.T. I, III, p. 25.
- (304) S.M.T., II, p. 100-101.
- (305) Chavannes, [Inscriptions des Ts'in](#), p. 30n.
- (306) S.M.T., II, p. 135-137.
- (307) S.M.T., II, p. 127n.
- (308) Œuvres, Lond, 1711, I, p. 253.
- (309) S.M.T., II, p. 172-174. [et [Introduction](#), CXI]
- (310) Mailla, I, p. 168.
- (311) *Chronologie*, p. 58.
- (312) *Histoire des Huns*, I, p. 216.
- (313) Gaubil, p. 58.
- (314) S.M.T., I, [Introduction](#), p. LXV.

- (315) De Guignes, I, p. 215.
- (316) Mailla, II, p. 372-373.
- (317) Note de Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, II, p. 61.
- (318) Moung T'ien « était savant. On se servait pour écrire de tablettes de bambou, sur lesquelles on gravait comme on pouvait, avec un petit outeu des caractères ; ou bien, on les enduisait de vernis et on y traçait des caractères : Moung T'ien y substitua du papier, des pinceaux et de l'encre. » (Gaubil, *Chronologie*, p. 67n).
- (319) Gaubil, *Chronologie*, p. 63.
- (320) *id.*, p. 58.
- (321) *Li ki*, ch. III, *Wang tcheu*, p. • 295-297
- (322) *id.*, ch. I, p. • 90-91.
- (323) *Tcheou Li*, II, p. 263-264.
- (324) H. Maspero, *Etudes d'hist. d'Annam*, B.E.F.E.O., XVI, I, p. 55.
- (325) Voir H. Maspero, *Etudes d'hist. d'Ann am*, IV, B.E.F.E.O., XVIII, p. 1-28.
- (326) Gaubil, *Chronologie*, p. 66, dit le 10 septembre 210.
- (327) S.M.T., II, p. 193-195.
- (328) Voir *Cathay and the way thither*, I, p. 1 sqq.
- (329) S.M.T., II, p. 243.
- (330) S.M.T., II, p. 325.
- (331) S.M.T., II, p. 522.
- (332) Henri Doré, *Superstitions en Chine*, XII, p. 1109-1114.
- (333) Mailla, II, p. 514.
- (334) Couvreur, *Li ki*, I, p. XII.
- (335) S.M.T., II, p. 487.
- (336) S. Julien, dans Humboldt, *Asie Centrale*, II, 1843, p. 347.
- (337) Mailla, II, p. 560.
- (338) Mailla, III, p. 36.
- (339) S. Julien, d'après Se-ma Ts'ien, dans Humboldt, *Asie Centrale*, II, p. 63.
- (340) S. Julien, *Mélanges de Géog.* p. 51, d'après les *Annales des T'ang*, *Hist. du Si Yu*.
- (341) Mailla, III, p. 36-37.
- (342) Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 221.
- (343) *Heou Han Chou*, trad. Chavannes, *T'oung Pao*, mai 1907, p. 189-192.
- (344) Mailla, III, p. 42-43.
- (345) Mailla, III, p. 18, 25.
- (346) Rémusat, *Fo Kou-Ki*, p. 41.
- (347) Chavannes, *Documents chinois découverts par A. Stein*, p. V.
- (348) Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, *Introduction*, p. LXVIII.

- (349) Mission Segalen. [*Journal asiatique*, mai-juin 1915](#), p. 470-473.
- (350) [*Se-ma Ts'ien*, trad. par Brosset, *N.J.A.*, II, 1828](#), p. 430
- (351) [*Brosset, N.J.A.*, II, 1828](#), p. 422.
- (352) Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, [*Introduction*](#), p. LXXVIII.
- (353) [*Ma Touan-Lin*, trad. d'Hervey St Denys, *Peuples méridionaux*](#), p. 308.
- (354) *T'oung pao*, juillet 1912, p. 461.
- (355) [*Ma Touan-Lin, Peuples orientaux*](#), p. 5.
- (356) Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, p. 513 seq.
- (357) Terrien de Lacouperie, *Chinese coins*, p. 358-359.

*

* *

Chapitres : [I](#) — [II](#) — [III Cinq Empereurs](#) — [IV Yao - Yu - Chouen](#) — [V Hia - Chang](#)
[VI Tcheou](#) — [VII Confucius - Lao Tseu](#) — [VIII Ts'in](#) — [IX Han](#)

[Notes](#) — [Cartes](#) — [Principautés TT](#) — [Tableaux dynastiques](#)

[Table — •](#)

Nom du document : cordier_histoire.doc
Dossier : C:\CSS\Envoi021204\cordier_henri
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Histoire générale de la Chine
Sujet : série Chine
Auteur : Henri Cordier
Mots clés : Chine antique, Chine classique, civilisation chinoise,
ancient China, dynasties chinoises, Hia, Chang, Tcheou, Han, histoire de
la Chine, chinese history,
Commentaires : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
Date de création : 03/12/04 15:17
N° de révision : 2
Dernier enregist. le : 03/12/04 15:17
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d' édition 1 Minute
Dernière impression sur : 05/12/04 11:53
Tel qu' à la dernière impression
Nombre de pages : 199
Nombre de mots : 75 494 (approx.)
Nombre de caractères : 430 317 (approx.)